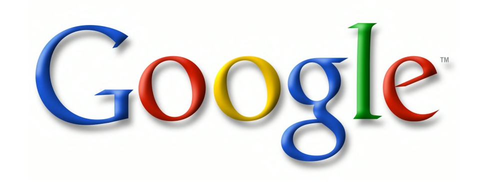




SOUVENIRS

DE

VOYAGE.

2 vol.
C.C.

SOUVENIRS

DE

VOYAGE.

Quand je regarde le ciel, et les misères
de mon pauvre pays, oh! je voudrais
m'envoler comme une tourterelle blanche.

Poésies populaires bretonnes.

SOUVENIRS

DE

VOYAGE,

OU

LETTRES D'UNE VOYAGEUSE MALADE.

> Sous ce ciel où la vie, où le bonheur abonde,
> Sur ces rives que l'œil se plaît à parcourir,
> Nous avons respiré cet air d'un autre monde;
> Elvire... et cependant on dit qu'il faut mourir.
>
> DE LAMARTINE.

TOME PREMIER.

PARIS.
AD. LE CLÈRE et C.ie,
quai des Augustins.

LILLE.
L. LEFORT, imp.-lib.,
rue Esquermoise.

LYON.
STEYERT, libraire,
rue de l'Archevêché.

1836.

Les livres de l'autre espèce ont une origine toute différente : leur existence a été calculée moins sérieusement. Le plus souvent ils sont les fils de la circonstance, le résultat presque fortuit d'une situation de la vie, quelquefois le produit d'un délassement plutôt que d'un labeur réel. Ils se trouvent en quelque sorte tout achevés sans que l'auteur ait songé à faire un livre. Ce n'est pas au public qu'il a voulu s'adresser : son but primitif a été plus modeste. Il n'avait cherché un auditoire que dans le cercle étroit et bienveillant de la famille ou de l'amitié.

Je n'ai garde de dire que ce soit là les meilleurs livres ; je me défie des vers de société, et je n'ai pas une confiance absolue dans l'admiration des parens qui, pour moi, sont toujours des témoins suspects, soit qu'ils louent, soient qu'ils dénigrent.

Nous ne sommes pas d'ailleurs à une époque où l'on puisse, dans une préface hautaine, venir déclarer au benin lecteur que ce n'est pas pour lui qu'on s'est mis en peine d'écrire ;

qu'on l'a fait pour son propre divertissement et qu'il n'a qu'à en prendre son parti. Ces rodomontades littéraires n'ont plus cours à l'heure qu'il est; nos écrivains actuels sont, comme chacun sait, beaucoup plus modestes; ils sont du moins plus adroits. Montaigne lui-même serait aujourd'hui mal reçu à dire : « Lecteur, ce livre t'advertit, dès l'entrée, que » je ne m'y suis proposé aucune fin que do- » mestique et privée; je n'ay eu nulle consi- » dération de ton service ny de ma gloire..... » Si c'eust esté pour rechercher la faveur du » monde, je me feusse mieux paré et me pré- » senterois en une démarche estudiée. »

Il y a dans ce langage un peu d'outrecuidance gasconne. Encore bien qu'on ne se soit proposé d'abord *aucune fin que domestique et privée*, il est certain qu'à l'instant où l'on se détermine à produire son œuvre au grand jour, on a une intention; on veut agir dans une sphère plus vaste; il est donc convenable dès lors de se présenter *en une démarche* moins négligée.

Puisque les bonnes et belles pensées, les impressions vives et profondes, les idées heureuses et délicates naissent le plus souvent sans effort dans les épanchemens du commerce épistolaire; puisque c'est dans ces doux et familiers entretiens du cœur que les femmes surtout déploient les trésors de leurs facultés, il ne faut pas repousser avec trop de sévérité ces productions de seconde ligne, où l'on trouve souvent un attrait et un mérite qu'on a cherché quelquefois en vain dans les ouvrages préparés de longue main. Comme l'auteur ne s'est pas posé d'avance en face du public, son attitude n'a rien d'officiel ni de prétentieux; il est lui-même; sa réserve est sans feinte et sans pruderie. Ce n'est pas seulement sur le théâtre de la vie publique que l'homme est bon à observer; on aime encore à le suivre, à le surprendre dans ses relations d'amitié et de famille; c'est là qu'il se laisse voir pour ainsi dire dans son propre sanctuaire.

Ainsi peut s'expliquer l'intérêt de curiosité qu'excite toujours la publication d'une correspondance privée :

« Interprète discret, une lettre rassemble
» Tout ce qu'on se dirait si l'on était ensemble.

En général, on n'est pas fâché de savoir comment pensent les autres, comment ils aiment, comment ils supportent les souffrances du corps et les peines de l'ame; de quelle manière ils reçoivent et expriment les impressions que font sur eux le spectacle d'une nature riante et sauvage, la vue des monumens, le souvenir des faits héroïques ou des grandes calamités.

Ces réflexions, très-peu neuves du reste, me paraissent s'appliquer aux lettres de madame la comtesse de... et en justifier la publication. Douée d'une imagination riche et féconde, qui fut réglée dès le plus jeune âge par une éducation grave et religieuse, portée par la trempe de son esprit et la direction de ses idées aux méditations les plus sérieuses, destinée à figurer dans les premiers rangs de la société où l'appelaient sa naissance et ses qualités personnelles, madame de... fut atteinte, vers l'époque de son mariage, d'une maladie de poitrine pour

laquelle on lui prescrivit successivement des voyages en Suisse, à Nice et en Italie.

Ce fut, tout à la fois, pour satisfaire aux besoins de son ame vivement affectueuse et pour exercer son esprit observateur, qu'elle consigna, dans des lettres adressées aux divers membres de sa famille, les impressions de toute nature recueillies par elle durant ces excursions. L'état de maladie, qui, du nord de la France, conduisait madame de... dans les montagnes helvétiques, sur les bords de l'Arno, du Tibre, et dans les murs de l'heureuse Parthénope, loin d'affaiblir en elle la faculté de sentir et de s'exprimer avec énergie, n'a fait sans doute que donner à cette faculté une intensité nouvelle; ou du moins lui a imprimé, en la modifiant, un caractère touchant et mélancolique qui revêt tout l'ouvrage d'une teinte douce et consolante. La douleur est méditative : elle enseigne à penser; l'expérience qu'elle donne supplée à celle de l'âge; et quiconque a beaucoup souffert peut se vanter d'avoir beaucoup vécu. Il faut être doué d'un

certain courage pour tenir encore la plume quand la main est refroidie et que l'on se croit arrivé à l'heure suprême. Des lettres datées, des pensées datées, pour ainsi dire, des bords de la tombe doivent être bonnes à conserver. La vie a des mystères qui ne se révèlent qu'en face de la mort.

Ces lettres, il faut se hâter de le dire, ne sont point un itinéraire rigoureusement descriptif des lieux qu'a parcourus l'auteur. La Suisse et l'Italie ont été assez décrites. Que dire de nouveau après les Lalande, les Saint-Non, les Quadri, les Valery, etc.?

Ce ne sont ici que des impressions de voyage, impressions artistiques, morales, catholiques surtout; impressions sincères, candides, écrites comme elles ont été ressenties, avec chaleur, expansion et bonne foi; il m'a paru que souvent l'auteur se livre à des considérations neuves, spirituelles ou même profondes sur les matières que sa plume rencontre. Il m'a paru aussi qu'après tous les livres (et ils sont nombreux)

Mlle C. de Lagrange

SOUVENIRS

DE

VOYAGE.

Quand je regarde le ciel, et les misères de mon pauvre pays, oh ! je voudrais m'envoler comme une tourterelle blanche.

Poésies populaires bretonnes.

SOUVENIRS

DE

VOYAGE,

OU

LETTRES D'UNE VOYAGEUSE MALADE.

> Sous ce ciel où la vie, où le bonheur abonde,
> Sur ces rives que l'œil se plaît à parcourir,
> Nous avons respiré cet air d'un autre monde;
> Elvire... et cependant on dit qu'il faut mourir.
>
> DE LAMARTINE.

TOME PREMIER.

PARIS.	LILLE.	LYON.
AD. LE CLÈRE et C.ie, quai des Augustins.	L. LEFORT, imp.-lib., rue Esquermoise.	STEYERT, libraire, rue de l'Archevêché.

1836.

craignais de te communiquer les souffrances dont mon âme était remplie; toi qui sais si bien y compatir, toi dont les regards humides m'avertissaient souvent de mes propres douleurs! Mes souvenirs sont encore là tout prêts à m'émouvoir, à m'attendrir; il faut que je lutte contre ces délicieux épanchemens de l'amitié qui parfois affaiblissent le courage. Partir malade, quitter tout ce qui m'est cher, aller chercher au loin une santé que peut-être je ne retrouverai nulle part, tout cela, mon Adèle, me donne trop de mélancolie; je ne me sens pas assez résignée à tant de sacrifices. On a beau me montrer ce voyage sous le point de vue le plus riant, m'y faire entrevoir un heureux et doux aliment pour mon caractère sensible, pour mon imagination active; j'ai peine à me rendre à de tels raisonnemens. Hélas! suis-je encore en état de goûter ces pures jouissances que donne le spectacle d'une nature enchanteresse? Ma force morale elle-même est épuisée; je redemande en vain l'exaltation de *ces jours passés plus vite que le courrier fugitif*[1]. Je ne me sens plus de facultés que pour souffrir. Je suis, pour ainsi dire, aux portes de la Suisse. Que

[1] Job. ch. 9.

je me trouverais heureuse de pouvoir observer et décrire ce beau pays! J'essayerai; je vous transmettrai à tous mes impressions, mes observations; ce sera peut-être un allégement aux maux qui m'ont assaillie; du reste, je promets d'y mettre toute la prudence possible; je n'écrirai que dans mes momens de calme.

Je t'épargne les détails d'une route que nous connaissons tous. J'arrive sur les hauteurs de Saverne; leur aspect sauvage et magnifique contraste avec celui des riches et fertiles campagnes de l'Alsace. Trois châteaux en ruines couronnent les rochers de leurs sombres et nobles débris. Ma vue resta long-temps fixée sur ces monumens des temps chevaleresques. Les sons lointains du cor vinrent tout à coup me donner un commencement d'illusion. J'écoutais; j'attendais. . . . ., le cor se tut; et nul chevalier n'apparut sur la montagne.

Une chaussée digne des Romains serpente en spirale parmi ces côtes escarpées. Les femmes du pays ont porté long-temps une coiffure dite *à la Saverne* et imitant les sinuosités de cette chaussée. Je ne sais si un bonnet en forme de grand chemin devait être bien gracieux.

Je suis à Strasbourg, ville un peu disparate, où les constructions modernes et les vieux édifices se pressent et se heurtent, pour ainsi dire. Le clocher de la cathédrale, flèche prodigieuse, chef-d'œuvre de l'architecture gothique, égale à peu près en hauteur la plus belle pyramide d'Egypte; j'entrai dans l'église, vaisseau hardi et majestueux. Quels architectes que ceux qui ont élevé de tels édifices! On sait à peine aujourd'hui leurs noms; mais on peut affirmer que leur génie était fils de la foi. Ils étaient croyans; et ils opéraient des merveilles. Qui pourrait assigner des bornes aux facultés de l'homme, quand elles ont pris l'essor sur les ailes de la religion? Les vitraux dont les chaudes couleurs produisent des reflets à la fois sombres et éclatans, répandent une lumière mystérieuse qui porte au plus mélancolique recueillement.

Les belles proportions et la pureté du style grec réveillent des idées de paganisme. A des dieux tout matériels, il fallait des temples où le beau extérieur et le bonheur terrestre fussent en quelque sorte exprimés dans tout leur éclat. Notre religion à nous, religion pleine de mystère et de spiritualité, a dû créer l'architecture gothique en faveur de la prière, de

l'humilité et du repentir. Sous ces arceaux obscurs et profonds, sous ces ogives qui s'entre-croisent comme des arcs-en-ciel, dans ces chapelles retirées et silencieuses, la divinité semble plus accessible à nos prières, à nos gémissemens; elle y veut dans l'ombre écouter l'aveu de nos fautes, non pour les punir, mais pour les pardonner et *les rejeter loin d'elle*, selon l'expression du prophète.

Dans le temple protestant où je visitai le tombeau du maréchal de Saxe, une tristesse indicible s'empara de mon ame : ici, me disais-je, ce n'est plus l'Eglise, ce n'est plus cette tendre mère qui offre, pour ses enfans, le sacrifice perpétuel de ses prières, qui se réjouit de leur joies, pleure sur leurs afflictions et soulage leurs misères.

Du reste, le mausolée en marbre est très-beau; l'attitude du maréchal exprime la fierté et le courage; il descend dans la tombe avec une espèce d'audace. Cet ouvrage de Pigalle est parfait; on est tenté d'appliquer à la statue ce que Fléchier disait de Turenne : *son ombre pourrait encore gagner des batailles*. La figure de la France, véritable mélange de douleur et

d'effroi, est pleine de noblesse; d'une main elle semble retenir le héros, de l'autre elle repousse la mort; le Génie en larmes, les yeux fixés sur le maréchal, l'Hercule, empreint d'une tristesse mâle et profonde, sont aussi très-remarquables. Je pénétrai en silence et avec respect dans l'intérieur même du tombeau; les cendres des morts, et surtout celles d'un grand homme, émeuvent toujours. En présence de la dépouille mortelle de Turenne, mon cœur eût été plus satisfait; j'eusse éprouvé la plénitude de l'admiration. . . . . . Fréderic appelait le maréchal de Saxe *le professeur de tous les généraux de l'Europe*. On vit des grenadiers, au moment du départ pour l'armée, venir rendre hommage à cet illustre guerrier en aiguisant leurs sabres sur son tombeau.

On nous ouvrit les cercueils des Nassau-Saarbruck, embaumés il y a 280 ans. Le corps du père était couvert d'un vêtement assez semblable à une soutane. Auprès de lui sont placés son fils tombant en poussière, et sa fille morte à l'âge de quatorze ans. L'horrible décomposition des traits de cette dernière formait un contraste singulier et douloureux avec les perles et les riches parures qui décoraient son cadavre. Je sortis assaillie des plus tristes pensées. . . .

Une lettre de ma sœur venait précisément de m'annoncer la mort de la fille de Mme de G. . . . Je m'identifiai à sa cruelle douleur, et cependant je n'osai lui écrire. Quand on est ensemble, on interroge le regard, on écoute l'accent de la voix ; on consulte la physionomie pour y puiser des inspirations et proportionner ses paroles aux sentimens qu'elle révèle. Il est rare de savoir toucher d'une main délicate une plaie cuisante ; on blesse souvent au lieu d'adoucir ; on agrandit le mal au lieu de le diminuer. Des réflexions ! quel froid, quel aride aliment pour un cœur brisé ! Dieu seul frappe et guérit.



LETTRE DEUXIÈME.

BÂLE, 23 juin 1819.

La Bruyère a bien raison, chère amie : « les » choses les plus souhaitées n'arrivent point ; » ou, si elles arrivent, ce n'est ni dans le temps, » ni dans les circonstances où elles auraient » fait plaisir. » Je désirais avec ardeur voir la Suisse ; je croyais qu'en touchant le sol de ce pays si pittoresque et si héroïque, mon cœur battrait de joie et d'enthousiasme ; mais mon ame est sans force *comme l'eau qui se répand* [1] *; ma vie se consume dans une continuelle douleur* [2].

Pauvre Suisse ! Quel théâtre d'oppression !

[1] Ps. 21. [2] Ps. 30.

Que de sang répandu dans tes solitudes sublimes, qui semblaient devoir être inaccessibles aux passions violentes, ainsi qu'aux vaines rivalités! Combien d'insurrections à Berne, à Lucerne, à Soleure, à Bâle, à Zurich, dans le pays des Grisons et d'Appenzel! Quels massacres dans la Valteline, que de rixes sanglantes, de scènes tumultueuses et de vengeances atroces [1]!

[1] L'oligarchie et la démocratie, tour à tour victorieuses, signalent leurs triomphes par des exécutions. Au dix-septième siècle, Planta, Travers, Rusca, Broesmer, Gally, Schybi, chefs d'insurgés, sont presque tous décapités. A Berne, Fotio et Muller ont aussi la tête tranchée. Dans le siècle suivant, Leger. — Meyer est banni de Lucerne; Schumacher est condamné à mort. Zurich voit périr le bourgmestre Waldmann; et Bâle l'infortuné Henri.

En 1444, un drame horrible se passe à Grisfensée, dans le canton de Zurich : Le vaillant défenseur de cette ville, Jean de Breitenlanderberg, surnommé *Jean le Sauvage*, ayant enfin rendu la place, les confédérés, exaspérés de leur perte, demandent à grands cris sa mort et celle de la garnison. Reding impose silence au capitaine Holzach qui essaie en vain de faire entendre la voix de l'humanité. Le farouche Reding intime, au bourreau de Berne, l'ordre de commencer l'exécution; les têtes de Jean le Sauvage et d'autres guerriers tombent environnées d'une horde de barbares. Le bras de l'exécuteur se lasse de frapper; il implore la grâce des victimes, mais Reding fit allumer des torches pour éclairer cette boucherie, et soixante prisonniers périrent encore.

Non loin du Faido, dans la vallée du Tésin, un spectacle non moins atroce est rendu plus lugubre encore par le mugissement d'une cataracte. En 1755, au milieu d'un cercle de bayonnettes, la sentence de mort du général Urs, du banneret Furno, du conseiller Sarteri est prononcée; la multitude est condamnée à se mettre à genoux pour jurer fidélité au gouvernement d'Uri, au signal qui fait tomber la tête des chefs.

En 1784, à Appenzel, les biens de l'infortuné bailli Suter sont

Toujours les dissensions religieuses amènent des guerres civiles. Dans toutes les petites républiques de ce beau pays, quelques patriciens s'arrogent le pouvoir et se le rendent presque héréditaire; les malversations se multiplient, les ambitions et les jalousies divisent les citoyens.

L'Helvétie fut subjuguée par les Romains, cinquante ans avant Jésus-Christ. Un jeune héros de cette contrée eut la gloire de vaincre les Romains et de les faire passer, désarmés, sous de nouvelles fourches caudines. De concert avec les Cimbres, Dévicon porta la dévastation dans les Gaules et même en Italie. Orgétorix fut le premier guerrier célèbre, le César de ces montagnes; comme César, il rêva des conquêtes et fut immolé comme lui par ses concitoyens qui virent dans cet ambitieux l'ennemi de leur liberté.

vendus, la flétrissure et l'exil ne suffisent pas à la rage de ses ennemis. Attiré par un piége chez sa fille, il est arrêté, chargé de fers et conduit sur un traîneau jusqu'à l'échafaud, où sa tête, blanchie par l'âge et encore couverte de neige, est abattue sous la hache du bourreau.

A Fribourg, une caste dominatrice opprima le peuple pendant plusieurs siècles; vers 1781, le chef d'une insurrection, Pierre Chenaux, fut lâchement assassiné, et sa tête plantée au bout d'une pique.

Les empereurs possédèrent l'Helvétie jusqu'en l'an 300 ; puis les Bourguignons, les Goths, les Allemands l'envahirent. De 533 à 536, elle passa sous la domination des Francs. Charlemagne l'incorpora à l'empire germanique ; et bientôt furent bâties plusieurs villes qu'on entoura de fortes murailles, pour les mettre à l'abri des invasions de ces hordes du Nord, qui venaient dévaster l'Helvétie. Le nom de patricien se donna aux nobles à qui fut confiée la défense de ces villes. Bâle, Saint-Gall, Lucerne, Soleure, Schaffouse s'élevèrent. C'est alors que ces peuples étaient heureux parce qu'ils étaient économes, dévoués à leur patrie, toujours prêts à la servir de leurs armes et de leurs biens.

Les Helvétiens occupent un rang honorable dans la belle énumération que le Tasse fait des nations qui aidèrent Godefroi à conquérir la cité sainte. « Six mille Helvétiens, dit-il, sont » descendus du sommet des Alpes, et du sein » des rochers ; ce peuple audacieux et fier a » donné des formes nouvelles et un plus noble » emploi au fer qui traçait des sillons et déchi- » rait le sein de la terre. D'une main accou-

» tumée à conduire de vils troupeaux, il va » défier les rois [1]. »

Nous voici à Bâle, la ville la plus considérable de Suisse; le Rhin la divise en deux parties. C'est en 1500 qu'elle fit partie de la confédération helvétique; en 1526, elle devint protestante. La ville est ornée de belles fontaines; aujourd'hui encore on voit, chose singulière, sur plusieurs de ces monumens, des statues de la sainte Vierge, de saint Pierre, etc.

L'ancienne cathédrale est située sur une terrasse magnifique ombragée de beaux marronniers, du haut de laquelle on plane sur le Rhin et l'on découvre à l'horizon la forêt noire, les châteaux ruinés d'Argenstein et de Furstentein. L'édifice est du onzième siècle; ce qu'elle offre de plus curieux, ce sont les tombeaux de divers personnages célèbres; d'Anna, femme de Rodolphe de Hapsbourg, pieuse princesse

[1] Alcasto il terzo vien, qual presso a Tebe
Già Capanéo, con minaccioso volto:
Seimila Elvezj, audace e fera plebe,
Dagli Alpini castelli avéa raccolto;
Che 'l ferro uso a far solchi, e franger glebe,
In nove forme, e in più degne opre ha volto;
E con la man, che guardò rozzi armenti,
Par ch'i regi sfidar nulla paventi.

Gerusalemme liberata. Cant. 1. st. 63.

qui, par respect pour la sainte Eucharistie, préparait elle-même les pains destinés à la consécration; des princes de Baden-Dourlach; d'Œcolompade, premier docteur de la réforme, avec ses deux acolytes; d'Erasme, le savant le plus universel de l'époque. Nous avons aussi remarqué la tombe de plusieurs évêques dont les croix pectorales sont encore gravées sur la pierre.

Je visitai avec curiosité la salle du concile si long, si orageux, tenu en 1431. Les membres de l'université de Paris, de cette université souvent rebelle à l'Eglise et au roi, employèrent à cette occasion la violence et les intrigues les plus scandaleuses. Tous les souverains s'exprimèrent avec indignation sur la menace de déposition que ce concile avait fait au pape. De grands intérêts y furent traités, et de funestes erreurs condamnées. Æneas Sylvius, devenu le pape Pie II, en fut le secrétaire; l'empereur Sigismond y assista. On a placé dans cette même salle, je ne sais pourquoi, une épée, une massue en fer et l'arme servant à l'huissier du tribunal secret.

Te parlerai-je de la bataille si connue de Saint-Jacques (1444), où une poignée de con-

fédérés tint en échec, pendant toute une journée, un corps d'Armagnacs infiniment plus nombreux, que commandait le Dauphin de France, depuis Louis XI. Je veux pourtant te citer un trait de cruauté qui reçut à l'instant même son châtiment. Le chevalier Burkhart surnommé Münch, se promenant sur le champ de bataille, s'écriait avec une joie de cannibale en foulant aux pieds les cadavres : « *je me baigne dans les roses.* » — *Prends encore celle-ci*, s'écria Arnold Schik, guerrier mourant, à qui une telle barbarie donna assez de force pour saisir une pierre, la lancer à Burkhart et lui écraser la tête.

Entre les belles gravures, nous vîmes chez M. Haes, *la danse des morts* d'après Holbein; un squelette y danse tour à tour avec tous les états de la société, le prêtre, le guerrier, le marchand, le paysan, etc., idée originale, philosophique sans doute, mais qui me paraît dépourvue de gravité, et qui n'inspire point cette pieuse tristesse, pressentiment naturel d'une fin plus ou moins prochaine à subir pour soi, ou à déplorer pour ce qu'on aime [1].

[1] Il faut lire, sur ces singulières conceptions intitulées *Danses des morts*, l'ouvrage curieux et érudit de M. G. Peignot.

(*Note de l'Éditeur*).

Tu sais avec quel plaisir on retrouve des compatriotes sur une terre étrangère; je viens d'éprouver cette douce satisfaction; le comte de N... et sa famille sont ici. Nous avons visité ensemble le château d'Arleisheim, appartenant au comte d'Andlaw. Un des ancêtres de cette maison, tué à la bataille de Sempach, y est représenté armé de toutes pièces. Le jardin anglais m'a charmée; mais l'art s'y montre trop à découvert. De ces hauteurs, la magnificence des environs de Bâle semés de tant de belles ruines est indescriptible.

La cupidité est la passion dominante des Bâlois; un boulanger, qui a un million cinq cent mille francs de bien, continue à pétrir le pain [1]. Grand nombre de familles d'ancienne chevalerie, les Wallstein, les Falkner, les Burkhard font le commerce, soit en gros, soit en détail. En général le Bâlois, absorbé dans son négoce, fait peu d'accueil aux étrangers.

[1] Est-il bien juste de nommer *cupidité*, cette propension de l'homme opulent à continuer le genre de vie active, frugale et simple dont il s'est fait une longue habitude, et auquel il doit son bien-être? Ne faudrait-il pas plutôt louer cette simplicité de mœurs dont on est trop porté à s'éloigner aujourd'hui?

(*Note de l'Éditeur*).

Gustave IV, connu sous le nom de *comte de Gottorp*, habite ici une petite maison. Seul, sans domestique, il ne reçoit personne. Dernièrement il voulut se faire inscrire sur le registre de la milice. Ce prince a gagné naguère un procès contre son bottier; et, en reconnaissance, il a cru devoir envoyer une botte au conseil.

Dans le jardin Feischer, s'élève un pavillon modeste. C'est là que l'angélique fille de Louis XVI, ce type de l'héroïsme et du malheur, fut échangée contre quatre députés de la Convention. Princesse auguste et prédestinée! Dieu, en vous imposant le poids des plus grandes infortunes, vous a donné une mission sainte; il vous a arrachée des mains du crime, vous a conduite de région en région pour l'exemple des rois et l'admiration des peuples; il vous a montrée noblement résignée à cette terre qui n'a plus de consolations à vous offrir; et, quand il vous appellera à lui, ce sera sans doute pour vous confier dans le ciel le patronage sublime de la vertu aux prises avec le malheur.

LETTRE TROISIÈME.

BERNE, 28 juin

QUE je suis touchée, ami vénérable, de votre exactitude à m'écrire! Je relis votre lettre, et je me crois encore dans les jours de consolation où vous veniez en aide à ce cœur plein de souffrance, alors que votre ame forte et religieuse relevait la mienne par un céleste espoir et ranimait cette vie morale qui semblait m'abandonner. Ne nous plaignons pas, faibles lierres, tant qu'un noble soutien nous reste; plaignons le lierre, quand l'arbre protecteur vient à lui manquer et qu'il ne trouve pour appui que la froide muraille.

Avant-hier à midi, nous partîmes de Bâle. Le

calme qui règne dans cette belle Suisse, la démarche posée, l'expression de placidité des habitans étonnent la vivacité française. On n'entend point élever la voix; aucune agitation ne se décèle parmi eux; tous sont occupés, mais sans précipitation.

Paisibles descendans des vainqueurs de Sempach, de Morgarthen et de Morat, ils cultivent en paix les champs arrosés du sang de leurs belliqueux ancêtres qui étaient aussi d'heureux et tranquilles pasteurs. La vallée de Lauffen est resserrée entre des monts altiers et baignée par les replis de la Birse. Au moment où nous la traversions, elle était plongée dans une obscurité soudaine; de longs éclairs sillonnaient les nuées; des coups de tonnerre retentissaient à toute minute de caverne en caverne; et bientôt les nuages amoncelés versèrent sur la vallée des torrens de pluie.

Le val de Moustherthal n'est pas moins imposant que celui de Lauffen; partout d'énormes masses de rochers, bizarrement variées dans leurs formes gigantesques. La rivière, tantôt paisible, tantôt mugissante, coule au pied de cette chaîne de montagnes immobile et silen-

cieuse. Telle est la mobilité de l'homme vis-à-vis l'éternelle fixité de Dieu.

Près de Tavanes, on aperçoit le passage de *Pierre-Pertuis*, creusé, suivant l'histoire, par les Romains et, suivant les Suisses, par le diable. La Birse, qui prend sa source auprès de ce passage, est déjà assez rapide pour y faire tourner un moulin. Le vallon de Francvilliers est moins austère que le Mousterthal où la Suze serpente en roulant ses eaux avec fracas. Un rocher, aride à sa base, se couvre, à une certaine élévation, du plus frais gazon et se couronne de simples, mais élégantes chaumières.

Pendant près de deux heures, nous avons longé un précipice de cinq ou six cents pieds de profondeur; et la voie de notre voiture occupait toute la largeur de la route. Quelle transition, quand, au sortir de ces lieux sauvages et sublimes, on voit soudain se déployer devant soi un vaste horizon de vignes, de pâturages et de champs fertiles! En contemplant le joli plateau de Bienne, qui s'étend jusqu'à Berne et Soleure, et les ondes pures et transparentes du lac où surgit la colline riante de

Saint-Pierre, il faut s'écrier avec David : *que de grandeur et de magnificence dans vos ouvrages, Seigneur! La terre est chargée de vos dons; les traits de votre sagesse y sont profondément gravés* [1]. Bienne est une singulière ville avec ses maisons peintes et ses arcades, ses vieilles fontaines du quinzième et du seizième siècle.

Durant tout le jour, la chaleur avait été extrême. Vers le soir, appuyée sur le bras de mon frère, je cheminais lentement sur la jolie promenade de Bienne : les rayons argentés de la lune se réfléchissaient sur la surface du lac; le silence qui nous environnait, l'éloignement de notre famille, de nos amis, de nos connaissances, contribuaient à resserrer nos liens. Nous nous aimions davantage, ce me semble; et l'amitié était pour nous ce qu'une fontaine est pour le voyageur dans le désert.

Le lendemain nous allâmes à l'île Saint-Pierre, miniature qui rassemble de frais ombrages, de riches vergers, de magnifiques prairies, de beaux vignobles. L'unique maison de l'île fut la retraite de Jean-Jacques, lors de son exil après

[1] Ps. 103.

les fameuses *Lettres de la montagne*. Les murs de sa chambre sont barbouillés des hommages que l'enthousiasme de ses admirateurs, appelés par Grimm *ses dévots*, rendaient à cet homme d'une si grande, mais si déplorable célébrité. Rousseau consacra le temps de son séjour dans cette île à la botanique, sur laquelle il a écrit avec tant de charme. Accablé d'une multitude de lettres, il y répondait avec humeur. On montre encore une trappe par laquelle il se dérobait aux nombreuses visites des importuns.

On ne se lasse pas de contempler les jolis environs du lac : ici, des bois touffus de hêtres couvrent les collines qui s'élèvent graduellement ; là, se dessinent les coteaux tapissés de pampres verts. Les rives du nord sont enrichies de bosquets et de jolis hameaux. L'ombre majestueuse du Jura se reproduit dans le miroir des eaux.... Une route magnifique, bordée de terrasses verdoyantes, percée au milieu d'une forêt de pins très-élevés, conduit à Berne ; avant d'y arriver, on traverse un pont sur la rivière rapide dont les courbes gracieuses se déroulent parmi des sites enchanteurs. Sur ces rives et sur celles de la Reuss, les Colomban, les Mangold, les Gallus répandirent les lumières de l'Evangile.

Je me rendis chez mes amies, M.mes de W... Leur tendre affection releva mon être abattu; elles se plurent à m'offrir des souvenirs de ma patrie en me faisant parcourir l'appartement de l'avoyer Müllinen, orné des portraits de tous les personnages célèbres du siècle de Louis XIV. Une ravissante musique militaire acheva d'éveiller dans mon ame un mélange d'émotions si vives que je ne pus fermer l'œil. Mais pourquoi cette remarque? Depuis trois mois ne suis-je pas accoutumée aux insomnies?

Le lendemain nous vîmes Berne, parée de toute sa beauté. C'était le jour de la revue annuelle, vraie fête nationale. Une affluence considérable prêtait à cette ville un mouvement extraordinaire. Les femmes, avec leur coiffure noire qui se déploie en ailes de chauve-souris, avec leurs longues tresses ornées de rubans, leurs corsages et leurs jupes noires, offraient sur la place du marché un spectacle lugubre et comique tout à la fois.... Mes souffrances me condamnent à un repos bien pénible. Le soir, M.me de Goumoin-Granson nous donna un thé, où fut réunie toute la société de Berne. La simplicité et la bienveillance caractérisent, à mon avis, cette aristocratie bernoise.

Des belles promenades de cette ville, je n'ai vu que celle du bastion. La nature et l'art l'ont également enrichie. On découvre de là les brillans glaciers de la chaîne de l'Oberland, qui se perdent dans les nuages.

L'hôpital ressemble à une jolie maison de campagne. Dans la plupart des établissemens de ce genre, on se borne aux objets essentiels; ici la charité est tendre, empressée, délicate; elle entoure le pauvre et le malade des plus aimables prévenances. Un jardin rempli d'orangers répand autour de l'enceinte un air embaumé; la cour est rafraîchie par les eaux d'une belle fontaine. L'étranger n'est plus étranger : il trouve un asile dans cet hospice qui porte la belle inscription : CHRISTO IN PAUPERIBUS; *à Jésus-Christ, dans les pauvres.*

A l'époque de la réforme, le gouvernement du canton de Berne s'attacha à en favoriser les progrès; des prédicans parcouraient les montagnes; et l'on obligeait tout le monde à venir entendre leurs déclamations; après quoi chaque paroisse votait sur le changement de religion. Dans un village du canton de Neufchâtel, c'est le vote tardif d'un berger qui fut cause

que cette paroisse conserva la vraie religion [1]. Sachons rendre justice aux vertus hospitalières que les dissentimens religieux n'ont pu éteindre chez ce bon peuple. A Berne il existe un hôtel où tous les capucins qui passent sont nourris et hébergés aux frais de la ville. Ces dignes religieux sont tellement aimés dans les campagnes protestantes que les villageois se disputent la faveur de les recevoir. On les prie de bénir les chaumières; on croit que leur présence porte bonheur. . . . Vous le voyez, mon digne ami, je recueille mes souvenirs pour vous les communiquer; ils animeront ensuite ma solitude de B. . . . Se souvenir et espérer, c'est à peu près là toute la vie; nos facultés demandent un aliment infini et éternel. L'homme, en vérité, ne vit guère que dans le passé et dans l'avenir.

[1] Le fait suivant donnera une idée de la légèreté avec laquelle, dans bien des localités, on abjura les croyances anciennes. Un grand village traversé par un ruisseau était divisé en deux paroisses. Sur l'une des rives, le vote fut favorable aux novateurs; l'autre partie demeura fidèle à l'Eglise. Les nouveaux protestans vendirent à leurs voisins les vases sacrés dont ils n'avaient plus besoin. L'acte de cession portait cette clause : « Et si nous avons un jour le bonheur de redevenir » catholiques, il nous sera libre de reprendre le calice, etc., » pour la même somme. »

LETTRE QUATRIÈME.

BERNE, 4 juillet.

Je reprends, chère Adèle, le journal dont tu as reçu les premières pages. Je suis à Berne; je viens de la cathédrale, bel édifice du douzième siècle. Parmi les monumens qu'elle renferme, le plus remarquable est celui du célèbre avoyer Steiger qui détermina les Bernois à se défendre contre les Français, dans la guerre injuste déclarée par le Directoire à la république helvétique. Il combattit plusieurs fois pour la liberté de son pays. Ce vieillard septuagénaire, voyant les armes de la France partout victorieuses, et regrettant de n'avoir pas péri au champ de bataille, se retira vers l'Oberland, jetant un dernier et douloureux regard sur sa ville natale.

L'autre monument fut élevé à la mémoire d'un membre de l'illustre famille d'Erlach [1]. Ulric d'Erlach avait commandé les Bernois, en 1298, à la bataille de Donnerbuhl. Cinq siècles après, en 1798, Charles d'Erlach, voulant aussi délivrer son pays d'une oppression étrangère, fut massacré par ses propres soldats qui le crurent traître à une cause si glorieuse. Son innocence ayant été reconnue, on érigea un mausolée pour perpétuer la mémoire de son dévouement [2].

Le cabinet d'histoire naturelle possède de belles antiquités, des mosaïques trouvées dans divers cantons de la Suisse, les curiosités que le peintre Weber, compagnon du célèbre Cook, rapporta de la mer du sud d'Otaïti, les costumes, les hochets, les étoffes, les nattes et les instrumens de guerre de ces insulaires. Le buste

[1] Le vainqueur de la bataille de Laupen, en 1339, est encore un d'Erlach. Il commandait les Bernois contre la noblesse, alors composée de 700 seigneurs, de 1200 chevaliers et de 15000 chevaux. Nouveau Cincinnatus, il revint cultiver ses champs; mais une mort tragique dans une vieillesse avancée termina cette carrière de gloire et de mœurs patriarcales. Une discussion avec son gendre s'étant élevée au sujet de la dot de sa fille, ce dernier saisit l'épée du héros de Laupen, suspendue au mur, et la plongea dans le cœur du vieillard.

[2] Le tombeau du fondateur de Berne, Berthold, duc de Zœhringhen, est aussi dans la cathédrale.

de Haller, grand philosophe, grand poète, et plus grand physiologiste, nous fut montré par un de ses amis, M. de Wittenbach, savant très-distingué lui-même, qui voulut bien nous communiquer des détails peu connus sur la vie de Haller. Il nous cita des traits de sa prodigieuse mémoire qu'il appelait *indomptable*. Tous ses descendans sont doués de la même faculté.

On voit, dans ce même cabinet, un beau portrait de Charlemagne; la tête est énorme et justifie ce que l'histoire nous a transmis de sa taille gigantesque; les traits mâles de sa figure imposante décèlent bien le génie de ce prince dominateur de son siècle. Une belle collection des plantes et des oiseaux indigènes, entre lesquels on remarque les aigles et les vautours des Alpes, nous intéressa moins que le squelette d'un chien du mont Saint-Bernard qui sauva la vie à plus de quarante personnes; je fus fâché d'apprendre que ce héros des chiens avait reçu la mort des mains d'un soldat français.

6 juillet.

L'AVOYER Müllinen, chez qui nous avons dîné, est un homme grave, d'une physionomie noble; sa conversation est tout à la fois instructive et spirituelle. Parmi les portraits de ses ancêtres, qui décorent le salon, se trouve celui d'un ambassadeur à qui Henri III demandait s'il y avait des gentilshommes en Suisse : « *Sire, j'en connais deux*, répondit celui-ci : *l'empereur et moi.* » Deux tableaux constatent des faits glorieux à la maison de cet avoyer; le premier représente un vieillard assis, qui s'efforce d'apaiser une révolte contre l'empereur; l'autre est relatif à l'événement suivant. On sait que l'empereur Albert fut assassiné par le duc de Souabe, en traversant la Reuss. Les généreux opprimés refusèrent asile aux assassins de leurs oppresseurs; mais la cruelle Agnès, reine de Hongrie, fille d'Albert, surpassa dans ses vengeances son frère Léopold et sa mère l'impératrice Elisabeth. Plusieurs châteaux furent réduits en cendres; soixante - trois chevaliers périrent par la main du bourreau [1]; un Müllinen

[1] Ce qui alluma surtout la fureur des malheureux Suisses, ce fut le supplice atroce du chevalier Rodolphe de Wart : la

fut du nombre des victimes. La figure douce et touchante de son fils, près de subir le même sort, attendrit tous les spectateurs; ils se jettent aux pieds de l'impératrice et implorent la grâce du jeune orphelin; Agnès reste inexorable. Le successeur d'Albert, ayant reconnu l'innocence de la famille Müllinen, lui donna les émaux de l'empire avec une roue noire sur un fond d'or et cette belle devise : *pura me movent. Les choses pures peuvent seules me mouvoir.*

Après dîner, nous allâmes chez M.me l'avoyère de Watteville, ensuite à Elfenhau, campagne délicieuse située sur les bords de l'Aar, qui appartient à la grande duchesse Constantin. J'allais lui porter ta lettre, ma chère sœur, et j'eus la maladresse d'arriver la veille de son départ pour Baden : elle avait fait fermer sa porte; et le lendemain, lorsqu'elle vit mon nom, elle me fit écrire par son chambellan les regrets les plus aimables. Je regrettai moi-même de ne pas connaître personnellement une

barbare impératrice le fit attacher sur la roue et livrer vivant aux oiseaux de proie. Sa malheureuse épouse eut le courage sublime de rester agenouillée près de lui, baignant la terre de ses larmes, afin de lui donner jusqu'à son dernier soupir les consolations de sa tendresse.

princesse qui s'est fait chérir en Suisse par son affabilité ; je mourais d'envie de voir cette mobile et agréable physionomie, d'admirer cette tournure si élégante dont tu m'as souvent parlé. Notre visite à la duchesse de Wurtemberg ne fut pas plus heureuse.

Les maisons à toits avancés, entourées d'une galerie, d'un gazon admirablement soigné, et presque toutes abritées d'un bouquet d'arbres, manifestent l'aisance et le bonheur des habitans aussi favorisés par la nature que par la sagesse de leurs législateurs. Partout c'est la propreté et l'élégance du jardin des Tuileries.

Jeudi, la réputation de M. de Fellenberg nous attira à Hofwyl. Elle n'est point exagérée : son activité, son intelligence, ses vues bienfaisantes me paraissent dignes de tout éloge. Des différens établissemens qu'il dirige s'est formée une petite ville. Le collége est très-beau ; l'école pour l'instruction agronomique renferme plusieurs machines aratoires dont cet homme bienfaisant est l'inventeur. Le comte de Villevieille, ami de M. de Fellenberg, nous montra, en son absence, avec détail ces bâtimens nombreux. L'asile des pauvres intéressa vivement mon cœur ;

tous ces enfans ont un air de bonheur qui vous charme ; la nourriture est abondante et salubre. A leur entrée, la plupart de ces infortunés, recueillis sur les grandes routes, et quelquefois repris de justice, avaient une figure où se peignait le crime ; l'influence d'une sage éducation a rendu à leurs traits une expression honnête. On les garde dans l'asile jusqu'à vingt-un ans ; alors ils sont capables de diriger les travaux agricoles ou de prendre un état dans les ateliers de charronnage, de menuiserie. M.me de Fellenberg se consacre uniquement à l'éducation de ses huit enfans.

En quittant Hofwyl, nous vînmes à Hindelbanc, petit village de la Suisse, où nous avons vu et admiré un beau mausolée élevé à une femme de condition médiocre. M. Langhans, pasteur du lieu, avait accueilli honorablement un jeune artiste, Jean-Augustin Noclh, de Berlin. Plus tard, le sculpteur reconnaissant voulut ériger un tombeau à la belle et vertueuse compagne de son bienfaiteur, qui était morte en couches, laissant son mari dans la plus vive affliction. Le sculpteur a conçu une idée pleine de poésie : c'est le moment de la résurrection. La pierre qui couvre le tombeau est brisée ; une femme, la soulevant d'une

main, élève de l'autre son enfant, comme pour l'arracher aux horreurs de la mort. A côté de cette jeune mère si touchante par le sentiment le plus vrai, le plus naïf, se voit le tombeau du général d'Erlach; mais la gloire ici le cède à la nature; j'aime mieux encore la mère que le héros.

SURSÉE, 7 juillet.

Nous avons passé notre dernière soirée chez M.me de Grafenried, avec les Watteville, les Steik, les d'Andelau et le comte Auguste de Talleyrand, ambassadeur de France. La chaleur de l'appartement et mes efforts pour répondre à tant de prévenances épuisèrent mes forces; je fus obligée de me retirer. Aussi mon frère me fait partir de cette ville où nous avons reçu un accueil si flatteur.

Que mon voyage est triste! Au lieu d'aller à Thun et dans les montagnes, selon notre premier projet, nous nous dirigeons vers Lucerne; nous avons couché à Morgenthal, ou vallée du matin. Ce nom, mon Adèle, n'est-il pas bien poétique?... De là on parcourt une partie de l'Argovie, province riante et fertile. Je t'écris de Sursée, situation charmante proche du lac de

Sempach, avec ses admirables vues sur le Righi et le Pilate; nous revenons du Marienzel dont le site délicieux est bien en rapport avec le culte de Marie, culte cher aux poëtes, culte touchant, gracieux, riche d'harmonie et de vertus. « O Vierge, tu es si grande, si puis-
» sante, que demander une grâce sans recourir
» à toi, c'est vouloir que le désir vole sans
» ailes. Tu exauces celui qui t'invoque, et
» souvent même ta bénigne indulgence prévient
» nos vœux. Tendre, miséricordieuse, ma-
» gnifique, tu réunis en toi tout ce qu'il y a
» de vertu dans les créatures de Dieu [1]. »

Que de douces larmes ont dû ici rafraîchir les cœurs brisés et flétris! Pour moi j'ai cru retrouver une patrie dans cette petite église; j'y retrouvais des frères, avec la même foi et les mêmes espérances.....

[1] Donna, se' tanto grande, e tanto vali,
Che qual vuol grazia, e a te non ricorre,
Sua disianza vuol volar senz'ali.
La tua benignita non pur soccorre
A chi dimanda, ma molte fiate
Liberamente al dimandar precorre.
In te misericordia, in te pietate,
In te magnificenza, in te s' aduna
Quantunque in creatura è di bontate.

Il Paradiso. Canto III.

LETTRE CINQUIÈME.

Z.... près LUCERNE, 7 juillet.

J'ÉTAIS bien malheureuse, ma chère Laure; mais voici ta lettre qui vient apaiser toutes mes folles craintes.

Arrivée à Lucerne, j'y laissai mes compagnons de voyage; et, suivant, avec ma femme de chambre un sentier qui côtoie les bords du lac, je me fis une fête de surprendre mon amie, la C.tesse de L...., qui m'avait écrit et récrit, avec de tendres instances, pour m'engager à prendre le seul lit qu'elle eût à offrir dans sa jolie petite habitation. « Le trou d'une » aiguille, dit une sentence persane, est assez » large pour deux amis. » Imagine, ma Laure, ce que nous éprouvâmes l'une et

l'autre en nous revoyant après deux longues années, en nous revoyant surtout au milieu de ces scènes enchanteresses de la nature. Le cri de joie de cette aimable Charlotte, son appel à sa charmante mère, ces étreintes si douces de l'amitié, ce lac, ces montagnes, ce soleil couchant, ce calme sublime de la soirée, c'en était trop..... J'étais attendrie, enivrée. Aujourd'hui, déjà, nous sommes allées ensemble à Stantz, chef-lieu du Partival, canton d'Unterwald.

L'horizon est borné par les hautes montagnes qui s'élèvent dans les airs et semblent une barrière infranchissable. Sur leurs cimes sont placés des châlets; et leurs flancs inclinés, colorés d'un vert tendre, font ressortir la teinte foncée des forêts. Dans la vallée, le doux murmure des eaux, les noyers aux longs rameaux qui ombragent les chemins, quelques maisons de bois dispersées çà et là, les habitans assis sur des bancs où ils se reposaient des travaux de la semaine dans une muette contemplation, donnaient à ce paysage un aspect enchanteur. Heureux le peuple qui a tous les jours sous les yeux un épisode aussi gracieux, des scènes aussi suaves! Le nom du bailli Jacques Acker-

Sempach, qui se célèbre tous les ans sur le champ même où la bataille fût livrée. Je me félicitais de pouvoir participer à la belle cérémonie qui se renouvelle chaque année dans une chapelle bâtie en mémoire de cet événement. Un tableau y représente le combat de Sempach, l'action héroïque de Winckelried [1], et la mort de l'avoyer Guldloyen. Sur les murs intérieurs de cet édifice, l'ostentation des titres et des écussons des orgueilleux vaincus rehausse la modestie des simples noms des vainqueurs, écrits à leur côté.

Dans un verger contigu à cette chapelle s'élevait une chaire environnée de cinq ou six mille personnes. Scène délicieusement pittoresque! ici un groupe de capucins sous leur humble, antique et respectable froc, à côté de jolies Lucernoises à la jupe éclatante; à l'élégant chapeau couvert de fleurs; là, les membres de la diète vêtus uniformément, au milieu de la variété infinie des costumes de la Suisse; tout cela sous une noble tente formée de drapeaux

[1] Winckelried, simple paysan suisse, voyant la difficulté d'enfoncer la phalange serrée des Autrichiens, s'élance hors des rangs, saisit autant de piques qu'il en peut réunir dans ses bras, en s'écriant : « *je vous recommande ma femme et mes enfans.* »

suspendus aux arbres, et, sur le même sol, dans un petit monument, les ossemens des défenseurs de la liberté helvétique.

L'accent du prédicateur, le souvenir d'un fait sublime dans le lieu même où il s'était accompli, en 1386, donnèrent un nouvel essor à mes graves pensées. Je ne sais quels regrets, quels désirs, quelles nobles impressions remplirent alors mon ame; mes larmes coulaient à mon insu. Ignorant la langue allemande, je prêtais à l'orateur les éloquentes paroles que la religion et l'amour de la patrie devaient lui suggérer. Mon émotion donnait le change; et, bien qu'étrangère à la Suisse, je cherchais un cœur qui battît comme le mien, lorsque mon regard rencontra les yeux d'un vieillard baignés de pleurs.

La péroraison du discours fut très-pathétique; l'orateur exhorta ses compatriotes à imiter les héros de Sempach, si dévoués à leur patrie. Ensuite fut proclamée la liste de ceux qui avaient succombé dans cette bataille. O belle et sage institution! je ne m'étonne plus que cette noble contrée ait produit les immortelles victimes du 10 août! La foule se précipita aux pieds

des autels pour assister au sacrifice de l'Agneau sans tache; et moi je fus contrainte de m'éloigner, à l'instant même où mon ame avait tant besoin de se réfugier dans le sein de la religion, et d'y ensevelir cet enthousiasme dévorant, si peu utile à mon sexe. Accablée de mélancolie, je tournai la tête, et laissant tomber un dernier regard sur ce lieu mémorable, j'adressai au Ciel des voeux pour la France. Immortelle Vendée, la religion aussi t'inspira des prodiges de fidélité et de dévouement! La piété s'allie fort bien avec la valeur militaire et le patriotisme. Quand la religion ne peut empêcher la guerre, elle l'ennoblit, elle lui ôte ce caractère de férocité sauvage qu'elle avait chez les anciens. Le soldat chrétien est tout à la fois brave et généreux; sans peur à l'heure du combat, il est sans reproche à l'heure du triomphe.

Il y a, dans l'histoire de ces cantons catholiques, des faits bien dignes d'être rappelés. Au moment où la réforme gagnait de proche en proche, Uri, Zugg et Underwald donnèrent un bel exemple. La multitude fut réunie sur la plus haute montagne des trois cantons; on célébra la messe sur un autel rustique dressé

en peu d'heures. Là, toutes ces populations réunies jurèrent à la face du ciel et de la terre, sur les saints évangiles, pour eux et leur postérité, que jamais ils n'abandonneraient la religion catholique romaine. Le pape, informé de cette glorieuse protestation, leur adressa un bref où il leur donnait le titre de *défenseurs de la foi* [1].

Ne crains pas que je t'oublie, ma Laure; il y a dans mon cœur des échos fidèles qui répètent long-temps les mêmes sons. Je crois que mes affections tiennent de la nature des harpes éoliennes; il ne faut qu'un souffle pour les faire vibrer.

[1] En 1830, le canton d'Uri voulut aussi faire sa révolution. Une assemblée fut convoquée dans la prairie destinée aux réunions électorales. Tous les citoyens y arrivent, portant dans un havre-sac les vivres nécessaires pour le temps de la délibération. Le landammann, monté sur un tertre, rend compte de son administration et dépose son épée. On procède à une élection nouvelle; les esprits s'échauffent; des changemens à la constitution sont demandés à grands cris; l'agitation est à son comble. Alors un avocat, véritable ami de son pays, réclame le silence; il parle; il demande à ses concitoyens si, jusque-là, ils n'ont pas joui du bonheur; il rappelle les bienfaits de la concorde et de la paix; il montre les tristes résultats des révolutions. Tout à coup, attendri, pénétré lui-même, il élève les bras vers le ciel; puis, demandant à Dieu qu'il veuille détourner de dessus sa patrie d'aussi affreuses calamités, il se jette à genoux et s'écrie : *Notre Père qui êtes dans les cieux*, etc. A ce mouvement d'éloquence religieuse et sublime, la multitude se prosterne; des milliers de voix répètent l'oraison dominicale; on s'embrasse, et le calme est rétabli. Heureux pays où la religion exerce une telle influence!

LETTRE SIXIEME.

Z.... près LUCERNE, 11 juillet.

Mon état, chère Césarine, empire chaque jour. Je suis tentée de m'écrier avec Job : *plaise au Seigneur qu'ayant commencé à me réduire en poudre, il achève;* qu'il ne retienne plus *la main qu'il a levée sur moi; mais qu'il déploie son bras et me retranche jusqu'à la racine.* Eh ! qu'ai-je dit ? m'est-il permis de faire un pareil vœu, moi qui reçois tant de témoignages d'affection ?

M.me de L. T.... du P.... et sa fille, voulant adoucir le chagrin que j'avais de ne pouvoir gravir le Righi, s'embarquèrent

avec moi pour Kusnacht, lieu près duquel quarante-deux Suisses tinrent tête à plus de mille Autrichiens, et vengèrent l'incendie de la ville par la destruction du château de Hapsbourg [1]. Nous aperçûmes, pendant notre trajet, les ruines de ce berceau de la maison d'Autriche : c'est de ce rocher que s'élança l'aigle qui, au seizième siècle, plana sur toute l'Europe. Ces débris de monumens historiques, jetés çà et là sur les montagnes, mêlent leurs sombres couleurs à la fraîcheur des vallées, comme les sommets sourcilleux aux collines chargées de pâturages. Après avoir pris terre pour nous rendre à la chapelle de Guillaume Tell, je montai un cheval sur lequel je pouvais à peine me soutenir. Nous suivîmes un chemin creux et étroit, dont l'épais feuillage formait un ombrage impénétrable aux rayons brûlans du soleil; c'est là que le libérateur de la Suisse immola à la délivrance de sa patrie le tyran Gesler. Que de réflexions naissent au souvenir

[1] En 1290, Rodolphe de Hapsbourg, le seigneur le plus populaire et le plus vaillant, déjà arbitre et protecteur d'une partie de l'Helvétie, fut appelé au trône impérial. Sous son règne, cette contrée acquit de nouveaux privilèges et de nouvelles libertés; mais le bonheur de cette nation ne fut qu'un éclair; car l'ambition de son fils Albert devint bientôt la source des plus grandes calamités.

de cette catastrophe ! A Sempach, on admire sans réserve. . . . .

Sur les murs intérieurs de la chapelle, on a représenté la mort de Gesler, la pomme que Tell tira sur la tête de son fils avec le sang-froid du désespoir, la tempête qui força le cruel bailli impérial à briser les fers du héros, enfin le serment de Grutli où Werner, Feurst et Arnold jurèrent, à la face du ciel, de vivre et de mourir pour la défense des droits du peuple opprimé [1]. Une femme d'une rare énergie contribua peut-être à l'affranchissement de la Suisse; je veux parler de l'épouse de Werner, l'un des conjurés, qui ne cessait d'exciter l'indignation de son mari contre les vexations révoltantes des Gesler, des Brunegg et des Landenberg [2].

Nous nous hâtâmes de gagner le lac de Zug. Ses rives sont bien moins enchanteresses que celles du lac de Lucerne; aussi reposent-elles l'imagination trop excitée par les incomparables aspects du premier. Nous abordâmes à Zug, petite ville où nous dinâmes. En parcourant ce canton si paisible, je me rappelai tristement

[1] 17 Novembre 1307. [2] Baillis impériaux.

qu'il fut divisé par les deux factions française et autrichienne. Cette dernière exerça les plus horribles persécutions; mais au bout de trois ans, son chef, Antoine Schoumacher, subit à son tour le trop cruel châtiment de son despotisme. Nous allâmes visiter la belle église de Kam; les croix en fer doré du cimetière, les inscriptions les plus gracieuses, telles que celle-ci : *j'ai été semé pour refleurir;* les fleurs sur les tombeaux, souvent renouvelées, attestent la douce croyance de l'immortalité.

En Suisse, ces souvenirs de tout genre sont respectés; les ruines sont conservées avec un soin religieux ! La main destructive du temps y paraît, il est vrai; mais la main barbare de l'homme, jamais. Dans notre France, l'esprit révolutionnaire a renversé les monumens, détruit les édifices, brisé les statues des hommes qui l'avaient illustrée, effacé jusqu'aux traces honorables des actions héroïques, des hardies conceptions des arts et de la religion ! Il a fait plus; il a profané les cendres des morts. Ici, les ruines ont un charme mélancolique; en France elles flétrissent le cœur; ici elles élèvent et agrandissent les idées; en France elles dégradent, elles humilient.

Sur la route, une pierre avec une inscription rappelle la présence de Sigismond au concile de Bâle. Notre-Dame des Ermites, Zurich, célèbre chute de Laufen, Mont-Saint-Gothard, je serais venue si près de vous sans vous voir! L'inquiétude s'est tellement emparée de tous ceux qui m'entourent qu'ils ont résolu de s'opposer à toute nouvelle course. J'ai voulu en vain dérober mon état à la pénétration, aux sollicitudes de mes amis; il faut me rendre à Lausanne auprès d'un célèbre médecin. Je ne refuse ni au devoir ni à l'amitié cette démarche; mais je soupire en songeant qu'on veut prolonger mes souffrances, en essayant de relever cette frêle maison qui s'écroule. On me dit que je suis encore au printemps de mon existence; que, semblable à ces arbustes inclinés et affaissés par un soleil brûlant, je reverdirai encore; et moi, mon amie, je sens que je suis atteinte d'un coup mortel, que si la tige peut se redresser un moment et fleurir, elle ne tardera pas à se dessécher et mourir.

Les chevaux sont prêts; Charlotte veut bien me conduire à Lucerne, dernière faveur accordée à mes instances. Adieu.

13 juillet.

En arrivant à Lucerne [1], on traverse un pont couvert, qui a environ un quart de lieue de longueur. Des tableaux sont placés entre les chevrons du toit; les uns tirés de l'Ecriture sainte, et plusieurs de l'histoire de la Suisse. A l'Hôtel-de-ville, les salles sont peintes à fresque, et l'on y remarque plusieurs tableaux recommandables. Celui de Wurch, célèbre peintre du canton d'Underwald, représente la loi donnée sur le mont Sinaï; d'autres rappellent des événemens honorables à la nation suisse. Or, ces événemens abondent. Les Suisses gagnèrent contre l'empereur Maximilien huit batailles dans l'espace de huit mois. A Malserhaïde, un guerrier nommé Fontana, soutenant d'une main ses entrailles qui sortaient par une large blessure, s'écriait : « en avant, » camarades, sauvons la patrie et la liberté! » Qu'importe un homme de moins! »

[1] Lucerne tire son nom du latin *lucerna*, à cause du fanal que les Romains y avaient placé.

A l'arsenal, la cotte de mailles d'Arnold de Winckelried, la bannière de la ville, empreinte du sang de l'avoyer Gundloguen, brillent à côté de la cotte d'armes du duc Léopold et du collier de fer avec lequel ce prince téméraire espérait étrangler le valeureux avoyer. Au même panneau sont appendus le casque et la hache de Zuingle tué à la bataille de Capel en 1521 ! Quel assemblage de courages divers !

Le petit-fils du général Pfiffer nous montra lui-même la carte topographique, en relief, de la Suisse, ouvrage qui a coûté tant d'années, de peines et de périls à son infatigable aïeul. Le baron Pfiffer parcourait ces hautes montagnes au clair de la lune, au risque d'être arrêté lorsqu'il levait ses plans, qui sont de la plus minutieuse exactitude. La carte offre une circonscription de cent quatre-vingts lieues. Il te souvient, je pense, que ce fut un des ancêtres de ce général qui ramena Charles IX à Paris, au centre d'un bataillon suisse.

J'aurais bien regretté de partir de Lucerne, sans visiter le monument que la confédération helvétique élève à la mémoire des victimes du 10 août ! La France, hélas ! n'a pas su honorer

le sang versé pour son roi, et versé par les sujets de ce roi. Le site où s'érige le monument est un cadre fort pittoresque. Dans le rocher même est sculpté un lion colossal, blessé, mais plein de vigueur encore; sa griffe droite, appuyée sur les fleurs-de-lis, est l'image de la constante et inébranlable fidélité de ce peuple. Ainsi la Suisse, au quatorzième siècle, par le dévouement des héros de Sempach mourant pour la patrie, a fourni à l'histoire une page immortelle; et, au dix-huitième, un dévouement, non moins sublime, au malheur d'un prince étranger en a fourni une seconde.

LETTRE SEPTIÈME.

LAUSANNE, 18 juillet.

Nous voici, chère Adèle, à Lausanne où l'on m'a conduite si despotiquement. De Somesval à Valgringen, de jolis vallons s'enchaînent de la manière la plus variée et la plus flatteuse à l'œil. Des maisons sont éparses de distance en distance sur la pente douce des collines; la campagne est foulée par un grand nombre de paysans qui traversent les prairies, ou qui se reposent à l'ombre de vieux chênes; aimables tableaux champêtres tels que les ont décrits Auguste Lafontaine, Gessner et Thompson. Le calme de la soirée, avec ces admirables effets de lumière du soleil couchant, inconnus dans les pays de plaine, ravivait mes forces; et je pouvais jouir des grâces inépuisables de la nature.

Entre Berne et Payerne, le voyageur s'arrête pour contempler un tilleul énorme qui s'élève solitaire au milieu de la plaine de Morat. C'est au pied de cet arbre que sont amoncelés les restes de l'ossuaire des Bourguignons. Les Français ont détruit et dispersé ce monument de la célèbre victoire remportée en 1476 par les Suisses sur Charles le Téméraire. Au moment où la bataille allait s'engager, l'armée helvétique, au signal d'un de ses chefs, Jean Hallwil, mit un genou en terre et invoqua l'aide du Dieu des combats.

On passe à Avenche, misérable bourg, qui remplace *Aventicum* auquel Malte-Brun donne deux lieues de tour; des débris d'amphithéâtre, de bains, de mosaïques, de pilastres, attestent son ancienne splendeur. Le lac de Morat baignait ses murs, et les barques y abordaient.

A Payerne, Berthe, femme de Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane, a laissé le souvenir le plus cher et le plus honorable qu'une femme puisse ambitionner; ses vertus et sa charité vivent dans tous les cœurs [1]. On conserve

[1] Les chaussées de Berthe en Suisse sont, sans doute, comme les chaussées Brunehaut dans les Pays-Bas, un ouvrage primitif

la selle où elle fixait sa quenouille lorsqu'elle montait à cheval. — A l'époque de l'introduction du calvinisme, les habitans n'adoptèrent la réforme qu'à condition de conserver la sonnerie accoutumée. Ainsi, les offices qu'on ne chante plus depuis trois siècles, sont encore annoncés tous les jours par le son des cloches.

Une transition pénible avertit de l'entrée au canton de Vaud; les rues boueuses, la malpropreté des maisons, des vêtemens communs et sans grâces remplacent ces rues propres, ces habitations soignées du canton de Berne; plus de ces costumes si bien assortis à la fraîcheur des paysages, qu'ils semblent ajouter de nouveaux charmes à cette riante contrée.

J'ai pu hier parcourir une partie de la ville de Lausanne. La cathédrale est d'une noble architecture gothique; mais elle a perdu même de sa beauté matérielle, depuis qu'elle n'est plus consacrée au culte catholique. Oui, les protestans ont désenchanté la religion en la privant de ses pompes magnifiques; ce temple

des Romains : chose remarquable! c'est à deux femmes que, dans l'une et l'autre contrée, une tradition constante en attribue la restauration. (*Note de l'Éditeur*).

vide et dépouillé de tout ornement a quelque chose du froid et de l'insensibilité de la mort. Point d'autel, point de victime, point de sacrifice; ni souvenirs, ni protecteurs près de la Divinité; des pierres, rien que des pierres. Et nous, au contraire, que manque-t-il au besoin de nos ames? Partout nous trouvons un Dieu mourant pour nous; une tendre mère, refuge dans nos douleurs; des amis tout à la fois nos intercesseurs, nos confidens et nos modèles. Ah! si mon intelligence n'était éclairée, convaincue, mon cœur seul me rendrait catholique.

De la promenade située à une demi-lieue de la ville, on aperçoit les magnifiques alentours de Lausanne. Toutefois ceux de Lucerne, sublimes et gracieux, m'enchantaient davantage. Ici trop d'habitations, trop de culture.... C'est un luxe de végétation, une surabondante fécondité. Les platanes, les noyers, les châtaigniers poussent des rameaux immenses qui retombent mollement vers la terre et ombragent des nappes de verdure. L'agitation du lac rendait mes souffrances assez visibles pour que les bateliers, prenant pitié de moi, ne voulussent pas s'éloigner des bords. Je regrettais de ne pouvoir con-

templer plus long-temps ces monts ombragés depuis leur base jusqu'à leur cime par d'imposantes forêts, ces rochers de la Meilleraie devenus si célèbres par le pinceau magique de Rousseau.

Avant 1793, tout prêtre qui aurait dit la messe dans les villages protestans du canton de Vaud était puni de mort. La baronne d'Orcas, obligée, comme tant d'autres, de fuir le sol ensanglanté de la France, se retira dans le canton de Vaud. Elle obtint la permission de s'établir dans une maison de campagne auprès de Lausanne et d'y avoir un aumônier. L'hiver venu, elle voulut habiter Lausanne et sollicita du grand conseil la faveur d'y amener cet aumônier. On y consentit, mais on désigna dans son appartement une toute petite chambre où il pût dire la messe. Divers catholiques épars dans les campagnes voisines, désirèrent vivement d'assister les dimanches à la messe chez M.me d'Orcas; mais comme ils ne pouvaient s'y montrer, elle leur permit de se tenir dans la cave de la maison pendant le service divin. C'était pour ces pauvres catholiques une douce consolation. Un jour dix-huit personnes se trouvèrent asphyxiées; on les fit sortir par le soupirail; on les étendit dans la rue

pour les rappeler à la vie. Deux membres du gouvernement passaient alors pour se rendre au conseil ; on les informe des motifs de cet accident : « Il faut convenir, s'écrie l'un d'eux, » qu'il est horrible de forcer des chrétiens à » se réduire à une telle extrémité pour servir » Dieu. » Sous l'impression de ce sentiment profond, il entre au conseil, parle avec force contre des mesures aussi barbares ; et l'assemblée, touchée de la sagesse de ses réflexions, accorde aux catholiques l'usage d'une église qui servait déjà aux anglicans et aux luthériens [1].

Il a donc fallu renoncer à voir Fribourg, et ce canton où semblaient m'appeler de beaux souvenirs de famille, où j'aurais rencontré ces nobles et excellens Diesbach. Dans mon triste état de santé, lorsque je m'achemine vers ma fin, pourquoi ne m'avoir pas transportée sur cette terre de foi antique où le secours et

[1] Depuis lors le nombre des catholiques s'est accru beaucoup. Le conseil avait autorisé la construction d'une nouvelle église; elle allait être achevée, lorsqu'une inondation vint la renverser. Les fidèles ne perdirent pas courage; des quêtes eurent lieu; une autre église fut construite au milieu de Lausanne. Le gouvernement se montre plus favorable. On assure qu'en 1834, les protestans, ayant rebâti leur temple, voulurent qu'il y eût un sanctuaire et qu'on laissât un emplacement pour deux autels latéraux. Naïve et touchante prévision d'un retour plus ou moins prochain à la foi primitive !

les exemples pour bien mourir ne m'eussent pas manqué. Là, tout s'imprègne, se pénètre de religion. Il y a plus de trente ans qu'il ne s'y est fait une exécution à mort. Voici ce qui se passe en cette triste et solennelle occasion. Aussitôt que les juges ont prononcé la sentence, le condamné est visité par le curé; après quoi un augustin, un capucin et un jésuite restent trois jours avec lui pour le disposer aux sacremens et à la mort; le quatrième jour, on le conduit au palais dans la *salle du crucifix*; le grand conseil confirme alors ou révoque la sentence de mort. Si elle est confirmée, un sergent de ville remet le patient aux gendarmes qui le conduisent sur le balcon pour y entendre la lecture de son arrêt. Le son des trompettes appelle la multitude; puis avec ces mêmes trompettes retournées, on fait une quête destinée à célébrer des messes pour l'ame du malheureux qui va périr; tout le monde dépose son obole dans ce tronc de miséricorde. Le condamné est amené ensuite sous le gros orme planté le jour de la défaite du duc de Bourgogne à Morat; il s'assied; un sergent de ville lui montre une baguette blanche et la brise en disant : « Il est aussi sûr que ton ame va » être séparée de ton corps, qu'il est vrai que

» cette baguette est cassée en deux morceaux. » Les trompettes sonnent pour la seconde fois; à ce signal un prêtre commence la messe dans une chapelle située à l'extrémité de la ville; le patient y arrive toujours au moment de l'élévation; il s'agenouille à l'entrée de la chapelle; il entend le reste de la messe; et le cortége se rend sur une éminence voisine où est la potence. La cloche de la collégiale tinte l'agonie; la foule des spectateurs est à genoux, implorant la clémence divine en faveur du pauvre criminel; et le bourreau fait son office. Ce n'est point ainsi que les choses se passent en France. Hélas! le peuple, en qui on a voulu étouffer tout sentiment religieux, court à ces exécutions pour satisfaire une atroce curiosité; il y va comme les Romains allaient aux jeux du cirque, chercher des émotions sanguinaires et s'exercer à la férocité.

Le docteur Peret m'envoie à Nice; il défend tout nouvel essai de course, toute fatigue; ainsi il faut quitter ce pays admirable. Je te reverrai, mon Adèle; car je m'obstine à revenir avant tout au sein de ma famille. Je voudrais les embrasser encore!

LETTRE HUITIÈME.

GENÈVE, 19 juillet

Me voici donc à Genève, ville triste et sombre où rien de noble, de poétique ne satisfait la vue; tout s'y montre mercantile et aride. Ce n'est pas ici, ma Cisca, que j'aimerais à te faire partager mes émotions, à échanger avec toi les douces impressions qui naissent d'un bon livre, de la vue d'un beau monument, du spectacle de la nature et mieux encore du récit d'une action héroïque. Toutefois, c'est bien quand le cœur manque d'aliment, que les secours de l'amitié sont le plus nécessaires? N'est-ce pas alors qu'il me serait doux de me retrouver près de toi, de me réfugier dans ton ame si fraîche et si riche?

Genève, petite république, médiocrement peuplée, livrée à une paisible industrie, cultivant les arts, semblait avoir tous les élémens du bonheur. Comment se fait-il que son existence politique ait toujours été agitée et qu'elle ait eu à subir plus de révolutions que les grands états eux-mêmes. — La bibliothèque possède, entre autres manuscrits, les vingt-quatre volumes des sermons de Calvin et les lettres de cet acrimonieux sectaire. A côté les homélies de saint Augustin, écrites sur du papyrus au sixième siècle, renferment une réfutation anticipée des funestes erreurs qui incendièrent l'Europe.

Parmi les tableaux du musée on a soin de vous montrer les portraits de Jean Hus, de Calvin, de Luther, de Zuingle; triste galerie! J'ai de préférence porté mes regards sur la mère de notre Henri IV. A la cathédrale, j'ai remarqué le tombeau de ce Rohan, qui par sa brillante valeur captiva, dès l'âge de seize ans, le cœur d'Henri IV, et devint un des plus illustres capitaines, et l'un des chefs les plus puissans et les plus zélés de la réforme. Les révolutionnaires ont brisé ce superbe monument. Inconséquent vandalisme! . . .

LANCY près GENÈVE, 23 juillet.

La protection paternelle a fait sentir jusqu'ici sa bénigne influence ; elle me transporte au sein de l'amitié ; elle m'environne des soins les plus tendres. Oh ! oui c'est à mon père bien aimé que je suis redevable d'une hospitalité pleine de grâces et de charmes. Je continue ma lettre, ma Cisca, chez M. Pictet de Rochemont, ancien camarade et ami de mon père ; il a fallu, malgré nos résistances, accepter son aimable hospitalité : toute sa famille rivalise de soins et de bonté pour moi. M. Pictet, un des Suisses les plus savans, rédige avec son frère la *Bibliothèque britannique*, recueil vraiment universel. Une conversation douce, gracieuse et très-instructive, tient ce qu'a promis sa physionomie pétillante d'esprit. M.me Pictet me paraît une femme distinguée ; sa belle-fille est très-jolie et d'un aimable caractère ; le cadet de ses fils, bien jeune encore, compose une tragédie. M.lle Pictet réunit au plus haut degré le talent de la musique

et celui de la peinture. Elle improvise des morceaux pleins de goût et de sentiment. Elle a rendu, d'une manière très-pathétique, la communion d'Atala et l'une des plus heureuses situations de Corinne; elle saisit aussi à merveille la ressemblance; et son album est rempli de croquis faits avec la plus grande finesse. Ainsi, tandis que j'étais retenue sur un canapé où l'on me force de garder le repos, elle a placé dans sa collection l'image de votre amie sous divers aspects. Un ravissant concert, formé des voix réunies de toute la famille, termine nos journées variées par la lecture et la promenade en voiture.

La curiosité, et non assurément le désir de payer un tribut d'admiration à la mémoire de Voltaire, nous conduisit à Ferney. Sa chambre est dans le même état que de son vivant; triste comme son cœur aride. Les portraits de Diderot, d'Helvétius, de d'Alembert et autres adeptes, décorent ce sombre appartement. Au milieu de ces ennemis de la royauté, figurent les portraits de deux souverains, Catherine et Fréderic, comme pour rappeler que, de leur vivant, ils accueillaient ces hommes dont les écrits devaient plus tard renverser ou saper

tous les trônes de l'Europe. Voltaire aurait-il voulu poursuivre par le sarcasme ces effigies royales, en plaçant au milieu d'elles les figures de son ramoneur et de sa blanchisseuse ? A l'aspect du buste de ce trop célèbre écrivain, il me sembla que les doctrines flétrissantes répandues dans ses ouvrages, erraient encore sur ses lèvres de marbre. L'église, bâtie par Voltaire et consacrée par une impertinente inscription [1], est à gauche du château de Ferney; elle est si peu solidement construite que le clocher est déjà tombé. Cet édifice est dans un état de dégradation complète. Il a toujours été petit et mesquin.

De Ferney, nous allâmes ensuite à Chambezy. Le Mont-Blanc, géant au milieu de ce peuple de montagnes, cachait sa tête altière au sein des nues; le soleil produisait les teintes les plus variées; à l'éclatante blancheur des glaciers succéda bientôt un rose tendre; à celui-ci un pourpre éclatant; enfin un vert livide vint lui donner l'aspect d'un fantôme qui s'évanouit dans les ombres de la nuit. Je ne pouvais me lasser d'admirer ces gigantesques fantasmago-

[1] *Deo erexit Voltaire.*

ries de la nature. Une extinction de voix fut la suite de cette promenade ; mieux vaut l'avoir gagnée à un si beau spectacle que dans une fête futile.

25 juillet.

Nous venons d'Annecy où nous avons visité le tombeau de saint François de Sales. Quelle différence entre les émotions ressenties à Ferney et celles qu'on éprouve en ces lieux ! Ici le modèle touchant de toutes les vertus, le bienfaiteur de son pays, le prédicateur des doctrines les plus pures, les plus consolantes, les plus pacifiques, les plus appropriées aux besoins et au bonheur de l'homme ; l'apôtre qui ramena à la vérité tant d'esprits égarés, l'homme dont la vie fut un acte continuel de mansuétude et d'héroïque charité, le vrai philosophe ; en un mot, François de Sales, le héros d'Annecy. Quel fut le héros de Ferney ? Esprit vaste et puissant qui pouvait sauver les mœurs publiques déjà atteintes d'un poison mortel, et qui préféra en hâter la dépravation par la

propagation des systèmes les plus funestes; philosophe moqueur et superficiel qui, trouvant une sorte de complicité dans le caractère frivole de la nation, employa toute sa vie l'arme facile du ridicule contre les institutions sacrées de la patrie; voilà ce que fut Voltaire. Esprits impartiaux, comparez et jugez.

La comtesse de Sales nous a reçus avec une bonté qui nous rappelait l'ame du Saint, à la famille duquel elle a le bonheur d'appartenir.

P. S. Je ne veux pas clore cette lettre sans te conter ce que j'ai recueilli de la bouche de notre excellent et respectable abbé M. . . Les évêques ont toute juridiction sur les mariages; Mgr. Guizolin, dernier évêque de Genève et Lausanne, avait cité deux époux à son tribunal; ces malheureux vivaient séparés, il les condamne à la prison, stipulant qu'ils n'auraient qu'une chambre, qu'une cuiller, qu'une fourchette, qu'un couteau et un verre, afin de les obliger à se parler et à se rendre service.

L'évêque de Fribourg était capucin lorsqu'il fut promu à l'épiscopat. Quand on se présenta pour lui couper la barbe, il versa des

larmes amères. Il continua d'ailleurs de suivre sa règle; il habitait une cellule, se levait à quatre heures du matin; dans les beaux jours, il faisait une petite promenade sur la lisière d'une forêt; le seul domestique qui le suivait allait s'asseoir à l'entrée du bois et s'occupait de quelque travail manuel, pour ne pas troubler les méditations du bon évêque.

A Fribourg, tous les jeudis à cinq heures du soir et tous les vendredis à midi, on sonne la grosse cloche de Saint-Nicolas, en mémoire de l'institution de la sainte Eucharistie, et du crucifiement de Notre-Seigneur. Il est juste, en effet, que les deux grands mystères du salut soient proclamés chaque jour sur la terre et dans les airs. Il est bon qu'une voix sonore et puissante, une voix d'airain redise jusque dans les nuages les ineffables bontés du Rédempteur. Que cette voix des cloches a de pouvoir sur le cœur de l'homme!

LETTRE NEUVIÈME.

LYON, 3 août.

Chère Laure, je reviens dans ma douce patrie, auprès de ma famille, de mes amis; je viens y mourir peut-être. Mon visage ne t'offrira plus traces de fraîcheur. Te souvient-il de cet emblême que jadis tu m'as vue dessiner: *un chien couché sous un rosier*, avec la devise: *rose passe, fidélité reste?* Il semble, chère amie, que je pressentais dès-lors combien les fleurs de ma jeunesse devaient être fugitives, mais combien aussi le sentiment chez moi aurait de force et de durée.

Nous avons dit adieu avec bien du regret aux excellens Pictet. La route de Genève à Lyon intéresse, même en quittant la Suisse.

Saint-Germain de Joux est un joli petit village; mais l'auberge où nous descendîmes a l'air d'un coupe-gorge. Nantua est au bord d'un lac et dans un petit vallon au pied des montagnes.... Enfin le Cerdon forme le premier gradin du Jura. Une route, tracée en corniche sur le flanc de cette montagne, longe le bord d'un précipice, puis traverse des vallons tapissés de prairies, et rentre ensuite au milieu des montagnes boisées. Des blocs de rochers, qui s'élèvent perpendiculairement dans les airs, apparaissent encore à gauche. D'autres masses non moins énormes semblent s'être enfouies dans la terre; et le fleuve, encaissé à plus de neuf cents pieds au-dessous du voyageur, continue à précipiter sa course.
. . . .

A Lyon, mon amie, les Romains ont laissé de nombreux vestiges de leur magnificence. Les débris de colonnes, d'aqueducs, des bains, des arènes, des tombeaux, sont autant de traces de ce génie qui subjuguait l'univers. Aux antiquités païennes se mêlent les antiquités chrétiennes; et le souvenir des premiers siècles de l'Eglise, avec tous ses martyrs, remplissait mon âme qui peut enfin goûter une gloire

sans alliage, que les palmes seules viennent ombrager. Irénée, disciple de Polycarpe, disciple lui-même de l'apôtre saint Jean, vint détruire l'erreur chez ce peuple, et élever le premier temple en l'honneur du vrai Dieu, l'an 170 de l'ère chrétienne.

J'ai vu le puits où furent jetés les ossemens de dix-neuf mille martyrs, l'antre où saint Pothin fut étouffé, la colonne à laquelle la vierge Blandine, encore enfant, fut attachée, et les fosses des bêtes féroces qu'on lançait sur les premiers fidèles. La froide et sévère raison se révolte au récit de supplices si atroces; elle est presque tentée de demander à Dieu pourquoi il a permis que ses plus dévoués serviteurs fussent soumis à des traitemens aussi barbares, à un tel raffinement de cruautés. Eh! ne fallait-il pas qu'à l'exemple du Dieu crucifié, ses disciples concourussent à la grande expiation qu'attendait le genre humain? Victimes de propitiation, ils venaient repousser ce sensualisme abject, cette idolâtrie de la matière qui avait si long-temps tenu l'ame en servitude. Il fallait que le mépris sublime de la douleur physique réhabilitât la nature spirituelle; il fallait enfin purifier, par le feu, par le fer,

par les tenailles et les grils, la corruption qui avait pénétré l'ordre social jusque dans ses replis les plus intimes.

Nous allâmes entendre la messe à Fourvières, célèbre pélerinage où bien des souffrances ont été guéries, adoucies ou consolées. Non loin s'élèvent un hospice d'aliénés et une maison de détention. D'un côté, des infortunés qui accourent de toutes parts pour implorer la mère de Dieu; d'un autre, des malheureux privés de la raison; là, des coupables livrés aux rigueurs de la justice humaine; triste et touchant assemblage des misères si diverses et si multipliées de l'humanité! L'hôpital est bâti sur l'emplacement du palais des empereurs. L'humble charité semble être venue s'établir ici pour expier les vanités criminelles des premiers hôtes de ce séjour.

Lyon était une des principales cités de la Gaule, quand César en fit la conquête. Elle devint bientôt une puissante colonie de Rome; plus tard elle fit partie du royaume de Bourgogne, appartint quelque temps à ses archevêques et fut réunie à la France sous Louis IX, en 1245. Cette ville, adossée à de

fertiles coteaux, est dans une très-belle situation. Je te ferai grâce, ma chère Laure, de ses quais magnifiques, de ses rues tortueuses et sombres, et de ses places nombreuses; mais il est un souvenir que je ne puis omettre; c'est la mort tragique de Cinq-Mars et de son ami de Thou, décapités sur la place des Terreaux. Conspirateur, il est vrai, mais conspirateur étourdi et frivole, le jeune favori de Louis XIII méritait peut-être plus d'indulgence. Périr sur l'échafaud à vingt-deux ans, passer de la plus haute faveur à la mort, quelle destinée pitoyable! Le dévouement généreux qui associa de Thou à cette grande infortune, arrache des larmes de pitié et d'admiration. Son crime fut d'avoir gardé le secret de l'amitié : « J'aurais droit de me » plaindre de vous, disait-il à Cinq-Mars, mais » Dieu sait combien je vous aime; mourons » courageusement. » Et les deux amis demeurèrent long-temps serrés dans les bras l'un de l'autre. « Je connais maintenant mieux que » jamais que le monde n'est que mensonge et » vanité. » Telles furent les dernières paroles du conseiller; ils allèrent ensemble à l'échafaud dans la même voiture. De Thou baisa le billot teint du sang de son ami, et mourut en récitant à haute voix la paraphrase du psaume 115.

La cathédrale est célèbre par le concile œcuménique tenu en 1245, et dont l'acte le plus mémorable fut le projet d'une nouvelle expédition à la terre-sainte. Il y parut des envoyés du kan des Tartares, qui vinrent implorer une alliance contre les musulmans. Innocent IV présidait cette célèbre assemblée où se trouvaient saint Louis, Baudouin II et les patriarches de Constantinople et d'Antioche. Saint Bonaventure mourut pendant la tenue de ce concile dont il avait été l'ame. Jamais plus solennelles, plus touchantes funérailles n'honorèrent la vertu et la science; la cour pontificale et tout le concile y assistèrent. Le texte de l'oraison funèbre, prononcée par Pierre de Tarentaise, archevêque de Lyon, depuis pape sous le nom d'Innocent V, était : *je suis inconsolable d'avoir perdu mon frère Jonathas.*

Nous fîmes en bateau une jolie promenade à l'île-Barbe. Un monastère bâti dans cette île, en 1240, devint fameux par les prédicateurs et les hommes distingués qu'il donna à l'Eglise; il suffit de nommer saint Ambroise, saint Maurice et saint Loup, évêque de Lyon. Ravagé et brûlé par les Sarrasins, ce monastère fut rebâti sous Charlemagne.

Nous n'avons pas manqué de rendre un pieux et douloureux hommage aux victimes de 1793, mitraillées sur la place des Brottaux. Une petite chapelle a été élevée sur le théâtre de l'héroïsme d'un peuple qui sut résister à une armée de soixante mille hommes.

Adieu, mon amie; je crois cependant que le bonheur d'avoir retrouvé ici l'aimable comtesse de R.... a ranimé mon être languissant. L'amitié est vraiment pour moi la médecine de l'ame, le remède d'immortalité; nous avons au ciel d'autres amis plus salutaires encore, aussi je n'omets pas de recourir à eux; j'invoque surtout la mère des divines consolations et je lui dis avec un pieux poëte : « Vierge sainte
» et sublime, secourez-moi; ne tardez pas;
» voici peut-être la dernière de mes années.
» Mes jours plus rapides que la flèche, se
» sont en allés au milieu des misères et des
» fautes : la mort seule est là qui m'attend [1]. »

[1] « Vergine sacra ed alma,
» Non tardar, ch' i' son forse all' ultim' anno.
» I di miei più correnti che saetta,
» Fra miserie e peccati,
» Son sen andati e sol morte n'aspetta. »

PETRARCA. *Lodi e preghiere a Maria.*

Voyage à Nice.

LETTRE PREMIÈRE.

B.... 15 août.

Me voici à la veille de mon départ pour Nice. Malgré mes souffrances, ma bonne mère, il faut que je vous dise encore à quel point je suis pénétrée des témoignages sans nombre de votre douce tendresse, de votre touchante indulgence. Dans la douleur, votre regard me soutenait, m'encourageait, mes rares jouissances étaient doublées quand vous pouviez les partager, me donnait-on un éloge ? il n'avait de prix à mes yeux qu'après votre approbation. Votre séjour à B.... hélas ! ne vous a causé que tristesse et amertume. Que pouvais-je dans

ma languissante et morne apathie? Heureusement, la bonté maternelle, qui tient de la bonté divine, sait lire au fond des cœurs ce que la parole n'exprime pas : elle tient compte des intentions.

Vous le savez; dès l'an dernier, le docteur Peret voulait que j'allasse passer l'hiver à Nice. M. V.... me tient aujourd'hui le même langage, depuis qu'il a reconnu l'inefficacité de mon séjour dans une étable. Pauvre étable! je la quitte avec une espèce de regret; j'y laisse de doux souvenirs. Que de momens précieux vous m'y avez consacrés! Vous souvient-il de cette première nuit, où je ne pus fermer l'œil jusqu'au départ de mes turbulentes hôtesses? Je croyais ces bonnes bêtes plus pacifiques qu'elles ne le sont en effet; il ne suffit pas, pour être calme, d'être sans imagination et sans esprit; la stupidité est quelquefois furieuse. Pour juger le caractère des gens, il faut vivre dans leur intimité.

Adieu, ma bonne mère; j'ai reçu avec la plus tendre piété votre dernière bénédiction.

LETTRE DEUXIÈME.

AVIGNON, 6 octobre.

Mon voyage, chère Césarine, est bien rempli; les émotions n'y manquent pas; émotions variées que produisent tour à tour d'amères douleurs ou d'ineffables jouissances, des images de vie ou des tableaux de destruction.

Il est des momens où je me crois encore auprès de toi, où je suis disposée à t'aller raconter tels ou tels détails; mais bientôt l'illusion cesse. Hélas! quand reviendront nos doux entretiens? Ici je n'ai ni lendemain à espérer, ni veille à regretter.

Que te dirai-je du château de Fontainebleau

que j'ai parcouru, me traînant appuyée sur les bras des neveux d'Adèle ? Majestueux édifice, assemblage un peu incohérent de divers systèmes d'architecture, n'offre-t-il pas l'emblême du mélange des événemens divers dont il fut le théâtre, des passions qui s'y agitèrent tant de fois ? — J'examinai avec intérêt l'escalier petit, étroit qui conduisait à la tour habitée par saint Louis, puis le dôme construit par Henri IV, où Louis XIII fut baptisé.

Je vis aussi la galerie de cette trop célèbre Diane de Poitiers, qui régna tour à tour sur le cœur de deux rois. Henri II n'avait pas rendu le dernier soupir que déjà Catherine de Médicis lui intimait de s'éloigner de la cour : « Je n'ai pas encore de maître ici, » répliqua-t-elle ; que mes ennemis sachent » bien que je ne les crains pas. Quand le » prince n'existera plus, je serai trop accablée » de ma douleur pour être sensible aux cha- » grins qu'on veut me susciter. » Une telle réponse eût été bien belle dans la bouche d'une femme vertueuse ! D'après cette parole, où brille une fierté noble, unie à tant de sensibilité, il semble que Diane était digne de goûter les joies sublimes, les ravissantes douleurs de certains sacrifices.

Des fenêtres je vois ces jardins où vivent encore les souvenirs du bon Henri. Voici l'allée où il tira une si plaisante vengeance du duc de Mayenne. Dans une autre partie des mêmes jardins, il conjura l'ancien compagnon de sa gloire, devenu traître et rebelle, de lui faire l'aveu d'un crime qu'il voulait lui pardonner. Non loin de là est le pavillon où le maître trahi, le roi condamné à être juste signa enfin l'arrêt de mort.

Troublé par tant d'intrigues, souillé quelquefois par des forfaits [1], ce séjour fut sanctifié par la captivité du vénérable Pie VII; et, chose admirable, Napoléon fut forcé de donner son abdication dans le lieu même où naguère il retenait prisonnier le chef de l'Eglise. Le saint pontife, doux et humble de cœur, montra toujours, pendant son exil à Fontainebleau, une vertueuse énergie, une constance héroïque! Sa fermeté ne se démentit jamais. *Laissez-moi mourir*, disait-il, *digne des maux que j'ai soufferts*. Le conquérant fut, à ce qu'il paraît, moins résigné : la table où il signa l'acte de son

[1] C'est dans la galerie des cerfs qu'en 1657 fut assassiné Monadelschi, par les ordres de la cruelle Christine.

abdication nous a été montrée, portant l'empreinte des coups de canif dont il la perça.

Nous allâmes coucher à Fontenay, en face d'un vieux pont attribué à César; le lendemain nous passâmes à Montargis, dont les habitans restèrent toujours attachés à Charles VII, dans les temps même *où il perdait si gaîment son royaume.*

Près de Montargis s'élevait une petite chapelle, un souvenir touchant a Lahire, au lever de l'aurore, fait sa prière avec ses soldats; il s'agenouille aux pieds du chapelain, il lui demande impérativement l'absolution. Celui-ci exige la confession de ses fautes; le chevalier de répondre que l'ennemi le presse, et qu'il a fait tout ce que les gens de guerre ont coutume de faire; après quoi advint l'absolution, puis cette prière d'une franchise militaire si naïve : *Dieu, je te prie que tu fasses aujourd'hui pour Lahire, autant que tu voudrois que Lahire fis pour toi, s'il étoit Dieu, et que tu fusses Lahire.*

La situation de Montargis est tellement agréable et salubre que les reines de France venaient y

faire leurs couches dans un château qu'avait fait construire Charles V. C'est la patrie de M.me Guyon, cette femme que son esprit, ses vertus, ses malheurs, et, je dirai presque ses défauts rendent si intéressante. L'amie de Fenelon, des ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, de M.mes de Mortemart, de Miramion et de la Maisonfort, pouvait-elle être coupable des faits dont on a cherché à flétrir sa mémoire? Après tant de persécutions et d'injustices, elle vécut dans la retraite et dans la pratique des bonnes œuvres, sans se plaindre jamais. La vie de M.me Guyon, comme celle de bien des femmes, se résume en deux mots : souffrir et aimer. M. de Maistre a fait d'elle un bel éloge, par cette simple remarque relative à deux passages qu'il cite; l'un de Fenelon, l'autre de son amie : « *On sent*, dit-il, *dans ces deux morceaux*, *deux ames mêlées.* » Quelle ame que celle qui était mêlée à l'ame du bon, tendre et pieux archevêque!

Nevers a conservé une cathédrale très-antique, et le vieux château de ses comtes. Au nombre des écrivains que cette ville a produits, nommons Adam Billaut, dont les inspirations élevées et mélancoliques furent étouffées dans

les orgies. Des chants bachiques remplacèrent les élans d'une ame triste et ardente, tels que lui en inspira le départ de la princesse de Mantoue pour la Pologne [1].

Nous avons séjourné trente-six heures à Moulins, chez M. de B...... qui nous avait fait promettre à Paris de profiter de sa bienveillante hospitalité. La fièvre me permit à peine de voir le tombeau du malheureux duc de Montmorency, monument élevé par les regrets et les soins de sa veuve. Le duc est à demi couché et appuyé sur le coude; la duchesse voilée est assise à ses pieds. Deux statues, la *valeur* et la *libéralité*, ne furent jamais mieux placées; car Montmorency fut prodigue de sa vie comme de sa fortune. Je ne pouvais m'arracher au souvenir de ces deux époux, modèles de générosité, de délicatesse et de tous les nobles sentimens de l'ame.

Voici la tour où le félon connétable passa les premières années de sa vie. Quel abîme

[1] « La France aura raison comme moi de pleurer;
» Déjà son cœur touché d'une douleur amère,
» Au sanglant départir semble une pauvre mère
» Qui ne peut empescher, par ses cris superflus,
» La perte d'un enfant qu'elle ne verra plus. »

sépare ces deux rebelles ! Trop de fidélité égara le premier, et sa mort fut sublime ; elle coûta des larmes à la France entière dont il avait été le héros et l'idole. L'injustice de la reine provoqua la révolte du connétable de Bourbon. Il fut grand et héroïque tant qu'il servit son roi ; ce ne fut plus qu'un chef d'aventuriers, de pillards, dès qu'il devint traître à sa patrie. Henri IV, à l'âge de onze ans, lisant dans l'histoire la trahison de ce prince, effaça son nom de la généalogie des Bourbons, et y substitua celui de Bayard.

AIX, 9 octobre.

Je traverse un pays ravissant de fraîcheur et de fécondité, des vallées d'une beauté incomparable, des campagnes parsemées de jolis villages, de riantes habitations, et bornées par un magnifique horizon de collines. J'arrive à Clermont, situé sur une hauteur, au milieu d'un cercle de montagnes bien plus élevées encore. On voit à Clermont de vastes places, de belles fontaines. Les rues étroites de cette ville,

ses maisons grisâtres lui donnent un air d'antiquité qui plaît à l'imagination. Ici Vercingétorix, défait à la bataille d'Alise, se montra généreux et héroïque : « Voyez, dit-il à son » armée, si vous pouvez adoucir le vainqueur » par ma perte; vous apaiserez peut-être » César si vous me livrez vivant à son orgueil. » Ainsi le vaincu devint le vainqueur. Cette offre sublime fut acceptée; César mit le héros gaulois dans les fers, le traîna quelques années après à Rome où il servit à son triomphe, et l'immola ensuite.

Fille des preux, j'ai senti mon cœur battre avec force dans ces lieux où Urbain II vint prêcher la première croisade, où la multitude fit entendre le cri de foi et de vaillance : *Dieu le veut!*

La cathédrale, brûlée au douzième siècle, est remarquable par ses vitraux et ses élégans piliers. La chaire de cette église semble encore retentir de la voix éloquente qui charma la cour de Louis XIV. Malgré le talent irrésistible avec lequel Massillon peignit les passions, les intrigues et les périls du monde, malgré le charme et la magie de son style, j'ai préféré,

bien jeune encore, la puissante dialectique de Bourdaloue de qui Bossuet disait : *Il est notre maître en tout.* Massillon me laisse dans la tristesse et le vague; il dévoile peut-être trop la faiblesse du cœur humain et rend presque malicieux. Bourdaloue fait apercevoir la vérité avec toutes ses conséquences, mais rien au-delà; d'une main ferme il me conduit jusqu'au but, et je le quitte éclairée, convaincue et satisfaite. Massillon étonne plutôt qu'il ne convainc; il intéresse plus qu'il ne persuade; il peint admirablement les tristes résultats des passions; mais enseigne-t-il à les réprimer toujours? M.me de Sévigné dit quelque part que Bourdaloue lui ôtait souvent la respiration par l'extrême attention avec laquelle elle était pendue à ses discours; elle ne respirait que lorsqu'il plaisait à l'orateur de les finir. Elle était aussi charmée de l'esprit, de la bonté et de l'agrément qu'il portait dans la société qu'enchantée de ses sermons.

Le pont naturel de Clermont est bien connu. Je voudrais te décrire la célèbre grotte de Royat; te peindre le vallon suave et romantique qui l'environne; mais te le dirai-je? je n'ai vu ce délicieux paysage qu'à travers mes larmes, tant

mon émotion était vive, tant la vue de ces merveilles de la nature étonnait, attendrissait mon ame peu habituée jusqu'ici à de tels enchantemens! Encore fallut-il qu'à la descente de ma voiture, on me portât non loin de la grotte, et qu'on vînt me déposer ensuite sur frais un gazon d'où je pusse contempler cette scène admirable.

Cette ville de Clermont est aussi le berceau de Pascal, auteur de ces lettres appelées par M. de Maistre, *les menteuses*, et que moi j'appellerais volontiers *les ennuyeuses*. J'y cherche en vain le sel et la grâce qui en ont fait la réputation [1]; mais j'aime Pascal, auteur de ces pensées vives et profondes qui furent une des mystérieuses lectures de mon adolescence. Homme inexplicable! pieux et mortifié comme saint Benoît, charitable comme saint Jean l'aumônier, enfin de mœurs angéliques, peux-tu être tout à la fois si rempli de fiel, de haine, et si patient, si résigné dans les souffrances les plus cruelles, toi qui disais : « Je ne suis la » fin de personne; il est injuste qu'on s'attache

[1] Voltaire lui-même avouait que ce livre portait sur un fondement faux; que Pascal attribuait à toute la Société des opinions de quelques jésuites espagnols et flamands.

» à moi, et je tromperais ceux en qui je ferais
» naître ce désir! » Ah! mon amie, que je suis
loin de cette vertu, moi qui trouve si doux
d'être aimée!.....Adieu, chère et bonne amie;
il s'en est bien écoulé, depuis notre séparation,
de ces jours nébuleux, de ces jours mauvais,
de ces jours où le ciel disparaît sous des nuages
de plomb, où le vent tour à tour glace et
brûle; mais mon cœur n'est point changé pour
toi. Adieu.

LETTRE TROISIÈME.

MARSEILLE, 12 octobre.

Tu ne m'écris point, ma Laure; et malgré ce silence affligeant, je n'ai pas le courage de t'adresser un reproche; je briserais ma plume, si je pouvais contrister une ame dévouée à mes souffrances. Au lieu de ces fragmens de voyage, que ne puis-je mêler mes impressions aux tiennes, et m'enrichir de tes judicieuses et spirituelles observations!

L'impatience de poursuivre ma route a failli nous faire briser la tête. La maîtresse de poste de Lezoux me propose un attelage de fermier; on met à notre limonière deux énormes bêtes qui jamais n'avaient quitté la charrue; un

garçon maréchal a la présomption de les diriger, et bientôt les ruades du méchant animal qu'il monte l'embarrassent; il reste ébahi, tandis qu'animés par les coups de fouet et les cris des villageois, les chevaux nous emportent dans tous les sens, à travers une immense place, où heureusement nous rencontrons un ancien postillon qui revenait avec une charrette. Couper les traits du porteur, chasser avec indignation notre conducteur imprudent, et remplacer le coursier fougueux de notre voiture par un des siens, tout cela fut l'affaire d'un moment.

Nous arrivons sans accident à Thiers. A la sortie de cette ville, la route côtoie une montagne très-escarpée. La vue embrasse même, à dix lieues de là, le Puy-de-Dôme et toute la chaîne du Mont-d'Or. Nous entrons bientôt dans une vallée profonde et pittoresque. Je croyais avoir épuisé ce que je pouvais ressentir d'émotions; mais j'en éprouvais de plus délicieuses encore en parcourant la montagne des Ruines, la vallée de Lignon, celle de Liseron, qui rassemblent les sites les plus imposans, les plus agrestes et les plus gracieux. Ce vert si tendre, ces arbres si touffus, ce feuillage si

varié, ce tapis de mousse et de lichen qui dérobe aux regards la nudité des rochers, ces rivières qui serpentent au pied des montagnes et au milieu des prairies, ces cascades, ces abîmes qui se reproduisent sans cesse, composent des aspects admirables. En cotoyant les sinuosités du chemin assez étroit tracé sur le flanc de la montagne, je suivais avec un intérêt mélancolique ce torrent entravé par d'énormes rochers; image de certaines destinées qui ne rencontrent qu'obstacles sur la terre. Le postillon nous fit remarquer, sur une des cimes, le joli château du Fenouil appartenant, nous dit-il, *au ci-devant comte.* C'est là aussi que s'élève la *ci-devant* abbaye de *l'Argentière*, transformée aujourd'hui en un beau collége. Quand on quitte ces lieux sauvages, la chaîne des Alpes se déploie tout à coup. Leurs cimes argentées sont dominées par le Mont-Blanc, orgueilleux de sa taille gigantesque.

Nous arrivons à Lyon par le faubourg de Vaise. Les campagnes qui bordent la Saône sont d'une beauté et d'une fraîcheur incomparables. La rivière coule si lentement qu'on voit à peine de quel côté s'en vont ses flots. Je ne parlerai plus de Lyon. Ses quais, ses

ponts, la hauteur de ses édifices, tout annonce une grande nation; et, quand cette nation est la vôtre, le cœur bat de joie et de fierté. Mon pays est enrichi de tous les dons de la terre. Hélas! que la bénédiction d'Esaü ne nous prive pas de celle de Jacob! Je tremble que nous n'ayons aussi vendu notre droit d'aînesse. L'argent n'est-il pas aujourd'hui bien au-dessus de la gloire et de la vertu?

La belle province du Dauphiné se présente à nous avec ses vallons, ses montagnes aiguës, ses rocs escarpés et anguleux, ses cimes chargées de neige, ses charmantes prairies et son fleuve sinueux de l'Isère. Quel dommage de ne pouvoir visiter en détail cet admirable pays! Pourquoi mes forces manquent-elles au zèle pieux, à l'ardente curiosité qui m'appellent vers cette Chartreuse que consacrent les grandeurs de la religion et les sauvages beautés de la nature!

Dès le lendemain de mon arrivée à Grenoble, je m'acheminai, en chaise à porteurs, vers le couvent de Sainte-Marie où les recommandations maternelles de M.[me] B... m'avaient assuré à l'avance les soins de l'hospitalité la

plus tendre. J'y arrivai le jour d'une première communion. Le vénérable évêque qui était venu pour conférer le sacrement de confirmation, avait voulu aussi distribuer lui-même le pain céleste à toutes ces ames innocentes. A la vue d'une solennité qui réveillait en moi les doux souvenirs de mon enfance, à l'aspect de ces vierges vêtues de blanc qui s'avançaient, le front serein, vers la table sainte, et sur qui descendait l'esprit consolateur, je me sentis pénétrée d'un attendrissement profond. C'était au bord de ma tombe que ces images d'innocence, de paix et de bonheur venaient s'offrir à moi. Que de souffrances m'avaient assaillie depuis l'époque heureuse où moi-même je goûtais ces premières et sublimes douceurs des grâces divines. Mes pleurs coulaient avec abondance; j'eus toutefois la consolation de m'unir à ces jeunes cœurs dans la communion. Au sein de cette humble retraite, des prodiges plus merveilleux que ceux de la nature m'environnaient de toutes parts; c'était ceux de la miséricorde.

Pourrais-je oublier à Grenoble Humbert *aux blanches mains*, et le touchant motif de la réunion du Dauphiné à la France? J'aime ce prince que la perte d'un fils unique déter-

mine à quitter la cour et le monde [1]; j'admire sa délicatesse chevaleresque, son amour si généreux. Déçu de l'espoir d'être uni à celle dont la beauté et les grâces pudiques [2] avaient su captiver son cœur, il se venge de son heureux rival en lui assurant la possession de ses états. Il trouve un adoucissement à ses regrets dans la pensée que celle qu'il aime lui devra un fleuron de plus à sa couronne, et que le titre de *Dauphin*, porté par son fils aîné, lui rappellera toujours, ainsi qu'à la postérité, le noble sentiment que Jeanne lui avait inspiré. Humbert se retira dans un cloître. Mon amie, voilà comme il faudrait que fussent toujours les passions; pures, désintéressées, source des plus héroïques victoires, des plus sublimes sacrifices!

Dans ce même couvent, je me suis agenouillée sur la chaise même de M.[me] de Chantal, cette femme que saint François de Sales aimait d'une affection toute céleste, cette femme à laquelle le pieux et tendre prélat écrivait : « Mon ame

[1] Il avait laissé tomber dans l'Isère son fils qu'il balançait sur une fenêtre.

[2] Jeanne de Bourbon, belle et vertueuse princesse, que Charles V, devenu son époux, appelait *le soleil de la France*.

» ne m'est point, ce me semble, plus chère
» que la vostre; je ne fais qu'un mesme désir,
» que mesmes prières pour toutes deux, sans
» division, ni séparation. »

Oh! que j'aurais voulu pouvoir rendre hommage au tombeau de Bayard! Dès l'âge de dix ans, je m'étais prise d'une belle passion pour une religieuse du Sacré-Cœur, uniquement parce qu'elle appartenait à la famille de ce héros. M.me du Terrail, femme distinguée d'ailleurs, était l'objet de mes admirations chevaleresques. J'ai beau lire les traits les plus brillans de l'histoire; Bayard les réunit tous dans sa courte vie; je le vois distribuer aux soldats les rançons des prisonniers, refuser de Jules II et d'Henri VIII les postes honorables que son mérite aurait dû lui faire obtenir dans sa patrie, et répondre : « Je n'ai qu'un maître
» au ciel qui est Dieu, et un maître sur la
» terre, le roi de France. » Battu à Rebec par suite de l'imprévoyance de Bonnivet, il répond à cet amiral : « Mon ame est à Dieu, et ma
» vie à l'état; je vous promets de sauver
» l'armée aux dépens de mes jours. »

De Grenoble à Valence, je suivis, avec une

préoccupation pleine de respect, la route que parcourut, il y a vingt-deux ans, un saint et immortel captif, pour qui ce trajet fut en même temps une voie douloureuse et une marche triomphale [1]. A Valence, où il mourut, nous vîmes le mausolée qui lui fut érigé par un sculpteur français, élève de Canova. A Montelimart, à la Palud, au Pont Saint-Esprit, ce

[1] Accueilli avec une pieuse et magnifique hospitalité par le vertueux protestant qui habitait le château de Vizille, Pie VI avait été, à Grenoble, malgré des ordres impies, l'objet des hommages unanimes de la population. La main desséchée de l'auguste martyr ne pouvait suffire aux bénédictions qu'implorait la multitude; les femmes de toutes les classes suivaient processionnellement la voiture qui emmenait le saint vieillard; souvent les bons villageois voulurent eux-mêmes porter ou traîner la voiture où il était gisant; ils jonchaient de leurs habits la route que son passage rendait sacrée. Dans un de ces momens d'enthousiasme populaire, le pape, admirant la piété de cette foule empressée, et se souvenant des beaux jours de son règne en Italie; s'écria : « En vérité, je vous le dis : » je n'ai pas trouvé tant de foi en Israël. (Matth. VIII. 10.). » Les gendarmes de l'Isère, gardiens respectueux, s'inclinaient devant cette tête chauve et ce front livide; des soldats tombaient aux pieds du prisonnier et se frappaient la poitrine; hélas ! et un peu plus loin, d'autres gendarmes exercèrent leur triste ministère avec une froide brutalité; mais bientôt le cœur du pontife fut consolé par le spectacle le plus doux. Près de Romans, cinq cents jeunes filles osèrent, vierges intrépides, venir au-devant de lui, chantant des cantiques et effeuillant des fleurs sous ses pas; il fallut pour les disperser, épouvanter leurs chastes oreilles par des chants impies et grossiers. O fanatisme infernal ! On vit, à Romans, un agent inepte du pouvoir, déclarer au pape qu'il ne pourrait donner sa bénédiction au peuple, qu'après avoir juré *haine à la royauté, et fidélité à la constitution.*

sont d'autres souvenirs. Là, un prince valeureux, (quel Bourbon ne l'est pas?) lutta vainement contre les efforts de la trahison. La ville du Pont Saint-Esprit ressemble de loin à un amas de ruines; les rues sont si étroites qu'on fut obligé, en plusieurs endroits, de porter nos voitures, au grand étonnement de la population. Le pont, qui a donné son nom à la ville, est formé de vingt-six arches. Commencé sous saint Louis, en 1265, il fut achevé en 1309, sous Philippe le Bel, avec le produit de quêtes recueillies par des religieux. J'ordonnai qu'on nous conduisît chez M. de R...., fidèle et courageux Français, qui exposa sa vie lors de la capitulation du duc d'Angoulême. C'est dans sa maison que ce prince fut retenu prisonnier. Je me présentai avec Adèle; inconnues toutes deux, nous fûmes reçues avec un aimable empressement par M. de R...., à qui j'exprimai toute l'estime que m'inspire son noble caractère. Il nous montra la chambre occupée par S. A. R. La pendule représente François Ier écrivant à Louise de Savoie : *Tout est perdu fors l'honneur*. Quand je m'eus fait connaître, le nom de mon père me valut, de la part de cet homme honorable, les témoignages les plus flatteurs.

C'est à Avignon que Duguesclin sauva la France, en se mettant à la tête des *grandes compagnies*. Le bon connétable! Le voilà qui se dévoue jusqu'à faire trève à la haine et au mépris que lui inspirent ces bandes de pillards! Il faut soustraire le pays à la férocité dévastatrice de ces brigands; c'est assez pour le héros; il consent à rabaisser sa gloire jusqu'aux exploits criminels des routiers.

Arrivés de bonne heure au hameau de Vaucluse, nous voulûmes sans délai visiter la célèbre fontaine. Dans un joli vallon, un petit chemin escarpé et rocailleux longe les sinuosités d'un demi cercle de rochers taillés à pic. C'est au pied de ces masses gigantesques que s'ouvre une caverne obscure et profonde d'où jaillit la source de Vaucluse. Pétrarque, dont les vers devaient un jour immortaliser ce lieu solitaire, y fut amené par son père à l'âge de dix ans. A la vue de ces beautés sauvages, l'enfant poëte éprouva un enthousiasme qui ne fut pas sans influence sur ses destinées et sur le genre de son talent. C'est ainsi que les premières promenades religieuses et mélancoliques du Tasse à la *Cava* le préparèrent à chanter Solyme et la délivrance du sacré tombeau. Entre

plusieurs maisons bâties sur le roc, les unes au-dessus des autres, notre conducteur nous indiqua l'habitation de Laure; elle me parut bien petite.

Une autre petite maison devrait aussi se trouver là; c'est celle qu'acheta Pétrarque, en 1337, où il vint s'établir, où il demeura une année entière, seul, servi par un pauvre pêcheur, livré à ses poétiques travaux, et dominé par cette incurable affection, qui sans doute alimentait son génie, mais qui ne put jamais le satisfaire entièrement. Son ame religieuse fut toujours préoccupée des choses célestes : toujours il chercha un dieu, un abri contre les tempêtes de son cœur. C'est là que de bons amis, et surtout l'excellent évêque de Cavaillon, venaient le visiter, le consoler, l'encourager. De tous les personnages distingués qui s'attachèrent à Pétrarque, ce prélat fut sans doute le plus digne de son amitié. Il a pu être ébloui des soins que lui rendaient les Colonna, les Rienzi, les Carrare, les Visconti; mais ces petits despotes, hommes d'ambition et d'intrigue, ne devaient pas exciter une bien vive sympathie dans cette ame tendre, généreuse et désintéressée. Le roi Jean, Robert,

roi de Naples, Louis de Gonzague, seigneur de Mantoue, se firent aussi ses protecteurs. Paris et Rome lui offrirent le même jour une couronne. Clément VI et Jean XXII l'honorèrent tour à tour de leur amitié. L'insouciant empereur Charles IV le créa comte palatin.

. . . .

VIDAUBAN, 15 octobre.

NOTRE-DAME de la Garde, qui opère tant de guérisons, n'accorde pas ses grâces aux êtres dominés par trop de curiosité. Malgré mon extrême faiblesse, je suis parvenue avec le secours du pauvre Pazy, mon bon serviteur, au sommet de la colline où est située la chapelle. A peine y étais-je entrée que je tombai sans connaissance. Tu ne saurais te figurer, chère Laure, avec quel tendre empressement je fus à l'instant même secourue par toutes les bonnes ames qui se trouvaient là; c'était une compassion, une bienveillance sans exemple. Revenue à moi, je pus voir les marques du plus tendre intérêt encore peintes sur ces physionomies méridionales, si animées et si expressives.

Je suis incapable, chère Laure, de continuer aujourd'hui mon journal. Les forces me manquent; c'est sur mon lit de souffrance que j'achève ces lignes. Adieu, adieu. Je puis dire avec Job : *Il ne me reste qu'un tombeau.* C'est une vue salutaire que celle d'une mort prochaine. Oh! comme le cœur alors se fixe en celui qui seul aurait dû le posséder toujours, et pour qui seul il a été doué d'une immense capacité d'aimer!

❁

LETTRE QUATRIÈME.

Nice, 27 octobre.

J'avais le cœur brisé en m'éloignant de toi, chère Cisca; et mon triste état de santé accroissait encore ce déplaisir de l'ame. Je suis dans une contrée, où, même en automne, le soleil brille de l'éclat le plus pur, où sa lumière rayonne vive et chaude sur la nature entière. Pour moi seule, il n'y a plus ni chaleur, ni lumière; l'hiver et la nuit sont dans mon cœur. Tant de jours, écoulés dans la souffrance, dans les pensées graves et douloureuses, m'auront-ils laissé de souvenirs assez fidèles? Essayons pourtant de tracer encore quelques détails.

Avignon conserve de beaux restes de la

munificence protectrice des papes. Ses murs, en partie ruinés, sont crénelés et flanqués de tours gothiques; le Rhône baigne une partie de la ville, qui est environnée de boulevarts. Les maisons sont bâties en pierre de taille; un pont de bois a remplacé celui de Saint-Blaise dont les débris, surmontés d'une petite église, offrent un coup-d'œil très-pittoresque. Les Juifs occupent un quartier à part; leurs ancêtres y venaient chercher un asile près des papes, lorsque les rois de France les poursuivaient avec un trop crüel acharnement.

L'ancienne métropole, bâtie par Jean XXII, s'élève sur un roc escarpé d'où l'on découvre une plaine fort étendue. On répare aujourd'hui cette église, dévastée pendant la révolution. Dans cette vieille cathédrale, on trouve un monument jeune d'années, mais déjà vieux de souvenirs. C'est la sépulture des Crillons que l'on vient de faire rétablir. Sur un médaillon de marbre blanc on lit pour toute inscription : *Crillon nommé brave par les braves eux-mêmes; Henri IV l'aima; les pauvres le pleurèrent.* Assise au pied du monument, je me surprenais, pour ainsi dire, à regretter ces siècles retracés avec des couleurs si poétiques

par M. de Marchangy et par M. de Vaudreuil ; siècles d'honneur et de gloire, malgré leurs troubles et leurs orages. Crillon illustra les règnes de cinq rois. Toujours intrépide et toujours fidèle à son prince, à Dreux, à Moncontour, comme à Ivri, avertissant Farvaques que le faible Henri III voulait faire assassiner, et répondant aux reproches du souverain : « Vous pouvez disposer de ma vie ; elle m'est » moins précieuse que l'honneur. » Le brave Crillon trouva enfin dans Henri IV un maître digne de son dévouement. La mort du Béarnais le plongea dans une mélancolie profonde ; il acheva sa vie au sein de la retraite, et consacra sa fortune aux pauvres dont il fut le père.

Rien n'est plus majestueux et plus triste à la fois que le vaste débris du palais des papes. Comment se fait-il qu'un gouvernement réparateur ne prenne pas pitié de ces beaux et vénérables restes ? Il serait bien facile, ce me semble, de restaurer un tel edifice et de lui donner une destination digne de son importance et de sa dignité.

Vis-à-vis le portail de la cathédrale, où l'on croit voir les restes d'un temple d'Hercule,

la croix de mission, signe du salut, est placée comme un étendard sur la ville; elle exerce là une puissance de miséricorde et d'amour sur tous ceux qui l'invoquent. Bien plus salutaire que le serpent d'airain, elle est élevée, non pour guérir les corps, mais pour soulager et attirer les ames. Une multitude d'*ex-voto* attestent les faveurs que la foi et la confiance ont obtenues.

Ici le père Bridayne fit entendre cette voix rudement éloquente qui, après avoir contristé les pauvres villageois dans des temples couverts de chaume, s'en alla au milieu de Paris, faire retentir les mots terribles de mort, de jugement dernier, d'éternité aux oreilles des riches et des puissans du siècle. Le sublime exorde rappelé par le cardinal Maury est assez connu; ce qui l'est moins, c'est la foule de pensées neuves, originales, fécondes, dont Bridayne parsemait ses pathétiques sermons; celle-ci me revient à la mémoire : « Ce n'est pas vous qui » avez vingt ou trente ans; c'est la mort qui » a vingt ou trente ans d'avance sur vous [1]. »

[1] Cette pensée énergique se trouve exprimée par un moraliste du moyen âge, dans un ouvrage inédit intitulé : *Traitié des vertus et coment on aprent à vivre et à morir* : « Quant

29 octobre.

D'Avignon nous allâmes coucher à Aix. Les rues de cette ville sont généralement belles; plusieurs édifices rappellent, soit l'époque de la renaissance, soit les derniers temps des empereurs romains. Le souvenir des troubadours et du bon roi René venait me distraire dans ma solitude; car ma faiblesse, croissant de plus en plus, m'empêcha de visiter la cathédrale construite avec les débris d'un temple romain. J'ai dû également m'abstenir de voir le musée. C'est de ma fenêtre que j'ai contemplé le *Cours*, charmante promenade, formée de quatre grandes allées d'ormes, et embellie par des fontaines.

Enfin le 8, nous arrivons à Marseille, assise sur le penchant d'une colline, et environnée de plus de cinq mille bastides, de jardins, de vignobles, de manufactures. Les maisons et

» tu comenchas à vivre, tantos comenchas à morir. . . . tu » dis que tu as LX ans; n'est mie voirs (*vrai*); li mors les » a; ne jamais ne te les rendra. »

(*Note de l'Éditeur*).

les rues de la partie neuve, voisine de la mer, son quai magnifique, son port qui peut contenir douze cents navires, enfin un grand nombre d'édifices imposans et qui semblent tous être sous l'égide de Notre-Dame de la Garde, donnent à la ville un caractère de richesse, de grandeur et de majesté.

Un peu moins souffrante qu'à Aix, j'ai pu parcourir en voiture les allées de Meillans et le Cours Bourbon avec sa vue sur la mer, belle promenade ornée de fontaines et environnée d'édifices remarquables. Je me suis aussi fait descendre à la cathédrale, puis à l'église souterraine de Saint-Victor, vieille de dix-huit siècles, où de nobles et pures émotions succèdent aux réflexions philosophiques. Le monastère, que fonda le vaillant Romain, Victor [1], fut long-temps célèbre par la sainteté de ses religieux. On y envoyait les moines relâchés, afin que l'exemple les ramenât à la ferveur de leur état; et l'on en tirait des solitaires pour réformer d'autres maisons. Le souterrain creusé

[1] « Victor, illustre guerrier de Marseille, conduisait aux » combats les milices de cette religion qui porte aussi noble- » ment la casaque du vétéran que le cilice de l'anachorète. »

CHATEAUBRIAND. *Les Martyrs.*

dans le roc renferme, outre divers tombeaux antiques, l'autel où, suivant la tradition, saint Lazare disait la messe; on nous y montra aussi la cellule de sainte Madeleine, et un confessionnal taillé dans la pierre, où ces fervens chrétiens venaient recevoir le pardon de fautes si légères.

Il fallut nous courber pour parcourir l'étroit et long couloir par où les fidèles allaient furtivement assister aux saints mystères. Tels sont les commencemens d'une religion divine qui des cavernes sortit toute puissante et parcourut le monde, dominant les peuples avec tant de douceur et tant d'éclat! Le tombeau de saint Victor et la chapelle de saint André existent encore.

Antérieure de 500 ans à l'ère chrétienne, Marseille, qui doit sa fondation aux Phocéens, donna à la Gaule des lois que Cicéron préférait à celles de tous les autres peuples.

Près de cette ville, Marius rencontra l'innombrable essaim des Teutons et des Ambrons; et, après des efforts prodigieux de valeur, remporta une sanglante victoire où périrent trois cents mille hommes. La constance des

femmes de ces barbares est célèbre dans l'histoire ; une pyramide fut élevée pour perpétuer le souvenir de ce grand événement.

Marseille embrassa le parti de Pompée contre César ; ce dernier la soumit ; et l'orateur romain s'indigne de ce que l'image de cette ville célèbre orne le triomphe du vainqueur. Dans les arts et les sciences, Marseille imita Athènes ; elle égala Carthage dans la navigation et le commerce.

Ce fut dans une église de Marseille que Louis de Clermont déposa une armure complète, au retour de sa glorieuse expédition d'Afrique. Les barbaresques menaçaient la république de Gênes ; le doge Adorno invoqua les secours de la France, comme Sigismond les avait invoqués pour repousser l'invasion de Bajazet. Charles VI consentit à la demande de son oncle, Louis de Clermont [1], qui s'offrit pour chef de la croisade. Ce prince, après avoir défait les barbaresques près d'Africa, alla, avec ses preux, chasser les Maures de l'île de Sardaigne et y rétablir la puissance des Génois.

[1] Louis de Clermont, duc de Bourbon, beau-frère de Charles V et ami de Duguesclin, fut l'un des princes les plus sages de son temps.

Mais toute cette gloire humaine pâlit devant l'héroïsme de Belzunce[1].

Nous logions en face du port; je voyais de mon lit les vaisseaux dont les pavillons de toutes couleurs indiquaient les nations respectives. Là, jadis, avait lieu le rachat des captifs, belle inspiration du christianisme, qui essuya tant de larmes; là, venaient aborder avec leurs angéliques libérateurs, ces infortunés, accueillis par des transports de joie au retour d'une longue captivité. La nuit, ne pouvant fermer l'œil, je m'assis à ma fenêtre d'où je contemplais, par un beau clair de lune, ce port calme et silencieux. Ma pensée s'élevait naturellement jusqu'au port fortuné du salut, où un repos sans fin succédera aux agitations de cette pauvre vie. Mer sublime, vaste et profond désert, toi dont mon faible regard n'embrasse qu'un point imperceptible, dis-moi? que se passe-t-il maintenant sur ta surface incommensurable? que

[1] Du Belloy, son digne successeur, voyant la peste au lazaret et près de pénétrer dans la ville où déjà quatre ecclésiastiques avaient péri, assembla son clergé et lui adressa ces belles paroles: « Le sacrifice de ma vie est fait; si la contagion pénètre dans nos murs, venez vous joindre à moi; nous irons tous ensemble au secours de nos frères; je serai à votre tête; c'est à moi de suivre les traces de mon prédécesseur, trop heureux si je puis donner mes jours pour un troupeau qui m'est plus cher que la vie. »

fais-tu de tous ces téméraires navigateurs qui se sont confiés à tes caprices? Le jour qui va renaître, amènera-t-il dans cette rade quelqu'infortuné long-temps pleuré par une épouse ou par une mère? Que de victimes cette nuit peut-être a déjà précipitées dans tes gouffres! O mer, terrible image de la puissance et de la majesté du Très-Haut, que n'es-tu comme lui, miséricordieuse et tendre pour ceux qui se réfugient sur ton sein?.... Mais Dieu, qui a donné à l'homme l'empire du globe entier, l'a doué en même temps de courage et de génie pour franchir les barrières que tes flots redoutables ont élevées entre les diverses portions de son domaine. Tu es le théâtre des prodiges; et les mugissemens de ta voix célèbrent incessamment la gloire du maître qui a tracé des limites à ton courroux, il est écrit : « Ceux » qui naviguent et trafiquent sur l'océan, sont » témoins des œuvres du Seigneur, et des » merveilles qu'il opère dans les abîmes. »

J'espérais vous mener de Marseille à Nice, mais il faut céder; la souffrance l'emporte. Quand recouvrerai-je la faculté du travail? A certaines ames il faut une constante occupation de l'intelligence; c'est leur élément.

LETTRE CINQUIÈME.

NICE, 30 octobre 1821.

POURRAI-JE, chère Cisca, t'adresser la suite des détails commencés dans mes précédentes lettres? Je ne sais; continuons toutefois. Partis à midi de Marseille, il était tard quand nous traversâmes le fameux passage d'Ollioules, où M.me de Sévigné mourrait de frayeur. Un magnifique clair de lune était bien fait pour accoître l'impression extraordinaire de terreur que produit ce défilé. Un chemin étroit, disputé par le torrent, serpente entre d'énormes rochers à pic, dont les formes bizarres offrent tantôt l'aspect de bastions et de tours, tantôt celui de pyramides et de ruines imposantes. Les rocs sont nus et arides, et d'une hauteur prodigieuse. Ces angles

rentrans et saillans qui se rapprochent sans cesse, paraissent vous fermer toute issue; on se croit dans une effrayante solitude, livré immédiatement au courroux céleste : toute communication semble interdite. Napoléon, lorsqu'il débarqua de l'île d'Elbe, suivit ce chemin qui eût pu devenir d'autres Thermopyles plus heureuses, puisqu'elles n'auraient pas coûté la vie au nouveau Léonidas. — En sortant de là, on entre dans un vallon charmant chargé de vignes, d'orangers, de cédrats et de dattiers; ainsi la nature oppose presque toujours la beauté et la grâce à ses sublimes horreurs.

A dix heures du soir, j'arrivai avec ma belle-soeur à Toulon. MM. de L.... devaient nous rejoindre seulement le lendemain. Cette ville fondée par un général romain, au quatrième siècle, sous le règne d'Arcadius, est bien bâtie; les rues sont tirées au cordeau; sa jolie place est entourée d'un double rang de trembles et de peupliers. Du quai marchand, tiré en ligne droite, on admire le port dont le cintre est terminé par un admirable horizon. Sur ce quai on remarque l'hôtel-de-ville que décorent deux figures colossales du Puget.

Toulon est le premier port marchand de la Méditerranée en France; il a été exposé aux ravages fréquens des Sarrasins et des pirates, et la ville fut bombardée plusieurs fois. Louis XIV y fit construire quelques forteresses; Henri IV avait terminé les ouvrages du vieux port. Là, Napoléon commença sa carrière militaire. Chef de bataillon d'artillerie, il décida la reddition de Toulon, par la prise du fort qui s'appelle aujourd'hui *fort de l'empereur.*

Fréjus, place importante sous les Romains, dominée par de hautes montagnes, conserve quelques restes d'amphithéâtre, ceux d'un temple et d'un aqueduc, et une ruine de la porte romaine dont César et Auguste l'embellirent. Agricola qui honora les derniers temps de Rome, déjà si corrompue, naquit à Fréjus. On se rappelle que Napoléon débarqua à Saint-Raphau, près de cette ville, au retour de l'expédition d'Egypte, où il avait rêvé la conquête de la Syrie, de la Turquie et même la fondation d'un nouvel empire à Constantinople.

Nous avons traversé la forêt de Lestrelles qu'environnent des montagnes couvertes de lauriers, de sapins, d'arbousiers et d'une multitude d'arbrisseaux nouveaux pour moi.

A Cannes, ce n'est ni son ancien nom de *Forum Julii*, ni le souvenir de César qui fixent l'attention du voyageur ; ce qui le frappe et le subjugue, c'est l'audacieuse entreprise de Napoléon en 1815 et son inconcevable succès.

De Cannes à Antibes, les collines s'élèvent des rivages de la mer, étalant leurs mélèzes et leurs pins mariés aux teintes roses et violettes des bruyères. Le soleil couchant formait à l'horizon un immense rideau de flammes ; des nuages semblables à des monceaux de neige cheminaient dans l'atmosphère. La lune, brillante à l'orient, traçait dans la mer un sillon lumineux. La vague écumante venait se briser contre les rochers ; l'île Sainte-Marguerite apparaissait entre le golfe de Juan et celui de Naxos ; puis, pour couronner ce magique tableau, la *vierge d'Antibes*, assise sur un roc, semblait étendre sa main protectrice sur les marins qui abordent cette côte fortunée.

Notre dernière couchée fut à Antibes où, pour la première fois, je vis des cousinières, faible et impuissant préservatif contre de voraces insectes, bien plus grands ici que dans le nord de la France.

Nous avons parcouru une admirable forêt d'oliviers; et je suis arrivée à Nice après avoir passé le pont du Var. Quand Pie VII, conduit en captivité à Savone, arriva près de Nice, la reine d'Etrurie, exilée en cette ville, vint avec l'évêque au-devant du chef de l'Eglise jusqu'au pont du Var. Là, au milieu d'une foule immense, le pape met pied à terre pour traverser le pont. La reine et son fils, chassés de leurs états, se prosternent aux genoux du pontife prisonnier lui-même, consolant et bénissant ces infortunés souverains qui baignent de leurs larmes les mains du vénérable captif. Les témoignages les plus vifs de vénération signalèrent le séjour du saint Père à Nice. On vit tout à coup dans la soirée, plus de seize mille personnes couvrir les terrasses et la plage; et soixante douze barques de pêcheurs parurent subitement sous le balcon de la préfecture, où le pape était logé. Sa Sainteté donna la bénédiction au milieu des acclamations mille fois répétées : *honheur à la religion! gloire à Jésus-Christ et à son représentant sur la terre!* Grand nombre de personnes passèrent la nuit sur la plage, les unes à réciter le rosaire pour la conservation du souverain pontife, les autres à chanter des cantiques, dans le seul espoir de revoir

l'auguste prisonnier et de recevoir sa bénédiction apostolique. Ce pieux et noble enthousiasme nous reporte aux premiers siècles de l'Eglise, où la foi et l'attachement des peuples pour les Athanase, les Chrysostôme, les Ambroise, les Martin, les Grégoire éclataient en démonstrations si touchantes!

C'est au milieu de ce pont du Var qu'est tracée la limite entre la France et l'Italie. En la franchissant, je voulus en vain retenir mes larmes; elles me suffoquaient; je répétai tout bas les adieux de Marie Stuart; comme elle, je pensais ne jamais revenir au *tant doux pays de France;* je m'écriais involontairement : « ô mon Dieu, permettez que je revoie encore cette chère patrie; que je la salue encore à mon dernier jour; que mes os ne restent pas sur une terre étrangère. » Ma pauvre belle-sœur, accoutumée à lire dans mon ame, y découvrit les pensées qui l'oppressaient; elle me serra dans ses bras, et nous mêlâmes nos pleurs. Sa douleur ranima mon courage; ce fut moi qui adoucis l'amertume de ses pensées, et je lui dis presqu'en souriant : « nous la reverrons » encore. »

31 Octobre. — J'ai reçu hier la visite de Mgr. Colonna, évêque de Nice; j'ignorais que le bon prélat fût parent de la famille Bonaparte; et je me laissai aller à déplorer les maux que le militarisme impérial causa à la France. Oh, si tu avais vu alors la figure du pauvre évêque se rembrunir, ses traits se contracter; si tu l'avais entendu prendre avec feu la défense du grand homme, accuser les Français d'ingratitude, et proclamer qu'avant Napoléon, il ne s'était rien fait de glorieux dans le pays des Clovis, des Charlemagne et des Louis XIV!... tu aurais fait, ma Cisca, comme le grand-vicaire qui se trouvait là; tu n'aurais pu t'empêcher de sourire. Nous nous séparâmes pourtant fort bons amis.

Nice, ma chère Cisca, a un aspect tout singulier; d'une jolie terrasse où l'on monte par un bel escalier de marbre, on aperçoit, quand le temps est serein, les montagnes lointaines de la Corse; on plane sur des milliers de jolies bastides qui couvrent les coteaux. Tout ce que je vois est comme un jardin immense où croissent à foison, sans effort et presque sans culture, le citronnier et le myrte, l'olivier, l'oranger et les chênes liéges; on marche

sur les parfums les plus suaves, mais çà et là, dans ce jardin sans bornes, s'élèvent des rochers, s'étendent des déserts et roulent des torrens; il semble que la nature sauvage dispute là un reste d'empire à la nature cultivée. Pour compléter ce tableau, on découvre à une demi-lieue de Nice, près de Cimié, les ruines d'un temple, et près de ce même lieu, les débris d'un cirque où les enfans viennent tous les jours dégrader ce que le temps a épargné [1]. Mais, au lieu de te parler de la ville, me voilà au milieu des champs, ravie que je suis du délicieux spectacle de la nature. Je rentre pour toi dans les murs de Nice, en passant près du célèbre monastère de Saint-Pons. Siaghre, parent de Charlemagne, et fils de Carloman, fut moine de cette abbaye avant d'être évêque de Nice. Sur l'un des rochers qui bordent le Paglion, on voit les ruines d'une chapelle, élevée en mémoire du martyre de saint Pons, qui fut précipité du haut de ce rocher dans le torrent.

[1] L'auteur, qui n'est pas obligée d'être antiquaire et qui aurait grand tort de l'être, ne dit pas que Cimié, le *Centenelion* de Ptolemée, a été dans l'antiquité une ville fort célèbre avec aqueducs, thermes et amphithéâtres; elle était cité épiscopale, dès les premiers siècles de l'Eglise.

(Note de l'Editeur).

Un soir, MM. de L..... se trouvaient à l'église de *Santa-Reparata*. Quand l'obscurité fut à peu près complète, une voix grave, lente et solennelle qui partait du grand portail, entonna les litanies des Saints; et puis l'on entendit des pas mesurés s'avancer le long de la nef et retentir dans l'ombre sur les dalles de marbre. Du reste on n'apercevait ni prêtres, ni croix, ni appareil quelconque. La psalmodie des litanies fut continuée ainsi par la procession invisible.

2 Novembre. — Cette lettre a été écrite en bien des jours, chère amie. Je n'espère plus en adresser; la fièvre et les douleurs aiguës affaiblissent mes facultés. La pensée de la mort me devient très-habituelle; je m'écrie souvent :
« Le jour fatal approche; il n'est plus loin; le
» temps court; il vole. O Vierge suprême,
» recommandez mon ame à votre Fils, vrai
» homme et Dieu véritable. Priez-le de recevoir
» en paix mon dernier soupir [1]. »

[1] « Il di s'appressa, e non pote esser lungo :
» Si corre il tempo e vola.
» Vergine unica e sola,
» Raccommandami al tuo Figluol, verace
» Uomo e verace Dio;
» Che accolga il mio spirto ultimo in pace. »

PETRARCA. *Lodi e preghiere a Maria.*

Mes poumons sont rongés par un ulcère qui fait chaque jour des progrès; les douleurs se prolongent de la base de la poitrine jusqu'au larynx. Lorsque j'essaie de me coucher sur un côté ou sur l'autre, je suis prise d'un étouffement mortel, suite d'un épanchement dans l'intérieur de la poitrine. Dieu seul peut me guérir. Adèle fait mon portrait en miniature; souvent ses yeux se remplissent de larmes en cherchant à fixer les traits de mon visage déjà fané comme l'herbe des champs, et qui sera peut-être bientôt enfermé dans la tombe. Toutefois je me promène encore à cheval; ma sœur, MM. de L....., et le fidèle Pazy me suivent à pied; je contemple avec un triste enthousiasme ces belles montagnes. Le doux climat de Nice a paru un moment soulager mes souffrances; j'errais au milieu de ces pâles oliviers dont la teinte mourante est si bien en harmonie avec ma jeunesse flétrie et mes mélancoliques pensées; cependant cette nature si riante, ces montagnes, cette mer, il faut tout quitter! Que dira ma bonne tante de cette longue lettre; elle qui, dans son ingénieuse sollicitude, m'adressait des bulletins tout préparés, et des questions toutes formulées, où je n'avais qu'à apposer oui ou non.

LETTRE SIXIÈME.

NICE, le jour de la Saint-Charles, 1821.

Je suis accablée de tristesse. Voici la fête de mon père; dans peu de jours ce sera la vôtre; et je ne suis pas auprès de vous! Plus de deux cents lieues nous séparent au moment où je devrais vous serrer sur mon cœur, vous offrir le tribut de ma piété filiale. Eh! qu'avait-on besoin de m'envoyer dans ces climats lointains, de m'imposer l'exil pour ma santé? La santé, puis-je la recouvrer loin de mes affections les plus chères? C'est là un de mes sacrifices; souffrez qu'il entre aussi dans le tendre et respectueux hommage que j'ai à vous présenter. Je retrouve dans toutes vos lettres un sentiment qui pénètre mon ame de toute sa

douceur. Puissiez-vous voir dans la mienne toute la tendresse dont elle est pénétrée !

Je suis allée ce matin à l'église en chaise à porteurs. Le curé, homme d'environ soixante-dix ans, est plein de charité et de lumières; j'ai prié pour vous et pour mon père avec bien de la ferveur. La comtesse de Cézolles, à qui ma tante m'a recommandée, est très-aimable et très-vive; et cette ressemblance avec vous, ma bonne mère, me fait plaisir; M.me de Cézolles me donne des soins si maternels! Que vous dirai-je de son fils, jeune prêtre, ange de vertu et de charité, qui vient de temps à autre apporter aux langueurs de mon ame l'aumône de ses pieuses consolations?

Le temps est toujours magnifique et le soleil encore brûlant. Notre appartement est au midi; dès sept heures on ouvre ma fenêtre; l'air est embaumé. J'ai fait l'autre jour une promenade à cheval jusqu'au couvent des capucins, à un quart de lieue d'ici : il est situé dans un vallon charmant; un vieux père français nous y a reçus avec la bienveillance d'un compatriote.

Tendre mère, ne vous plaignez plus de mes imprudences; point d'églises, point de société ni de conversation; j'ai renoncé à tout pour suivre avec exactitude le régime exigé. Je vivrai donc solitaire; mais qu'aurai-je à regretter? Les amitiés du monde sont si égoïstes! Si vous cessez de lui offrir de l'agrément, vous lui devenez un fardeau. Pour moi, ma bonne mère, je croirai n'avoir rien perdu, puisque j'aurai conservé votre cœur et votre suffrage.

Je m'étais obstinée à ne suivre ici que les conseils du bon et célèbre docteur Double. Vous savez à quel point il possède, et combien il mérite ma confiance. Mais il a exigé lui-même, vu la gravité de ma maladie, que je fisse choix en cette ville d'un médecin qui pût me donner des soins habituels. J'ai trouvé dans le docteur Delsere un homme instruit, excellent et dévoué.

-ꕥ-

LETTRE SEPTIÈME.

NICE, 3 décembre.

C'EST à présent, mon ami, que votre tendre et paternelle compassion me serait bien nécessaire, vous qui, dès notre première entrevue, m'avez élue, adoptée, aimée; vous que mon cœur a choisi dès-lors, vous en qui j'ai trouvé un guide aussi sage qu'indulgent!... « Ceux » qui savent aimer, dit saint Chrysostôme, » n'ont pas besoin de beaucoup de temps pour » être parfaits amis; un instant suffit pour » former entre eux l'union la plus étroite. »

J'ai continué à parcourir pendant trois semaines les délicieux environs de Nice. Dans notre dernière promenade, j'ai gravi une hauteur

escarpée, longeant un précipice par un sentier si étroit que je me suis trouvée dans l'impossibilité de retourner sur mes pas. MM. de L.... et ma belle-sœur me suivaient tremblans, tandis que le danger ajoutait à mon ravissement. Il fallut descendre à travers les montagnes par une pente rapide; les secousses semblaient élargir la blessure de ma poitrine; je ressentis des douleurs atroces; enfin je perdis presque connaissance; mon domestique prit la bride du cheval; et, arrivée à la porte de l'hôtel, on fut obligé de me porter sur mon lit que je n'ai plus quitté. Je souriais néanmoins à la vue de charmantes bruyères, de branches de myrte et de romarins que j'avais fait cueillir pendant cette douloureuse promenade; et, lorsque mon médecin entra tout alarmé, je m'empressai de lui montrer ma précieuse moisson; mais, loin de partager mon enthousiasme à la vue de ce lit de mort paré de la brillante vie de la nature, il me déclara l'imminence du danger que je n'ignorais pas. *Je sais que l'on me met au rang de ceux qui descendent dans le sépulcre; c'est pour cela que le Seigneur éloigne de moi tous mes proches; ils n'ont pu soutenir la vue de ma misère*[1]. Depuis ce jour, la fièvre est si

[1] Ps. LXXXVII. 5. 8.

violente, les progrès du mal si rapides qu'on en regarde le terme comme très-prochain. Ne me plaignez pas, mon bon ami; je me sens dévorée du désir de me purifier par la douleur, de me consumer par la souffrance; je bénis Dieu de les prolonger, de les aggraver; je crains d'en voir la fin, avant d'avoir pu prouver mon amour à ce Dieu que je regrette d'aimer si peu. Combien me paraissent vides et faux tant d'objets qui occupaient mon pauvre cœur! On me permet quelques lectures variées. Ce qui captive surtout mon attention, c'est l'héroïsme avec lequel les grands hommes ont affronté la mort. Je rougis, moi catholique, de mes instans de faiblesse; mais le traité de *l'Espérance chrétienne*, et celui des *Souffrances de Jésus-Christ*, voilà où je puise surtout la résignation, la confiance et l'amour. Je lis et relis ces admirables prières des agonisans, chef-d'œuvre de la charité la plus tendre, doux et solennel langage, pieux et sublime adieu, touchante recommandation pour le terrible voyage. Mon ame se rassure; elle va s'endormir paisible sous l'aile de cette mère puissante qui appelle à mon aide toute la cour céleste, qui pleure, qui prie et invoque pour moi le père des miséricordes. Il me semble

alors être fixée en Dieu; et malgré les douleurs de la mort, je puis dire avec saint Paul : *Qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ?* Et s'il était permis, après ces paroles sacrées, de citer celles d'un poëte; je m'écrierais avec l'auteur de la Messiade : « J'entends déjà la » voix du Dieu juste.... Oh! si mes bonnes » actions pouvaient l'emporter sur mes fautes! »

Et maintenant, digne ami, j'ai à réclamer de vous un important et nouveau service; c'est à vous, à votre amitié prudente et dévouée que je confie le soin de disposer mon père au coup funeste qui va le frapper, de préparer ma pauvre mère à la perte de son enfant. Je leur lègue cette affection puissante et sainte dont vous m'avez toujours entourée; c'est leur laisser un trésor d'inépuisables consolations.

LETTRE HUITIÈME.

NICE, 5 janvier 1822.

PARDONNEZ-MOI, mon bon père, ma bien-aimée mère, les chagrins que j'ai pu vous causer. Votre souvenir m'a souvent fortifiée et encouragée; je vous en bénis. Pleine d'amour et de reconnaissance pour vous, je prie Dieu de vous consoler, de vous faire sentir le bonheur que j'ai de mourir au milieu de vives souffrances, à la suite d'une longue maladie qui me laisse le temps et les moyens de me préparer à paraître devant le souverain juge. Je meurs en paix et me voilà bientôt affranchie des misères et des afflictions de cette vie; l'excessive ardeur de mon ame a peut-être abrégé mes jours. La providence aura tout

conduit pour le mieux, en m'arrêtant avant que j'eusse fourni la moitié de ma course. A l'amertume d'une courte séparation, succèderont les délices d'une réunion qui n'aura plus de terme; et d'ici là, nos liens ne seront point rompus; vos prières pour moi, mes prières pour vous établiront entre nos ames un doux commerce d'affection et d'espérance. Je vous recommande ma pauvre Adèle : qu'elle me remplace dans votre cœur. Jamais je n'ai été plus calme. Que Dieu est bon!

P. S. Dites à mes sœurs qu'à mon lit de mort, je me reporte avec attendrissement vers ces temps de notre enfance, où les mêmes joies, les mêmes douleurs, les mêmes bénédictions avaient établi entre nous un lien si fort et si tendre. Si nos relations ont été moins intimes depuis mon éloignement, elles savent que leur bonheur fut toujours le sujet de mes pensées, de mon dévouement. Vous trouverez dans l'amitié de douces et puissantes consolations; c'est vous nommer l'aimable et indulgente comtesse M.... Dites à notre saint ami que son souvenir me fortifie. Dites-le-lui bien.. . . . .

LETTRE NEUVIÈME.

NICE, 11 février.

CETTE fois, ô mon père, je vous écrirai avec plus d'abandon; je m'adresse à vous seul, vous, le meilleur ami de votre Caroline, son soutien, sa force, le guide de sa vie entière; vous, qu'une foi vive, une sage et ardente piété ont revêtu d'un courage sublime. Je prie sans cesse le Dieu de consolation de verser sur vous sa puissante douceur. Vos lettres ravivent dans mon ame cette foi et cet amour, souvent, hélas! bien faibles, ou du moins surmontés par les sentimens de la nature. Il est juste que Dieu me cache par fois son visage, pour me punir d'avoir cherché le regard compatissant de la créature. Et que

seraient les douleurs du corps, si l'ame était remplie de l'onction céleste? Ces témoignages d'intérêt, d'estime et d'attachement me détournent de l'amour absolu que je dois à mon Dieu. Sur le bord de ma tombe, les éloges prodigués à ma patience, à mon courage font encore un bruit flatteur à mon oreille. O vanité! ô misère de notre esprit, de notre cœur! Eh! quoi, en face de l'éternité, accablée de douleurs, puis-je me laisser enchanter par ces rêveries, à l'heure même où je médite sur la miséricorde du Sauveur pour l'implorer, sur le néant, l'inconstance, l'amertume des affections pour m'en détacher, enfin sur le bonheur céleste pour le désirer. Je ne puis me déprendre tout-à-fait des créatures; je ne sais pas dominer toutes les sensibilités de mon cœur brisé. S'il me reste des illusions de la vie sur le lit de mort, que sera-ce donc si je retrouve la santé? Dois-je envisager ma guérison avec sécurité? Je combats sans relâche; et la fatigue d'une pareille lutte n'a pas encore dessillé mes yeux; mon esprit est plein de conviction; mais mon cœur! . . . .
Mon Dieu, dis-je alors, hâtez la ruine de ma prison; retirez-moi de ce monde qui corrompt tout, même la souffrance : *tendez-moi la main*

du haut du ciel, et délivrez-moi; tirez-moi du naufrage et des mains d'une nation étrangère; ne me rejetez pas sur cette mer orageuse.

A mon bien-aimé père ne dois-je pas aussi confier mes jouissances? Il en est une qui est ineffable; la voici : j'ai trouvé moyen d'adoucir, de transformer en délices mes intolérables douleurs. Je consacre à chacune des personnes que je chéris, le prix de mes souffrances de chaque jour; ainsi, plus j'ai souffert et plus je suis heureuse; je me dis: celui qui est l'objet de mon offrande recevra aujourd'hui plus de grâces, plus de consolations. Cette pensée est pour moi l'arc-en-ciel après l'orage, une douce rosée qui éteint la flamme dont je suis consumée. La douleur qui, suivant les stoïciens, n'est pas un mal, est pour le chrétien un bien réel; car souffrir c'est aimer, c'est expier, c'est mériter.

LETTRE DIXIÈME.

NICE, 20 mars 1822.

Dieu, pour détacher mon cœur d'objets trop chéris, a voulu me sevrer de mes plus vives jouissances, il a rompu des relations qui me faisaient aimer trop la vie et fortifiaient des liens que je dois m'efforcer de dénouer. Hélas! cher Ernest, loin de chercher à m'isoler, à briser ces chaînes que Dieu lui-même a formées, je les trouve plus douces que jamais. En présence de la mort, les sentimens vertueux acquièrent une énergie, une profondeur nouvelles. Mon ame se brise souvent à la seule pensée de ne point revoir ici-bas tout ce que j'aime; mais la foi soutient; l'espérance console; et l'amour, plus fort que la mort, fait supporter ces angoisses

déchirantes auxquelles la faible nature est livrée. Si Dieu m'appelle à lui, s'il me délivre des misères et des périls de cette triste existence, s'il daigne me placer au nombre de ceux à qui il a pardonné parce qu'ils ont beaucoup aimé, parce qu'ils ont beaucoup souffert, et surtout parce qu'ils ont toujours espéré au Seigneur, alors je veillerai sur toi, sur ma bonne sœur, sur tes enfans, sur tous ceux qui m'ont été chers; je demanderai à Dieu de répandre sur vous toutes ses bénédictions, de vous protéger, de vous conduire dans ses voies; je le conjurerai d'adoucir vos regrets, de suppléer à tout ce que mon cœur voulait faire pour vous. Et toi, cher ami, tu diras en bénissant le Dieu de bonté : elle est à l'abri des tempêtes; elle se repose dans le sein de Dieu; elle nous attend. Frère chéri! combien je te remercie de toutes tes marques d'amitié, de tes bons conseils! J'ai considéré à loisir, sur ce lit de douleur, l'illusion et le néant des choses. Que de motifs humains ont vicié dans leur source mes actions les plus louables! Combien d'abus et de résistances!... J'ai pleuré, mais j'ai espéré en la miséricorde de Jésus-Christ et dans la fidélité de ses promesses. Je m'efforce de désavouer toute volonté différente de la sienne;

car si la pensée de la mort m'est douce, je ne puis envisager sans une douloureuse émotion le chagrin qu'elle va causer. Mon beau-père, lui qui m'a prodigué tant de soins, qui a eu, avec son fils, le courage de m'accompagner dans mes tristes voyages, me disait, il y a peu d'heures, qu'il ne pourrait jamais me survivre. Et ma pauvre Adèle, combien son amitié adoucit mes souffrances en les aggravant! Sa douleur, sa foi, sa résignation sont bien touchantes. Adieu, Ernest, Jenny, nos enfans! Adieu Césarine, Cisca, Laure! Adieu, vous tous que j'ai tant aimés! . . . . .

Voici mes petites dispositions. Tu prendras, tu garderas pour l'amour de moi mes extraits manuscrits de l'Ecriture sainte, et mon exemplaire de La Mennais; tu donneras à Alfred mon Bossuet, ma *Jérusalem délivrée* et le médaillon qui renferme quelques restes du duc de Berry; à Amédée, ma croix d'or qui porte ces mots : *ma force vient d'elle*, et les œuvres de Fenelon avec une lettre autographe; à Jules, notre bon frère, mes extraits de poésie et Delille que lui-même a surnommé *le poëte des nobles infortunes;* à ma sœur Léopoldine, le portrait de mon père et ma petite montre; à Pauline,

celui de ma mère et ma chaîne; à Laure, le recueil de lettres de mon père, et la collection des œuvres de M. de Bonald; à Cisca, les cheveux de ma mère, enchassés dans un cœur d'or, et M. de Châteaubriand; à Césarine, mon joli tableau des *disciples à Emmaüs* et une bague dont les pierres forment le mot *amitié;* à ma chère petite Laurence, mon album garni en or, avec le portrait de sa mère; à mon frère Henri, mon exemplaire de M. de Maistre, avec quelques notes de ma main. A mon ami, le comte de Saint-M...., mon crucifix et le cahier de mes pensées; enfin à mon père et à ma mère, mon portrait, puis mes cheveux.

Quant à ceux qui me tiennent ici compagnie fidèle, je veux me réserver le soin de leur distribuer moi-même mes souvenirs, mes gages d'affection et de reconnaissance.

LETTRE ONZIÈME.

NICE, 25 mars.

J'ÉCHAPPE un instant à la surveillance rigoureuse d'Adèle pour rompre enfin un silence de quatre mois. Chère tante, quelle énorme distance nous sépare! Vos visites du matin dans ma solitude se présentent sans cesse à mon esprit avec leur douceur passée. Vous veniez juger de l'état de votre amie; vous appliquiez les remèdes efficaces à ses variables souffrances; tantôt l'encouragement, tantôt de tendres reproches, mêlés de sensibilité et d'énergie, toujours de l'indulgence et de la compassion. Et votre Caroline, pénétrée de reconnaissance, trouvait le baume le plus doux dans ce sentiment qui pèse à tant d'autres! Depuis le 2

décembre, je n'ai pas quitté mon lit; des convulsions et d'autres symptômes de l'agonie m'avertirent de me préparer plus prochainement à la mort. . . . .

Long-temps j'ai craint d'imposer à ma sœur un fardeau trop douloureux, de lui briser l'ame en la chargeant de transmettre mes dernières pensées; mais quand j'ai vu la mort si prochaine, je n'ai plus hésité. Un soir je lui fis signe de m'écouter; je rassemblai mes forces: son oreille appliquée contre mes lèvres cherchait à recueillir les faibles sons de ma voix éteinte; elle pleurait et sanglotait. Pour moi, dont le cœur n'était pas moins déchiré, je dus vaincre mon attendrissement; j'obtins d'elle qu'elle offrît avec moi le sacrifice de ma vie. Le lendemain je reçus le Saint-Viatique; *le Seigneur est venu à moi; il m'a relevée et fortifiée.* Ma belle-sœur me lut le psaume 117; elle s'arrêta après ce verset: *Je ne mourrai point; mais je vivrai et raconterai les œuvres du Seigneur.*

Je me rattachai à la vie en voyant combien j'étais aimée; et soudain je m'occupai, comme par le passé, du bonheur de tout ce qui m'est cher. Je formai des plans, des projets; il me

semblait que je devais vivre encore pour opérer quelque bien, comme si Dieu avait besoin de l'existence d'une faible créature pour dispenser des bienfaits qui procèdent de lui ! Bientôt les accidens reparurent avec une nouvelle intensité ; et, mettant à profit cette austère leçon, j'offris de nouveau à Dieu une vie que je venais d'envisager sous des couleurs si belles.

La nuit de Noël, nous avons eu la plus affreuse tempête dont les habitans aient conservé le souvenir. A tous momens, le canon de détresse annonçait la mort prochaine de quelques infortunés que la vague engloutissait. Moi qui allais mourir aussi, mais mourir environnée de soins, entre les bras de l'amitié et de la religion, je plaignais, je pleurais ces naufragés qu'aucun secours, aucune parole consolante ne pouvait encourager à l'heure suprême.

Dites, je vous prie, à M.me de G.... que dans le ciel, où j'espère arriver, j'appellerai sur elle et sur ses aimables enfans, toutes les bénédictions de Dieu. Je n'oublierai non plus ni sa bonne sœur, ni sa mère toujours si tendre et si compatissante.

LETTRE DOUZIÈME.

NICE, 3 avril.

Quelle grâce j'ai reçue de Dieu, ma bonne et digne mère! Quand vos conseils ont cessé de me parvenir, vos prières me suivaient encore; c'est vous sans doute qui, du fond de votre sainte retraite, avez obtenu pour moi secours et consolation. Terrassée comme saint Paul, non sur le chemin de Damas, mais sur mon lit de douleur, la droite du Seigneur m'a soutenue, moi faible roseau, contre la douleur de tout ce qui m'environnait. J'ai été accablée d'angoisses; Dieu m'a conduite jusqu'au tombeau et il m'en a retirée, mais pour bien peu de temps sans doute: il me met toujours la mort devant les yeux pour me forcer à veiller

sur moi-même. Je suis dans une alternative continuelle de crainte et d'espérance, et dans un exercice constant de résignation bien propre à modérer la vivacité de mon caractère. J'avais toujours demandé de finir par une maladie de langueur; peut-être suis-je exaucée. Avec l'espèce de courage dont je me crois douée, j'aurais supporté trop facilement des douleurs violentes, mais courtes qui n'auraient pas suffi aux épreuves dont j'avais besoin. J'étais encore possédée d'une vaine ardeur d'apprendre; la fièvre me dévorait et je m'opiniâtrais à prendre des leçons d'italien. On m'étendait sur une chaise longue; je succombais à ma faiblesse, j'étais incapable d'articuler et j'étudiais avec passion, mes yeux brillaient de joie lorsque je saisissais avec bonheur quelque difficulté poétique; et ces éclairs de vie contrastaient, pour les autres, d'une manière déchirante avec les mortelles angoisses produites par une toux laborieuse et convulsive. C'est dans cet état que je fus surprise par mon médecin qui, voyant le sang artériel que je venais de rendre, s'emporta, non contre moi vraie coupable, mais contre le pauvre professeur et lui enjoignit durement de ne plus revenir. Que dites-vous, sainte et bonne mère, de cette

folle ardeur d'apprendre, à l'heure où l'on doit tout oublier, excepté la science de bien mourir? J'étais du reste fort résignée; et, si je comptais sur l'efficacité des prières du prince de H. . . . , c'était plutôt pour assurer le salut de mon ame que pour obtenir la guérison de ma maladie. La foi qui animait ma famille et mes amis était précisément ce qui augmentait mes perplexités. L'heure du suprême départ était en quelque sorte arrêtée; je m'étais armée pour affronter la mort; fallait-il déposer cette armure et en revêtir une nouvelle pour combattre encore le long et pénible combat de la vie? Vous savez, ma bonne mère, ce qui est advenu; mon médecin, homme expérimenté, déclarait sans cesse mon mal incurable; il s'attendait, chaque matin, à me trouver morte. Or, le jour même où le prince priait pour moi et où je fus administrée, je me sentis tout à coup merveilleusement soulagée, et, pour ainsi dire, délivrée de tous mes maux; je dormis, moi qui depuis des années ne connaissais plus le sommeil; on me trouva sans fièvre, moi que la fièvre ne quittait plus; mais Dieu qui, dans ce moment, daigne faire éclater sur moi sa puissance, voulait faire encore subir à ma faible nature d'utiles épreuves. Durant les mois

de janvier, février et mars, les crises furent si fréquentes, les douleurs si aiguës, l'état d'agonie si habituel qu'il n'était plus permis de rien espérer ; on essayait seulement d'adoucir mes derniers jours. La présence d'un de mes frères vint encore ajouter à mes combats. Pauvre frère ! il ne pouvait se contraindre ; il sanglotait à mon chevet ; c'était à moi-même que le malheureux venait exprimer son désespoir sur ma perte prochaine ; et c'est moi qui le consolais.

12 Avril. — De nouvelles prières ont obtenu une nouvelle amélioration.... Enfin je vivrai peut-être : hélas ! et pourquoi, et comment ? Mieux vaudrait la mort qu'une langueur perpétuelle. Prolonger mon existence, c'est prolonger la lutte et les combats : que ferai-je de la vie si l'on m'impose la privation des jouissances les plus pures ? Quoi ! il faudra m'interdire même la contemplation de cette nature qui m'a fait verser tant de larmes délicieuses ! Plus de livres, me dit-on, plus de promenades, plus de ces entretiens où l'ame s'épanche dans une autre ame ; il faudra être avare de cette vie qui me sera rendue ? N'est-ce pas la racheter à trop haut prix ?.... Que la volonté de Dieu soit faite !

Quoiqu'il en puisse être, je veux revenir en France, soit pour vivre, soit pour mourir. Je ne puis retenir plus long-temps ma généreuse Adèle loin de ses enfans chéris; elle a beau faire, cette sœur trop dévouée, elle ne peut me cacher sa légitime douleur; elle gémit en secret d'être toujours séparée des êtres qu'elle affectionne le plus; je la leur ramenerai; Dieu nous protégera tous. Le bon docteur Delsere, vaincu par mes instances, va enfin céder à mes vœux; il paraît même qu'il portera le dévouement jusqu'à m'accompagner dans ce périlleux voyage; touchante sollicitude que je ne puis assez reconnaître! Hier, par forme d'essai, on a voulu me faire promener; on m'a portée dans la voiture. En revoyant le soleil et toutes ses pompes, la mer, les bois, les montagnes, les collines, en reprenant possession du domaine de l'homme, mon cœur s'est ouvert de nouveau; je voulais reconquérir la vie pour aimer encore.

5 Mai. — Le prince a prié de nouveau pour moi; les supplications et les bonnes œuvres de tout ce qui m'est cher ont redoublé : vous verrez qu'on finira par m'arracher à la mort. Le mieux continue, très-bonne mère; et pour

vous le prouver, je veux vous raconter un des incidens de mon séjour ici. Le feu prit à la cheminée d'une chambre voisine de la mienne; j'en fus avertie par les cris perçans qui partaient de cette chambre, et par le fracas d'un meuble qu'on semblait lancer violemment contre la cloison qui sépare nos appartemens. Déjà la populace se précipitait dans l'hôtel avec des cris, un brouhaha toujours croissans. Ces sortes d'accidens sont rares dans un pays où l'on se chauffe très-peu; aussi nul moyen n'est organisé pour donner du secours dans ces critiques instans. Heureusement le feu ne fit pas de progrès; et M.me Baptiste, notre hôtesse, en fut quitte pour le pillage de quelques couvertures, et nous, pour un surcroît de désordre dans notre habitation. En guise de pompes à incendie, on s'était servi de casseroles grandes ou petites pour porter l'eau sur le toit; et il en était tombé beaucoup plus sur les escaliers que sur la cheminée incendiée. Quant à moi, retenue, fixée sur mon pauvre lit, je ne sais trop comment on m'aurait soustraite au péril. Je n'avais de salut que dans la commisération de ceux qui m'entouraient. Me descendre enveloppée dans mes couvertures, l'espace de soixante-dix marches,

n'était pas chose facile; et pourtant Pazy l'aurait fait. Mon voisin, celui chez qui le feu s'était manifesté, et qui m'avait donné une si vive alerte, est un riche Génois, le comte A...., je crois, impotent, perclus, homme dont la vie est une suite d'aventures, qui tantôt voyageait en ballon, tantôt se trouvait au fond des mers sous la cloche du plongeur. Maintenant il ne bouge plus du fauteuil à roulettes sur lequel sa goutte l'a cloué; c'est avec ce fauteuil qu'il venait de heurter contre la paroi de ma chambre au moment de l'incendie. Vous le voyez, ma bonne mère; nous étions deux tristes infirmes qu'il eût fallu transporter comme le paralytique; mais Jésus se serait-il trouvé là pour nous recevoir et nous guérir?

VOYAGE D'ITALIE.

LETTRE PREMIÈRE.

PARIS, 6 septembre 1822.

Nous quittons Paris. Restée inaccessible à la douce joie de revoir tant de personnes chéries, toutes mes émotions y avaient été douloureuses; tout bruit, toute conversation me fatiguaient; tout sentiment un peu vif m'épuisait; aucun goût ne se réveillait en moi; mes pensées me tuaient; la nullité à laquelle les médecins me condamnaient, et plus encore ma propre incapacité me jetaient dans le découragement; tout ce qui aurait dû me rattacher à la vie : cette France, ces parens, ces amis, tout ce qui souriait en perspective à mon imagination

devenait amer en réalité. On ne trouvait plus dans ma conversation ces élans, ces éclairs qui l'animaient; je ne savais plus m'occuper des objets d'intérêt général. Hélas! pourquoi suis-je restée sur la terre, si je n'y suis plus bonne à rien?

Depuis trois semaines, la fièvre et les douleurs de poitrine deviennent plus aiguës; peut-être succomberai-je cet hiver; les symptômes alarmans reparaissent. Dieu disposera de ma vie quand et comme il lui plaira.

Qu'est-ce donc que des jours pour valoir qu'on les pleure?
Un soleil, un soleil, une heure et puis une heure.

Demandez seulement à Dieu pour moi, chère amie, la fidélité à son service et une résignation absolue. Si les gens du monde comprenaient le bonheur d'une conscience pure, combien s'efforceraient-ils de l'acquérir! Mon cœur s'attendrit à la pensée d'êtres doués de nobles et attachantes qualités, mais privés de cette paix ineffable. Pourquoi rendre inutiles ces dons si précieux, tandis qu'on pourrait les vivifier pour le temps et l'éternité? Trouvons-nous chez les créatures rien qui puisse satisfaire

notre ame insatiable de connaître et d'aimer? Partout vide, mécompte, nulle part bonheur sans mélange d'amertume, souvent angoisses et remords. Dieu seul est repos, plénitude; je fais de plus en plus l'expérience de cette vérité. Qu'elle a de puissance sur mon cœur trop actif et trop tendre! Avec le seul secours de la raison, votre amie eût succombé sous le poids de ses mortelles souffrances; mais la religion a le secret d'alléger les fardeaux les plus pesans, de soutenir les roseaux et de calmer les tempêtes; elle est vie, amour, lumière et force; elle répond à tous les besoins, soulage toutes les misères, ennoblit toutes les humiliations. . . . . Voyez où mes réflexions m'entraînent.

Voilà une lettre bien peu suivie, bien décousue! MM. de L. . . . me parlent, m'interrompent, et ma plume court sans s'arrêter. Pascal n'a-t-il pas dit qu'une mouche tient la raison de l'homme en échec, et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes?

LETTRE DEUXIÈME.

BESANÇON, 20 octobre 1822.

Il me tarde, cher Amédée, de me rapprocher de vous tous en vous écrivant : mon cœur est toujours près de ceux que j'aime; uni à leurs intérêts, à leurs occupations, il fléchit sous le poids des souvenirs et des regrets, et il se nourrit d'espérance et de vœux. Un pays étranger, un pays de poétique mémoire peut charmer l'esprit, piquer la curiosité; mais mon esprit s'attriste, mon imagination s'effraie des quatre cents lieues qui vont nous séparer. La rareté de notre correspondance m'afflige par anticipation; je ne puis guère écrire dans mon état de faiblesse; mais je ferai ma lettre à bâtons rompus.

Nous partimes de Paris le 16. Mon père se dirigea sur Nancy, Laure sur l'Artois, et nous vers l'Italie : cette manière de se quitter n'est pas aussi douloureuse; on ne laisse personne là où l'on était si bien réuni; chacun étourdi, entraîné par le bruit et le mouvement de la voiture, s'aperçoit moins de la réalité de l'éloignement. Mon père voulut éviter les déchirans adieux, et moi j'en regrettais la pénétrante émotion; toutefois un moment de bonheur m'attendait encore; jeudi matin, ce tendre père me joignit à Sens, où le manque de chevaux nous avait retenus; notre joie et notre surprise furent extrêmes de part et d'autre; mais notre joie, hélas! ne fut qu'un éclair. La bonté et l'indulgence paternelles augmentèrent ma reconnaissance et mon chagrin, des inquiétudes dont je suis l'innocente cause.

22 octobre.

Ma lettre a été interrompue; car la fièvre devenue plus forte m'obligea à me coucher; c'était le résultat bien naturel des émotions que j'avais ressenties. Commençons mon rapide journal.

Montereau n'a que des souvenirs de sang; mais si l'assassinat du duc de Bourgogne excite l'horreur et la honte, la victoire de Napoléon sur les alliés ajoute à la gloire de la France. Nous couchâmes à Sens. Cette ville mentionnée, à ce qu'il paraît, dans les Commentaires de César, conserve des vestiges de l'époque romaine : entre autres un cône consacré à la sépulture des chefs francs et gaulois.

Ce fut à Sens, en 1223, que saint Louis épousa cette Marguerite, si belle et si aimée du saint roi, qui le suivit à la terre sainte. Ce roi de France voulait lui soumettre les conditions de son rachat; le soudan s'étonnant de cette déférence pour une femme, Louis répondit : *c'est qu'elle èst à la fois ma Dame et ma compagne*. Après la mort du héros chrétien, Marguerite fut souvent choisie comme arbitre entre les princes étrangers.

Saint Thomas de Cantorbéri passa quatre ans à Sens, lors des persécutions cruelles de Henri II [1].

[1] Henri II ayant fait solliciter Louis VII de retirer sa protection à cet illustre prélat : « De temps immémorial, répondit Louis, la France est en possession de protéger la vertu malheureuse; et il n'est ni roi, ni empereur qui m'en puisse empêcher. »

La cathédrale avec ses beaux vitraux de Jean Cousin, intéresse par son antiquité et son architecture moresque. L'ame est assaillie de souvenirs chers à la religion. Saint Louis reçut dans cet édifice la couronne d'épines que lui céda Baudouin Ier, empereur de Constantinople. Le saint roi et son frère Robert allèrent à la rencontre de cette précieuse relique jusqu'à Bourg-Villeneuve [1]. Je me reportais aussi en esprit au concile tenu en 1140, où l'éloquente voix du solitaire de Clairvaux foudroyait, en présence du roi Louis VII, les erreurs du superbe Abailard.

Un magnifique mausolée [2] est l'ornement le plus remarquable de cette église. La statue de la Religion a une expression sublime; le Temps avec sa faux, foule des débris et voile l'urne de deux époux; sa pose est d'une grande énergie. Une femme à la physionomie touchante et mélancolique représente l'hymen avec son flambeau renversé; à ses pieds est un amour plein de grâce qui tient une couronne de roses brisée, et dont les fleurs sont

[1] La couronne d'épines était déjà à Venise; les barons l'avaient engagée à cette république pour une somme considérable.

[2] Ouvrage de Coustou.

dispersées çà et là. Là repose un prince qui semblait destiné à réconcilier la France avec le ciel, mais que le ciel enleva prématurément, comme pour laisser place au courroux qu'il allait faire éclater. Auprès de la tombe de ce dauphin si digne de regrets, il en est une autre moins apparente; c'est celle du maréchal de Muy, l'un de ses plus fidèles serviteurs, qui ne put supporter la perte de son vertueux maître : rien n'est plus heureux, plus vrai et plus touchant que l'inscription gravée sur la pierre qui le recouvre : *ma douleur m'a conduit ici.*

Disons un mot d'Auxerre, la seule ville remarquable que nous traversâmes pour arriver à Besançon. La cathédrale est ornée d'un portail et de brillans vitraux; son architecture est remarquable par ses bas-reliefs et la variété de ses ornemens. On y découvre sur une simple pierre l'inscription du tombeau d'Amyot [1], si connu par les beautés et les grâces naïves de sa traduction de Plutarque; précepteur de trois rois, ses talens le conduisirent à cette

[1] Il sortait d'un état tellement obscur qu'il fut réduit à un seul pain par semaine pendant le cours de ses études, et obligé de servir ses condisciples pour subvenir à ses besoins.

haute faveur. Le souvenir de saint Germain, natif de cette ville, m'occupa plus encore. D'abord gouverneur d'Auxerre, il en fut évêque comme saint Ambroise l'était devenu de Milan; l'éloquence de ce pontife avait charmé Rome; n'oublions pas qu'il protégea et défendit l'humble Géneviève, cette bergère que Paris devait un jour implorer comme sa patronne.

Besançon, d'où je t'écris, connue des anciens sous le nom de *Vesontium*, fut conquise par César qui en fit une place d'armes. Sous Auguste, elle acquit le titre de métropole de la Séquanie. Charlemagne la regardait comme une de ses principales villes fortes. Au douzième siècle, l'empereur Frédéric Ier l'éleva au rang de cité impériale : on y voit les débris d'un magnifique amphithéâtre et d'un arc de triomphe élevé à l'empereur Aurélien. Cette ville doit au cardinal Granvelle [1] l'agrandissement de son collége.

La situation de Besançon est fort pittoresque; le Doubs la divise en deux parties inégales. Une citadelle bâtie sur un mont inaccessible que les Romains appelaient *Cœlius* la domine;

[1] Il fut gouverneur des Pays-Bas à une époque orageuse.

de charmans vignobles, des montagnes, des bois, le cours sinueux de la rivière au pied des rochers, annoncent le voisinage de la Suisse. Aux environs de cette ville, on visite les restes d'un amphithéâtre, d'un aqueduc, et d'un arc de triomphe des Romains, sur lequel on a placé l'inscription : *Deo et Cæsari fidelis perpetuò*. Cet arc fut, dit-on, élevé en l'honneur de Crispus Flavius qu'une nouvelle Phèdre livra à la vengeance de l'empereur Constantin.

J'ai multiplié les souvenirs historiques afin d'aiguillonner ton courage. Te souvient-il de ces vers si connus :

S'occuper c'est savoir jouir;
L'oisiveté pèse et tourmente;
L'ame est un feu qu'il faut nourrir
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.



LETTRE TROISIÈME.

BRIGG, au pied du Simplon, 25 octobre 1822.

J'AIME à me rapprocher de toi, mon Ernest, dans ces lieux sauvages où les affections semblent augmenter d'énergie et de profondeur, dans ces lieux où les pensées sont plus vives, plus élevées, où tout notre être se développe et se concentre en même temps. Mon corps, je crois, est trop faible pour supporter les impressions de cette sublime et ravissante nature; j'en suis oppressée.

La route qui cotoie le lac de Genève est délicieuse; quel pays! Tour à tour sévère ou gracieux, aride ou fertile, puis imposant jusqu'à l'horreur, il n'a rien toutefois qui rappelle la

vallée de Mousterthal. Ici les vallons se retrécissent et s'élargissent tour à tour; ils déploient des sites divers. Là sont d'énormes rochers taillés à pic, puis parfois couverts de hêtres, de bouleaux et de maisons éparses jusqu'à leur cime: quelques-uns d'une désolante nudité, d'autres embellis par les lichens, les capillaires; ici de magnifiques pâturages revêtent ces montagnes; à côté, les traces de la dévastation attristent les regards; la fraîcheur des vergers et des bocages, opposés au jaunissant feuillage d'automne, prête au paysage une douce tristesse.

Nous vîmes, en passant, le magnifique château de Chillon, bâti vers 1240, par le comte de Savoie, surnommé *le petit Charlemagne*. Cet édifice devint une prison d'état, où fut enfermé en 1530, le génevois Bonnivard, devenu célèbre par les accens poétiques de lord Byron.

De Lausanne au pont Saint-Maurice, se multiplient les beautés les plus suaves et les plus pittoresques. La vallée du Rhône, longue de trente-six lieues, offre un autre genre d'intérêt. Profonde et encaissée entre les monts Cervins et le Mont-Rose à cime triangulaire, on a dit avec raison qu'elle ressemblait à un

vaste cirque de pics gigantesques[1]. Ce vallon tantôt peuplé, tantôt solitaire, est partout âpre, nu et stérile. Çà et là on voit surgir entre les crevasses des rochers de pâles arbrisseaux, qu'on croirait placés là tout exprès pour adoucir les sombres reflets des noirs sapins.

Au pont Saint-Maurice, le souvenir des héros chrétiens immolés par l'empereur Maxime, excite une sainte et touchante admiration. La vallée se resserre tellement entre les rochers et le fleuve que bientôt il ne reste d'autre espace que celui de la route. C'est chose merveilleuse de voir comment un pont jeté d'une montagne à l'autre unit en quelque sorte le Valais au canton de Vaud. Sous une arche de ce même pont, le pieux Valaisan a pratiqué une chapelle où l'on célèbre la messe. Oh! qu'il est auguste et majestueux le sacrifice de l'agneau sans tache, au milieu de ce désert, au pied de ces monts sourcilleux, sur les bords de ce fleuve mugissant! Une partie de la ville de Saint-Maurice fut bâtie et creusée dans le roc. Le chemin, protégé par les rameaux traînans d'une multitude d'arbres, continue à longer le

[1] Expression de Malte-Brun.

Rhône, dont les ondes coulent impétueuses devant tous ces rochers immobiles et silencieux. Ainsi passent les jours orageux de la vie humaine en face de Dieu et de son immobile éternité.

D'abord le pays est inculte et dépouillé; mais bientôt les montagnes se parent de mélèzes et d'arbustes gracieux. Près de Martigny s'élèvent les rochers gigantesques où le patriotisme gaulois soutint une lutte à mort contre les légions de César.

A mesure qu'on approche de Sion, un épais feuillage rafraîchit le voyageur. La vallée de Brigg est entrecoupée de prairies, de vergers et de bosquets. Il y a dans ces transitions presque subites d'une nature à une autre, d'un paysage riant à une perspective aride et désolée, je ne sais quelle leçon d'en haut sur l'inconstance et la versatilité des destinées humaines, qui porte l'ame à de mélancoliques réflexions. Ces collines du canton de Vaud, où les chaumières s'unissent élégamment aux vignes et aux châtaigniers, cette surabondance de vie et de richesse, ces vues pleines d'enchantement, semblent donner de l'exaltation à nos facultés aimantes. Je crois que mes amis me

sont encore plus chers depuis que je me trouve au sein de ces douces et profondes solitudes. On y admire davantage la magnificence des dons du Créateur; et le souvenir des créatures que l'on chérit vient s'y recueillir dans toute sa force.

J'ai voulu voir la cascade de Tourtemagne, plus pittoresque que celle de Pissevache. La vivacité de l'air, le bruit tumultueux des eaux, la lassitude causée par un court trajet à pied, tout cela produisit un tel effet sur ma frêle organisation que je me trouvai mal. Je ne pus donc voir dans toute sa beauté ce site enchanteur. Quand je parcours le Valais, au milieu de cette multitude de croix, de chapelles, de clochers, je me reporte aux plus beaux siècles du christianisme. D'ici à Brigg, bourg fort petit, il y a cinq églises et une maison de jésuites très-florissante.

Emportée maintenant hors de France, j'ai regret, mon cher Ernest, de n'être pas entrée dans plus de détails sur tout ce que j'ai vu et éprouvé, avant de franchir la frontière. Je voudrais revenir sur mes pas, cotoyer encore les bords du Doubs, le long des montagnes

qui le compriment, pour ainsi dire, dans leurs gorges; je voudrais me retrouver au pied du Fort-de-Joux, qui, perché comme un nid d'aigle sur la pointe d'un roc, est baigné par les flots de cette paisible rivière. Là, mourut après dix ans de captivité, Toussaint-Louverture, ce nouveau Sertorius, qui, par l'ascendant de son génie, s'éleva au premier rang, et que la trahison [1] amena ensuite sur ce rocher.

En quittant le doux sol de la patrie, j'adressai au Ciel une prière fervente : « Puisse la Pro-
» vidence, disais-je, me ramener près de ceux
» que j'aime, et les mettre pendant mon
» absence à l'abri de tout orage ! » T'avouerai-je mon enfantillage? au moment où je traversai le Rhône pour la dernière fois, j'y lançai une petite feuille de papier sur laquelle je venais de tracer au crayon des adieux pour tous les miens et des vœux pour leur bonheur.

[1] Il avait été enlevé par ordre de Napoléon.

Au village du Simplon, 28 octobre.

PARTIS à huit heures du matin, mon cher Ernest, il nous fallut huit heures pour arriver; et nous nous décidâmes à coucher au sommet de la montagne. Le chemin du côté de l'Italie serpente au fond d'une gorge étroite le long du Divedro qu'on franchit sur cinq ou six points, et abonde en sites plus pittoresques encore. La belle route du Simplon est rompue en plusieurs endroits par la chute de quelques avalanches; le village de Domo d'Ossolla a été fort maltraité par l'inondation. Quel étonnant ouvrage que cette route! On admire le génie de l'homme, capable d'entreprises si hardies; on adore, on bénit l'auteur de ces nobles facultés. Qu'il est magnifique et terrible le spectacle de ces montagnes dont la tête est aux cieux et la base dans les abîmes! Des masses de rochers semblent près de vous écraser. Après avoir marché une lieue et démie dans la neige, nous traversâmes plusieurs galeries creusées dans le roc, de cinquante à deux cents pieds de long. D'effrayans abîmes bordent le chemin.

Bonsoir, mon ami : une tempête violente éclate en ce moment. Cet air piquant, cette neige qui s'infiltre dans notre frêle abri me cause des douleurs aiguës; je ne me plains pas; quand un vif intérêt subjugue notre ame, il n'y a plus de place pour la souffrance physique.

MILAN, 1.er novembre 1822.

Oui, cher Ernest, le versant méridional du Simplon étale des aspects bien plus grandioses que l'autre côté de la montagne. Partout ici se rencontrent les traces des bouleversemens de la nature, et les marques d'une horrible destruction. Souvent la route s'ouvre à travers un étroit défilé et se prolonge resserrée entre des pics d'une hauteur colossale, j'allais dire alarmante. Le fracas du torrent qui bouillonne sous vos pieds interrompt seul le silence de ce désert; et cependant on n'en sort qu'à regret, malgré une espèce de serrement de cœur qu'inspire naturellement une si sauvage solitude; car, loin des lieux habités par les passions et les vices, la divinité est plus sensible encore.

Sur cette belle route frayée dans le flanc de la montagne, environnée de rocs et de précipices, je me voyais sous la dépendance immédiate de l'auteur d'une nature si grande, et je me confiais à son amour avec plus d'abandon. Sa main, me disais-je, ne peut-elle pas me soutenir sur les abîmes au milieu desquels serpente notre orageuse vie? Toutefois, à la vue des torrens écumeux, des galeries percées dans la pierre, de ce défilé enfin qui semble ne devoir pas vous laisser d'issue, je sentais, mon ami, toute la supériorité de mon ame immortelle sur cette inépuisable et imposante nature qui, après tout, se méconnaît et ignore son auteur, tandis qu'il nous est donné d'admirer ses œuvres et de nous unir à lui par les liens de l'amour et de la reconnaissance. Je l'avoue, mon frère; dans cette chaîne de montagnes, témoin des premiers jours du monde, il m'est bien plus facile de voir le doigt de Dieu que dans nos riches plaines de la Flandre, où la main de l'homme semble avoir effacé les grands traits de la création. Le Divedro, se précipitant à travers les rocs, s'irrite de rencontrer des obstacles à son cours. Ces lieux où rien ne satisfait aux besoins matériels de l'homme, mais

uniquement à ceux de son ame, répondent à son amour de l'infini et de l'éternité.

Le beau village de Domo d'Ossolla nous apparut; et du haut de la montagne je contemplai la belle Italie, terre désirée, terre promise dont l'entrée ne m'était pas interdite. Nous suivîmes les bords rians et gracieux du lac majeur, tout parsemés de *villas :* Ici des sensations plus douces reposent le voyageur ému par les mâles et sévères aspects des Alpes.

On aperçoit, de la route, les îles Borromées et leurs curieuses terrasses. A Arona, patrie du grand saint Charles, des appartemens spacieux, des murailles peintes et nues, d'énormes lits sans rideaux et sans oreillers de plumes indiquent déjà un autre climat. La route, fréquemment protégée par de petites chapelles ornées de fresques assez agréables, vous mène au beau temple de Notre-Dame de Rho, à quatre lieues de Milan; cet édifice d'un style pur est une préface aux élégantes constructions du midi de l'Italie.

Les rues larges et régulières de Milan, les maisons hautes et solidement bâties; ses palais

multipliés et entourés de portiques, et son magnifique *corso* lui donnent l'air imposant d'une capitale [1]. Tu me trouveras bien paradoxale dans mon jugement sur le fameux dôme de Milan, car il ne concorde guères avec les idées reçues. Peut-être aussi ai-je vu ce monument dans un moment peu favorable. Une foule bruyante et tumultueuse circulait dans ce vaste édifice. Les mauvais tableaux qui tapissaient les murs, les tentures énormes de damas galonné dont on avait enveloppé les colonnes détruisaient l'harmonie de l'architecture. Les cinq nefs si bien proportionnées, les riches vitraux, les voûtes si prodigieusement élevées, soutenues par cinquante-deux piliers

[1] Cette ville fut fondée, dit-on, deux siècles avant que Brennus s'emparât de Rome, par Bellovèse, le premier Gaulois connu qui franchit les Alpes, à l'époque où les Phocéens bâtirent Marseille. Milan, au treizième siècle, comptait 200,000 habitans; aujourd'hui elle n'en renferme plus que 140,000. Réduite en cendres par l'empereur Fréderic Barberousse et bientôt rebâtie, une ligue secrète s'y organisa à Lignano, en 1117; des victoires, ainsi que l'influence du pape Alexandre III, aidèrent puissamment à faire reconnaître l'indépendance de cette ville par les empereurs d'Allemagne. Cette ligue triompha du redoutable Fréderic qui avait amené sept armées en Italie, dévasté presque tout ce beau pays et répandu des torrens de sang.

Fréderic assiégea Rome, Milan, Ancône, Asti, Pavie, Alexandrie, etc. Ce fut à Venise, en 1183, que cet empereur se réconcilia avec le pape; le traité de Constance termina cette guerre désastreuse.

de marbre blanc [1], ont certes un caractère spécial de beauté. Je me réfugiai à la chapelle souterraine de saint Charles que j'invoque avec amour pour tous les Charles et les Carolines chers à mon cœur; cette chapelle est d'une magnificence surprenante.

La châsse du saint est en cristal de roche, dont le cadre est garni de pierres précieuses, et orné de vermeil. L'autel et les supports de la voûte en argent massif, les lambris enrichis de bas-reliefs ciselés, d'un travail admirable, représentent les grandes actions de l'illustre pontife. Nous n'avons pu voir le corps du saint; il eût fallu une permission de l'archevêque; et notre très-court séjour nous ôte la possibilité de l'obtenir. Au chevet du chœur est placée la statue de saint Barthélemi; sa peau jetée sur ses épaules révolte la nature; mais on est pénétré d'admiration pour la force héroïque accordée aux martyrs. Cet édifice renferme plusieurs mausolées, tels que ceux du noble et vertueux cousin de saint Charles, le cardinal Fréderic Borromée; celui d'Athanase le Grand, des Visconti, oncle et neveu, évêque et archevêque

[1] Ils ont vingt-quatre pieds de circonférence, et quatre-vingt-quatre d'élévation.

de Milan, celui des marquis de Marignan, de la maison de Médicis, etc. etc.

Si le nom des Borromées est honoré des Milanais, celui de saint Charles est pour la chrétienté un objet de vénération universelle. Neveu de Pie IV, il fut, jeune encore, élevé sur le siége illustre de Milan. Dans ces salons magnifiques, où l'étiquette le forçait de recevoir les princes, il admettait toujours de modestes gens de lettres, des savans, des artistes, il avait même formé une académie où des questions religieuses, morales et littéraires étaient traitées et approfondies. Au concile de Trente, Charles se montra l'une des lumières de cette sainte et mémorable assemblée; et quand les articles réformateurs furent arrêtés, l'archevêque de Milan donna le premier un grand exemple; il réduisit sa maison au simple nécessaire, s'imposa à lui-même des austérités; il mit tant de fermeté et de vigueur dans l'exécution des vues du concile que bientôt la discipline et les mœurs furent rétablies parmi son clergé si peu exemplaire jusqu'alors. Suivant Botta, saint Charles fit pour la république chrétienne ce qu'autrefois avaient fait pour Rome les Curius, les Fabricius et les Catons. Il fonda plusieurs hospices et ce vaste

*

lazaret qu'admire toujours le voyageur. Saint Charles mourut en 1584, âgé de quarante-sept ans, et fut canonisé en 1610. Fréderic Borromée, fut le digne héritier des vertus et de la science de saint Charles. C'est à lui qu'est due l'admirable bibliothèque ambroisienne.

Maison resplendissante de renommée et d'opulence; moins somptueuse encore dans tes palais, que magnifique dans tes bonnes œuvres! Maison que la providence perpétue et favorise d'âge en âge pour l'honneur de la patrie et le soulagement de ses calamités, noble et sainte famille de Borromée, reçois mon hommage.

LETTRE QUATRIÈME.

BOLOGNE, 5 novembre.

« Qu'il est difficile d'être content de quel-
» qu'un ! » a dit La Bruyère. Pour moi, je trouve qu'il est plus difficile de l'être de soi-même. A l'heure qu'il est, je suis bien mécontente de moi, de mon peu d'empire sur mes regrets.

Enfin je reçois la lettre d'Alfred ; mes pauvres enfans pensent donc à moi ; ils ne me disent mot de leurs études ; ils savent pourtant tout l'intérêt qu'elles m'inspirent ; ils savent surtout combien je leur désire cette vertu douce, éclairée, bienveillante qui nous rend aimables aux yeux de Dieu et des hommes.

Parmi les établissemens dont Milan peut se glorifier, il ne faut pas omettre l'académie des beaux arts, fondée et enrichie par les Borromées, restaurée par les soins d'Antonio Busca, élève de Procaccini, languissant ensuite jusqu'à l'époque où Marie-Thérèse lui rendit son ancien éclat. Les dernières révolutions l'ont épargnée; elle est très-florissante aujourd'hui.

C'est là que j'ai admiré la *Prédication de saint Marc* à Alexandrie, tableau admirable de composition et de couleur. L'*Agar* du Guerchin, page sublime de l'Ecriture sainte, est d'une vérité déchirante; le visage de la belle esclave a un charme irrésistible; la tête d'Abraham est pleine d'une dignité austère et inflexible; celle de Sara est à demi détournée; et cependant le triomphe de sa jalousie irrite. Rien de plus ingénu que le petit Ismaël. Dans son *saint Pierre et saint Paul*, le Guide a merveilleusement exprimé les reproches que l'apôtre des Gentils adresse à saint Pierre. Mais quelle beauté divine dans ces *Fiançailles de la Vierge* par Raphaël! que de candeur dans les grandes paupières abaissées! que d'innocence dans l'attitude! quelle ineffable douceur dans

la physionomie et le geste de Marie ! Certes, il y a bien du charme et de la grâce dans les figures de jeunes filles et de jeunes garçons qui assistent à cette fête nuptiale ; mais ce n'est pas cette grâce céleste, divine, qui resplendit sur les traits des deux époux [1]. . .

. . . .

A l'extrémité de la route du Simplon aboutit le bel arc de triomphe que Napoléon voulait consacrer à la gloire de son armée. Cette noble construction que le conquérant a laissée inachevée, se continue par les soins de l'un des monarques qu'il avait vaincus et dépouillés.

J'ai visité avec le plus vif intérêt la vieille métropole de Saint-Ambroise, où tant de princes français, allemands, espagnols, etc. reçurent la couronne de fer. Tout y est frappant de vétusté ; le tombeau du saint est conservé dans l'église souterraine. C'est là que le magnanime Ambroise [2], persécuté par l'impératrice Justine,

[1] J'aurais pu nommer aussi les Garofalo, le Dominiquin, Holbein, Palma, Fra-Bartholomeo.

[2] Saint Ambroise était gouverneur de Milan. Lors de la mort d'Auxence, évêque arien de cette ville, un grand tumulte éclate parmi le peuple assemblé au sujet de l'élection d'un nouveau pasteur ; Ambroise s'efforce de l'apaiser ; nul ne

consolait les fidèles qui étaient venus partager sa prison pour mourir avec lui : le saint évêque voulut charmer par une douce et pieuse mélodie, les ennuis de ce triste séjour, ce fut alors qu'il introduisit l'usage du chant des psaumes; de ce chant qui dès-lors eut tant de charme pour le cœur d'Augustin. C'est là aussi que le futur évêque d'Hippone fut régénéré par les eaux du baptême. Ici enfin le grand Théodose, fléchissant sous le poids du massacre de Thessalonique, entendit avec un cœur contrit et humilié, comme un autre David, la sentence que prononça le ministre du Seigneur; et l'on se souvient avec admiration du passage de la lettre d'Ambroise à ce puissant empereur : « Je » n'aurai pas la hardiesse d'offrir le saint » sacrifice, si vous avez le courage d'y assister. » Il ne me serait pas permis de célébrer les » augustes mystères en la présence du meurtrier » d'un seul innocent; et comment le pourrais- » je devant un prince qui vient d'immoler » tant d'innocentes victimes? » Ainsi parlaient

résiste à son éloquence; un enfant s'écrie : « *Ambroise évêque*, » le même cri est répété par toute l'assemblée; le modeste gouverneur cherche un asile chez son ami Léonce; celui-ci le découvre à l'empereur Valentinien qui donne ordre de l'amener et de le consacrer.

et agissaient les Epiphane de Pavie [1], les Laurent de Milan, les Victor de Turin, les Séverin de Norique, les Honorat de Novarre, oracles des rois, protecteurs des peuples dans ces temps désastreux, unique consolation des opprimés, hommes héroïques!

Je préfère au maître-autel de Saint-Alexandre, tout revêtu de pierreries, un autel en marbre d'une forme élégante, tel que celui de Sainte-Marie de la Victoire, autre église d'une belle et noble architecture; les ornemens en sont bien plus agréables à l'œil : deux anges soutiennent le tabernacle élégamment construit en forme de temple antique. *Saint Charles communiant les pestiférés*, ouvrage d'Hyacinthe Brandi, et *saint Pierre délivré de prison*, par

[1] Saint Epiphane, père des peuples sous cinq souverains, et l'ame du gouvernement, fut envoyé en ambassade près de Théodoric avec Laurent de Milan, pour implorer le pardon général de la faction d'Odoacre. Ce grand prince, touché de la charité du pontife, le chargea à son tour de réclamer des Bourguignons un nombre considérable de prisonniers; le saint prélat s'associa Victor de Turin. Ils ramenèrent six mille captifs; non content d'avoir obtenu leur délivrance, Epiphane conjura Théodoric de leur accorder la restitution de tous leurs biens. Honorat, pendant la guerre d'Odoacre avec Théodoric, fortifia diverses bourgades pour mettre à l'abri des fureurs de la guerre une multitude de chrétiens. Beaucoup de forteresses furent bâties par des évêques, pour la défense de ceux qui se mettaient sous la protection de l'Eglise.

un élève de Salvator Rosa, sont les tableaux les plus remarquables. La façade de Sainte-Marie San-Celso est décorée de deux sybilles, sculpture de Fontana, de deux statues d'Adam et Eve, œuvre de Florentin à Lorenzi. L'intérieur d'un gothique moderné est embelli par plusieurs statues et tableaux. On y révère une vierge miraculeuse. Jadis cette église renfermait le tombeau du jeune et brillant Gaston de Foix qui fut à vingt-deux ans gouverneur du Milanais. Une ignoble vengeance trop commune chez les vaincus qui deviennent victorieux à leur tour, fit démolir ce mausolée, lorsque le cardinal de Sion rentra dans cette ville avec les Suisses.

Le palais royal somptueusement meublé par le prince Eugène Beauharnais, n'a de curieux qu'une fresque d'Appiani, célèbre peintre de l'époque; elle représente l'assemblée des dieux, et Napoléon sous les traits de Jupiter. Appiani, protégé d'abord par l'archiduc Ferdinand, fut pris en amitié par Napoléon qui lui fit faire les portraits de toute sa famille et les admirables fresques du palais. Frappé d'apoplexie en 1813, cet artiste tomba dans la misère, et mourut en 1818.

A Sainte-Marie-des-grâces, ancien couvent dévasté, *la cène* de Léonard de Vinci, cette noble représentation d'un sujet si sublime, est devenue presque méconnaissable par l'humidité et bien plus par les dégradations que commirent les prisonniers de guerre confiés à la garde des Français. Napoléon indigné fit évacuer cette salle, murer une porte, et poser la balustrade qu'on y voit aujourd'hui. Léonard de Vinci, tout à la fois poëte, peintre, sculpteur et mécanicien, fut honoré de l'amitié d'un de nos rois. Il ne nous est donc pas permis de revendiquer une portion de sa gloire? Si les souvenirs des sciences et des arts plaisent à l'imagination, il faut de l'héroïsme, du dévouement, ou de grandes vertus pour émouvoir les ames. Marignan a fait palpiter mon cœur, moins par le souvenir de la *bataille des géants* que par celui de François I.er qui fut armé chevalier par Bayard [1]. Pavie m'eût attendrie plus encore.

Nous couchâmes avant-hier à Plaisance, ville

[1] On aime à se rappeler les paroles d'un naïf enthousiasme, que Bayard dit à cette occasion : » Tu es bienheureuse, » noble épée, d'avoir à un si puissant roi donné l'ordre » de chevalerie; ma bonne épée, tu seras moult bien comme » relique gardée, et sur toute autre honorée. »

à laquelle je n'eusse pas, je t'assure, donné ce nom; c'est un véritable désert avec ses immenses rues. Le palais des anciens ducs est un beau, sombre et mélancolique monument du treizième siècle. Là encore les souvenirs ne manquent pas; ce sont les Farnèse, si diversement célèbres [1]; c'est Alberoni, ambitieux ministre qui joua un rôle tout à la fois brillant et odieux; c'est enfin la princesse des Ursins, fameuse intrigante cruellement mystifiée par Elisabeth Farnèse; M.me de Maintenon, amie de la princesse des Ursins, fut plus habile car elle fut irréprochable. C'est à Plaisance que la veuve et les fils de Pierre Candiano, massacrés par les Vénitiens, vinrent implorer la protection d'Adélaïde qui, ayant elle-même connu le malheur, devait être plus accessible aux infortunés. Cette même impératrice gouverna avec sagesse pendant la minorité de son fils Othon II, et par son ascendant et l'habileté de Théophanie, impératrice d'Orient, sa belle-fille, elle réprima les troubles que les princes allemands avaient excités.

[1] Le premier duc de Plaisance, Pierre-Louis Farnèse, se rendit si odieux par sa tyrannie qu'il périt, en 1547, victime d'une conspiration. Jean Anguissola pénètra dans la citadelle avec trente-sept conjurés et poignarda lui-même le prince.

Depuis Soto jusqu'à Bologne, c'est la Flandre et sa riche culture, ses gras pâturages; plus les guirlandes de la vigne mariée au chêne, au mûrier et au saule, emblême gracieux de la femme délicate qui embellit l'homme, son soutien. Ses pampres enlaçant deux beaux arbres ne seraient-ils pas aussi celui d'un faible enfant qui unit deux époux? De Milan à Bologne on traverse Marignan dont je parlais tout à l'heure, puis Lodi, souvenir plus moderne et non moins glorieux. J'ai vu dans cette ville une jolie église de Bramante. Nous franchîmes ensuite le Taro, torrent rapide et fort large. Bientôt on aperçoit le château de Castel-Guelfo [1], dont le nom se rattache à l'une de ces factions redoutables qui troublèrent si long-temps le repos de l'Italie.

[1] L'origine de cette faction et de celle des Gibelins date de l'an 1127; celle-ci dévouée à la maison de Franconie, appelée aussi Salique, tire son étymologie du château de Gueibelinga, dans le diocèse d'Augsbourg. Les Guelfes furent attachés à la maison de Bavière, dont plusieurs chefs successifs portèrent le nom de Guelfo, ou Well. Les deux Henri de la maison des Gibelins, ayant eu de longues guerres avec les papes, les Guelfes devinrent les défenseurs de ces derniers; de là advinrent ces deux désignations qui distinguèrent les partisans du pape et ceux des empereurs.

BOLOGNE, le 7 novembre.

Le 3, arrivés à Parme, vers deux heures, nous voulûmes employer le reste du jour à visiter plusieurs églises, et l'académie ornée des chefs-d'œuvre des meilleurs peintres. Le Parmesan [1], émule du Corrége, ravit par la grâce et la douceur de ses compositions. Je ne suis point encore initiée au charme de ces œuvres sublimes; je ne ferais que bégayer en présence de ces Raphaël, de ces Carrache, de cette magnifique descente de croix du Guerchin; enfin, surtout de cette vierge du Corrége, nommée *la madone de Saint-Jérôme*. Le saint anachorète est si sévère; la vierge est si belle; l'enfant si divin et la Magdeleine si tendre, si repentante : ces tableaux que les Français avaient enlevés, vont décorer une galerie commandée par Marie-Louise [2]. Une ville dépeuplée, une principauté qui ne vaut pas tel département de France; voilà pourtant le

[1] Francesco Mazzuoli.

[2] L'académie possède une collection d'antiquités découvertes dans les fouilles de Velleia, ville ancienne, détruite par un tremblement de terre.

refuge de celle qui occupa un moment le premier trône du monde.

Quand la cathédrale de Parme n'offrirait d'autre chef-d'œuvre que l'*Assomption* du Corrége, il faudrait pour ce seul motif y venir et s'y prosterner. Les tabernacles éternels sont ouverts; le ciel attend sa nouvelle reine; des légions de chérubins remplissent le firmament; des torrens lumineux de gloire inondent l'espace et couvrent d'une splendeur inconnue les visages des bienheureux. Le tombeau d'Alexandre Farnèse, ce grand capitaine, gouverneur des Pays-Bas, sous Philippe II; ceux des Sforce [1] qui remplissent une place si considérable aux quinzième et seizième siècles; la tombe des Carrache, remarquable par la fresque de la coupole du Corrége, regardée

[1] Jacques Sforce, chef de cette maison, né en 1369, était fils d'Attendulo, simple paysan. Une circonstance bizarre fut l'origine de sa grandeur. Il travaillait à la terre lorsqu'une compagnie de recruteurs vint à passer et lui proposa de l'enrôler; il voulut consulter le sort, et jetant sa pioche sur un chêne : « si l'arbre la retient, dit-il, Dieu me veut soldat; » elle y resta suspendue. Le paysan s'engage, devient *condottiere*, et sert tour à tour plusieurs souverains, avec la réputation d'un des plus vaillans capitaines. Son petit-fils disait à Paul-Jove, dans son palais de Milan : « Vous voyez cette garde, » cette pompe : je dois tout cela à la branche de chêne qui » retint la pioche de mon grand-père. » Il se noya en poursuivant l'armée d'Alphonse.

comme son plus bel ouvrage : telles sont les sépultures les plus remarquables de cette cathédrale.

Le beau théâtre Farnèse de Vignole, de forme ovale, peut contenir quinze cents personnes, sur quinze rangs de gradins; une galerie de colonnes, couronnée d'une corniche, enrichit la partie supérieure de ce monument copié presque entièrement sur les théâtres antiques. Rien de sombre comme le vieux et vaste palais Farnèse, construit en briques.

A Parme, il faut accorder un souvenir à ce généreux Pierre de Ressi, véritable chevalier sans peur et sans reproche, beau, brave, plein de respect pour les femmes; d'une pureté de mœurs sans exemple, d'une modération et d'une douceur que rien ne put altérer dans l'ivresse de la victoire. Le jeune Pierre fut fait prisonnier par Mastino della Scala; mais il échappa de sa prison et devint, en 1336, le commandant de la grande armée des Florentins et des Vénitiens; après d'éclatans succès à la prise de Padoue, il fut tué au siége du château de Monselice.

Nous passâmes à Reggio, ville insignifiante, et à Modène sans nous arrêter, comptant voir cette dernière à notre retour. Les chevaux nous ayant manqué, il fallut coucher à la Sommaggia, dans une mauvaise *locanda*. . . . .
. . . .

Les voyages, mon Ernest, ont bien leur côté aride; et M.me de Staël a raison de dire que c'est un des plus tristes plaisirs de la vie. Qu'il est pénible de se trouver dans des lieux où personne ne vous intéresse, où vous êtes étranger à tous ! Qu'il est pénible de n'entendre jamais le son d'une voix chérie, de ne rencontrer jamais un visage connu. Toutefois notre ami, le comte de St. M. me dirait que Dieu, *cet éternel ami de l'homme, ne lui manque nulle part; qu'après l'avoir trouvé dans une terre déserte, il le conduit par de longs détours, qu'il l'instruit, qu'il le garde comme la prunelle de l'œil* [1].

[1] Deutéronome XXXII.

LETTRE CINQUIÈME.

BOLOGNE, 8 novembre 1822.

Eh quoi, mon amie, les jours, les mois, les années peut-être vont donc s'écouler sans ramener nos délicieux entretiens, tendres épanchemens de l'amitié! cela est douloureux à penser. Adieu donc ce charme ineffable de tout se dire, adieu pour long-temps ce journal de nos cœurs si doux à raconter, plus doux peut-être à entendre. Ne compte pas, chère Cisca, sur une relation bien exacte; j'en suis incapable. Tant d'impressions se succèdent; tant de regrets surtout oppriment mon ame: j'ai plus de capacité pour admirer les beautés de la nature et des arts que pour les dépeindre. J'ai plus de force pour aimer mes amis que pour le leur dire.

Je me reproche de ne t'avoir pas écrit encore depuis que j'ai mis le pied en Italie; Italie !..

Sans respect, sans amour, qui peut toucher tes bords ?

Et pourtant, j'ai ressenti un serrement de cœur inexprimable, après avoir franchi le Simplon, imposante barrière qui me sépare de mon pays, de ma famille, de mes amis. Après tout, qu'est-ce que les prestiges de l'imagination à côté de la puissance du sentiment ? Cette terre classique, si fertile en grands hommes, retentissante d'exploits de tous genres; cette foule de poètes, de peintres, d'orateurs, de capitaines illustres qui charment ma mémoire, ne peuvent compenser la privation à laquelle je suis soumise. Plus jeune, plus vive, j'eusse éprouvé un enthousiasme sans mélange; mais aujourd'hui, languissante comme l'herbe des champs, je contemple tous les objets avec cette mélancolie qui forme le caractère habituel de mes pensées.

Le prince et la princesse Spada vinrent nous prendre en voiture, et nous menèrent d'abord au musée. Accoutumée à juger d'après mon ame, plutôt qu'avec la connaissance réelle

des arts, je dirai ingénûment mes impressions. La noblesse des têtes du Guide, la pureté des physionomies de Raphaël me ravissent; et le caractère de grandeur du Dominiquin subjugue mon admiration. J'ai peu vu encore de Titiens et de Tintorets.

Nous allâmes visiter la Chartreuse, autrefois rivale de celle de Pavie; ses vastes et beaux cloîtres étaient chargés de tableaux; une foule de tombeaux, de bas-reliefs, relatifs à l'histoire, en faisaient l'ornement. J'ai résisté, chère amie, aux instances du prince Spada qui voulait me conduire au spectacle. A Milan, mes émotions furent trop fortes, trop profondes; il m'a paru peu sage de prodiguer ma sensibilité à ces fictions exaltées et décevantes. Ah! si les passions, alors même qu'elles ont leur cause dans notre nature intime, exposent à tant de dangers et de malheurs, de quel remords ne doit pas être pénétré celui qu'un faux enthousiasme vient égarer!

Au lieu d'assister à ces divertissemens tout profanes, j'ai voulu vénérer le corps de sainte Catherine de Bologne, conservé ici depuis trois siècles; j'ai éprouvé, je l'avoue, quelque peine

à l'aspect de ces restes livides enveloppés de vêtemens somptueux. Ne trouvez-vous pas comme moi, que la tombe qui dérobe tout-à-fait le cadavre aux regards des vivans, est plus assortie à ce grand mystère de mort et d'immortalité ? Pourtant les corps des saints sont dignes de tout notre respect. A Dieu ne plaise que je puisse faillir à ce devoir. Pascal, si je ne me trompe, rappelle le pieux usage des premiers chrétiens, qui, pour témoigner leur vénération envers des frères morts en état de grâce, déposaient sur leurs lèvres la sainte Eucharistie, regardant ces corps comme des temples où le Saint-Esprit repose visiblement jusqu'à la résurrection. Ces cadavres qui révoltent notre délicatesse, sont plus vivans aux yeux de Dieu que nos corps pleins de fraîcheur et de beauté, parce que le péché, dit Pascal, en est banni, tandis que sa racine subsiste toujours en nous durant cette vie.

L'agonie de saint Joseph, par Franceschini, est une œuvre vraiment digne d'admiration; le mourant semble déjà être au ciel. Les conservateurs du musée vous montrent avec une fierté bien légitime, une élite des productions de Dominiquin, de Guerchin, de Carrache et

de Raphaël. Que dirai-je de la *Pitié* du Guide? La vierge est sublime de résignation et de douleur; l'attitude des anges exprime l'adoration la plus ardente. Saint Charles, saint Pétrone et saint Dominique, patrons de la ville, sont placés au bas du tableau. La langue n'a point de terme pour rendre tout ce que fait éprouver la vue de ce *Massacre des innocens*; il y a là une douleur de mère qui vous saisit, vous remue, vous déchire jusqu'au fond des entrailles. Une autre composition au-dessus de tout éloge est la *sainte Cécile* de Raphaël. Le ton énergique de l'apôtre *saint Paul*, appuyé sur son épée, révèle une étude approfondie de ses épîtres.

Au palais Marescalchi, parmi les tableaux dont il abonde, j'ai vu une ravissante création du Corrége. C'est Jésus-Christ dans sa gloire, rayonnant d'amour au milieu d'un groupe d'anges. On ne s'étonne pas que Bologne soit regardée comme la patrie des peintres, puisqu'elle donna le jour au Guide, au Guerchin, à l'Albane, au Dominiquin et aux trois Carrache, fondateurs de l'école bolonaise; Louis fut maître de ses deux cousins, Augustin et Annibal; la jalousie et l'humeur despotique

de celui-ci opprimèrent le doux et pacifique Augustin. Les inspirations du dernier, poétiques et gracieuses comme son ame, contrastent avec la vigueur du pinceau d'Annibal, plus en rapport avec son caractère.

Si Bologne aux abords rians, aux vertes collines parsemées de blanches *villas*, est maintenant surnommée la *grasse*, sa première célébrité fut toute intellectuelle, toute pacifique; une société libre de savans jeta à la fin du onzième siècle, les fondemens de l'université dont Alexandre III et Fréderic Barberousse furent les premiers protecteurs. En 1323, quinze mille jeunes gens se rassemblaient de l'Italie et de l'Allemagne pour en suivre les cours; mais un événement déplorable faillit faire perdre la prépondérance de cette université [1].

[1] Jacques Valence, jeune étudiant, osa enlever la fille d'un des plus fameux jurisconsultes, et porta l'audace jusqu'à défendre sa victime contre le père qui se mit à la tête du peuple pour l'arracher de ses mains. Ce coupable et infortuné jeune homme fut arrêté par le Podestat et condamné à l'échafaud; ses condisciples, exaspérés de ce juste et terrible châtiment, se retirèrent à Sienne, en jurant de ne rentrer à Bologne qu'après avoir obtenu satisfaction. L'ambition de Romeo Pepoli vint au secours de la jeunesse insurgée; il saisit cette occasion de courtiser le peuple qui tremblait de voir Bologne déchue par la perte de son université. Pepoli négocia le retour des insurgés auxquels le Podestat, par faiblesse ou par politique, adressa des excuses; il renonça même à toute juridiction et augmenta le traitement des professeurs.

Bologne qui avait été si puissante au treizième siècle, vit ensuite décroître sa population et son commerce; elle gémit plus encore sous la tyrannie du cruel Oleggio qui fit couler sur l'échafaud, le sang de cinquante citoyens les plus respectables et d'un grand nombre d'autres; elle se rendit avec joie au pape en 1360 [1]; les talens du légat Albernoz reconquirent en quatorze ans, la totalité du domaine ecclésiastique.

Les portiques qui bordent les rues rendent l'aspect de la ville moins animé, mais donnent au promeneur, avec l'agrément d'un terrain bien nivelé, un abri contre les ardeurs du soleil, et contre ces pluies qui, pour être plus rares dans ce beau pays, n'en sont que plus abondantes et plus impétueuses. Une des bizarreries qui frappe davantage le voyageur en arrivant à Bologne, ce sont les deux tours *degli asinelli*, et *garisendi*. Cette hauteur, si peu en rapport avec la largeur [2], produit

[1] En 1337, Taddeo Pepoli se fait nommer seigneur de Bologne, reconnaît la souveraineté du pape et lui offre un tribut de huit millions.

[2] Celle *degli asinelli* a plus de 300 pieds d'élévation, et ne penche que de 3 pieds hors de son aplomb; mais celle de *Garisendi*, qui n'a que le tiers de hauteur, incline de plus de 8 pieds.

un effet aussi disgracieux que la taille effilée et disproportionnée d'une femme; et cette inclinaison étrange, détruit le charme de régularité qui constitue la perfection. Le bon sens suffit pour démentir la supposition d'une combinaison architecturale; tandis que les commotions fréquentes, auxquelles ce pays est souvent exposé, expliquent bien plus naturellement ce singulier résultat.

Le concordat qui eut lieu entre Léon X et François I.er, fut arrêté à Bologne dans le fameux congrès où se traitèrent les intérêts des ducs de Milan, de Ferrare, ceux de la république de Venise. Charles-Quint y décida l'établissement d'Alexandre de Médicis, comme duc de Toscane. Ce prince fut sacré roi des Romains et de la Lombardie par Clément VII; quelques années après, en 1529, à Saint-Pétrone; car il n'osa recevoir cette couronne à Rome, que ses armées avaient si indignement saccagée. Sa puissance en Italie surpassait celle de Charlemagne et d'Othon; et ce fut l'époque de l'asservissement de cette belle contrée. On voit à Saint-Pétrone, le mausolée du cardinal Aldobrandi et la méridienne de Cassini, tous deux nés en cette ville.

Benoît XIV [1], né dans ses murs, suffirait à la gloire de Bologne; chéri de tous les souverains, il reçut du sultan même des témoignages d'estime; des connaissances profondes, un esprit orné, fin, délicat, relevaient encore, s'il se put, la piété de ce grand pontife.

A Saint-Paul, la décollation de l'apôtre, groupe en marbre blanc, fait honneur au ciseau de l'Algarde; et la cathédrale, bel édifice moderne, est décorée d'une fresque, chef-d'œuvre de Louis Carrache.

J'ai presqu'envie de jeter au feu ces feuilles de sibylle : je ne suis pas créée pour être guide; comment suivre mes allures vagabondes? la méthode me tyrannise; pardonnez-moi, chère amie; aimez-moi avec mes défauts, mes travers; s'il y a des vides dans mon intelligence, il n'y en a pas dans mon cœur. Voilà ma force et ma faiblesse. J'ai de plus un violent mal de tête, et ma plume court par la puissance de mon affection.

[1] Etant évêque, il écrivait un jour au pape Clément XIII, pour justifier un ecclésiastique de son diocèse, et terminait ainsi sa lettre : « Je prie tous les jours notre bon Sauveur » qu'il soit aussi content de son vicaire que je le suis du » mien. »

LETTRE SIXIÈME.

FLORENCE, 18 novembre 1822.

A chaque instant, cher Amédée, une affliction réelle vient nous enlever à ces douleurs imaginaires, à ces vagues rêveries si nuisibles au repos de l'ame. La gazette, qui m'apprend la mort de M.me de G. . . . m'a ramenée du pays des illusions, aux tristes réalités de la vie. Ainsi se brisent les plus doux liens; ainsi s'évanouissent les plus chères espérances. La mort semble toujours épier le bonheur pour le saisir et le frapper; deux époux marchaient ensemble sous un ciel pur et lumineux, et voilà cette rare félicité détruite. Tout est vain, tout est trompeur, si ce n'est aimer et servir Dieu. Ces réflexions sont bien sérieuses; elles

découragerajent de vivre, me diras-tu, mon cher enfant; non, il ne faut pas mépriser la vie, ce premier don du ciel; consacrons-la à tout ce qui est beau, honnête et religieux; alors la raison en appréciera les bienfaits, et la piété en émoussera les épines.

Je continue le journal de mon voyage depuis notre départ de Bologne.

A *Pietra Mala*, l'auberge est assez bonne; mais elle nous détournait de la route; j'eusse vu avec intérêt ces lieux où le fameux Pierre Saccone des *Tartati*, avec ses mœurs, ses habitudes barbares, son courage indomptable, faisait trembler tous les seigneurs des environs; véritable vautour qui de son aire escarpée fondait chaque jour sur une proie nouvelle. Mais nous fûmes obligés de nous arrêter à *Filigare*, village situé à peu près à la cime des Apennins. L'*osteria* était bien le réduit le plus disgracieux que j'aie vu. Je m'avisai de l'enfumer pour en neutraliser l'air méphytique; les lits étaient encore ensevelis sous les haillons;

Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêt.

Nous ne fûmes récréés et un peu réconfortés

que par le feu d'un âtre immense où pétillaient cinq ou six fagots amoncelés.

La descente des montagnes nous fit oublier ce mauvais gîte; une multitude de vignes et d'oliviers assombris quelquefois par le feuillage des ifs et des cyprès, anime un paysage varié de ruines d'églises et d'habitations semées çà et là. Florence repose au fond d'une délicieuse vallée; « des collines disposées en amphi- » théâtre forment sa ceinture; l'épi de Cérès, » le pampre de Bacchus et l'arbre de Minerve » lui prodiguent leurs trésors [1]. » Les dômes, les clochers se détachent de la verdure des arbres. Mille réminiscences historiques et poétiques essayaient de se faire jour du milieu de mes sensations confuses. Entre Pianoro et Loyano, apparaît le golfe de Venise; la route se développe en sillonnant une échelle de terrasses taillées dans les rochers et les précipices; enfin on est à Florence.

Nous descendîmes à l'excellent hôtel de Schneider, situé sur le quai de l'Arno, près du pont de la Trinité, où arriva la fatale

[1] Byron.

méprise de la *pie voleuse*. Bâtie sur les dessins d'Arnolphe de Luppo, la cathédrale *Santa-Maria del fiore* est d'un caractère architectural simple et énergique [1]; la hauteur, l'obscurité, la nudité et le désert de ce monument saisissent l'ame. L'empreinte du treizième siècle, époque de crimes et de vertus gigantesques, y est visible. Ce temple si vaste et si sombre fut le théâtre de l'assassinat de Julien et de Laurent de Médicis. Julien succomba; mais Laurent, blessé légèrement, tira son poignard et courut s'enfermer à la sacristie avec ses amis [2]. Les Pazzi, auteurs ou peut-être instrumens de cette horrible conspiration, furent mis à mort. Soixante-dix personnes périrent victimes, soit de la justice, soit de la vengeance du peuple. Par un exécrable sacrilége, la présence d'un Dieu plein d'amour devint le signal d'un forfait commandé par la haine.

On voit dans cet édifice les évangélistes de Donatello, trois grandes statues représentant la Trinité, par Bandinelli, et un groupe ébau-

[1] Le dôme fut commencé en 1298, incrusté en dedans et en dehors de marbre noir et blanc.

[2] Les bas-reliefs des portes de cette sacristie sont de Luc de la Robia.

ché de Michel-Ange, qui se distingue à peine derrière le grand autel, tant la lumière y est rare; la vierge pleurant à côté du Christ mort a cependant touché mon cœur. Vis-à-vis le tombeau de Marsile Ficin, interprète de Platon, se trouve celui d'un évêque, intrépide protecteur de ses ouailles. Le courage de ce prélat, nommé Antonio Orso et celui de son clergé, excitèrent le peuple à défendre la ville assiégée par Henri VII. L'extérieur de l'église est revêtu de marbres variés.

Le souvenir d'hommes illustres vient peupler en quelque sorte la place du dôme : on croit y voir les Guicciardin, les Ruccellai, les Pic de la Mirandole, les Politien, les Galilée, les Michel-Ange et les Machiavel. Dans une rue voisine du *baptistère*, subsiste encore la pierre sur laquelle venait s'asseoir Dante Alighieri [1]. Poète sublime, illustre banni, « il t'a fallu

[1] Dante Alighieri, né à Florence en 1261, se trouva à plusieurs batailles; fut quatorze fois ambassadeur et une fois prieur de la république : impliqué dans les factions qui divisaient sa patrie, banni, condamné à être brûlé vif, il mourut à Ravenne. La tardive justice des Florentins envers ce génie si sublime, ne put obtenir des habitans de Ravenne qu'ils leur rendissent ses précieux restes. Il est à remarquer que les hommes de lettres les plus célèbres en Italie au quatorzième siècle, tels que Dante, Boccace, Pétrarque, occupèrent des postes éminens dans leur patrie.

» délaisser ce que tu chérissais par-dessus tout ; » ce fut là le premier trait que te décocha » l'arc de l'exil ; tu as su combien est amer » le pain de l'étranger ; tu as éprouvé com- » bien l'escalier d'autrui est pénible à mon- » ter [1] ; » et pourtant tu trouvas dans l'exil des consolations dignes de toi ; un grand capitaine, le modèle des preux [2], se fit gloire d'être ton hôte ; la terre de France t'offrit un noble asile. Comment se fait-il donc que tu aies calomnié cette France hospitalière ; que tu aies versé le blâme sur la race vénérée de ses rois ? d'où t'est venue tant d'ingratitude ? Le patriotisme, ou plutôt un funeste esprit de parti l'a donc emporté sur la reconnaissance [3] !

[1] C'est Dante lui-même qui peint ainsi les ennuis de l'exil :

Tu lascerai ogni cosa diletta
Piu caramente : e questa è quello strale
Che l'arco dell' esilio pria saetta.

Tu proverai sì come sa di sale
Il pane altrui, e com' è duro calle
Lo scendere e 'l salir per l'altrui scale.

Il Paradiso. Canto xvii.

[2] Gaucher de Châtillon qui servit la France sous sept rois.

[3] Pour être équitable envers ce grand poète, il faut dire que l'amertume avec laquelle il s'exprimait sur la France, tenait sans doute à l'opinion où il était que Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, avait favorisé de tout son pouvoir le parti qui avait banni le Dante et qui l'avait ensuite

Le clocher ou *campanile* est une tour gothique, toute incrustée de marbre noir, rouge et blanc, merveille de Giotto : il faudrait, disait Charles-Quint, mettre ce beau monument dans un étui. Voici le *baptistère* que les vers de Dante ont immortalisé. « Peut-» être un jour, dit-il, ce poëme sacré auquel » le ciel et la terre ont mis la main, apaisera » la colère qui m'a banni de l'heureux bercail » où, faible agneau je dormais, après avoir » lutté contre les loups ennemis. Alors ma voix » sera plus grave, mon front plus auguste; » et véritable poète, j'irai ceindre ma tête du » laurier vainqueur, dans le même temple où » ma tête reçut les eaux vivifiantes du bap-» tême [1] ».

condamné à être brûlé vif. On sait d'ailleurs que Florence, sa patrie, ne fut pas traitée par lui avec plus de ménagement que la France.

[1] Se mai continga che 'l poema sacro
Al qual ha posto mano e ciel e terra
Si, che m'ha fatto per molt' anni macro,

Vinca la crudeltà, che fuor mi serra
Del bello ovile, ov'io dormii agnello
Nimico a' lupi, che gli danno guerra.

Con altra voce omai, con altro vello
Ritornerò poeta, ed in sul fonte
Del mio battesmo prenderò 'l capello.

Il Paradiso. Canto xxv.

La coupole est un chef-d'œuvre de Filippo Brunelleschi; et le baptistère, construit par la reine Théodelinde, est de forme octogone, sur les trois portes de bronze que Michel-Ange trouvait dignes de servir d'entrée au ciel. Les bas-reliefs d'Ugolini et de Ghiberti méritent une étude approfondie. Que de simplicité, de vie et de grâce dans ces compositions! la *création d'Adam et d'Eve* est pleine de poésie; la *résurrection de Lazare* est d'une grande vérité.

Voici la place de *Santa-Maria Novella*, où cent cinquante citoyens, les principaux Guelfes et Gibelins se donnèrent le baiser de paix en 1578. Les sentences prononcées contre ces derniers furent brûlées et leurs biens restitués. Un cardinal dont le nom m'échappe, fut l'auteur de cette réconciliation. L'église qui donne le nom à la place a été ingénieusement qualifiée par Michel-Ange, *la nouvelle mariée*. Croirais-tu que, durant les jours désastreux où la peste ravageait Florence, les femmes les plus brillantes se réunissaient dans une *villa*, pour écouter des lectures frivoles; étrange occupation à une époque où la foi et le repentir éclataient par des témoignages si touchans. Ce

fut alors qu'on vit Nicolas Capponi adresser à l'assemblée du grand conseil, qui éclatait en sanglots, un discours d'une véhémente éloquence, sur les causes du fléau [1] qui venait de désoler Florence ; à la fin de son discours, l'orateur se jeta à genoux devant tous ses collègues émus, implora la miséricorde divine et proclama Jésus-Christ roi de Florence.

La description de la chapelle consacrée aux Médicis te rappellera les *mille et une nuits*, par sa magnificence vraiment asiatique, qui donne la plus haute idée des richesses de cette maison. L'édifice est de forme octogone; de six tombeaux en granit, deux seulement sont terminés; celui de Cosme II, si passionné pour la gloire militaire, et celui de Ferdinand I.er, qui favorisa particulièrement les entreprises maritimes. Les autres mausolées attendent des statues. Les coussins en jaspe sont surmontés de couronnes d'or massif, chargées de rubis, de topazes et d'autres pierreries; la frise de la coupole est de lapis parsemé d'étoiles d'or; tous les murs revêtus de marbre.

[1] La peste parcourut l'Europe, et fit périr les trois cinquièmes de la population. La ville de Florence exerça alors la plus admirable charité.

Les armes des principales villes de Toscane sont représentées sur des mosaïques de Florence. L'ordonnance des pilastres de la plinthe est dans l'ordre suivant : granit de l'île d'Elbe, jaspe de Sicile, jaspe de Toscane, violet de Flandre, jaspe de Corse, cornaline d'Espagne. Adieu ; je m'endors en faisant cette brillante mais sèche nomenclature ; cela ne dit rien à l'ame, d'ailleurs :

» C'est l'heure où la nature un moment recueillie,
» Entre le jour qui tombe et le jour qui s'enfuit,
» S'élève au créateur du jour et de la nuit.

Et je vais avant tout prier Dieu de bénir ceux que j'aime.

FLORENCE, le 12 novembre.

A Saint-Laurent, encore des sépultures de Médicis. Qu'elle fut puissante cette famille qui donna six chefs à la république, trois papes à l'Eglise, deux reines à la France et sept souverains à la Toscane ! Une suite de gonfaloniers depuis la fin du quatorzième siècle jusqu'au milieu du seizième, avait déjà ma-

nifesté l'influence prépondérante d'une race célèbre. Plus d'un Médicis s'était signalé parmi les factions opposées au gouvernement [1].

Dans une chapelle de la Vierge, voici un tombeau en porphire, orné de bronze, où furent réunies les cendres de Pierre, Jean, Julien et Laurent de Médicis dit *le magnifique*, émule et protecteur des savans et des artistes. Arbitre de l'Italie, conseiller des rois, Laurent sut conquérir l'amour des nobles et celui d'un peuple turbulent.

Notre *cicerone* nous conduisit ensuite à la chapelle des princes, où se trouvent les mausolées de Julien et Laurent de Médicis. L'expression profonde et recueillie de la statue de ce dernier la fit nommer *pensée de Michel-Ange;* je ne m'en étonne pas; voyez la pose méditative de Laurent; elle commande le silence; on craint de le distraire. Les autres statues représentent le crépuscule, l'aurore, le jour,

[1] En 1360, un Médicis avait formé une conjuration contre la république; on en retrouve un second à la tête d'une conspiration, en 1397. Giovanni, père de Cosme, chef de la première maison de Médicis, siégea trois fois comme prieur de la république. La deuxième maison imposée par Charles-Quint en la personne de l'infâme et atroce Alexandre, commence en 1531 et finit en 1737 par Jean Gaston.

la nuit. A cette dernière se rattache une anecdote qu'il faut que je te rappelle ou que je t'apprenne. Michel-Ange, allant un jour revoir son ouvrage, trouva au pied de la statue le quatrain suivant : « Cette Nuit que tu vois » dormant dans un si doux abandon, fut tirée » du marbre par la main d'un ange. Elle est » vivante, puisqu'elle dort; éveille-la, si tu en » doutes; elle te parlera. » Le poète; car Michel-Ange pouvait être à la fois l'Hésiode et le Phidias de son siècle; le poète prit un crayon et fit cette réponse au nom de la Nuit elle-même : « Il m'est doux de dormir et » d'être de marbre; ne pas voir, ne pas sentir » est un bonheur dans ces temps de bassesse » et de honte; ne m'éveille donc pas; je t'en » conjure; parle bas. » Salvien gémissant à Marseille se serait-il exprimé avec une mélancolie plus touchante?

Je considérai à Saint-Marc, église presque toute de l'architecture de Jean de Bologne, le tombeau de Politien qui concourut à faire revivre en Italie les lettres grecques et latines.

Une des belles églises est celle du *Santo-Spirito*, dont l'architecture gothique est relevée

par une colonnade corinthienne; Giotto, Cimabué, Perugin, Masaccio, vous êtes là comme les précurseurs de Raphaël; c'est le naïf qui vient avant l'élégant et le sublime.

Les loges peintes par Vasari [1] occupent un local considérable au *Palazzo vecchio*, théâtre des assemblées tumultueuses de ces fiers républicains, Abbizi, Strozzi, Capponi [2]. Ses créneaux, son beffroi élancé, ses fenêtres avares de lumière, sa cour obscure et les cris de *liberta e popoli*, semblent encore frapper d'épouvante. La forme irrégulière de ce palais, fondé en 1278, a causé encore les dissensions de cette époque; on ne voulut pas que l'édifice

[1] Les faits les plus remarquables de Florence, soit république, soit soumise aux Médicis, y sont relatés. Au nombre des ouvrages qui embellissent ce palais on voit *Adam et Eve* de Bandinelli; et la *Victoire* de Michel-Ange, destinée au tombeau de Jules II à Rome; il ne put l'achever et ses héritiers en firent don au grand duc.

[2] Lorsque Charles VIII entra à Florence, il prit ses quartiers à la Casa Médicis. Quatre des principaux citoyens furent envoyés pour traiter avec lui; mais quand le secrétaire eut commencé à lire les termes insultans de la capitulation, le fier monarque s'écria qu'il allait faire sonner ses trompettes. Capponi, déchirant alors le traité, répondit : « Allez à vos trompettes et moi j'irai à nos cloches; » et il courut sonner le tocsin. Cette action audacieuse sauva la ville. Les habitans réglèrent eux-mêmes la capitulation et Charles sortit paisiblement de Florence.

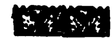
république, et parler enfin du fameux concile oecuménique de 1493, où fût traitée la réunion des Grecs et des Latins, sous le pape Eugène IV, ni mon érudition, ni ta patience ne sauraient y suffire [1].

Pendant ces mois qui vont s'écouler, les facultés de ton cœur, mon cher Amédée, se développeront; je ne serai point là pour veiller sur ta jeune ame; mais souviens-toi toujours que l'amitié, cet arbre de vie, se change en arbre de mort s'il porte de mauvais fruits, et qu'un sentiment n'est glorieux à inspirer, n'est honorable à éprouver, que lorsqu'il rend plus vertueux, plus délicat et même plus héroïque.

J'ai hâte de terminer cette trop longue lettre, mon enfant, et de la mettre à la poste avant même mon départ pour Pise. Dis à mon ami, le comte de St. M. . . ., combien je regrette de lui avoir fait mes adieux dans cet étourdissement de politesse qui glace le

[1] Je dirai seulement qu'en 1282, les Florentins établirent la forme du gouvernement qu'ils conservèrent jusqu'à la chute de leur république, en 1532; je veux parler de cette magistrature toute démocratique, composée de prieurs des arts qui représentaient chaque métier; à six d'entre eux fut confié le pouvoir exécutif.

cœur. Au milieu de ces réunions, en présence de froids étrangers, comment voulez-vous qu'on donne l'essor à ses sentimens affectueux, qu'on échange quelques-unes de ses pensées; qu'on se dise un adieu bien vrai, bien vif?



LETTRE SEPTIÈME.

PISE, 15 novembre.

Ma Laure, me voici donc jetée encore une fois sur une terre lointaine, privée des douces relations de famille; et de quelle famille; Oh! comme ces adieux sont encore présens à ma mémoire! Frères, sœurs, cousins, tantes, cousines, vous étiez tous accourus de loin pour me donner un dernier témoignage de votre tendre affection. Tous vous étiez avant moi au rendez-vous : et quand on me descendit de ma voiture dans cette cour d'auberge, quand je vous apparus pâle, chancelante, abattue, tous vos regards nageaient dans les larmes; vous vous disiez que je m'acheminais bien plutôt vers la mort que

vers ce midi vivifiant. Je pleurais avec vous, non sur moi, mais sur l'attachement ineffable qu'on me témoignait : j'étais heureuse d'être malade, fière de réunir autour de moi tant de cœurs aimans! T'en souviens-tu; l'hôtel suffisait à peine à nous contenir tous. . . . Ils sont bien à plaindre ceux qui s'en vont chercher, loin du foyer domestique, ou la fortune, ou la gloire, ou le plaisir; il n'y a plaisir, gloire, ni fortune qui vaillent les tendresses de la famille. Enfin il fallut se séparer, non pas encore de toi, ma chère Laure; car tu voulus me suivre plus loin; tu me vis défaillir dans cette église où j'étais entrée bien malgré toi; tu me suivis dans ce cimetière où j'allai m'asseoir sur une tombe fraîche encore; tu pâlis, tu frissonnas, quand, vaincue par le mal et ravie par une sorte d'extase douloureuse, j'enlaçai, de mes bras, la croix de fer qui surmontait cette tombe; et plus tard, lorsqu'après des maux inouis, après une année entière de souffrances, qui m'avaient privée totalement de la faculté de marcher, j'essayai de renaître, je te retrouvai encore. Appuyée sur ton bras et bénissant Dieu, il me fut enfin donné d'aller respirer de nouveau sous les frais ombrages de notre paisible solitude, de revoir ce soleil qui

depuis long-temps ne luisait plus pour moi, d'entendre encore le chant des oiseaux; je jouissais de tout cela comme un enfant en jouit : la convalescence en effet est une enfance recommencée.

Je t'écris de Pise, où nous comptions passer tout l'hiver; mais, à mon arrivée, des douleurs aiguës et la fièvre devenue plus forte firent craindre que la proximité de la mer ne me fût nuisible. Vacca a conseillé le séjour de Rome, si riche d'ailleurs en ressources de tout genre. Sa franchise désintéressée et son amabilité m'ont charmée; il m'adresse à un de ses amis de Rome; cette décision qui fait mon bonheur, je ne l'ai pas provoquée; mais tous s'effrayaient de notre isolement; ici, point de livres, point de société; à Rome, tout intéressera mon cœur et mon esprit, j'y retrouverai des compatriotes, et je serai dans la patrie universelle des chrétiens; *je me suis réjouie lorsqu'on m'a dit : nous irons dans la maison du Seigneur* [1].

De Florence jusqu'ici, mon amie, la route, souvent adossée aux montagnes, longe les rives riantes de l'Arno; des murs écroulés, des

[1] *Ps.* CXXI. 1.

tours en ruine attestent l'acharnement des discordes civiles; et, malgré mon horreur pour des tyrans tels que les Visconti à Milan, les Scala à Vérone, les Gonzague à Mantoue, les Beccaria à Pavie et les Eccelin à Padoue [1], qui doivent être signalés dans ces temps désastreux, je ne puis m'empêcher de remarquer que les maux qu'ils causèrent, n'approchent point des proscriptions, des carnages, des incendies, dont les républiques de Gênes, de Florence, de Pise, de Sienne, de Pérouse furent le théâtre.

On passe ensuite à Lastra, véritable chef-lieu de l'industrie des chapeaux de paille. On ne voit de toutes parts que des groupes de jeunes paysannes tresser, d'une main légère et tout en folâtrant avec leurs compagnes, ces nattes qui de là vont dans les villes se transformer en coiffures de la plus coquette simplicité.

En dépit de mes souffrances et des représentations de mes compagnons de voyage, je

[1] Plusieurs subirent la peine du talion : Jean Vignate, par exemple, fut mis dans une cage de fer, Gabrino Fondelo eut la tête tranchée par les ordres de Philippe-Marie Visconti, et Beccaria fut aussi arrêté par les ordres du même prince et fut massacré. Ainsi les terroristes en 94 etc.

visitai à Pise les monumens les plus intéressans, La cathédrale, du onzième siècle, a cinq nefs à plein ceintre, soutenues par soixante-quatorze colonnes de différens marbres; elle fut élevée par le courageux vainqueur des Sarrasins, Orlando, consul de Pise. Un célèbre concile s'y tint en 1409 [1]. Cet édifice est intérieurement couvert de fresques et de tableaux; j'y ai remarqué un admirable paysage : *Abel gardant ses troupeaux*, par Sogliani. Sur la voûte du chœur, une mosaïque représente notre Seigneur, la sainte Vierge et saint Jean, d'une grandeur colossale. Jean de Bologne a laissé l'empreinte de son génie dans un lustre en fer; mais surtout Nicolas et Jean de Pise, dans les quatre belles portes en bronze de cet édifice. On y voit le tombeau de l'empereur Henri VII [2], qui mourut d'une fièvre maligne, suivant tous les auteurs contemporains, et nullement empoisonné, comme l'assurent plusieurs protestans.

[1] On y déclara schismatiques, Pierre de Luna (Benoît XIII) et Ange Conrario (Grégoire XII); Alexandre V y fut reconnu. En 1511, lorsque Louis XII voulut assembler un conciliabule à Pise, les portes de la cathédrale furent fermées par ce peuple fidèle qui insulta les prélats et les força de se rendre à Milan.

[2] La prompte élection de Henri VII, de la maison de Luxembourg, s'explique par la crainte de voir rentrer l'empire dans la maison de France, par la domination de Charles de Valois, frère de Philippe le Bel.

De magnifiques obsèques furent une faible consolation au désespoir des Pisans. Ce prince était pauvre, mais d'un caractère généreux et chevaleresque; il abaissa et releva les princes italiens, domina les républicains, renversa leurs lois, imposa sans violence des contributions énormes; enfin, il réunit sous ses étendards des peuples auxquels il était étranger. Déclaré pour vingt ans seigneur de Gênes, il reçut la couronne de fer à Milan et fut sacré à Saint-Jean de Latran, en 1312. Villani fait de ce prince un bel éloge dans ces courtes paroles: *Jamais l'adversité ne le troubla; jamais la prospérité ne l'enivra.*

Quelle accumulation de monumens dans un aussi petit espace! Ici c'est un baptistère gothique et sa colonnade circulaire; à côté, le fameux *campanile torto* (tour penchée [1]), dont la légèreté est admirable; six étages de colonnes l'entourent en spirale, depuis la base jusqu'au sommet.

Il est à remarquer que les plus grands architectes du treizième siècle étaient Pisans:

[1] Ce monument a dix-neuf pieds hors de la perpendiculaire.

Nicolas de Pise, Arnolfe de Luppo, Andrea de Pise. Le premier modèle du goût toscan, de cette architecture mâle et imposante, fut le dôme de Pise; et à ce sujet, comment ne pas admirer ce treizième siècle, qui vit élever une foule de monumens d'utilité publique et de gloire nationale, les murs de tant de cités, les palais publics, les canaux, les temples, etc? L'architecture est donc le premier art qui reparut en Italie.

On parcourt avec respect cette ville déserte et silencieuse, comme on approcherait du tombeau d'un grand homme. En effet, il faut de gré ou de force vénérer l'héroïsme, la constance de ce peuple dans ses luttes contre les Maures, auxquels il enleva l'île de Sardaigne, en 1050; il faut admirer le zèle qui l'enflamma avec une nouvelle énergie en 1113, au discours éloquent que l'archevêque adressa le jour de Pâques à une nombreuse population accourue des campagnes environnantes, pour l'engager à une nouvelle croisade; ce fut aussi quelque chose de bien noble que cette rivalité de gloire qui exista entre Pise, Gênes et Venise, à l'époque de leurs expéditions à la terre sainte. Le cœur se serre au souvenir de la bataille

navale de Méloria[1] en 1284, dont la perte jeta la consternation dans la république; la mer fut couverte de casques, de lances, de boucliers, de flèches et surtout de cadavres. Les Pisans y perdirent trente-cinq galères, cinq mille hommes; on leur fit onze mille prisonniers; ce qui fit dire que c'était à Gênes qu'il fallait voir Pise. Les rues retentissaient de cris, de gémissemens; on ne voyait dans les temples que des femmes en deuil, qui toutes pleuraient la mort d'un père, d'un frère ou d'un mari. On partage l'enthousiasme du peuple pisan faisant retentir l'air d'acclamations et sonnant les cloches en signe d'allégresse, lorsque Pierre Gonbaciarti, chassé injustement par ses compatriotes, après avoir vu ses parens condamnés à mort, pardonne à ses ennemis, et jure la paix en rentrant à Pise, une branche d'olivier à la main. On est heureux de voir cet homme d'un si beau caractère, devenir chef de la république, après avoir sauvé la ville qui allait être surprise par le célèbre condottier Jean Howkwood, et gouverner avec une sagesse et une modération

[1] Le fameux comte Ugolino de la Gheredesca, qui s'était fait nommer capitaine-général de Pise, trahit sa patrie dans cette journée déplorable. Le châtiment qu'il subit plus tard fut tellement atroce qu'on oublia ses crimes pour maudire ses bourreaux.

alors trop rares. Mais pourquoi faut-il qu'une si belle vie ait été tranchée par le poignard d'un traître, Joseph Appiano, au moment où il terminait une de ces cruelles dissensions de famille, si communes dans ces siècles orageux? Un descendant de ce grand homme, lors du siége de 1406, traita secrètement avec Florence et livra sa patrie à des conditions honteuses, qui soulevèrent l'indignation de ses concitoyens. Alors finit l'histoire de la république pisane.

Arrivons au *campo santo*, vaste cloître composé d'arcades avec leurs piliers, colonnettes et ogives, assemblage de tombeaux et de bas-reliefs étrusques, grecs, romains, du Bas-Empire et de la renaissance. Les murs à fresques, du quatorzième et du quinzième siècle, semblent offrir aux voyageurs des feuillets de peinture, tantôt historiques, tantôt caprices d'une imagination fantasque ou religieuse. Toutes les familles illustres de la république déposaient les restes de leurs ancêtres au *campo santo* [1]. En voyant l'épitaphe *hic jacet Algarotti, sed non omnis* [2], qu'Algarotti, l'ami du roi de

[1] Ainsi nommé parce que les Pisans y apportèrent de la terre de Jérusalem sur cinquante vaisseaux.

[2] Algarotti tout entier n'est point ici.

Prusse, composa lui-même, on se demande si c'est un témoignage de sa croyance à l'immortalité, ou plutôt celui de son orgueil. Une tête de Michel-Ange, sculptée par lui-même, est de la plus admirable expression.

Sur la place de l'église Saint-Etienne, nous nous arrêtâmes devant la statue de Cosme II, ce *vassal* de Charles-Quint, sous lequel il reçut le titre de duc, après la mort du vicieux et abominable Alexandre Cosme, despote soupçonneux, lâche courtisan de Charles-Quint et de Philippe II, auxquels il prodigua ses trésors, ruinant l'agriculture et le commerce pour protéger les arts. La mort de ses deux fils est enveloppée d'un horrible mystère; l'un d'eux, peut-être, massacra l'autre et son père tua l'assassin pour venger la victime. La femme de Cosme, l'habile et sage princesse Eléonore de Tolède, mourut de douleur en apprenant cette épouvantable catastrophe.

De la tour d'Ugolin, il ne reste que l'emplacement; mais l'épisode où sont retracées avec une effroyable vérité, les angoisses, les tortures d'un père expirant de faim sur les cadavres de ses fils, morts de faim avant lui, est

épisode vivra dans la mémoire, tant qu'il y aura sur la terre des infortunés et des ames compatissantes.

A tout autre que toi, ma chère Laure, cette lettre paraîtrait bien aride : je ne parle ni de l'industrie, ni du commerce, ni de la société, ni des spectacles, encore moins de la politique. Des souvenirs historiques, des impressions, voilà mon cercle bien circonscrit : des impressions, fleurs des champs qui naissent sur ma route; des souvenirs, fleurs que la culture y fait éclore. Voilà les seules richesses que j'ai à t'offrir.

FLORENCE, le 15 novembre.

Nous voici revenus à Florence; nous ne sommes plus à l'hôtel de Schneider, encombré par cent voyageurs; la princesse Strozzi nous a indiqué le *pélican*, auberge voisine du palais Strozzi, beau monument du treizième siècle, dont la pesante structure ressemble à un bloc taillé; ces grilles épaisses, ces lourdes portes, ces créneaux témoignent des goûts et des besoins du temps.

Lorsque Florence était divisée entre les factions Gibelines et Guelfes, elles élevèrent des tours, fortifièrent des palais; mille petits combats eurent lieu dans ces rues, si paisibles aujourd'hui. Quatre lanternes que la famille Strozzi eut le droit de placer aux coins de son palais comme une récompense patriotique, sont encore là pour rappeler tout à la fois les services et la reconnaissance. Ce fut l'épouse d'un Strozzi (Clarisse de Médicis), femme ambitieuse, pleine de courage et d'intrigue, qui, blessée dans ses espérances maternelles, devint l'ame du parti qui chassa une troisième fois les Médicis de Florence. L'architecture toscane a un caractère tout spécial; ce ne sont ni les formes élégantes et pures du style grec, ni les formes fantastiques, aériennes, mystérieuses du genre improprement appelé gothique; c'est la forme poussée peut-être jusqu'à la lourdeur, mais offrant cette unité et cette noblesse qu'on regrette ne pas toujours trouver dans les constructions modernes. Adieu, le silence de ceux que j'aime m'afflige et me décourage : *ils m'ont oubliée et effacée de leur cœur comme si j'étais morte; je suis à leur égard comme un vaisseau brisé* [1].

[1] Ps. xxx. 15, 16.

LETTRE HUITIÈME.

FLORENCE, le 16 novembre.

Je m'éloigne chaque jour de vous, mon ami; mais la distance, non plus que l'âge et les événemens, n'affaibliront notre amitié, trésor incorruptible, *où la rouille et les vers ne se mettent point;* cette affection, inexprimable mélange d'estime, de confiance et de douce reconnaissance, ne peut subir d'altération. . . . Je vous adresserai la continuation de mon journal. La galerie de Florence mérite quelques détails; elle est composée de deux longs corridors [1], et d'un intermédiaire; les plafonds sont ornés de fresques et de tableaux, rangés

[1] Chacun de ces corridors a quatre cent trente pieds de long.

par ordre d'écoles et de siècles depuis l'an 1000. C'est une véritable histoire de l'art et de ses progrès qui intéresse le moindre connaisseur; le nom du peintre, l'année de sa naissance, celle de sa mort, aident la mémoire et évitent l'ennui des questions. On doit cette classification au chevalier Pulcini, qui a été directeur de la galerie et qui aimait les arts avec passion. Cette belle galerie cependant fatigue trop l'œil pour le satisfaire. Je distinguai une *Magdeleine*, par Carlo Dolce [1], avec ses mains croisées sur sa poitrine, ses regards au ciel. En examinant la série de portraits des peintres les plus illustres, exécutés par eux-mêmes, j'essayai de saisir les indices du talent sur les traits de ces hommes distingués. Je remarquai Léonard de Vinci à la longue barbe, à la physionomie grave d'un Pythagore; Vandyck avec sa moustache et son visage long et fier; Salvator Rosa au regard enflammé; et Rembrandt aux joues de bourgmestre.

Parlons maintenant de la *tribune*, salle octo-

[1] Carlo Dolce avait une ame tendre et religieuse. Le jour de son mariage, au moment où on le cherchait, on le trouva prosterné sur les marches d'un autel, dans l'église de l'*Annonciata*.

gone, éclairée par le haut; la coupole est revêtue de nacre de perles en compartimens, le pavé en marbre rapporté, les murs garnis de velours cramoisi. Je ne citerai ni la *Vénus de Médicis*, ni le *jeune Apollon*, de Praxitèle, ni les *lutteurs* et le *rémouleur*, vous les avez vus à Paris; nommons seulement le *David, vainqueur de Goliath*, de Donatello; *le Laocoon*, de Bandinelli, et le *Bacchus* de Michel-Ange. Pourrais-je ne pas rendre hommage à ces tableaux d'une sublimité d'invention, d'une perfection de peinture si étonnante? Je dois mentionner encore *Endymion endormi*, du Guerchin, digne du magicien de la peinture, l'*Epiphanie*, d'Albert Durer, ce type des artistes allemands, grand et simple, plein de religion et de génie; une *sainte famille*, de Michel-Ange, d'un pinceau fier et hardi, mais privée selon moi de la beauté de convenance. *Saint Jérôme*, de Ribeira, est au milieu de sa vallée aride, de ses rochers nus et chauves.

Le *saint Pierre*, de Lanfranc, est d'une ferveur extatique; la *sainte famille*, de Paul Véronèse, avec sainte Catherine, tenant une branche de palmier, doit être mise au rang des ouvrages du premier ordre; vérité par-

faite d'expression, énergie de coloris, voilà ce qui m'a frappée dans les portraits de Monfort et de Charles-Quint, par Vandyck. Quelle finesse de traits et de pinceau dans cette *Hérodiade*, de Léonard de Vinci ! La douceur du sentiment, jointe à la ravissante pureté de *la Vierge en Egypte*, du Corrége, fait regretter son défaut de naturel; cette draperie qui s'étend jusqu'à terre et qui sert à la fois de voile à la vierge et de lange à l'enfant divin, est posée d'une manière disgracieuse.

Me voici en face de la *fornarina*. Cette beauté, toute matérielle et toute vulgaire, n'a point d'attrait pour moi; je sais mauvais gré à Raphaël, dont la figure poétique décèle des goûts plus élevés, d'avoir été subjugué par l'amour de cette femme. Ah ! qu'elle était loin de sa pensée, lorsqu'il créa cette vierge, modèle de pureté, qu'il a fait descendre du ciel. Un portrait d'une dame florentine et celui de Jules II sont incomparables de style et de vie : de deux *saintes familles;* celle où le petit saint Jean joue avec un chardonneret est d'une ingénuité délicieuse; mais le tableau auquel je donnerais peut-être la préférence, est celui d'Andrea del Sarto; la vierge est élevée

sur un piédestal entre saint François et saint Jean l'évangéliste, tous deux debout; je la contemplai long-temps avec un plaisir inexprimable; ces têtes sont si pures! la vierge est bien la reine du ciel. Puissante protectrice des malheureux, elle commande le respect et l'amour; la vigueur du coloris n'en exclut pas l'harmonie : en Italie, on peut véritablement dire que le marbre, la toile et le bronze respirent.

La multitude d'objets antiques assemblés dans cette galerie m'interdit les détails; ces salles sont remplies de bronze, de bustes des empereurs, de trépieds, de sarcophages, de candelabres, de petits autels, camées, médailles, bas-reliefs. Apercevant une statue d'Auguste, qui harangue avec un rouleau de papier à la main, je me suis souvenu qu'Alfiéri disait que c'était le bras le plus éloquent de l'antiquité.

Je m'arrêtai surtout à la salle dite de *Niobé* : la disposition de ces belles statues détruit l'effet dramatique; on y voit toujours d'admirables expressions, mais cette unité d'ensemble qui formait une tragédie déchirante n'existe

plus. Niobé est d'une beauté sublime; les douleurs, les angoisses maternelles n'affaiblissent ni sa noblesse ni sa fierté. L'instinct de terreur et la confiance naïve de la plus jeune des filles qui se réfugie au sein de sa mère, sont exprimés admirablement.

Un vieux chanoine de la cathédrale de Paris nous accosta dans cette galerie, enchanté de rencontrer des compatriotes; à l'âge de soixante-quatorze ans, il a entrepris le voyage d'Italie avec l'ardeur d'un jeune homme.

Le nom du palais Pitti rappelle le noble repentir de son fondateur; Lucas Pitti fut du nombre des mécontens [1] qui ourdirent une conjuration contre Pierre de Médicis, fils de Cosme, premier chef de la république. Le projet des conjurés ayant échoué, ils s'exilèrent et demandèrent les troupes vénitiennes pour soutenir leur cause : Lucas Pitti seul refusa de prendre les armes contre sa patrie et revint à Florence, où il avait commencé à bâtir ce palais qu'acheva Léonore de Tolède, femme du premier grand duc. Les portiques

[1] On sait que le parti des Pitti s'appelait *il Poggio*; celui des Médicis *il Piano*.

sont de Barthélemi Amanati [1], peintre et sculpteur célèbre du quinzième siècle, auquel on doit aussi le pont si élégant de *la Trinité*. La massive architecture de cet édifice imprime au palais un caractère sérieux et triste; la façade est en losange; elle a trois rangs de grandes arcades les unes sur les autres. L'intérieur resplendit de marbres formant des parquets magnifiques. Je ne ferai qu'indiquer quelques tableaux pris au hasard dans cette riche galerie : des Allori ou Bronzino, admirables d'expression et d'harmonie, des Andrea del Sarto, des Raphaël, les *quatre philosophes* et un portrait de Bentivoglio par Rubens, des marines, des paysages de Salvator Rosa et de Claude Lorrain, les *trois Parques* de Michel-Ange, d'un caractère sévère et profond; enfin ce saint François, priant dans le désert, au milieu d'un paysage éclairé par la lune, est de la plus sublime expression; je n'ai vu tout cela qu'en courant; il faudra que j'y revienne.

Adieu, mon amie : La raison, je suis bien de l'avis de Mme Deshoulières, toujours impuis-

[1] La femme de cet artiste fut une nouvelle Sapho par ses talens, mais non par ses écarts. La sagesse de sa conduite lui valut l'estime de ses contemporains.

sante et sévère s'oppose à tout et ne triomphe de rien; elle empêche les sottises palpables : c'est là son *nec plus ultrà;* mais elle vous laisse à charge à vous-même, et souvent moins aimable pour les autres; elle rend misanthrope, défiant; elle signale partout les inconvéniens et ne donne pas d'aliment au cœur. Le mien est trop aimant pour subir son joug débile et glacé; il me faut la religion, une religion tout amour qui substitue aux sacrifices qu'elle impose des pensées élevées, des sentimens purs, des œuvres de dévouement.

LETTRE NEUVIÈME.

PÉROUSE, le 20 novembre.

DANS cinq jours, cher Ernest, nous foulerons la poussière de la ville éternelle. Vacca a prononcé; mes compagnons applaudissent à ce conseil; peut-être suis-je plus calme en ce moment; mais, ou je me trompe, ou ce calme ne sera pas de longue durée. On a craint le retour de mes crises de l'année dernière; à Pise surtout j'éprouvais des douleurs intolérables : où est, me disais-je, ce climat d'Italie si bienfaisant? Le froid, la pluie, le vent se succèdent tour à tour; à Florence surtout nous avons eu un déluge tel que j'ai cru que nous reverrions la fameuse inondation du 1.er novembre 1333, où les murs furent renversés, où tant de maisons

s'écroulèrent, où des villages entiers furent détruits.

Le soleil de la Provence m'a paru plus beau. Serait-ce partialité à l'égard de ma chère patrie? Je ne sais....; mes pensées sont encore tournées vers la France....; et comment l'Italie, avec ses arts, ses souvenirs, n'obtient-elle pas une affection de mon triste cœur?

Ce chemin de Florence à Arezzo est délicieux; culture admirable, maisons de campagne, villages, jardins, vignes, vallée de l'Arno, fraîches et riches plaines fécondées par la chaleur du soleil, tout devrait calmer mes douleurs, et me faire dire avec le poète :

« Et moi, quand le midi de ses feux bienfaisans
» Ranime par degré mes membres languissans,
» Il me semble qu'un Dieu, dans ses rayons de flamme,
» En échauffant mon sein, pénètre dans mon ame. »

Nous traversâmes l'Incisa, Frigilli, Montevarchi, petite ville fort peuplée, et la ravissante vallée de la Chiana. Trop fatiguée à mon arrivée, il fallut me mettre au lit. Je n'ai pu parcourir cette cité antique, patrie de Mécène, de Jules II, de Pétrarque et du fameux Concini, du peintre Vasari, et de cet Arétin aussi redoutable par le

fiel de ses satyres que méprisable par son cynisme éhonté. Les souverains de l'époque s'avilirent en lui accordant leurs faveurs, pour prix de ses adulations. Charles-Quint et François I.er lui envoyèrent une chaîne d'or, afin probablement de lier sa langue, comme Louis XI en avait donné une au vaillant Raoul de Lannoy, pour enchaîner, disait-il, son courage. Charles-Quint surtout combla l'Arétin de distinctions flatteuses ! Ce poète allant à sa rencontre, lorsqu'il traversait ses états de Venise, l'empereur le reçut à sa droite pendant un assez long trajet, et l'entretint familièrement. Honorer ainsi le vice, c'est insulter la vertu [1].

Près d'Arezzo, est le berceau de l'ordre des Camaldules que saint Romuald érigea au fond d'une solitude affreuse, alors nommée *Campo Maldoli*; mais la solitude n'est-elle pas toujours pleine de charme; l'ame innocente y goûte une paix inaltérable, et l'ame purifiée y répand sur ses erreurs de douces larmes et s'élève reconnaissante vers le Dieu qui a pardonné. La

[1] L'orgueil d'Arétin allait jusqu'à la folie. « Tant de seigneurs, écrivait-il emphatiquement, me rompent la tête avec leurs visites, que mon escalier en est usé, comme le chemin du Capitole par les roues des chars de triomphe. »

route d'Arezzo à Pérouse n'est pas moins intéressante.

Cortone, la plus antique ville d'Etrurie, apparaît sur une hauteur escarpée toute revêtue de vignobles et d'arbres fruitiers. L'illustre pénitente, Marguerite de Cortone, attache à ce lieu un souvenir de miséricorde et de sublime régénération. Douée de ces dangereux attraits, source de périls et souvent de fautes et de malheurs, Marguerite s'égara jusqu'au scandale. L'horrible spectacle du cadavre de celui qu'elle aimait, déjà la proie des vers, brisa ce cœur passionné d'une indicible douleur et le désabusa des affections humaines, comme il arriva plus tard à l'abbé de Rancé. Soudain Marguerite conçoit, exécute la plus généreuse résolution : un délai, une hésitation, pouvaient être suivis de retours funestes ; mais rien n'arrête, ne rebute cette ame ardente, devenue tout à coup héroïque. Puissance de la religion, lorsque les hommes sont inexorables, tu cicatrises les blessures les plus cuisantes ! L'infortunée, rejetée du toit paternel où son repentir l'avait ramenée, trouve un asile dans un monastère, où elle devient un objet de sainte admiration et un consolant modèle de pénitence.

On gravit ensuite la montagne de la Spelonca, et on arrive au bord du lac Trasimène si connu par la victoire d'Annibal, « où furent » renversées des légions entières, semblables à » une forêt déracinée par les vents furieux [1] ». La Gaule vient ici associer sa gloire à celle de Carthage : à cette bataille, un vaillant chef gaulois se précipite sur Flaminius, et perce de sa lance la cuirasse et la poitrine du consul. Au milieu d'un pays très-pittoresque, l'aspect hideux du hameau de Torricelli attriste les regards. Les habitans, tous pêcheurs, sont d'une indigence profonde ; et pourtant la campagne est si belle ! ! ! Les cœurs brisés qui palpitent sous le cachemire, les têtes ornées de perles et de diamans, mais fatiguées de soucis et de réflexions douloureuses, ne ressemblent-ils pas à ces pauvres villages dévorés au dedans et rians au dehors ?

Des aloès, des figuiers s'enlacent aux châtaigniers et aux vignes sauvages qui, malgré leur flexible faiblesse, servent toutefois de protection, d'appui à de plus faibles encore ; ainsi, harmonie partout, dans la nature physique comme dans l'ordre moral. Les hauteurs

[1] Byron.

sont semées de couvens, de forteresses et d'églises. Pérouse est bâtie sur une haute montagne d'où l'on jouit d'une vue admirable; le palais public paraît être du quatorzième siècle; on y voit encore de vieux murs étrusques, une citadelle imposante, et les fortifications du fameux Bracchio qui est inhumé à Saint-François; il naquit en cette ville, vers 1416, et l'asservit un moment. Cet illustre guerrier s'empara de Rome qui, pendant le séjour des papes à Avignon, était sans lois et sans administration; il la gouverna en bon souverain. Blessé mortellement à la bataille d'Aquila, il est fait prisonnier; la douleur de son armée fut inexprimable.

La cathédrale, avec sa charmante façade, est ornée de colonnes en marbre, et d'une *descente de croix* d'un triste intérêt; la beauté de ce tableau excita si vivement la jalousie des rivaux de Barrochio qu'ils l'empoisonnèrent. Les admirables fresques du Pérugino, ainsi nommé de Pérouse, où il reçut le jour, décorent les salles du collége de Cambio. Les unes représentent les grands hommes de la Grèce et de Rome; d'autres des sujets tirés de l'évangile. On admire aussi quelques anges de son illustre élève, Raphaël. C'est à Pérouse, en 1229, que le pape

Grégoire IX confirma le traité par lequel Jean de Brienne serait reconnu empereur de Constantinople, conjointement avec le jeune Baudouin dont il devait être le tuteur.

Pérouse eut, en 1361, son *Catilina*, Tribaldino de Manfrédini. Jean Paul Baglioni, seigneur de Pérouse, grand capitaine, mais tyran farouche, fut attiré à Rome où Léon X le fit exécuter, et Pérouse se soumit au saint siége, en 1522; et cependant les Baglioni rentrèrent dans leur patrie. Je ne sais où j'ai lu que le Pérousien était fier et emporté; le Florentin, grave, lent et opiniâtre; le Siennois, léger et inconstant; le Pisan, malicieux et rusé.

CIVITA CASTELLANA.

Arrivée ici de bonne heure, mon ami, j'acheverai mon informe journal; car demain, je le sens, Rome subjuguera mon ame et confondra tous mes souvenirs. Que dis-je? ne suis-je pas devenue trop étrangère aux idées toutes nouvelles, tout enchanteresses que peut offrir un séjour à Rome. Au pont Saint-Jean, nous

traversâmes pour la première fois ce fleuve historique et glorieux! mais le Tibre est bien moins majestueux que l'imagination ne le suppose. La couleur limoneuse de ses eaux me rappela une idée mélancolique et gracieuse de M. de Châteaubriand : « je me représentais, » dit-il, en regardant ses flots décolorés, une » vie commencée au milieu des orages; le reste » de son cours passe en vain sous un ciel » pur. »

Nous vinmes bientôt à Notre-Dame des Anges [1]. Belle et imposante architecture [2]; chapelles ornées avec beaucoup de goût. — La petite maison où le corps de saint François d'Assise fut placé après sa mort, attire surtout la pieuse curiosité des fidèles. Cet homme séraphique, d'une si noble et si poétique intelligence, phénomène du douzième siècle, devint le fondateur d'un ordre qui prit de rapides accroissemens. Bernardon était fils d'un marchand d'Assise; il reçut le nom de François, à cause de sa facilité à apprendre la langue française; son zèle pour la prédication l'ayant

[1] On avait trouvé dans ce lieu une image de la sainte Vierge, apportée, dit-on, par des anges.

[2] Ouvrage de Vignole.

entraîné en Egypte pendant la croisade de saint Louis, sa véhémente éloquence toucha le cœur du sultan Meledin.

Cette partie de terrain appartenait aux Bénédictins; cédée à saint François, il en fit le berceau de son ordre. Au même lieu, sainte Claire, fille d'une naissance distinguée, abjura les vanités du siècle, se revêtit de l'habit de pénitente et établit l'ordre austère des Clarisses.

Quand on a quitté Notre-Dame des Anges, la jolie petite ville d'Assise se présente située sur une colline. Bientôt après, on entre dans la vallée de Spolète, embellie par de gras pâturages qu'arrose le Clitumne aux rives fortunées, sur lesquelles paissaient ces beaux troupeaux célébrés par les anciens. Le Topino et le Maroggio fertilisent le vallon. A Foligno, ville très-commerçante, nous aperçûmes les ruines d'un ancien cirque. Trévi n'est qu'un village agréablement disposé en amphithéâtre. Sur la montagne près de Vine, se trouve un petit temple antique transformé en église aux premiers siècles du christianisme. Le 21, de bonne heure, nous étions à Spolète, où Auguste fut proclamé empereur. Le nom de cette ville

réveille le souvenir de ces ducs ambitieux et turbulens, qui déchirèrent l'Italie dans les luttes qu'ils eurent avec les ducs de Frioul. Toute course me fut interdite; aussi ne vis-je pas différens vestiges des temples païens, non plus que les débris de l'arc de triomphe d'Annibal et du palais de Théodoric. Au sortir de la ville, on aperçoit les restes d'un bel aqueduc que les uns disent du temps des Romains, les autres du temps des Goths; les antiquaires s'accordent souvent si peu; ils livrent les ignorans à une pénible incertitude. A gauche on voit une montagne charmante et plusieurs maisons d'ermites; au-delà, un pont joignant deux hauteurs et quelques ruines.

. . . .

De Spolète à Terni le pays est très-agreste. La route s'enfonce au sein de la montagne; la verdure noirâtre des sapins et des genévriers s'adoucit par les teintes délicates du feuillage du chêne et de l'orme. Le cri *bovi*, répété par nos postillons, fut suivi de l'arrivée de deux paires de boeufs qui furent attelés à nos voitures pour atteindre la Somma, point culminant de ce rameau des Apennins. Après avoir franchi ses sinueux revers, le chemin est resserré dans le défilé étroit de *Strettura*, et tout à coup, une

fertile et belle vallée s'étale sous vos pieds. Terni se glorifie d'avoir donné le jour à cet historien qui ne sera jamais surpassé en concision, énergie et profondeur. Te souvient-il que, lisant ensemble des passages de ce grand écrivain, nous partagions sa vertueuse indignation contre les vices et les tyrans, et regrettions qu'étranger et hostile à cette religion d'amour, qu'il voyait croître au sein des persécutions, Tacite décrivît toujours, avec une froide et barbare partialité, les cruautés inouies exercées contre les chrétiens.

Les environs de Terni sont couverts de chênes verts, de buis, de lauriers qui, surtout en hiver, produisent le meilleur effet; les arbres verts ne sont-ils pas le symbole de ces affections consacrées par le malheur? ils sont tristes, mais ne changent jamais.

Bientôt on rencontre la ville de Narni, patrie de l'empereur Nerva. Ses rues tortueuses et escarpées assombrissent l'imagination jusque-là toute enchantée. Une fois hors de ce lieu presque effrayant, le site le plus sauvage s'offre au voyageur qui descend le long d'une corniche pratiquée dans une gorge boisée. Un immense

abîme, au fond duquel coule la Néra, vous sépare des rochers et d'une énorme montagne couronnée de forêts impénétrables. Enfin nous disons adieu aux Apennins et nous traversons Otricoli. La solitude et le silence remplacent le mouvement et la vie de cette route surchargée jadis de temples et d'arcs de triomphe [1]. De l'Ombrie nous sommes entrés dans la Sabine. Un pont construit sous le règne d'Auguste et réparé par Sixte-Quint, mérite seul quelqu'attention.

Borghetto est dénué d'intérêt; à la porte de Civita Castellana, l'antique et célèbre Veïes, un autre pont, vraiment romantique, jeté sur la profonde et étroite vallée de la Friglia, captive les regards. La position de cette ville est fort singulière par le rocher, sur lequel elle est placée, et par ceux qui l'entourent et qui forment des espèces de fortifications.

Je suis au lit, bien souffrante, ne pouvant me procurer un verre de lait; car on n'en

[1] La beauté et la multitude de ces monumens firent croire à l'empereur Constantin, lorsqu'il vint la première fois à Rome, qu'au sortir d'Otricoli il entrait dans la capitale du monde.

trouve plus jusqu'à Rome [1]; mais qu'importe? demain à Rome! . . . *Cité de Dieu, on publie de vous des choses magnifiques.* . . . .

Adieu, mon Ernest; je me demande avec défiance si Rome fera sur moi toute son impression. L'atmosphère où j'ai vécu longues années n'a-t-il pas trop appauvri mon moral, et détruit l'harmonie de l'instrument? plusieurs cordes resteront muettes; mais peut-être mon imagination ressemble-t-elle à la chrysalide; le soleil de cette ville poétique pourra la faire éclore...... Adieu, mon frère; c'est à Rome surtout que je dirai comme Montaigne, lorsqu'il parlait de son ami, La Béotie: *hélas! nous estions de moitié dans tout; il me semble que je lui desrobe sa part.*

[1] A vingt-cinq lieues de Rome, on ne trouve plus de lait; les paysans ont des bœufs et des vaches pour les charrois; mais ils n'ont pas de vaches laitières et ne prennent jamais de lait.

LETTRE DIXIÈME.

ROME, 7 décembre 1822.

Me voici donc à Rome, mon cher Amédée ; à Rome, la ville par excellence, la ville éternelle où viennent aboutir les souvenirs de tous les temps, souvenirs religieux, souvenirs profanes, souvenirs de grandeur et de bassesse, d'abjection et de sublimité. L'aspect de cette cité célèbre, de ces lieux, théâtre de tant d'exploits et de crimes divers, me remplissait d'une inexprimable mélancolie ; et d'ailleurs, quand on songe à tout le néant de la gloire, et de quelle gloire, hélas, il y a bien de quoi refroidir l'enthousiasme. Le cœur est comme oppressé sous le poids de tant de siècles et d'événemens. Comment se fait-il que, séduit par l'éclat de

certains noms, on puisse souvent lire sans dégoût, sans indignation, ces annales d'un peuple toujours séditieux pendant la paix, féroce et impitoyable dans les victoires, barbare jusque dans ses plaisirs? Comment ne pas abhorrer ces maîtres du monde, esclaves de leurs propres fureurs?

A mesure qu'on approche de Rome, des campagnes plus désertes, plus arides, déconcertent le voyageur habitué à la richesse, à la culture et à la multitude d'habitations qui annoncent une capitale; mais combien j'aime cette solitude et ce silence aux environs de Rome! La main de l'homme des derniers âges semble avoir respecté le domaine de la poésie et de l'histoire. L'imagination parcourt sans entraves ces champs si vastes et si stériles; ces terrains incultes, peuplés de souvenirs et de rêveries. Le sillon de la charrue n'a pas effacé la trace des chars de triomphe; la vue d'élégantes demeures ne distrait pas l'esprit de ses graves méditations.

Les vicissitudes de Rome apparaissent ici : Rome naissante et pauvre, bâtie par un brigand, troublée bientôt par les crimes de Tarquin,

fière des vertus des Cincinnatus, des Camille et des Scipion; Rome d'abord livrée aux dissensions de ses patriciens et de ses plébéiens, prise ensuite par les Gaulois, victime de l'ambition des Gracques, des Marius, des Sylla, et de la rivalité des César et des Pompée, des Antoine et des Octave; paisible et heureuse sous Auguste, dégradée sous la domination de ses derniers empereurs, respirant sous les Titus, les Trajan, les Antonin; saccagée enfin par les barbares, et délivrée du fléau de Dieu par la vertu et le courage d'un de ses saints pontifes [1].

[1] Qui ne connaît le trait de la vie de saint Léon, délivrant Rome de la barbarie d'Attila? Luitprand marche sur Rome; Zacharie, à la tête du clergé et de quelques barons, s'avance au-devant du vainqueur. La majesté et la sainteté imprimées sur le visage du pontife, sa véhémente éloquence subjuguent le roi lombard; il se jette aux pieds de Zacharie, proteste de défendre le saint siége contre toutes les entreprises de ses ennemis; puis, sur le tombeau des apôtres, il dépose, en présence des chefs et des soldats, son épée, son bouclier et son manteau royal. Un exemple non moins sublime est celui de Martin I.er; instruit du projet que l'exarque formait de l'enlever, d'après les ordres de l'empereur Constant, le vieillard apostolique se fait transporter dans son lit, à Saint-Jean de Latran; mais la sainteté du lieu n'arrêtant pas la fureur des sbires, ils pénètrent dans cette basilique qui retentit de clameurs et du cliquetis des armes. Martin faible, languissant, réunit toutes ses forces pour prévenir l'effusion du sang et ordonne à son clergé de n'opposer aucune résistance. Le saint pontife demande seulement quelques-uns de ses

Ces souvenirs, ces réflexions me suivirent jusqu'à Ponte-Molle, à deux milles de Rome, où Constantin défit Maxime. Mon cœur, flétri jusque-là, se ranime à la pensée du plus merveilleux événement de l'histoire ecclésiastique. Là, Constantin vit flotter le labarum avec ces mots : *Tu vaincras par ce signe* [1]. Oui, me disais-je aussi, par la vertu de ce signe rédempteur, tu vaincras des tyrans plus redoutables que Maxence. Tous les jours encore, cette parole consolante retentit dans le cœur aux prises avec ses passions et fait toute sa force. Dès ce moment, la Rome des païens disparut à mes yeux ; je ne vis plus que Rome chrétienne, sa monarchie

clercs ; un cri général se fait entendre : *nous voulons tous vivre et mourir pour lui.* Les portes de Rome sont fermées afin d'empêcher la foule de le suivre.

[1] Eusèbe de Césarée, Lactance et beaucoup d'autres auteurs attestent ce miracle. Prudence, dans sa réfutation de Symmaque, présente le fait comme avéré. Rufin, Socrate, Sozomène, Théodoret le rapportent dans leur histoire ecclésiastique. L'arien Philostorge lui-même et Gélase de Cyzique consignent ce prodige dans leurs écrits. Je n'alléguerai pas les écrivains postérieurs ; mais le grand nombre de médailles sur lesquelles ces paroles sont gravées, l'arc de triomphe de Constantin, la forme du labarum, la fête de l'exaltation de la sainte Croix, toujours solennisée par les Grecs, constatent encore cet événement ; Eusèbe mentionne une croix d'or et de pierreries que Constantin ordonna sur le modèle de celle qu'il avait vue dans le Ciel, ainsi que d'une statue portant pour inscription, que l'empereur vainquit Maxence par le signe salutaire de la Croix.
(*Note de l'Éditeur.*)

éternelle, ses saintes pompes, ses pacifiques triomphes, avec la suite de ses vertueux pontifes, de ses courageux confesseurs. La religion de Jésus-Christ, avec sa puissance indestructible, son caractère de vie, vient relever, rétablir, conserver Rome succombant sous le faix de sa criminelle gloire et de ses trésors corrupteurs. Sa jeunesse se renouvelle *comme celle de l'aigle*. A l'avilissement, à l'infamie succèdent les célestes vertus des premiers chrétiens, l'héroïsme de ses martyrs, et la dignité paternelle de ses pontifes. Les arts viennent embellir la cité des grands capitaines; les peintres, les sculpteurs lui donnent une autre célébrité. Si Rome n'est plus la maîtresse du monde, l'univers est libre.... Que dis-je? Rome est encore Rome, et son empire tout spirituel est impérissable.

Cher Amédée, tu voudrais des détails; et je m'égare dans mes pensées; tel est l'effet rêveur de cette cité historique; d'ailleurs mes souffrances m'épuisaient; je distinguais à peine les objets, lorsque nous entrâmes par la belle porte *del popolo*, immédiatement contiguë à une place ornée de deux jolies églises [1] et d'un

[1] Elevées par le Bernin, lorsque la reine Christine vint s'établir à Rome.

obélisque [1] qu'Auguste fit venir d'Héliopolis, et où aboutissent trois grandes rues. Arrivés à la *dogana*, jadis temple d'Antonin et de Faustine, je me trouvai mal. La pitié des douaniers nous épargna la visite de nos voitures. Bien malgré moi, en dépit de mon impatiente curiosité, je fus obligée de me coucher.

Le lendemain, avant midi, je portai à Saint-Pierre mon premier hommage; à la vue de cet imposant édifice, si beau de grandeur et d'élégance, mon cœur battait de je ne sais quelle attente impossible à décrire. Immobile sur le parvis du temple, j'écartai respectueusement le rideau qui en dérobe l'intérieur. La présence de la divinité est si manifeste dans cette auguste enceinte que le besoin de s'anéantir et d'adorer se fait impérieusement sentir. La majesté et la hardiesse de cette prodigieuse conception du génie vous accable; j'étais comme ce pélerin dont parle Dante, « qui, transporté de joie à » la vue du temple, objet de ses vœux, le » considère sous toutes ses faces, en bas, en » haut, afin de pouvoir le décrire à son retour

[1] Sixte-Quint le fit déterrer du grand cirque où il était enfoui.

» dans ses foyers [1]. » Noble architecture, ensemble harmonieux de proportions, enchantement des arts, tout est là. Néanmoins, si j'ose le dire, lorsqu'enfin j'errais au milieu de cette multitude de chefs-d'œuvre, mon enthousiasme sembla diminuer au lieu de s'accroître.

A Saint-Pierre, les mausolées décorés d'admirables statues parlent trop de la créature et trop peu du Créateur. La religion ne perd-elle pas ici quelque chose de son caractère grave et solennel? A quelques exceptions près, ces tombeaux n'expriment que vie; la grâce de leurs ornemens, au lieu d'inspirer d'austères pensées sur le néant de la gloire, retracent les grandeurs du siècle. J'aime mieux comme enseignement funèbre, ces tristes et raides sarcophages sur lesquels l'immobilité et le froid de la mort sont exprimés par des angles aigus, des arêtes vives, des lignes droites, caractère propre aux êtres privés de la vie. Trop de

[1] E quasi peregrin che si ricrea
Nel tempio del suo voto riguardando,
E spera già ridir com' egli stea,

Si per la viva luce passegiando
Menava lo gli occhi per li gradi
Or su, or giù, ed or ricirculando.

magnificence entraîne la mobile imagination de l'homme heureux et oppresse l'infortuné.

Une anecdote concernant la reine Christine me fit remarquer surtout le tombeau d'Alexandre VII ; cette reine admirant beaucoup la statue de la vérité, du Bernin, « Dieu soit béni, dit un cardinal qui l'accompagnait, « que votre » majesté fasse tant de cas de la vérité qui n'est » pas toujours agréable aux personnes de » son rang. — Je le crois bien, répondit-elle, » c'est que toutes les vérités ne sont pas de » marbre » ; et moi, comment penses-tu, cher Amédée, que j'aime la vérité ? je l'aime de feu.

Il est juste d'offrir à Dieu le tribut des arts et du génie ; à Saint-Pierre, la foi se ravive ; là on est forcé de croire en Dieu, parce que Dieu s'y révèle dans tout son éclat ; mais l'amour qu'il inspire sera plus tendre, la confiance aura plus d'abandon sous les sombres arceaux de la cathédrale de Reims dont le jour mystérieux cache mieux les pleurs et semble protéger la faiblesse ; ma disposition intérieure peut avoir du reste quelque influence sur cette manière de juger. Je n'ai plus, je crois, la faculté de jouir des arts pour eux-mêmes ; mon ame

réclame un autre aliment; il faut pour moi que dans ces belles productions il y ait toujours vertu ou infortune, et, mieux encore, l'une et l'autre à la fois.

Je n'ai rien dit de la magnifique coupole, création sublime qui charme et confond l'intelligence : c'est, comme on l'a dit, le Panthéon posé dans les airs par Michel-Ange. L'intérieur revêtu de mosaïques représente la cour céleste. Indiquerai-je seulement la profusion de marbres, de statues qui décorent ce temple? Mes regards se reposaient tour à tour sur les autels et les mausolées, puis sur le dais magnifique que soutiennent des colonnes torses en bronze, chargées de feuillages et d'enfans gracieux. Après trois heures et demie passées dans cet immense édifice, une fatigue excessive m'obligea de me mettre au lit : j'en pourrais dire autant aujourd'hui; la longueur de ma lettre m'épouvante, et je n'ai rien dit encore.

Adieu, cher Amédée; le timbre seul de Rome et mon ardeur à t'écrire valent mille tendresses.

19 décembre.

Qu'ai-je dit? Oh non! une église gothique n'excite pas une piété plus ardente que Saint-Pierre. Je l'ai revu; le soleil était voilé, le jour nébuleux, tout se taisait dans ce vaste temple; le bruit des pas et des conversations n'en troublait plus le silence. On venait de donner la bénédiction; un nuage d'encens obscurcissait cette majestueuse coupole; je me livrais à une vague mélancolie et semblais m'abreuver d'admiration; les marbres, les statues, les dorures n'étant plus éclairés d'une vive lumière, n'éblouissaient plus mes yeux. L'impression était une, par conséquent, forte et intime; je ne voyais que Dieu, recevant mes hommages, écoutant mes vœux et mes douleurs. J'y retournai entendre la messe le dimanche; nouvelle et profonde émotion. Le chant divin, l'harmonie des orgues, le mouvement de la foule, semblable aux flots de la mer, berçaient pour ainsi dire mon cœur, en la présence de l'Etre seul immuable, environné des incessantes agitations humaines.

Hélas ! nos lettres ne nous ont pas été renvoyées de Pise ; hâte-toi de m'écrire ; car sur le sol des augures, j'incline à la superstition. Donne-moi beaucoup de détails ; l'amitié est jalouse même d'un iota ; tu connais assez ma tendre affection, et tu ne mets pas en doute mon intérêt inépuisable pour tout ce qui concerne les êtres que je chéris. Se fatiguer de tout savoir, c'est aimer faiblement ; et, je le pense, tu n'as pas à craindre de ma part ce genre de lassitude.

LETTRE ONZIÈME.

ROME, 22 décembre 1822.

Je ne puis tarder davantage, ami vénérable, vous qui, au milieu de la ruine de mes facultés, conserverez toujours cette place unique qu'aucun autre ne profanera, je ne puis tarder, dis-je, à vous initier aux impressions que je reçois dans la cité sainte. Chaque objet éveille ma curiosité; j'aime les débris des temples païens si élégans, si solides; mais l'attrait de leurs souvenirs ne me captive guères. La magie de certains noms, Tibre, Capitole, Forum, Colysée, est impossible à rendre; quel prestige, même après tant de siècles! D'ailleurs la vérité, remplaçant partout l'erreur, notre culte si pur, succédant aux fêtes profanes, aux pom-

peuses et bizarres cérémonies du paganisme; tout fait ressortir ces temps de grande, mais triste mémoire.

Ici les pierres parlent; elles émeuvent; il n'y a guère d'église qui n'emprunte de quelque tradition, de quelqu'événement, un caractère auguste, lors même qu'elles sont dépourvues de l'intérêt attaché à l'antiquité. Il en est beaucoup qui se sont élevées avec les ruines ou sur les fondemens des temples de Jupiter, de Minerve, de Bacchus. Mais il faut préciser, mon excellent ami; et quelques spécialités vous feront peut-être plus de plaisir. La basilique de Saint-Pierre fut bâtie sur l'emplacement des cirques et des jardins de Néron. Dieu avait permis que le sang de dix mille chrétiens coulât sur ce terrain, comme pour cimenter la pierre angulaire de la chrétienté, et la consacrer d'avance par un immense holocauste. Lorsque, dans mon enfance, je frissonnais au récit de ces cruelles persécutions, je n'espérais pas en parcourir un jour le théâtre.

Vous aurez vu dans ma lettre à Amédée, non une description topographique de Saint-Pierre, mais la peinture fidèle de ce qu'inspire

ce prodigieux monument. A vous, homme grave et très-religieux, je citerai quelques-uns de ces mausolées : ceux des derniers papes du nom d'Innocent, qui, par leurs démêlés avec la France, fixèrent mon attention. Innocent XI, Innocent XII eurent de longs différends avec Louis XIV, au sujet du droit de régale, des franchises et des libertés de l'église gallicane. Le premier était d'ailleurs un pontife plein de charité et de désintéressement ; le second fut vénéré par ses vertus et sa prudente sévérité à réprimer les abus. Innocent XIII eut des contestations avec l'Eglise de France, sous la régence du duc d'Orléans. C'est ce pape que Lalande appelait le meilleur des souverains de son temps.

Les prisons mamertines, ouvrage d'Ancus Martius, après avoir renfermé Persée, le dernier Siphax, cet infâme Jugurtha et les complices de Catilina, furent sanctifiées par la présence de saint Pierre et la conversion de ses deux gardes, saint Protais et saint Martinien. Le prince des apôtres les baptisa dans la fontaine de cet humide et obscur souterrain ; nous voulûmes y descendre ; on y voit la table où le Saint mangeait et la pierre qui lui servait

de lit ; il existe aussi une tribune, où s'agenouillent journellement nombre de dévots. Souvent sur les parois de cette petite chapelle, des billets sont affichés ; nous ne pûmes lire sans émotion la prière d'une femme recommandant à la piété des fidèles la conversion de son fils.

C'est là enfin que fut jeté Eudore ; c'est là que, pour commencer son sacrifice, il reçut la nouvelle de la mort de sa mère ; c'est là qu'il traça pour Cymodocée, la compagne de ses combats, cette admirable lettre, ces lignes ravissantes de tendresse apostolique. . . . Mais, ô puissance du génie ! j'ai cru un moment qu'Eudore avait réellement vécu, qu'il était au nombre des bienheureux.... Je croyais avoir puisé ce souvenir dans les actes des martyrs.

Ici, c'est le martyre d'un généreux confesseur de la foi ; là, un ancien oratoire, retraite des premiers chrétiens à l'époque des persécutions ; plus loin, la maison qu'habitèrent saint Paul, saint Luc et saint Martial, consacrée depuis par l'érection de l'église de *Santa-Maria in via lata*. Ah ! combien est supérieur le sentiment qu'inspire la vue de ces lieux sacrés, à la stérile

admiration qu'on éprouve en face de ces obélisques, fruits des conquêtes romaines, de ces arcs de triomphe, de ces colonnes, de ces temples élevés en l'honneur des généraux, des princes et des divinités fabuleuses.

Serviteurs fervens de Marie, nous visitâmes d'abord la plus considérable des églises vouées à son culte. L'intérieur de Sainte-Marie Majeure est orné des colonnes du temple de Junon-Lucine; il ravirait au premier aperçu si le plafond monotone, composé de caissons dorés, n'en diminuait, à mon avis, le caractère religieux [1]. Un baldaquin, appuyé sur quatre colonnes de porphyre, protége l'autel formé d'une belle urne également en porphyre; d'un côté est la chapelle de la Vierge, d'une magnificence éblouissante de marbres et de dorures. Les fresques du Guide et autres peintres, les

[1] Jean Patrice et sa femme, tous deux d'une famille illustre de Rome, n'ayant point d'enfans, firent vœu de consacrer toute leur fortune à la gloire de la sainte Vierge. Ils la conjurèrent de vouloir bien leur faire connaître l'œuvre qui lui serait la plus agréable. Le 5 août, époque ordinaire des grandes chaleurs, Jean et sa femme furent avertis en songe qu'ils verraient à leur réveil, couvert de neige, l'endroit où ils devaient bâtir une église dédiée à Marie. Le lendemain, Patrice soumit au pape Libère sa vision; celui-ci déclara avoir eu la même révélation; ils se rendirent sur la colline, où l'on commença le somptueux édifice de Sainte-Marie Majeure.

mausolées de Clément VIII, ce pape d'une équité et d'une bonté tant louées, et celui de Paul V [1] en complètent la splendeur. L'événement le plus mémorable du règne de ce dernier pontife fut le terrible interdit lancé contre la république de Venise qui dut à l'intervention de notre bon Henri la levée de ses censures.

La chapelle du Saint-Sacrement, non moins somptueuse, conserve le tombeau de Sixte-Quint et celui de Pie V tous deux tant décriés par les philosophes; au dernier surtout, que l'église a mis au rang des saints, ils prodiguent l'insulte, à cause de son zèle ardent contre les hérétiques. Deux autres mausolées embellissent encore cette basilique : celui de Nicolas IV, qui mourut de chagrin de la prise de Candie, à la défense de laquelle il avait inutilement consacré la majorité de son revenu, et celui de Clément IX, médiateur du célèbre traité d'Aix-la-Chapelle.

Je préfère au luxe, à l'élégance de Sainte-

[1] Sous ce pontificat, les Nestoriens chaldéens rentrèrent dans le sein de l'Eglise. Jamais peut-être le sacré collége ne réunit tant de savans illustres; Paul donna le chapeau de cardinal à Baronius, Bellarmin, Tolet, d'Ossat et Duperron.

Marie Majeure, la majestueuse simplicité de Sainte-Marie des Anges. Elle est en croix grecque, précédée d'une jolie rotonde (ancien chauffoir) où je me repose, en admirant huit colonnes de granit d'Egypte d'une énorme circonférence. Michel-Ange, voulant exhausser le terrain à cause de l'humidité, fut obligé de les enfouir à leur base. Puis j'allai contempler deux chefs-d'œuvre, l'un du Dominiquin : le *Martyre de saint Sébastien* percé de flèches dans le cirque de la voie Appia ; l'autre, la *Présentation au temple* par Romanelli. Il faut aussi citer la *Méridienne*, une des plus célèbres, dit-on. J'ignore pourquoi. Sais-je la gnomonique ?

Cette église possède les mausolées de Carle Maratte et de Salvator Rosa, peintres de talens et de caractères si divers. Ainsi, l'amabilité et la noblesse des vierges de Carle Maratte révèlent sa douceur; les compositions âpres et tragiques de Rosa racontent son orageuse existence. Le cardinal Alciat, jurisconsulte distingué, maître de saint Charles et de Pie IV, a son tombeau à Sainte-Marie-des-Anges. François Alciat, qu'il ne faut pas confondre avec deux autres jurisconsultes de la même famille, a été nommé par Muret, *ornement du siècle*, *soutien*

des lettres, véritable modèle de vèrtu et d'érudition. L'abbé M. . . . rappellerait ici que le pape Pie IV, de concert avec ce grand cardinal, eut la gloire de terminer le concile de Trente, et d'établir les séminaires qui firent refleurir les vertus sacerdotales dans toute leur pureté. J'aime à citer, en preuve de la mansuétude des successeurs de saint Pierre, le refus que fit Pie IV d'excommunier la cruelle Elisabeth d'Angleterre [1]. Mes sentimens catholiques me portent à défendre la cause des papes, trop souvent attaquée avec les armes de l'ignorance et de la mauvaise foi. Si quelques-uns ont mérité le blâme de l'historien véridique, que celui-ci remplisse ce devoir pénible envers la postérité; pour moi, il m'est plus doux de recueillir les témoignages glorieux à leur mémoire.

J'oublie que je suis encore à Sainte-Marie

[1] Saint Grégoire, qui était parvenu à extirper l'arianisme par la seule force des traités, ne cessait de recommander aux évêques une sage tolérance. L'un d'entre eux ne voulait pas permettre aux Juifs de s'assembler. « Pour ramener les infi» dèles, lui écrivait-il, il faut employer la bonté, la douceur » et la persuasion; les menaces et la terreur ne feraient que » les éloigner. » Le pape Clément IV reprochait aussi à saint Louis la sévérité de ses lois contre le blasphème et le priait instamment de les adoucir.

des Anges. Michel-Ange, à quatre-vingt-huit ans, forma cette église de la grande salle des thermes de Dioclétien. Dans cet édifice, la pose d'une statue de saint Bruno est d'une gravité touchante; et la tête, doucement inclinée, exprime le recueillement du pieux cénobite.

Adieu, mon ami; le séjour de cette contrée historique et poétique, loin de vous éloigner de mon souvenir, vous y ramène sans cesse. Que j'aimerais à vous voir ici, vous, moraliste aimable, philosophe chrétien; à recueillir les pensées graves, les sentimens élevés qui jailliraient de votre ame, en présence des merveilles qui nous environnent. Hélas! l'époque de notre réunion est encore bien incertaine.

LETTRE DOUZIÈME.

ROME, 27 décembre 1822.

Le bon prince Spada nous a trouvé un logement au midi sur la place d'Espagne. Je me dis tristement : ils n'ont pas en France un soleil aussi beau. — Le prince nous a fait l'explication d'un usage qui a lieu à Saint-Pierre et qui nous parut extraordinaire ; c'est la présence des pénitenciers dans leurs confessionnaux ; armés d'une longue baguette, ils en frappent légèrement les personnes qui viennent s'agenouiller devant eux. Une indulgence est accordée à cet acte d'humilité. Dès le cinquième siècle, le pape Simplicius, voulant satisfaire à la piété des chrétiens, établit à Saint-Pierre, à Saint-Paul et à Saint-Laurent, des pénitenciers hebdomadaires. Il

me semble toujours voir inscrites sur ces tribunaux *qui justifient ceux qui s'accusent*, les paroles rassurantes du prophète : *il n'éteindra pas la mèche qui fume encore*[1].

Je n'ai pu aller à l'ambassade, et bien moins au bal que le duc de Laval a donné à l'occasion de la promotion du cardinal de Clermont-Tonnerre. Faible encore, j'économise mes forces. Levée à onze heures, je monte aussitôt en voiture, et nous dirigeons notre course vers quelques ruines, églises ou galeries. A trois ou quatre heures, lorsque je rentre, j'éprouve une fatigue excessive, et je suis obligée de m'étendre sur ma chaise longue jusqu'au moment de mon coucher. Le docteur Morecchini est content de l'amélioration de ma santé dont il avait paru fort inquiet à mon arrivée. Le lait d'ânesse et la douceur du climat exercent leur bénigne influence.

« Déjà, dans tout mon être, une douce chaleur
» Circule avec mon sang, remonte dans mon cœur;
» Je renais pour aimer encore. »

Le soleil était chaud et vivifiant ; je voulus parcourir les jardins Farnèse et la *villa Spada*

[1] Isaie. XLII. 3.

qui occupe aujourd'hui une petite portion de l'emplacement du palais des Césars, ce palais tellement enrichi par Néron qu'il fut nommé la maison d'or [1]; l'intérieur est recouvert de jaspe, de topaze, de nacre de perles, et d'ivoire. Quelle distance entre ce luxe prodigieux et la simplicité d'Auguste qui habita quarante ans la même chambre, et qui s'habillait de la laine filée par sa femme et sa fille ! Quelle distance surtout, si l'on veut remonter jusqu'au bon Evandre qui, sur cette même colline, n'avait pour abri qu'un toit de chaume. Romulus jeta aux pieds de ce mont les fondemens de Rome; des pasteurs arcadiens firent place à des brigands armés. L'orgueil des Césars envahit tout ce terrain qui suffisait auparavant à des milliers d'hommes. Néron y joignit le sol compris entre le mont Célius et le mont Esquilin. Caligula avait déjà réuni le Capitole au Palatin. Que reste-t-il de cette vaine magnificence ? de sombres souterrains, des pans de murs et des arcades

[1] Ce palais et ses dépendances couvraient le terrain où l'on voit maintenant les églises de Saint-François de Paule, Saint-Pierre aux liens, le colysée, les thermes de Titus, Sainte-Marie Majeure, et les nombreux jardins répandus sur le mont Esquilin. Un lac immense faisait partie de ces jardins et était bordé d'édifices. Les vignobles, les champs de blé, les pâturages, les bois, remplissaient cet espace peuplé alors d'animaux de toute espèce.

qui fuient et se dérobent sous les festons de lierre, entre lesquels s'élancent des myrtes, des aloès et un groupe de chênes verts. La nature, si long-temps méconnue et outragée dans ces mêmes lieux, y a repris une partie de son empire; il fait beau voir de frais gazons et entendre le chant des oiseaux, sur ces collines jadis épouvantées de tant de crimes et arrosées de tant de larmes [1].

Tout près des ruines de ce palais, des touffes d'arbustes et d'épaisses broussailles cachent l'entrée des bains de Livie; des gradins de cailloux et de terre vous y conduisent. Une torche à la main, un enfant éclairait l'enceinte; nous admirions des arabesques mêlées d'or et d'azur d'une finesse et d'une élégance extrêmes; mais un sourire de pitié erra sur mes lèvres quand notre jeune guide se mit à énumérer avec emphase la beauté des marbres et des pierres précieuses qui avaient embelli ces voluptueuses retraites. A quel degré d'avilissement fallait-il être parvenu pour employer les trésors du monde à la décoration d'une salle de bain! Le génie et les arts, profanés dans leur but,

[1] L'histoire rapporte que Néron, déchiré de remords, faisait retentir ces lieux de gémissemens continuels.

refroidissent mon imagination ; le motif de l'artiste doit surtout les ennoblir. Sur cette terrasse transformée aujourd'hui en jardin potager, l'humble légume végète avec peine entre les chapiteaux brisés et les frises réduites en poudre ; nous nous sommes assis familièrement sur des tronçons de colonnes, qui avaient appartenu au palais des Césars.

Hier nous descendîmes dans l'église souterraine de Saint-Pierre ; sous ces voûtes, silencieux domaine de la mort, encombré de sarcophages, je me demandai ce que sont devenues les acclamations qui retentissaient mille ans plus tôt, lorsque Charlemagne fut proclamé *grand et pacifique empereur ;* je rêvai à cet anéantissement des grandeurs qui se perdent toutes dans l'éternité et laissent à peine de froids monumens. Arrivée au tombeau des saints apôtres, j'ai prié pour mes chers enfans ; et j'ai senti toute la vie du cœur au milieu de ces cendres glacées.

L'abbé que nous rencontrâmes à Florence nous a découverts ici ; il voyageait avec un italien dont la société était assez agréable. Au moment de passer la frontière des états du

pape, cet homme lui dit du plus grand sang-froid : je ne puis vous accompagner davantage. — Et pourquoi donc ? — *Ho ammazzato*, répondit-il. . . . . . L'aimable voyageur était un assassin. . . . . . .

Je n'ai fait qu'entrevoir le saint Père; à l'aspect de ce martyr, de ce grand confesseur de la foi je fus singulièrement émue. J'ignore l'époque où nous lui serons présentés. Ses infirmités l'empêchent de descendre dans le *casino* de ses jardins, où les femmes peuvent être admises à son audience.

Ces malheureuses lettres adressées à Pise n'arrivent point; une telle incertitude sur tout ce que j'aime est bien pénible. O combien est douloureux, dans mon éloignement, le souvenir de nos affections de famille, de nos joies, de nos tristesses, de nos témoignages réciproques de confiance!



LETTRE TREIZIEME.

ROME, 5 janvier 1823.

Enfin, mon Ernest, j'ai reçu ta lettre et celle d'Amédée; je suis consolée, car j'ai beaucoup souffert de ce long silence; les monumens, les ruines, les arts, tout cet enchantement est peu de chose auprès des relations de l'amitié si nécessaires à l'existence, à la mienne du moins. Et pourtant, combien ne reçoit-on pas ici d'impressions nouvelles! que de lumières inconnues jusqu'alors! Je me crois transplantée dans un autre hémisphère, ou plutôt vers des siècles reculés. Il est singulier que ce soit précisément dans les lieux où la foi chrétienne a établi son siége, qu'on entende le plus souvent retentir

encore les noms de tous les dieux que la Croix a fait évanouir il y a dix-huit siècles. Y aurait-il dans cette discordance apparente quelque disposition providentielle que nous ne comprenons pas?

Ces ruines, témoins muets de passions, d'éloquence et d'héroïsme, m'instruisent et m'attachent de plus en plus. Ici c'est un arc de triomphe en l'honneur de Titus [1], instrument des vengeances de Dieu sur le peuple juif; là un autre à la gloire de Constantin [2] qui rentra dans Rome pour y faire régner avec lui cette religion jusque-là dédaignée et proscrite. Ce n'étaient point des rois vaincus, des esclaves enchaînés qui ornaient son triomphe; c'étaient le sénat, les patriciens et surtout des bannis rappelés de l'exil. Tout près des colonnes du temple de la Concorde, on vit un exemple frappant des vicissitudes humaines. Vitellius, vêtu de noir, après avoir traversé la capitale, suivi de son fils encore enfant et

[1] Il est composé d'une seule arcade; sur l'un des bas-reliefs, Titus est représenté dans un quadrige, ayant en face le chandelier à sept branches, les vases servant aux sacrifices et les tables de la loi.

[2] Il y a trois arcades ornées de colonnes de marbre cannelées, dont les chapiteaux sont surmontés de statues des guerriers romains. Le principal sujet des bas-reliefs est Constantin à cheval triomphant de Maxence.

d'une foule d'esclaves, vint y déposer le sceptre au milieu des clameurs qui le rappelaient au trône. Non loin de là, Auguste, préservé de la foudre, avait élevé un temple à Jupiter tonnant. Savez-vous ce qui en reste? trois colonnes avec leurs chapiteaux et leurs entablemens; mais tels qu'ils sont, ces débris excitent toujours l'admiration des artistes. A quelques pas plus loin, deux grandes niches, adossées l'une à l'autre et ornées de caissons, ont coûté bien des tortures aux archéologues: il s'agissait de savoir si elles ont appartenu au temple du soleil ou à celui de la lune. Tu ne prétends pas, sans doute, que je résolve la difficulté. Cette place, c'est le *Forum* [1]. Voici encore trois colonnes que le temps respecte. Jupiter Stator les a préservées jusqu'ici de tout encombre. Le temple de la Paix, bâti par Vespasien [2], ce temple où furent apportées les dépouilles de celui de Jérusalem, transportées depuis en Afrique, présente encore de beaux restes [3]. Le cardinal de Polignac voulait en

[1] C'est là que Cicéron fit condamner Lentulus et Céthégus, complices de Catilina; il y reste encore huit belles colonnes de granit et un fragment de portique.

[2] Lorsqu'il apprit la révolte de la Campanie et de la flotte romaine.

[3] Il en reste trois grandes arcades ornées de caissons de très-bon goût.

faire creuser les fondations; il assurait qu'on y retrouverait le chandelier à sept branches.

J'allais d'un endroit à l'autre, dans ce Forum où le peuple-roi se montrait tour-à-tour maître ou esclave de ses orateurs, où le prestigieux talent des Gracques, des Hortensius, des Cicéron subjuguait les esprits. Je m'asseyais sur les débris qui sont de l'histoire [1]; ici, m'apparaissait la tête de Claudius; là, Antoine demandait vengeance de la mort de César, en présentant sa robe ensanglantée. La tête et la main de Cicéron furent suspendues à cette tribune; et la douleur du peuple égala l'enthousiasme qu'il avait manifesté, lorsqu'oubliant ses travaux journaliers il demeurait jusqu'à la nuit immobile et attentif au pied de la tribune.

J'admirais la solidité de ces constructions qui triomphent des âges; toutefois la durée des pierres doit-elle causer tant d'étonnement? Non, ce me semble; c'est la vie qui use et consume; voilà pourquoi l'homme est si périssable, la plante si fragile. J'avais beau jeu pour évoquer les

[1] L'auteur, en écrivant ces mots, ne se doutait pas que Cicéron a dit quelque part la même chose : *quacumque ingrediamur, in aliquam historiam vestigium ponimus.*

(*Note de l'Éditeur.*)

tumultueuses assemblées du sénat et des comices; je venais de lire une tragédie d'Alfiéri, *Virginie;* le malheureux Virginius plongeant son couteau dans le sein de sa fille m'avait pénétrée d'horreur, de pitié et d'effroi. De l'arc de Titus jusqu'à celui de Septime Sévère, il y a une allée; c'était l'emplacement de la voie sacrée ou du chemin des augures. Je reviendrai au Forum.

Allons à Sainte-Marie de la Victoire, bâtie en 1605 par le pape Paul V, sous l'invocation de l'apôtre des gentils et dédiée ensuite à la sainte Vierge, en action de grâces de la défaite des Turcs. On y célèbre tous les ans l'anniversaire de la bataille gagnée en 1571 à Lépante, lieu où seize siècles plus tôt la victoire d'Actium décida de l'empire du monde : trente mille Turcs périrent à Lépante; beaucoup de nobles Vénitiens, les Lorédan, Malipieri, Vigneri, Canal, Contarini se couvrirent d'une gloire égale à celle de don Juan. Cette jolie église est toute revêtue intérieurement de jaspe de Sicile; mais de tous les ornemens qu'elle présente, ceux qui m'ont le plus intéressée, ce sont assurément ces vieux drapeaux conquis sur les infidèles; ils furent pris en 1683 par Sobieski lorsqu'il sauva Vienne. Je n'aime pas trop la statue de sainte Thérèse;

le chevalier Bernin a voulu la représenter dans une extase d'amour divin : ce profane artiste ne pouvait guère exprimer la pureté sublime d'un tel sentiment ? Il a prêté à cette ame céleste un tout autre caractère. La chapelle de Saint-Joseph renferme un beau groupe de Dominico Guido ; c'est l'apparition de l'ange à l'époux de Marie.

La fontaine des Thermes ou de Moïse est à deux pas de Sainte-Marie de la Victoire ; la statue un peu lourde du législateur hébreu frappant le rocher n'est pas dépourvue de noblesse. Aaron et Gédéon sont sculptés sur les bas-reliefs des arcades ; de belles conques en marbre reçoivent les eaux qui coulent en abondance. On admire beaucoup les lions en basalte.

On doit à saint Philippe de Néri la *Chiesa Nuova*. Pietro di Cortone a représenté sur la fresque de la voûte un miracle de ce saint. Je considérais avec vénération sa chambre, ses meubles, son lit, son confessionnal ; je croyais le voir à genoux disant ces paroles d'une humilité si expressive : *Seigneur, défiez-vous de moi ; je suis une ame traîtresse*. N'aimes-tu pas comme moi, mon Ernest, ce culte de

reconnaissance rendu aux objets qui ont été à l'usage de ces véritables bienfaiteurs de l'humanité? C'est à Rome surtout que le christianisme est vivant dans ses croyances; c'est là qu'il manifeste au plus haut degré ce caractère d'amour qui offre à chaque pas des alimens à la sensibilité et qui la dirige, en la développant.

Aux portes de Ripetta où les bâtimens abordent aujourd'hui, de l'autre côté du Tibre, l'œil se repose agréablement sur des prairies riantes; et la pensée du sage Cincinnatus cultivant lui-même ses champs embellit leur fraîche verdure. *Ripa grande* a vu l'intrépide dévouement de Mucius-Scevola et l'héroïque résistance d'Horatius-Coclès. C'est de ce même rivage que Commode et Héliogabale furent précipités dans le Tibre.

Tous les siècles apportent à Rome une moisson de faits tristement mémorables. Les débris de l'hippodrome retracent le massacre de six mille hommes, exécuté par les ordres secrets de Sylla qui, pendant cette horrible boucherie, entretenait froidement le sénat de sa victoire sur Marius. A la tour de Conti, Néron chantait

sur la lyre l'incendie de Troie, contemplant la capitale de son empire livrée aux flammes, effroyable passe-temps qui servit de prétexte à la première persécution contre les chrétiens.

Le cœur est flétri au souvenir de tant de forfaits; mais il se ranime au parfum des vertus qu'a fait éclore le christianisme, ces vertus si touchantes, si modestes, si supérieures dans leur noble simplicité à l'héroïsme des plus grands hommes de la république romaine! Ici Germanicus mourant lègue sa vengeance à ses soldats; là, au contraire, j'admire la belle invocation de saint Etienne priant pour ses bourreaux. Régulus, il est vrai, conseille aux Romains de refuser la paix aux Carthaginois, et va reprendre ses fers; mais Paulin, évêque de Nole, se vendant pour racheter un esclave, est plus sublime encore. Avec quel respect mon bien-aimé père verrait à SS. Nérée et Aquilée, la chaire en marbre où saint Grégoire récita sa 28.me homélie dont un fragment est gravé sur le dossier! Adieu, mon Ernest; la force manque au courage; ce n'est pas un journal méthodique que j'écris; tu le vois bien; je suis trop souffrante et surtout trop vive pour m'astreindre à un pareil soin.

LETTRE QUATORZIÈME.

ROME, 15 janvier 1823.

Vous ne savez donc pas, chère amie, qu'il est des momens où l'on devient inaccessible à toute jouissance, bien plus encore à l'espoir d'un avenir qui n'est après tout qu'incertain. Telle était ma disposition en quittant Pise : faible, languissante, je ne comptais guère jouir de mon séjour à Rome; je me voyais au lit comme à Nice, éprouvant le supplice de Tantale; et pourtant c'eût été douce chose de mourir dans la patrie universelle des catholiques. Condamnez, si vous voulez, mes prévisions; j'y acquiesce de bon cœur.

Le genre d'intérêt qu'inspire le séjour de

Rome est bien assorti à mon caractère. Quel autre plaisir puis-je goûter avec la même plénitude? Les joies bruyantes, les fêtes, les distractions vulgaires me fatiguent et me pèsent; mais les ruines sévères portent l'attendrissement dans mon cœur; les faits glorieux élèvent mon ame, et les chefs-d'œuvre des arts éclairent mon intelligence. Ces choses, si étrangères au bonheur de la vie commune, nous enlèvent à un monde agité de petites passions. Ici un voyageur est, pour ainsi dire, séparé de lui-même et de ses souvenirs. Nulle part la vanité et la misère de l'homme ne se manifestent plus évidemment qu'au sein de cette Rome, contraste prodigieux de grandeur et de néant. Jamais je n'ai ressenti, chère Laure, une mélancolie aussi religieuse, aussi profonde.

Les restes du mausolée d'Auguste sont transformés aujourd'hui en une arène destinée aux combats de taureaux; ce cirque est enclavé entre de tristes maisons environnées de rues plus tristes encore. Sous Tibère on vit descendre dans ce même sépulcre, au milieu des lamentations publiques, un héros, Germanicus qui n'avait point, comme Octave, des proscriptions à faire oublier, un nom à effacer de la mémoire des peuples. O vanité! voilà la

demeure du maître du monde et d'un prince qui méritait de l'être! Leurs cendres même n'ont pu obtenir le repos réservé aux derniers des esclaves, tandis que la pyramide de je ne sais quel Caïus Cestius élève encore sa masse indestructible. Quel était ce Cestius qui fit construire pour lui-même un monument gigantesque tout revêtu de marbre blanc? Il me semble avoir ouï dire que c'était un préposé aux jeux publics.

Je me faisais une autre idée de la hauteur de cette roche tarpéienne [1] si formidable à nos jeunes imaginations, d'où l'on précipitait les traîtres. Il est pénible de rappeler que Manlius, le sauveur du capitole, a subi le supplice des conspirateurs sur ce théâtre de ses exploits. Les juges, prévoyant l'impression que ferait naître sur les *comices* la vue du capitole, les transportèrent du champ de Mars dans un autre emplacement. Ah! j'aurais pu condamner Manlius à l'exil; mais à la mort jamais. Quatre siècles plus tard, cette roche vit périr une victime des passions effrénées de Tibère [2]. . . . . . .

[1] Ce nom lui vient de Tarpéia, Vestale qui y fut enterrée pour avoir livré la citadelle aux Sabins.

[2] L'Ibérien Cestius Marius, qui avait une fille aussi belle que riche.

Non loin de là, se voient les belles colonnes du temple d'Antonin et de Faustine, monstrueuse association! L'un, l'honneur et l'amour de Rome, l'autre, objet de sa honte et de son exécration. On a nommé Antonin le père des vertus; toutes les langues le louaient; tous les cœurs l'aimaient : c'était, dit Plutarque, un présent du ciel à la terre; aussi son histoire est-elle stérile en événemens c'est un jour long, calme et serein. Les désordres de Faustine la rendirent la fable de Rome; Antonin ne voulut pas en accroître la publicité par son divorce. Jusque-là il fut digne d'admiration; mais lui décerner des statues et des temples. . . . . !

Après avoir visité l'intérieur de cet édifice qui est aujourd'hui l'église de *Saint-Laurent in miranda*, nous vîmes Saint-Cosme et Saint-Damien, jadis temple de Romulus et de Rémus. Une mosaïque de grandeur colossale y représente Notre-Seigneur sous l'emblême d'un pasteur entouré de brebis.

Notre église nationale, *Saint-Louis*, a eu, comme tu l'imagines bien, une de mes premières pensées. Henri IV en est le fondateur; pieux hommage du bon roi envers son saint

aïeul ! Les prêtres, le chant, les usages, tout y est français. Je retrouve ma patrie dans cette église.... Ah ! si nous eussions été réunis là, en famille, qu'aurait-il manqué à mes affections ? Une indulgence de cent jours est accordée aux fidèles qui prieront pour le roi de France. *Saint-Louis des Français* est élevé sur une portion de terrain où étaient les bains de Néron. Le portail de cette église, un des plus beaux de la ville sainte, est de l'architecture de Jacques de la Porte, et composé des ordres dorique et ionique. Des pilastres revêtus de jaspe de Sicile, divisent les trois nefs. La belle *Assomption* du Bassano décore le maître-autel. L'église est chargée de peintures ; les sujets capitaux de celles du Dominiquin, sont *la mort de sainte Cécile* et *la sainte distribuant des vêtemens aux pauvres*.

Plusieurs illustres Français morts à Rome ont leur sépulture à Saint-Louis. On y remarque le tombeau de M. Seroux d'Agincourt et celui du cardinal d'Ossat, que son dévouement à Henri IV, et ses adroites négociations avec la cour de Rome rendirent célèbre. Quoique d'une naissance obscure, d'Ossat mérita les plus éminens emplois et les plus hautes dignités ; il

termina sa brillante carrière dans un état voisin de la détresse, victime peut-être de la haine de Sully, de cet autre zélé et fidèle serviteur de Henri. Il est impossible de ne pas gémir sur les misères de l'humanité, à la lecture de pareilles divisions entre deux hommes de ce mérite, dévoués à la même cause; mais la religion, le plus puissant des liens, ne pouvant les unir, mettait un monde entre eux.

Si le cardinal d'Ossat représente dignement, dans l'église de Saint-Louis, l'époque régénérée de Henri IV, on peut dire que le règne futilement désastreux de Louis XV s'y trouve figuré par le cardinal de Bernis. Des succès de salon, des poésies légères [1], un cortége de frivolité firent parvenir Bernis aux honneurs de l'ambassade de Venise; il passa au ministère des affaires étrangères; contribua à ce fameux traité entre la France et l'Autriche, qui fut suivi de la guerre de sept ans et de la honteuse paix de 1763. Disgracié ensuite, puis envoyé à

[1] Bernis désavouait ses poésies légères, ouvrage de sa jeunesse. Il en jeta une belle édition au feu, en présence d'une nombreuse société. Entré dans les ordres sacrés, il écrivait : « J'ai mis dans cette démarche tant de réflexion que » j'espère ne m'en jamais repentir. » Dès ce jour, sa conduite eut toute la dignité et la gravité convenables à son état.

Rome, il y brilla par la magnificence de sa maison. Bientôt la révolution le dépouilla de ses dignités, et il finit ses jours dans une sorte de dénuement, témoignage honorable de sa fermeté à refuser un serment incompatible avec sa conscience; ses dernières années réclament l'intérêt dû au malheur et à la fidélité.

. . . .

Le tombeau de M.me Beaumont, née Montmorin, morte à Rome en 1803, est dû à un jeune sculpteur de l'académie de France : elle est représentée étendue et mourante, montrant de la main droite les médaillons de son père, de sa mère, de ses deux frères et d'une sœur, tous victimes de la révolution. C'est M. de Châteaubriand qui a donné l'idée de ce monument.

. . . .

Adieu; je n'ai pas la prétention de décrire Rome; vous lirez mes lettres à Ernest; ne devriez-vous pas être satisfaite de mes dispositions, au lieu de vous créer des fantômes sur l'avenir? Au milieu d'objets propres à exciter vivement mon intérêt, je souris à la perspective d'une vie réglée et paisible. Il y a quelque part, dans M.me de Sévigné, un passage que je m'appliquerais volontiers ici, si je pouvais me le rappeler. Ce passage parle à peu près ainsi :

« Ne craignez point pour moi les ennuis de la
» solitude ; hors les maux qui viennent de mon
» cœur (contre ceux-là je n'ai point de force)
» je ne suis à plaindre sur rien ; mon humeur
» est heureuse ; elle s'intéresse, s'accommode,
» s'amuse de tout. »

P. S. Le comte de. . . . est arrivé. L'infortuné jeune homme est fou ; chaque jour son valet de chambre nous raconte de lui quelques actes de démence. Il a pris un paysan pour son *facchino* [1]. Il est toujours à craindre qu'il ne mette le feu à l'hôtel ; nous fûmes bien surpris, le voyant l'autre jour au spectacle, ouvrir la loge de l'ambassadeur et nous expliquer avec lucidité le sujet de l'opéra : vertueux dévouement qui m'a fait verser plus de larmes encore que la représentation de Milan ; car je m'abandonnais sans réserve à l'enthousiasme d'un héroïsme dont le principe était un sentiment légitime. Lorsque l'imagination a une telle puissance, lorsqu'elle prête à la fiction toute la force de la réalité, le plaisir du spectacle devient bien redoutable. On se complaît dans cette souffrance pleine de séductions. Ces

[1] On appelle en Italie, *facchino*, un domestique de second ordre, un commissionnaire.

sortes d'émotions sont donc bien dangereuses; je le dis même des plus nobles, des plus pures, des plus délicates; car elles nous identifient à des situations chimériques, et nous exaltent pour des sacrifices imaginaires. Alors, détourné de la pratique des devoirs simples et journaliers, on envisage bientôt la vie ordinaire comme ennuyeuse et monotone. Bossuet disait : « n'as-» sistez pas au théâtre; on y rend les passions » délectables et tout le plaisir consiste à les » réveiller. . . . Ne vous plaisez pas aux chants » qui relâchent la vigueur de l'ame. » Il faut dire néanmoins qu'en Italie, les prestiges de la scène consistent plus dans l'art des décorations et les raffinemens d'une savante mélodie que dans le jeu animé et terrible des passions. A force d'enchanter les yeux et les oreilles, on néglige d'y remuer le cœur. Souvent l'intrigue dramatique n'est qu'un faible et pâle canevas sur lequel le musicien et le peintre viennent déployer les merveilles de leur art. Voilà, je crois, ce qui rend le théâtre moins dangereux en Italie qu'en France, où le poète s'attache toujours à exciter de grandes émotions.

LETTRE QUINZIÈME.

ROME, 25 janvier 1823.

NON, mon cher Alfred, ta dernière lettre ne m'a pas satisfaite; tu m'en as écrit de bien meilleures; n'importe, les chevaliers n'étaient pas affranchis de leurs engagemens par l'infidélité de leurs frères d'armes. Je ne trahirai pas les miens; j'acheverai les détails commencés à Amédée. Henri me nomme la *gazelle*. Je m'écarte des sentiers battus : je me plais à gravir des rochers, à m'élancer au-dessus des abîmes; et, dans ces courses rapides, je néglige bien des choses. Que veux-tu? mon esprit c'est mon ame; ma mémoire est dans mon cœur; mes observations se confondent avec mes sentimens. D'autres feront un exact et piquant itinéraire

des lieux intéressans dont Rome abonde; moi, je cause avec mes amis et je leur communique mes impressions.

Nous allâmes la première fois à l'office de Saint-Pierre le 18 Janvier, jour de la chaire du prince des Apôtres [1]. Une seule pensée, une seule affection absorbait mon ame, en assistant à cette fête patronale de la catholicité. J'adorais ce caractère si beau, si frappant de l'unité, et je contemplais avec un amour ineffable ce centre visible de la vraie foi, qui se manifeste avec un si vif éclat dans la capitale du monde chrétien. La réunion imposante des princes de l'Eglise, sous l'autorité d'un chef unique, ne réalise-t-elle pas la parabole du grain de sénevé? Tous ces généraux d'ordre, semblables aux branches qui puisent leur vie et leur beauté à la même tige, me paraissent autant de rameaux chargés de feuilles et de fruits, dont le salutaire ombrage protége, rafraîchit et nourrit une foule de malheureux succombant au labeur de cette vallée de larmes. Ainsi, les lumières et les vertus de ces diffé-

[1] Le service divin a lieu, seulement quatre ou cinq fois l'année, dans le chœur de cette basilique. La chapelle du chapitre, où il se célèbre habituellement, forme, pour ainsi dire, une église à part.

rens ordres font le plus bel ornement et la force de l'Eglise. J'aime à rencontrer les enfans de saint Bernard, de saint François, de saint Dominique, de saint Romuald, de saint Benoît et surtout de saint Ignace. Tu connais, mon cher Alfred, ma tendre vénération pour cet ordre si fécond en hommes célèbres par leur génie, leur science et leur sainteté [1].

[1] Sans parler de la multitude de bons ouvrages sortis de leur plume; qui ne sait les éloges que les disciples de Loyola reçurent des Grotius, des Bacon, des Leibnitz, des Richelieu, des Bossuet, des Fenelon, des Buffon, des Montesquieu, des Haller et des Muratori? « Peuple de héros, disait Lalande, objets éternels de mon admiration, de ma reconnaissance et de mes regrets. » Entre tant de monarques, Henri IV, Louis XIV, Fréderic et Catherine, furent d'assez puissans protecteurs ou admirateurs: Quels fruits le Japon, la Chine, les Indes recueillirent de leur science et de leur zèle apostolique! Veut-on des martyrs de la charité? le père Brebeuf, brûlé par les Iroquois; le père Daniel, percé de flèches allant à la rencontre des Hurons, pour sauver ses néophites; le père Garnier, atteint de deux balles, puis achevé par un coup de hache, au moment où il se traînait mourant, pour absoudre un cathécumène; le père Claver prenant le titre d'esclave des nègres, et se dévouant quarante années au soulagement de ces infortunés; huit cents missionnaires qui répandirent leur sang; huit cents apôtres qui s'exposèrent à tous les dangers, à toutes les fatigues, s'exilant de leur patrie, renonçant aux relations les plus douces, pour donner à la société des hommes civilisés, et à l'Eglise des chrétiens. De tels prodiges, dignes de l'admiration de tout être sensible à l'héroïsme, devraient bien désarmer les haines! Un auteur estimable voudrait-il s'associer au virulent Pasquier, au cruel marquis de Pombal qui substitua les prisons de l'état à celles de l'inquisition, et y fit périr plus de victimes en dix ans, que le saint office ne l'avait fait depuis son établissement?

Saint Louis de Gonzague est spécialement honoré à *Saint-Ignace*; sa statue est un chef-d'œuvre, plein de douceur et de pureté [1] comme la vie angélique de ce saint qui brille d'un éclat singulier au milieu de cette maison de Gonzague trop féconde en tyrans cruels, en princes dissolus et dissipateurs. L'urne où reposent ses reliques étincelle d'or, d'argent et de lapis lazuli; elle est placée sous un autel, enrichi de quatre colonnes torses, de vert antique très-rare, enlacées par des vignes de bronze doré. L'église de Saint-Ignace, une des plus vastes et des plus majestueuses de Rome, est d'ordre corinthien : sur la voûte est représenté le saint fondateur environné d'une foule de jésuites qu'il envoie évangéliser dans les quatre parties du monde que le père Pozzo, qui a peint cette fresque, a représentées sous leurs divers attributs.

Au noviciat des jésuites, je voulais voir la belle statue de saint Stanislas; je frappe vivement à la porte; les pas mesurés d'un religieux résonnent pesamment : je crois déjà entrer; point du tout; il ouvre une petite grille

[1] Par Legros. Le tombeau de Grégoire XV, qui se voit dans cette église, est du même artiste.

et m'adresse ces mots : *le donne non possono intrare*. Je m'en vais en disant : *le donne intrarono ;* la permission ne m'a pas été nécessaire pour prier à leur église. Sa forme ovale est surmontée d'une coupole ; ses murs, incrustés de marbre rouge et de pilastres de marbre blanc, composent un petit temple des plus élégans. Il y a dans les tableaux de *saint André*, de Monte Cavallo, une angélique suavité ; je n'oublierai pas l'attitude modeste et recueillie de jeunes novices portant sur leur visage l'expression d'une paix et d'un bonheur inconnus au monde.

De Saint-André, nous nous rendîmes au palais Rospigliosi, jadis propriété du cardinal Bentivoglio, puis des Mazarin ; nous y vîmes la magnifique *Aurore* du Guide. La déesse escortée d'Apollon et des nymphes répand des fleurs. Il y a dans cette galerie plusieurs tableaux du Dominiquin ; *Adam et Eve*, *Samson* par Louis Carrache ; *les douze Apôtres* de Rubens ; des Claude Lorrain, des Poussin, des Albane et des statues antiques.

Le caractère de la *chiesa del Gesu* est éminemment religieux ; le genre de ses décorations atténue encore la vivacité de la lumière et invite

à la méditation. C'est une véritable atmosphère de dévotion où la foule abonde sans cesse ; mais les bons prédicateurs, les solides instructions contribuent surtout à ce concours. L'église est annexée à la maison professe ; sous l'un des autels, dans un tombeau de bronze orné de reliefs en pierre dure, le corps de saint Ignace est déposé. Cette chapelle est une des plus somptueuses de l'univers ; quatre colonnes, revêtues de lapis lazuli et rayées de bronze doré, embellissent le tabernacle ; de chaque côté de l'autel des groupes en marbre blanc figurent, l'un la religion triomphant des nations, l'autre l'hérésie sous la figure d'un homme saisissant un serpent, et d'une femme décrépite, foudroyée par la puissance de la croix : allégories froides, emblêmes incomplets.

En face de cette chapelle est celle de saint François-Xavier, héros du christianisme dont l'histoire, remplie de faits merveilleux, ne coûte pas une larme, et inspire une consolante admiration, une vive reconnaissance. Dans la nef, le Bacici a représenté saint François Xavier porté au ciel et les vices renversés par les rayons qui partent du nom de Jésus. L'artiste semble avoir donné à ces rayons une

puissance, une volonté surnaturelle, tant leur relief est sensible et animé. Le tombeau du cardinal Bellarmin est un ouvrage du chevalier Bernin.

Le 21 janvier, le service de Louis XVI a été célébré à Saint-Louis; notre ambassadeur et tous les Français étaient présens. Le curé a lu à haute voix le sublime testament du roi martyr. A la même heure, à quatre cents lieues, une même prière, un même sentiment confondaient nos ames : accord touchant des sentimens religieux et patriotiques. J'ai assisté, malgré mes souffrances, à cette triste cérémonie; rien n'aurait pu m'en empêcher. A propos d'église française, pourrais-je oublier, cher Alfred, la *Trinité du Mont* que j'aperçois de ma fenêtre? Son magnifique escalier, construit par les ordres du cardinal de Polignac, fait reculer ma faiblesse, car il a deux cents marches. Ce temple d'un goût très-noble est situé sur le mont Pincio, à la place même des jardins de Lucullus; jardins devenus la propriété de Messaline, où cette impératrice dégradée reçut le coup mortel, malgré les instances de sa belle-mère, qui, la voyant près d'être livrée aux affranchis de Claude, la conjurait de s'ar-

racher à la honte et aux châtimens dûs à ses forfaits.

La vue de Rome et de ses collines qui se déploient au pied du Pincio plaisaient singulièrement au Poussin ; il aimait à s'y promener entouré d'artistes, de savans et d'étrangers qu'il captivait par une conversation où l'historien, le philosophe et l'ami des arts puisaient une instruction précieuse. La Trinité du Mont domine l'ancienne capitale du monde ; mon orgueil national aime à trouver là le symbole matériel d'une supériorité morale ; Charles VIII est le fondateur de cette église [1] que Louis XVIII a restaurée. Le tableau principal est *la descente de croix* de Daniel de Volterre. Ce qui m'a surtout frappée dans cette belle composition, c'est la vérité d'expression et les nuances si bien saisies de ces différens caractères de douleur. Les portraits de nos rois ornent le cloître du couvent des minimes qui en dépend.

Encore un mot sur le tombeau de Cécilia-

[1] Quand Charles VIII fit son entrée à Rome, le pape Alexandre VI lui paya une contribution que Charles mit entre les mains de François de Paule, et qui servit à fonder le couvent des minimes de la Trinité du Mont. Le dernier des minimes français de ce couvent étant mort, Charles X en a fait don aux dames du *Sacré-Cœur*.

Metella : la forme en est circulaire ; il a quatre-vingt-neuf pieds de hauteur ; les murs sont d'une épaisseur considérable ; la frise est ornée de têtes de bœufs qui lui firent donner le nom de *Capo di bove ;* au-dessus sont des créneaux gothiques d'une construction moderne. Ce mausolée, érigé par Crassus à sa femme, servit de forteresse à la famille Gaetani pendant les guerres civiles qui désolèrent la ville de Rome. Voilà bien l'instabilité des choses humaines ! La douleur, la vanité élèvent des monumens ; la vengeance les renverse ; elle change les destinées de ces constructions bâties à grands frais pour une fin si différente.

Adieu, cher enfant ; c'est en vérité trop écrire. Mais à ma vie monotone, à la crainte de fatiguer par la répétition fastidieuse des mêmes choses, a succédé tant d'intérêt que je ne puis tarir.

P. S. Mon frère est arrivé en bonne santé ; nous sommes tous bien heureux de le revoir.

LETTRE SEIZIÈME.

ROME, 4 février 1823.

Depuis le départ de ma dernière lettre, mon Ernest, j'ai assisté au service funèbre de Canova dans l'église des saints apôtres, où 259 ans plus tôt on avait célébré celui de Michel-Ange. On a eu l'idée heureuse de réunir et de disposer au centre de la nef les principaux chefs-d'œuvre de l'atelier de Canova pour former le catafalque. Des draperies noires bordées d'un galon d'argent voilaient toute cette partie du temple occupée par les personnes qui avaient des billets. Les académies de Saint-Luc et des arcades, les professeurs de la *Sapienza*, le sénateur, le gouvernieur de Rome, le corps municipal environnaient le monument; à leur

suite s'étaient placés Fabre, artiste genevois, Dodwell, Sirgill, et un troisième voyageur anglais. Un autre art, cet art divin de l'harmonie, si habile à secourir l'insuffisance de l'admiration et de la douleur, avait aussi apporté à cette cérémonie le tribut de ses mélodieux regrets, de ses mélancoliques accords. Mais quand, au milieu des ineffables émotions produites par le concours de tant d'hommages divers, au milieu du vaste et silencieux recueillement qui régnait sous ces voûtes sombres, je vis, à la voix du prêtre consécrateur, le Saint des Saints descendre vivant sur l'autel; oh! alors, en présence de cette grandeur infinie qui s'abaisse avec tant d'amour vers sa frêle créature, j'éprouvai une sorte de pitié, de compassion respectueuse pour le génie lui-même qui, retourné en son séjour primitif, délaissait ici-bas ce corps périssable, ces mains, jadis instrument de sa gloire, aujourd'hui frappées d'impuissance et d'insensibilité. Dieu seul est grand!

La foule se pressait à la porte de l'église, les soldats maintenaient difficilement l'ordre. Jules me donnait le bras; impatient de la résistance qu'il éprouve, il impose par sa taille et par une espèce de fanfaronnade française;

il m'entraîne à travers les bayonnettes. Effrayée parce que je suis faible, étourdie des cris et des gestes violens de ceux qui m'entouraient, je fus bien heureuse que des hommes polis m'aidassent à franchir les obstacles.

Cette église [1] si noble, si remarquable par son élévation et son architecture corinthienne, bâtie sur les dessins de Fontana, convenait à la magnificence de ces pompes funèbres. Depuis celles de notre infortuné duc de Berri, je n'en ai pas vu d'aussi imposantes.

On sait que le noble vénitien, Jean Falieri, fournit à Canova les premiers moyens d'étudier l'art de la sculpture. Le statuaire éternisa le bienfait et la reconnaissance, en inscrivant le nom de son protecteur sur une tablette votive qui orne le tombeau de Clément XIV, première production de son ciseau. Canova fit un noble

[1] Le tombeau de Clément XIV se voit dans l'église des douze apôtres, qui renferme aussi celui du cardinal Bessarion, savant et aimable grec, admirateur passionné de Platon. Bessarion accompagna Jean Paléologue au concile de Ferrare, où fut traitée la réunion de l'église grecque à l'église latine. Eugène IV, voulant le récompenser de son zèle et de son dévouement, le créa cardinal du titre des *saints apôtres*, et le chargea de plusieurs ambassades. Sa mission en France, sous le règne de Louis XI, n'eut point de succès; il venait y implorer des secours contre les Turcs.

usage de sa fortune : divers établissemens utiles lui ont acquis l'estime et l'amour de ses compatriotes. Ce célèbre régénérateur du bon goût en Europe fit revivre la simplicité des Grecs, et détruisit le genre faux et maniéré qu'avait introduit le Bernin. Canova sut allier au beau antique dans ses ouvrages sacrés, le génie moral et sublime du christianisme.

Je suis allée voir l'atelier de Canova ; ma première sensation fut pénible ; je ne m'habitue pas à ces nudités qui toujours font détourner la tête ; la pudeur est la première des grâces ; il doit être facile de la concilier sur le marbre avec les formes les plus suaves. On regrette qu'un talent si élevé ne se soit pas consacré exclusivement à exciter de pures, de religieuses émotions, ou bien encore à enflammer les jeunes cœurs par des sujets héroïques ? Pourquoi ces statues enchanteresses n'ont-elles pas le caractère des plus nobles affections ? Pourquoi, dirai-je encore, faire toujours des emprunts à ce paganisme si froid, si vide, si stérile en sentimens, si étranger à nos pensées, à nos mœurs ? Le type de la vertu n'est-il pas plus touchant, celui de l'innocence aussi aimable, et la douleur n'est-elle pas assez pathétique pour suffire au

génie? Ces divinités n'enseignent rien de grand, rien de généreux, et comment cela serait-il? *elles ne sont pas*. C'est l'absence du vrai, le mensonge et le néant. Quel intérêt peut avoir aux yeux du chrétien la statue de Mars ou d'Endymion? elles ne parlent pas à mon ame. Leur fantastique existence est évanouie; l'objet de la superstition a disparu [1].

Le christianisme a développé les arts en donnant aux affections une plus grande profondeur et en versant sur le malheureux la céleste espérance et la pieuse résignation. Considérez la Madeleine expirante; la régénération du repentir est empreinte sur ce beau visage dont les larmes n'ont pas entièrement détruit l'éclat. J'avais vu à peine la Vénus, les Grâces; mais je contemplai Madeleine, j'aimai à souffrir

[1] Les divinités mythologiques, déjà expulsées de la poésie où elles faisaient assez triste figure, conserveront, je crois, long-temps encore une place dans les arts du dessin. Ces dieux qu'imagina la folâtre antiquité sont tous des types admirables. Les Grecs excellaient à exprimer par des images les idées les plus abstraites : ils sont parvenus à tout peindre; génie et grâce, sagesse et beauté, force et douceur; aussi les modernes, organisés sans doute moins heureusement, se sont-ils toujours vus forcés de chercher leurs modèles dans ces belles statues païennes qu'on a bien fait de chasser de leurs temples, mais qu'on a eu raison d'accueillir dans nos musées. Nous promettons bien de ne plus les adorer; qu'on nous permette seulement de les admirer encore. (*Note de l'Éditeur*).

avec elle. . . . Un autre chef-d'œuvre enchaîna mes regards, c'est une *descente de Croix :* le corps de Jésus repose entre les bras de sa divine mère, l'expression de la Vierge est à la fois angélique et déchirante, car elle est calme et soumise. La tête du Sauveur est sublime, et le mouvement de la tendre Madeleine indique la douleur la plus exaltée.

Canova me semble plus doux qu'énergique; le genre gracieux est surtout son triomphe. Michel-Ange avait plus de force, un trait plus sublime; mais on trouve Canova plus parfait, plus achevé dans ses détails [1]. Nous vîmes aussi dans son atelier une Hébé svelte et élégante, un gladiateur mourant, Dédale et Icare, Napoléon, Washington, Mme Lætitia Bonaparte sous le costume et dans l'admirable attitude de l'Agrippine antique. Il y a encore de ravissans bas-reliefs : Socrate devant ses juges; et le tombeau de la princesse de Santa-Croce : sur le visage de la mère, de l'époux et des frères dont la jeune femme est entourée se lisent les regrets les plus amers.

[1] C'est faire, je crois, trop d'honneur à Canova que de le mettre en parallèle avec Michel-Ange, génie original, prodigieux, auquel nul artiste n'est comparable. Canova, pur, correct, élégant, fut comme on l'a dit plus haut le restaurateur du goût. C'est assez pour sa gloire. *(Note de l'Editeur).*

Aujourd'hui nous avions à visiter de nouveau cette immense basilique de Saint-Paul qui avec Saint-Pierre fut, à l'époque du siége de Rome sous Honorius, désignée par Alaric comme un refuge sacré où les habitans seroient à l'abri de la fureur du soldat. En choisissant les deux plus vastes édifices de Rome pour en faire des lieux d'asile, le roi des Goths prouva que son ame barbare n'était pas étrangère aux sentimens d'humanité. Il voulut peut-être aussi rendre par là un hommage public aux deux apôtres dont les restes reposent dans ces basiliques. Lorsqu'Alaric se montra devant Rome, un million deux cent mille personnes habitaient la ville; pas un défenseur ne s'offrit. Comment une foule amollie, énervée par les richesses et les puissances du luxe [1], aurait-elle osé lever les yeux sur ce formidable colosse qui venait l'écraser de sa seule présence? Ce n'était plus le temps où, à la voix de Marius, cinq cent mille combattans marchèrent contre les Cimbres, ni celui où Annibal, après tant de batailles, trouva aux portes de Rome deux cent mille Romains.

Au premier aperçu, le manque de voûte et

[1] Ces Romains possédaient de deux à trois millions de biens et des légions d'esclaves. La capitale comptait trois mille danseurs et autant de chanteurs.

la charpente en cèdre du Liban donnent à ce temple l'air d'une grange; mais cette absence d'ornemens, ce désert où s'élèvent cent vingt colonnes semblables aux pins d'une forêt, sont d'un effet prodigieux. Ce vaste monument ne renferme que deux chapelles; c'est dans l'une, dédiée à la Vierge, que saint Ignace et ses disciples firent leurs premiers vœux. Au fond du chœur l'image en mosaïque de Jésus-Christ au milieu des vingt-quatre vieillards de l'apocalypse est un ornement dû à Placidie [1], sœur de l'empereur Honorius dont l'histoire est un exemple bien frappant des vicissitudes humaines. Théodose réédifia et agrandit cette basilique bâtie par Constantin en 324. Les portraits des papes sont les seules décorations qu'on y admette. La *confession de saint Paul* est placée

[1] La beauté de Placidie, prisonnière d'Alaric, enflamme Ataulfe son beau-frère; ce roi barbare l'épouse, et la captive règne sur son vainqueur qui dès-lors se dévoue à Honorius. Bientôt Ataulfe est assassiné à Barcelone; la sœur de l'empereur d'Occident est de nouveau enchaînée, et son farouche maître Genseric la contraint de marcher devant son cheval l'espace de douze milles. Son successeur la renvoie à Ravenne avec honneur. Honorius la force d'épouser le général Constance. Veuve bientôt après, et exilée de nouveau à l'instigation des vils favoris d'Honorius, Placidie se réfugie à Constantinople. A l'école de tant d'adversités, cette princesse, loin d'imiter la sage et grande Pulchérie qui régissait l'Orient pendant la minorité de Théodose II, précipita, sur le penchant de sa ruine, l'empire d'Occident qu'elle gouvernait sous le faible Valentinien, son fils.

entre la nef et le chœur, sous un baldaquin gothique; la porte de bronze de la façade a été apportée de Constantinople; des fragmens d'inscriptions antiques composent le pavé [1].

Adieu mon Ernest : il faut envoyer cette lettre au duc d'Eslignac; en vrai français il quitte les fêtes du carnaval à la première annonce de la guerre contre les cortès. La voilà donc résolue! fille d'un chevalier dont les ancêtres périrent à la Massoure, à Nicopolis, à Azincourt, j'applaudis à cette nouvelle croisade d'honneur qui va délivrer un roi captif et le replacer sur son trône; mais, femme et à l'abri du danger, j'envisage avec effroi et douleur le sang et les larmes qui vont couler; il y a deux ames en moi; l'une pour la gloire et l'honneur de ceux que j'aime, l'autre pour les inquiétudes que leurs dangers peuvent me causer.

Encore un nouveau malheur dans notre hôtel: un anglais vient de mourir, ayant mis le feu aux rideaux de son lit; il s'est réveillé au milieu des flammes; .... funeste mort! A-t-on bien soin chez toi de se mettre en garde contre ces terribles accidens?

[1] Tout ceci a été écrit avant l'incendie de Saint-Paul.

LETTRE DIX-SEPTIEME.

ROME, 15 février 1823.

Je ne t'ai rien dit, mon cher Amédée, de la magnifique place de Saint-Pierre, le plus bel ouvrage du Bernin, environnée d'une admirable colonnade presque circulaire. Un obélisque [1], mystérieux livre d'histoire des Egyptiens, est placé entre deux belles fontaines dont l'eau jaillit en abondance, sans tarir jamais, image de l'éternité et de cette munificence des bienfaits de Dieu qui se répandent sans interruption sur tous les hommes.

La présence de ces obélisques à Rome atteste

[1] Fontana, pour élever cet obélisque, employa neuf cents ouvriers et quinze cents chevaux qui furent conduits en triomphe au bruit des salves du château Saint-Ange.

la puissance et la richesse de l'empire romain; l'orgueil des conquérans est le même à toutes les époques. Napoléon rassembla à Paris les dépouilles de toutes les nations qu'il vainquit; les Césars amenèrent à Rome les chefs-d'œuvre de la Sicile, de la Grèce et même de l'Egypte.

Je dois, en journaliste fidèle, dire un mot des fêtes du carnaval; habituée à me nourrir d'idées sérieuses, je ne me sens guère propre à te narrer toutes les folies de ces jours de plaisir; je ne serais pourtant pas fâchée d'apporter quelque trève à la triste monotonie de mes réflexions.

Ces courses de chevaux que les Romains aiment si passionnément durent huit jours; elles sont interrompues les vendredis et les dimanches [1]; elles le sont toujours le premier février en mémoire d'un tremblement de terre arrivé il y a 150 ans, à pareille date. Le respect dû à la sanctification du dimanche, les souvenirs de la mort de Jésus-Christ donnent lieu à ces interruptions : pieuse convenance qui caractérise la ville sainte, et satisfait l'ame chrétienne.

[1] Ils en est de même des spectacles qui n'ont jamais lieu le vendredi ni le dimanche. On a même soin qu'ils soient terminés le jeudi et le samedi avant minuit.

Vers deux heures, la cloche du capitole retentit dans les airs; c'est le signal de la liberté accordée au peuple. Le sénateur et le gouverneur descendent du palais des conservateurs, suivis de leurs pages et accompagnés de toutes les autorités civiles; ils vont au pas dans la rue du Cours, en six voitures attelées de chevaux noirs dont les harnais sont plaqués en or. Ces personnages et leurs cochers sont revêtus de costumes antiques. Arrivés à la place de Venise, ils montent sur un balcon, jugent la course et distribuent les prix. Au bout de la rue, une grande toile sert à arrêter les coursiers qu'on saisit par la tête lorsqu'ils en atteignent l'autre extrémité. La valeur des prix est de trente, cinquante et même de cent écus romains; une pièce d'étoffe fournie par les Juifs est en outre décernée au premier vainqueur.

Revenons à la rue du Cours; l'affluence s'accroît de moment en moment; bientôt elle est immense: les femmes garnissent les fenêtres jusqu'aux greniers; charmant coup-d'œil! La rue est bordée de gradins également couverts de spectateurs; on croirait qu'il s'agit de l'entrée triomphante d'un général victorieux. La file des voitures suit en ordre et lentement; des patrouilles

d'infanterie parcourent la rue ; une multitude de masques hétéroclites, soit à pied, soit dans des équipages brillans, sous l'habit de leurs valets, tandis que ceux-ci prennent ceux de leurs maîtres, accablent de bonbons les paisibles promeneurs ; quelquefois blessure en advient, car ces dragées ressemblent à des balles ; le comte de S. C. . . . en eut l'œil fortement endommagé. Tous les rangs se confondent, et l'on vous adresse la parole avec familiarité, mais sans impertinence. Nous fûmes assaillis dans nos voitures d'une profusion de dragées. L'ingénuité, qui me fit prendre pour de vieilles femmes une bande de jeunes gens affublés d'un costume féminin, provoqua de bruyans éclats de rire. Les élèves de l'académie de France, vêtus en jardiniers et montés sur un char élégant jonché de fleurs, présentaient, au moyen de longues perches, des bouquets aux dames jusqu'aux étages les plus élevés.

A quatre heures, on tire deux ou trois coups de canon : c'est l'ordre d'évacuer la rue. Une demi-heure après, cet ordre est renouvelé ; alors la confusion est extrême ; on se hâte de sortir par toutes les rues adjacentes ; ce moment est effrayant pour les poltronnes : douze dragons

à cheval parcourent la rue au pas; bientôt douze autres viennent au galop et chargent les gens à pied déjà poussés par les pelotons des soldats. Alors on baisse la barrière placée vis-à-vis les chevaux qui piaffent d'impatience, et la course commence. Je n'oublierai jamais ma terreur en cet instant : nous étions à l'abri d'une tente destinée aux dames; mon beau-père préféra se mêler à la foule : tout à coup des cris attirent mon attention; j'aperçois un cheval échappé, renversant tout ce qui se rencontre sur son passage : mes yeux cherchent en vain M. de L. . . . .; mon effroi est sans égal. Heureusement il n'y eut pas d'accidens graves; mais je maudis ma curiosité et m'éloignai mécontente de moi; car j'avais presque fait scène.

Le mardi gras, cédant aux instances de la princesse G. ., j'allai chez elle au palais Verospi situé rue du cours; c'était bien le plus sûr moyen de voir cette course qui ne me paraît pas d'un vif intérêt. Je cherchai en vain l'adresse, le talent de ces animaux. Des chevaux bien amaigris franchirent avec une extrême vélocité la longueur du *corso*. Il n'est pas possible de se faire illusion sur ce désir de gloire, et sur

cette jalousie que leur suppose poétiquement Mme de Staël. Je ne leur vois pas l'ombre d'émulation ; mais bien plutôt le résultat d'une douleur aiguë ; car on les aiguillonne cruellement avec des plaques armées de pointes. Les cris, les huées étourdissent les malheureux traîneurs ; le peuple se montre peu sensible aux souffrances de ces nobles animaux, et semble encore conserver sa joie féroce du cirque.

La course terminée, les sénateurs, les autorités civiles et nombre de cardinaux se dirigent vers l'église du *Gesu* où l'illumination est très-brillante et le salut magnifique ; c'est le dernier jour des quarante heures. A mon grand regret je n'ai pu y assister ; la prière est si douce à l'ame demeurée étrangère à un plaisir qui la fatigue ! mais pouvais-je refuser à la bonne princesse G.... d'attendre chez elle la clôture du carnaval ? Au lointain une faible clarté luttait avec le crépuscule ; je la pris pour un enterrement qui s'approchait de nous ; mais peu à peu le nombre des lumières se multiplie à l'infini ; les fenêtres de toutes les maisons et le cours en sont remplis. Ces petites bougies s'appellent *moccoletti* : les Romains prétendent ainsi prolonger le carnaval ; et moi j'en prolonge le récit bien plus que je ne voudrais.

Le sort en est jeté ; cette lettre ne contiendra pas d'autres détails et je finirai par un bal masqué. Ma tante, au bal masqué ! vous écriez-vous ; oui, mes enfans ; et ce sera le premier et le dernier ; car un but plus utile me déterminerait seul à dévorer autant d'ennui. D'abord, expliquons-nous ; ce divertissement n'a pas les mêmes inconvéniens en Italie qu'en France ; il n'est pas interdit ; et je devais cette politesse à la maîtresse de la maison. Les dominos étant de rigueur pour les personnes qui répugnent à se masquer, nous fûmes obligées, ma belle-sœur et moi, d'en porter un. Le duc de Laval s'affranchit seul de l'étiquette : un masque lui ayant demandé pourquoi il ne faisait pas comme les autres, parce que je n'ai rien à cacher, répondit-il ; réponse aussi convenable à son caractère personnel qu'opposée à celui d'un diplomate vulgaire. Au surplus, cette nombreuse réunion ne fournit pas une saillie, pas un mot piquant. J'ai rarement éprouvé une tristesse plus aride. Au milieu de cette foule inconnue ou travestie, il y a je ne sais quoi d'effrayant dans un pareil déguisement, trop fidèle image du monde réel. D'ailleurs est-il bien facile de prendre à son gré une humeur enjouée et folâtre à une époque où tant d'ames sont flétries

soit par leurs propres chagrins, soit par les calamités qu'elles ont sous les yeux? Rien ne fait mal comme l'incapacité à la joie au milieu des fêtes; on s'imagine être exilé de la bienveillance générale; au contraire, la vue d'un bonheur calme et simple adoucit même parfois l'amertume des peines les plus cuisantes, par la pensée que d'autres du moins en sont affranchis; mais cette gaieté factice a quelque chose d'insultant et de moqueur qui blesse une ame affligée.

Nous retournâmes chez la duchesse de Bracciano, où la cohue était grande et où l'on s'occupait beaucoup d'une femme hottentote chargée de ses enfans. Nous vîmes aussi une scène ridicule entre un boxeur et un Diogène; l'insolence du premier qui brisa la lanterne de Diogène et l'impassibilité de celui-ci eussent bien surpris nos fougueux Français. Je revins excédée de fatigue et d'ennui. J'en ai, je pense, encore du dépit; et je ne trouve pas une expression de tendresse au bout de ma plume; ce n'est pas dire dans mon cœur.

LETTRE DIX-HUITIÈME.

ROME, le 3 mars 1823.

Ta dernière lettre, mon Amédée, restera dans mon cœur; toute l'eau du fleuve Léthé, comme on dit dans tes classes, ne pourrait me la faire oublier. Tu me fais un aimable appel; je veux y répondre.

L'église *della valle* est décorée du *martyre de saint André*, fresque du Dominiquin; la figure du saint est céleste : celles des vertus peintes sous la voûte, l'*espérance* surtout, sont peut-être trop humainement gracieuses. Quant aux *quatre évangélistes* des pendentifs de la coupole, c'est l'apogée de la peinture. Le saint

Jean, avec deux anges qui s'embrassent à ses pieds, concilie la sublimité de l'apôtre avec la douceur naïve de l'enfance.

Plusieurs tombeaux enrichissent cette belle église; on y voit, entre autres, celui de Pie II, de Pie III et ceux de plusieurs Strozzi : Laurent Strozzi, cardinal; Léon, général des galères de France et de Naples; Pierre, général des armées de Henri II. . . . Le père de ces illustres Strozzi fut peut-être plus illustre encore que ses fils par son goût pour les arts, la littérature, son profond savoir et surtout par la générosité de son caractère. Ses richesses furent immenses! et pourtant il ne cessa de tenir la banque. Il mourut prisonnier de Cosme.

Cette église est bâtie sur l'emplacement même de l'ancienne *curia* où Jules César assassiné tomba aux pieds de la statue de Pompée qu'il avait vaincu à Pharsale. « Pompée et César, » s'écrie Byron, glorieux rivaux, vous n'êtes » plus : faut-il vous honorer comme les vain- » queurs des rois, ou n'avez-vous été que de » simples acteurs sur la scène du monde ? »

Le palais Spada contient une riche collection.

de tableaux et plusieurs antiques. Au petit jardin du palais, un effet de perspective en architecture par le Boromini suggéra au Bernin l'idée du grand escalier du Vatican.

Je ne m'arrête point à la jolie église de Sainte-Agnès sur la place Navonne ; mais je descends dans le souterrain qui renferme la statue de la patronne, due au ciseau de l'Algarde : la modestie, la pudeur sont imprimées sur ses traits, et on les retrouve dans la pose de ce corps angélique qu'une ondoyante chevelure enveloppe tout entier. On reste attendri à la vue de cet emblême de l'innocence, et l'ame se reporte avec délices aux plus doux souvenirs de l'enfance.

Aux capucins, le seul tableau qui ait excité mon attention, c'est l'archange Michel terrassant le prince des ténèbres ; la sérénité, la douceur caractérisent bien ce pouvoir divin communiqué à l'ange qu'aucune passion humaine ne saurait agiter ; il frappe sans colère et triomphe sans orgueil.

Mais comment n'ai-je point encore parlé du Panthéon, cette merveille de l'antiquité, toute

jeune encore après dix-huit siècles, ce temple de magnifique apparence, jadis peuplé de simulacres, souillé par le culte du vice et sanctifié aujourd'hui par la présence de Jésus-Christ, honoré par les prières et le sang des martyrs? A la place de cette divinité assujettie au destin, de ce Jupiter tonnant, on implore le Dieu crucifié qui console et pardonne. Aux hommages qu'arrachaient la cruauté et la terreur, ont succédé ceux de l'amour et de la confiance; une vive reconnaissance me portait vers le Dieu de toute vérité qui nous a enseigné une religion où notre raison est ennoblie, fortifiée; une religion complète par ses consolations, ses remèdes, ses espérances; une religion qui enchante nos sens par l'éclat et la majesté de ses cérémonies. Oui, le christianisme est tout vivant en ses croyances comme en ses souvenirs.

Benoît XIV a eu le tort de faire blanchir les murs, qui seraient bien plus historiques s'ils eussent conservé la belle couleur du temps. Lorsque j'entrai dans la rotonde, ce vide, cette grande solitude saisirent mon ame, tant j'étais préoccupée des êtres fantastiques auxquels cet édifice fut dédié autrefois! La forme circulaire si resserrée, quoiqu'elle soit le symbole de

l'infini, me déplaît dans un lieu destiné au sacrifice universel : ma pensée ne sait où se fixer, mon cœur où s'attacher; j'aime un centre visible où mon regard repose sur l'objet de sa vénération.

Raphaël et Annibal Carrache sont inhumés au Panthéon; on y voit les bustes d'hommes célèbres, du Poussin, de Métastase, du Corrége, de Sacchini, de l'Algarde, de Palladio, de Winkelman, etc. Ce monument, que signalent la beauté, la hardiesse, la noblesse et la précision du travail, est éclairé par une seule ouverture pratiquée au milieu de la voûte. La vue du ciel vers lequel s'élancent tous nos vœux a quelque chose de consolant; mais ce qui est admirablement beau comme architecture, c'est le portique noirci par les siècles avec ses seize colonnes corinthiennes si élégantes et si solides et leurs gracieuses feuilles d'acanthe. On y arrivait autrefois par sept marches, dont cinq aujourd'hui sont enterrées; ce chef-d'œuvre fut élevé vingi-cinq ans avant Jésus-Christ, par Agrippa [1] tout à la fois grand général, habile ministre et ami fidèle.

[1] Rome lui fut redevable de ces beaux aqueducs qui répandirent des eaux salubres dans tous les quartiers de la ville. Il est remarquable qu'Agrippa ait engagé Auguste à rétablir la république.

L'empereur Phocas accorda le Panthéon à Boniface IV qui le consacra à la sainte Vierge. Le temple est situé sur une place malpropre où coule le sang des animaux égorgés, le long d'un marché fétide. Au centre s'élève un obélisque égyptien. On devrait bien transporter ailleurs l'obélisque et le Panthéon.

La curiosité nous a conduits dimanche dernier à la grotte d'Egérie; nos recherches d'abord infructueuses ont au moins pu nous expliquer l'illusion particulière à ce lieu; la grotte n'a plus d'ailleurs le charme du mystère; elle n'est ni assez profonde ni assez obscure; assurément ce n'est pas sur les lieux et d'après nature que Florian a tracé la jolie description du bosquet où Numa venait jouir des doux entretiens de la nymphe inspiratrice.

Il faut de gré ou de force, mon cher Alfred, que je te fasse parcourir encore quelques églises. *Santa-Maria della pace* fut bâtie en 1480 par Sixte IV : Mahomet II menaçait l'Italie; déjà Otrante était pris, les cruautés des Turcs répandaient au loin la terreur; le saint Père fait vœu d'élever cet édifice, si Dieu délivre ses états du

fléau de la guerre [1].... il est exaucé. De tout temps les pontifes, véritables pères des chrétiens, ne cessèrent d'employer leur éloquente sollicitation et leurs démarches près des princes catholiques, afin de les déterminer à soustraire Jérusalem ou Constantinople au joug et aux entreprises des mahométans. Sur les murs extérieurs de ce temple, les *sibylles* de Raphaël révèlent un pinceau plus énergique que ses autres ouvrages. Sainte-Marie de la paix possède aussi plusieurs bonnes statues de Maderne.

Sainte-Pudentiane est fondée sur les ruines de la maison d'un sénateur nommé Pudens qui, ayant reçu le prince des apôtres, fut converti et baptisé par lui avec toute sa famille. Le pape saint Pie I changea cette maison en une église embellie depuis par le cardinal Gaetano. Une inscription porte que la table du maître-autel servit à saint Pierre lorsqu'il célébra les saints mystères. Au milieu de l'édifice est un puits où furent jetés les ossemens de trois mille martyrs.

L'église de Sainte-Praxède, ornée de colonnes

[1] On sait que les préparatifs d'une guerre contre les Turcs occupèrent une grande partie du pontificat de Sixte IV.

de granit, de porphyre et d'albâtre oriental, a été bâtie par le pape Paul I.er, en 816, ainsi qu'un monastère pour y retirer des Grecs fugitifs [1].

Le patriarche de Constantinople ayant envoyé à l'impératrice Eudoxie les deux chaînes dont Hérode fit charger saint Pierre, cette princesse édifia un temple sous l'invocation de *saint Pierre-aux-liens* et y déposa les précieuses reliques. Cette Eudoxie est-elle la belle Française, fille du comte Bauton [2], épouse d'Arcadius, qui rivalisa de puissance avec l'odieux ministre Ruffin et persécuta ensuite saint Chrysostôme; ou bien est-ce la Grecque Athénaïs, épouse de Théodose II que sa science, son éloquence et sa beauté ne purent soustraire à l'exil? je l'ignore.

L'édifice peu élevé est soutenu par vingt belles colonnes de marbre de Paros, d'ordre dorique; il a un aspect singulièrement solitaire;

[1] On vous montre dans une chapelle obscure, une demi-colonne où l'on prétend que Notre-Seigneur a été attaché pendant sa flagellation; et la chaise; et la table de saint Charles, sur laquelle il donnait à manger aux pauvres.

[2] La dénomination de *comte* appliquée aux chefs franks semble manquer d'exactitude, bien que ce titre fût déjà en usage chez les Romains à l'époque dont il s'agit.

(Note de l'Éditeur.)

nul autre que nous n'assistait à l'une des trois messes ; j'ajourne donc à te parler du célèbre *Moïse* de Michel-Ange ; mon enthousiasme m'entraînerait trop loin. Dans cette église est inhumé le cardinal Cusa, savant et modeste prélat auquel les papes Eugène IV, Nicolas IV et Pie II confièrent différentes légations : il était fils d'un pêcheur des environs de Trèves.

Pourras-tu me lire, cher Alfred? les souvenirs se pressent, se heurtent ; il faudrait dicter deux pages à la fois. Quand je reviens d'une de mes courses, je suis absolument incapable d'écrire une ligne ; le repos m'est nécessaire ; le lendemain, je sors de nouveau et ainsi plusieurs jours de suite ; alors j'interromps mon voyage dans Rome ; mais la confusion existe ; je m'effraîe de tout ce que j'ai à raconter, et rien n'est à sa place ; je voudrais vous initier à toutes mes jouissances comme je participe à toutes vos peines.

LETTRE DIX-NEUVIÈME.

ROME, 6 mars 1823.

Je reviens, cher Alfred, t'entretenir d'objets toujours plus intéressans; reste à savoir si je réussirai à te les décrire avec intérêt. Saint-Martin, petite église toute neuve, est resplendissante de marbre et de vingt-quatre belles colonnes antiques d'un poli admirable; les fresques du Poussin couvrent une partie des murs; l'humidité en a malheureusement terni la fraîcheur. Le noble caractère de cet artiste et ses talens honorent la France. Le pathétique de ses compositions devrait le faire appeler le peintre des ames sensibles plutôt que celui des gens d'esprit. Cette église, qui appartient aux carmes, a été restaurée au moyen des quêtes

de ces pieux solitaires; elle est ornée de tableaux modernes; le meilleur est de Cavalucci. Le maître-autel est très-précieux; les balustrades, les escaliers, le pavé sont de marbre très-fin : l'ensemble est d'une propreté et d'une élégance rares. Le bel et gracieux édifice surmonte une église souterraine qui, par les souvenirs vénérables dont elle est remplie, a pour moi des charmes bien plus puissans. J'étais vivement émue dans ce sanctuaire, à la pensée de ces jours si glorieux à l'Eglise, où la foi naissante jetait de profondes racines sous l'égide de la persécution.

Saint Sylvestre avait choisi cette partie des thermes de Titus pour y assembler les fidèles. Il érigea, après la conversion de Constantin, une église où furent tenus deux conciles; on y enterra un grand nombre de martyrs; le pavé est celui de l'ancienne *Rome*; Granet a reproduit avec bonheur dans un charmant tableau l'effet pittoresque de ces arcades rongées par les mousses. Au milieu de tant de merveilles, je n'avais garde d'oublier la visite que je voulais faire aux catacombes; on eut beau me parler d'éboulemens, de victimes plus ou moins récentes; je n'écoutais que mon ardente et pieuse

curiosité. Nous nous fîmes conduire à Saint-Sébastien ; un son de cloche annonça notre arrivée au couvent; et un religieux vint nous recevoir pour nous guider dans ce ténébreux et sublime séjour. On descend aux catacombes par un escalier petit et fort escarpé ; à peine avions-nous fait quelques pas dans ce défilé obscur que nous aperçumes au milieu de nous une espèce d'ombre, une sorte de fantôme, un récollet étranger enfin qui avait profité de notre entrée pour pénétrer dans les catacombes ; ce religieux m'adressa bientôt la parole et tenta de m'alarmer par le récit de périls qu'il avait courus autrefois dans ces mêmes lieux. Je ne l'écoutai guère. Les catacombes, composées de longues galeries, se communiquent et se croisent entre elles. Le chemin est pratiqué tantôt dans le roc, tantôt dans une terre noire assez solide ; la totalité de ces souterrains est à peine connue ; c'est un véritable labyrinthe dont on ne pourrait sortir sans guide ; il s'étend à huit ou dix lieues jusqu'à Civita Vecchia [1]. Pressée en quelque sorte entre la terre

[1] On peut voir dans saint Jérôme quelle était la vénération des chrétiens pour ces cimetières ; ils les visitaient tous les dimanches ; les corps des païens n'ont pu être déposés dans les catacombes, puisqu'on regardait les chrétiens comme abominables ; de plus, les Romains avaient la coutume de brûler

et le rocher, je considérais, à la lueur vacillante des torches, tous ces débris de la mort dans des niches creusées le long des murs, et où les premiers fidèles déposaient les corps des martyrs [1]. Mes larmes coulaient; des héros ont foulé cette poussière à laquelle plus tard ils sont venus eux-mêmes ajouter leur propre poussière. C'est dans ces lieux d'horreur où toute la nature est en souffrance, c'est au sein de ces mêmes ténèbres où n'a jamais pénétré un rayon de soleil, qu'une multitude de chrétiens de tout âge, de tout sexe, de tout rang, s'enterrait pleine de vie, afin d'assister à la célébration des saints mystères. Ces sombres cavernes ont retenti de leurs cantiques; cette terre fut arrosée de leurs larmes; prosternés sous ces grottes obscures, ils imploraient le Dieu qui remplit de sa présence la profondeur des abîmes, le Dieu qui, là comme sur la croix, s'immolait encore pour

leurs morts; et les fidèles portaient trop de respect aux corps des saints et des martyrs pour les confondre avec ceux des idolâtres; ainsi ces lieux n'ont renfermé que les corps des martyrs et de ces premiers chrétiens dont la vie, modèle de toutes les vertus, se résume dans cette parole des actes des apôtres, d'une si admirable simplicité : *Ils ne faisaient tous qu'un cœur et qu'une ame.*

[1] Notre guide nous fit remarquer un petit carrefour que saint Martin avait habité et la niche où le corps de sainte Cécile a été retrouvé.

le salut de tous. L'amour et le malheur, en confondant les voeux, unissaient les ames. Ah! combien pures étaient leurs prières! on n'y sollicitait pas des richesses périssables, de fragiles honneurs, le succès d'entreprises ambitieuses, de désirs trop humains; une foi constante, un courage inébranlable, le salut de leurs bourreaux, tels étaient les voeux de ces anges terrestres. Une femme demandait la persévérance, peut-être la conversion d'un époux; une mère, la fidélité de ses enfans; faible par nature, elle venait puiser la force pour elle-même et pour des êtres plus faibles encore, et conduisait à cette école du martyre les objets de la plus désintéressée des affections. Que de fois, à la vue de tous ces fidèles priant pour leurs persécuteurs, ne vit-on pas ceux-ci tomber à leurs pieds et implorer la faveur de mourir comme eux!

le 9 mars.

Ma lettre n'étant point partie, cher Alfred, il me prend envie d'y ajouter un mot sur quelques écrivains italiens de nos jours. Connais-

tu Manzoni [1] auteur de la première tragédie romantique qui ait paru en Italie : *le comte de Carmagnole ?* Cette belle composition mérite le suffrage même des partisans exclusifs du classique ; car si l'auteur s'est affranchi des règles de temps et de lieu, il ne viole jamais l'unité morale, l'unité de conception et d'idée : il ne s'y rencontre pas ces longueurs fatigantes, ces apparitions, ce merveilleux, ces écarts d'imagination et ce mélange de scènes sublimes et de scènes triviales qui choquent un goût sévère

[1] Depuis que ces lettres ont été écrites, il a paru de Manzoni un ouvrage, qui a rendu son nom populaire, intitulé : *i promessi sposi* (les fiancés). Avec quelles énergiques et quelles suaves couleurs la puissance de la charité y est dépeinte ! Frédéric Christoforo, héros sublime, fait répandre de douces larmes. Ce sont des pages bien délicieuses que celles où l'écrivain raconte la visite du capucin chez le frère de sa victime. Rien n'est plus éloquent, plus pathétique, que la scène où le cardinal Borromée accueille le mystérieux inconnu, terreur de la contrée ; un attendrissement indicible remplit l'ame lorsque l'angélique prélat lui adresse ces paroles : « Laissez-moi » presser cette main qui réparera tant de torts, qui répandra » tant de bienfaits, qui soulagera tant d'affligés, qui s'offrira » désarmée, pacifique, humble à tant d'ennemis. » Quelle délicate opposition de cet avenir plein de vertus, à ce passé si criminel qu'il effacera bientôt ? On admire l'abnégation de Christoforo durant la peste de Milan, sa véhémente et évangélique apostrophe à Renzo, sur les projets de vengeance de ce dernier, son vigilant et infatigable courage envers les créatures faibles et contre les violences des puissans ; enfin sa mort héroïque qui termine une carrière si agitée et si pleine de dévouement. A côté de ces grands caractères, au milieu de ces fortes situations, qu'il est doux de rencontrer cette Lucia, si pure, si naïve, d'une tendresse si délicate et si timorée !

et délicat. La dignité simple, naturelle des personnages, des situations toujours animées, un style, non pas sèchement sentencieux, mais concis et riche de pensées fortes, de nobles et purs sentimens soutiennent l'intérêt sans langueur; la vérité historique des mœurs et du siècle y est bien observée; enfin c'est le romantique, si l'on veut, mais le romantique dirigé avec sagesse. Plusieurs poésies lyriques de Manzoni étincellent de beautés; il a réfuté avec une grande force de logique, mais, selon moi, avec trop peu de développement, une assertion de Sismondi dont l'*Histoire des républiques italiennes* est l'extension : savoir, que le catholicisme a été un grand obstacle à la liberté de l'Italie.

Foscolo est un écrivain doué de facultés puissantes, mais déréglées; ses *lettres de Jacolo Ortis* lui attirèrent la persécution de Buonaparte, et rendirent la plus grande popularité à son nom. Sa tragédie *Ricciarda* revêt les passions les plus furieuses des plus sinistres couleurs; ainsi il épouvante au lieu d'attendrir; ses caractères dépassent la nature. Je ne sais quoi d'outré, de faux et de subtil caractérise chez lui les pensées et les sentimens; rarement une

émotion douce, consolante repose l'ame fatiguée de tant d'horreurs; jamais l'espoir ne tempère les angoisses; un rayon de soleil ne luit jamais à travers l'orage. La haine de Guelfe est celle d'un monstre; le fanatique amour de Guido est inflexible à la tendresse d'un père, aux prières d'un ami; il renie les devoirs du citoyen et la piété filiale; mais la situation de Ricciarda entre un père implacable et un amant forcené dont elle suspend la vengeance est des plus dramatiques; incapable de trahir la vérité, de dissimuler son amour sublime et angélique en face de ce père qui la menace sans cesse de la mort, l'infortunée ressent pour lui la plus vive compassion; le moment où elle jure de renoncer à Guido est déchirant et le dénouement fait frémir [1].

[1] On voit que de nos jours la tragédie italienne commence à n'être plus un *pâle canevas* destiné seulement à faire briller l'art du décorateur et du musicien. Ainsi, ce que l'auteur a dit plus haut de l'innocuité du théâtre de Rome finira par manquer de justesse.

(*Note de l'Éditeur*).

LETTRE VINGTIÈME.

ROME, 9 mars.

Les impressions que m'ont fait éprouver les catacombes renaissent plus vives, mon cher Amédée, au colisée, monument impérissable de la richesse et de la puissance romaines. Vespasien [1] le commença; Titus, l'acheva en cinq ans. Douze mille Juifs échappés à la destruction de Jérusalem travaillèrent à cet édifice où furent prodigués les trésors de l'univers et les dépouilles de cent nations subjuguées [2].

[1] Ce prince refusa de se servir d'une machine qui devait suppléer à un grand nombre de bras; « il faut, disait-il, que le peuple vive et travaille. »

[2] « Etonnante destinée des enfans de Jacob! Israël captif de » Pharaon, élève les palais d'Egypte; Israël captif de Vespa» sien, bâtit ce monument de la puissance romaine. » *Les Martyrs.*

Aujourd'hui, sur ces murs, sur ces arcades, croissent à foison des plantes et des arbustes de toute nature; de sorte qu'il n'est pas rare d'y rencontrer tout à la fois le botaniste herborisant, le peintre traçant des esquisses, l'antiquaire qui exhume des ruines, et le philosophe qui médite sur toutes ces grandeurs déchues, sur toutes ces gloires ruinées. Le gouvernement de Pie VII répare et soutient ce superbe monument; c'est un travail qui déplaît, mais sans ces réparations que deviendrait le colisée?

Ce vaste amphithéâtre est composé de quatre ordres d'architecture superposés. Le premier dorique, le second ionique, les deux derniers corinthiens. Rien n'est comparable au coup-d'œil dont on jouit du haut des gradins supérieurs. La ville s'y déploie devant vous avec ses sept collines, avec ses ruines pittoresques mêlées à tous ses clochers, à ses dômes, à ses palais modernes. Il ne faut pas un grand effort d'imagination pour évoquer de là tout ce que Rome a produit de grand, d'illustre, de fortuné depuis Romulus jusqu'à Augustule, comme aussi les calamités sans nombre qui sont venues fondre sur cette ville prédestinée, depuis l'apparition des Gaulois au Capitole, jusqu'à celle des

Français au Vatican. Mais il est à remarquer que dans la Rome chrétienne qui ne peut plus se défendre par les armes, il s'est toujours trouvé un auguste et saint vieillard qui conjurait le péril, ou qui s'y dévouait lui-même pour sauver son peuple. De Pie VII qui s'est livré aux chaînes, jusqu'à saint Léon qui fit reculer Attila, les exemples ne manqueraient pas.

Du faîte de l'édifice, je frissonnai à la pensée de cette arène où des gladiateurs s'immolaient sans espérance, sans amour, au plaisir barbare d'un peuple devenu plus féroce par la corruption et la satiété de la gloire [1]. Je croyais encore entendre d'horribles acclamations. L'image noble et pure des premiers chrétiens exposés aux bêtes vient effacer de mon esprit ce spectacle révoltant; le sang des martyrs, les célestes accens de leurs prières ont purifié ce lieu d'horreur; mon cœur flétri un moment s'attendrit et se livre à l'enthousiasme qu'inspirent ces héros se sacrifiant avec transport et n'éprouvant au milieu de ces animaux féroces,

[1] On vit des empereurs se dégrader au point de se donner en spectacle et combattre les gladiateurs ou les bêtes féroces; et un ancien historien cite quatre cents sénateurs et six cents chevaliers qui se soumirent à cette ignominie; on y vit même des femmes du plus haut rang, dit Tacite.

d'autres craintes que celle d'échapper à leurs dents meurtrières. Chaque trait brûlant de la lettre de saint Ignace aux fidèles d'Antioche se retrace à ma mémoire dans sa sublime simplicité, au lieu même de son supplice. La foi, cher Amédée, ne pourrait être faible ici, elle est nourrie d'exemples et de témoignages trop illustres.

Le pape Benoît XIV a fondé dans l'enceinte du colisée *la voie de la Croix*. Près du colisée on rencontre les restes d'une fontaine construite par Vespasien, qui se nommait *meta sudante*. C'est au bord de cette fontaine que les chrétiens flagellés recevaient leurs sentences de mort.

Nous sommes allés ce matin reconnaître les vestiges du grand cirque situé entre le mont Palatin, le mont Aventin et le Tibre; c'est un carré long terminé en demi-cercle; au milieu est une ligne de maçonnerie qu'on appelait *spirea*, autour de laquelle se faisaient les courses de chars. Une grande partie existe encore, ainsi que la loge de l'empereur, celle des musiciens et quelques gradins.

Tarquin y établit des courses de chevaux et

y plaça des gradins de bois; considérablement agrandis, sous Trajan et Constantin, ils continrent jusqu'à 480,000 spectateurs. Les belles loges de marbre, les bornes dorées, les statues, les autels, les obélisques dont ce lieu fut successivement enrichi n'existent plus. L'horrible incendie, qui dévora le cirque en presque totalité sous Néron et peut-être par ses ordres, détruisit et les plus anciens monumens religieux et cet amas de richesses, fruit de tant de victoires, ainsi que ces chefs-d'œuvre de la Grèce et une foule de manuscrits dont la perte est plus regrettable encore. C'est dans ce cirque qu'eût lieu la touchante reconnaissance du lion d'Androclès; et la pitié d'une bête féroce envers un esclave infortuné excita l'admiration de ce peuple altéré de sang.

A la mort de Germanicus, un cri général de douleur et d'indignation retentit dans Rome: à l'instant les tribunaux furent déserts et les maisons fermées; bientôt le peuple, cherchant un soulagement à son affliction, invente des honneurs inconnus jusqu'alors; il veut qu'à l'ouverture des jeux du cirque la statue de Germanicus soit promenée en triomphe. Hélas! dans ce même cirque, des jeux séculaires furent

célébrés en l'honneur de l'infâme Poppée [1]. Vitellius [2] monta aussi au capitole; une servitude honteuse, une lâche complaisance ont donc avili tous les honneurs.

« La gloire ne peut être où la vertu n'est pas. »

Je pourrais parler ici des fameuses courses de chars; mais je préfère te renvoyer à l'Iliade ou à l'Enéide; je veux lester cette lettre de quelques souvenirs français.

Charles VIII logea au magnifique palais de Venise, lors de la conquête éphémère de l'Italie. Le 31 décembre 1494, il entra dans Rome à la tête de son armée, par la porte du peuple, tandis que le fils du roi de Naples, Alphonse-Ferdinand duc de Calabre, en sortait avec ses troupes par la porte Saint-Sébastien. Mais faisons ici une mémoire plus honorable de la France; et souvenons-nous que les chefs-d'œuvre des artistes nos compatriotes sont admirés même dans la patrie des arts; Saint-Pierre

[1] Cet honneur, réservé aux triomphateurs, aux pontifes et aux statues des dieux, fut décerné à une fille, à une femme, à une mère d'empereur, Agrippine.

[2] On vit alors Proculus et Suétone rougir de leurs vertus et se vanter faussement d'avoir trahi; cette bassesse, dit Tacite, les fit absoudre du crime de fidélité. Hélas! nous avons vu aussi amnistier la fidélité, peut-être la désavouer.

renferme les statues de Houdon, de le Gros et de Monot.

J'inscrirai ici les fontaines de la place Navonne, parce qu'elles se présentent à mon esprit; car si une émotion ou une pensée grave ne me ramène pas vers un objet, il court risque d'être oublié. La principale fontaine, placée au centre, est colossale; c'est un rocher surmonté d'un obélisque découvert dans le cirque de Caracalla; les quatre grands fleuves du monde, le Danube, le Gange, le Nil et la Plata, sous les emblêmes de statues assises, et les quatre attributs des deux continens, le cheval, le lion, le palmier et un nègre décorent ce monument qui me paraît bien peu digne de l'enthousiasme du pape Innocent X; émerveillé de cette fontaine, il s'écria : « vous prolongez ma vie de dix ans ». Le triomphe de l'artiste fut d'autant plus inattendu que la prévention d'Innocent X l'avait exclu du concours des modèles présentés; mais le prince Ludovisi, son protecteur, fit admettre le dessin du Bernin à l'insu du pontife qui, l'ayant distingué, le choisit de préférence et le chargea de l'éxécution. Ce monument est situé sur une des plus grandes places de Rome; j'aimerais mieux n'y pas voir le grand marché. Pourquoi placer ainsi les détails les plus

matériels de la vie en face des œuvres de l'art ? Ce vaste emplacement était jadis le *cirque agonal ;* il en garde encore la forme ; outre les courses de chars, on y donnait aussi des combats d'athlètes.

Mon cher Amédée, si tu remarques dans mes lettres beaucoup de détails historiques et des réflexions morales, souviens-toi que je t'ai promis de faire tourner mes voyages au profit de ton instruction. C'est encore dans cette vue que je vais reprendre mes observations sur les poëtes Italiens ; je te les donne sinon comme bonnes, au moins comme miennes.

Pindemonte a laissé des poésies lyriques fort estimées et des tragédies qui le sont peut-être moins. Il excelle plutôt à exprimer le patriotisme, l'admiration, l'enthousiasme, qu'à peindre les passions qui troublent la vie. L'ode lui sied mieux que le drame ; aussi ce qui, dans sa tragédie d'*Arminius*, enlève surtout les suffrages, ce sont les chœurs ; ailleurs il prend trop souvent le ton déclamatoire ; on voit qu'il veut toujours ranimer chez ses concitoyens la haine de l'oppression et l'amour de la liberté [1].

[1] L'Italie a produit de nos jours deux poëtes du nom de

L'éclat d'un style admirable est le grand mérite de *Monti;* faible d'invention, il est dépourvu de toute originalité. *Galeotto*, *Manfredi*, sujets si tragiques, *Aristodème* si romanesque, sont des œuvres privées de vie, mais poétiques d'images, harmonieuses d'expressions. *Caïus Gracchus*, frappé de la même stérilité, est vivifié par l'éloquence des harangues et la force des passions. Cette succession de scènes orageuses et pathétiques entraîne le lecteur. Le caractère versatile de ce poëte inspire peu d'estime; il fut tour à tour le chantre des différens gouvernemens de sa patrie. Le poëme de la *Basviliana*, sur l'assassinat de Basville, est très-goûté des Italiens; c'est une tirade d'invectives mordantes d'une verve passionnée. Nos traductions donnent une bien faible idée de ces ouvrages; ce ne sont pas des voiles transparens qui ajoutent du charme à la beauté, c'est un rideau épais qui la cache; c'est, comme a dit je ne sais quel auteur, le revers d'une belle étoffe, une essence dont le parfum est évaporé. . . . .

. . . .

Pindemonte : Giovanni et *Ippolito.* Giovanni est auteur de plusieurs tragédies nationales; on doit à Ippolito des poésies fugitives que le public a fort bien accueillies.

(*Note de l'Éditeur*).

LETTRE VINGT-UNIÈME.

ROME, 12 mars 1823.

J'AI besoin, cher Ernest, de te parler de Michel-Ange. Quel génie! quelle composition hardie! Le *Moïse*, que j'ai vu à Saint-Pierre *in vincoli*, m'émeut encore. La fierté, la majesté de ce regard, l'indignation, le mépris qui s'échappent de ses lèvres, m'ont tenue immobile à l'entrée de l'église; il est difficile de supporter le dédain de cette bouche. Jamais statue ne m'a fait tant d'illusions; c'est la vie même; c'est bien le Législateur brisant les tables de la loi, réduisant le veau d'or en poudre; c'est bien le chef d'un peuple lâche et rebelle qu'il fallait gouverner par la crainte et punir par des miracles. On a critiqué, je le sais, une certaine contraction des épaules, quelque chose de trop

moqueur dans les lèvres; pour moi, je n'ai su qu'admirer : jamais geste ne m'a paru plus imposant; jamais tête vivante n'a offert des traits plus virils; il y a quelque chose d'étrange et d'idéal dans la longueur démesurée de cette barbe. Ce chef-d'œuvre est l'ornement du tombeau d'un bien célèbre pontife; mais, en présence de Moïse, on oublie Jules II, et son règne agité par tant de guerres [1].

Après Michel-Ange statuaire, il fallait voir Michel-Ange peintre. J'allai à la chapelle sixtine dont les murs sont entièrement recouverts par l'œuvre tant vanté de Buonaroti. C'est vraiment un singulier poëme que ce jugement dernier où l'artiste a rassemblé tous les temps, tous les lieux, toutes les croyances. On a tour à tour blâmé et loué à outrance cette grande et bizarre composition; pour moi, j'avoue que l'ensemble m'a causé plus d'étonnement que de plaisir; toutefois la Vierge à demi cachée et qui semble adorer tristement le jugement de son divin Fils, est de la plus touchante expression.

[1] Le principe de ces guerres, sous quelque point de vue qu'on les envisage, fut une pensée élevée et eut un résultat avantageux pour l'Italie; la délivrance d'un joug étranger.

Puisque nous voilà au Vatican, mon Ernest, je l'exploiterai aujourd'hui; c'est une ville toute entière, aussi grande que Turin, en y comprenant l'église et la place de Saint-Pierre. A notre arrivée, des voyageurs, voulant calculer l'immensité des galeries, mirent une heure et demie à les parcourir. Il était risible de voir deux étrangers courant, à travers des objets si dignes de curiosité, comme des messagers porteurs de dépêches.

Le Vatican est bâti sur le terrain des jardins de Néron. Différens papes l'ont agrandi et embelli. La bibliothèque renferme une des collections les plus nombreuses, les plus riches en livres, manuscrits [1] et antiquités chrétiennes. J'aurais désiré prêter l'oreille à la conversation d'un prélat avec le savant bibliothécaire Angelo Maio; mais il fallait suivre un peu à la hâte

[1] On y voit surtout beaucoup de bibles hébraïques, syriaques, arméniennes, arabes; une bible en hébreu d'une grosseur extraordinaire, qui vient du duc d'Urbin et dont les juifs de Venise offrirent le poids d'or; un manuscrit grec qui contient les actes des apôtres en lettres d'or, donné à Innocent VIII, par Charlotte, reine de Chypre; un missel écrit du temps de saint Gelase, vers l'an 1118; un grand bréviaire orné de jolies miniatures qui vient de Mathias Corvin; des manuscrits de Pline, de saint Thomas, de saint Charles Borromée, etc. Enfin, cette bibliothèque a plus de quarante mille manuscrits; elle est unique pour leur choix et leur rareté.

notre *cicérone*, et je n'ai pu voir ce nombre infini de bibles, ni les ouvrages des docteurs et des saints Pères; je me dédommageai en examinant minutieusement le *musée sacré*, dont on est redevable à Benoît XIV. J'ai considéré d'un œil attentif plusieurs instrumens de martyre et divers objets consacrés à la célébration de l'office divin qui remontent à la primitive Eglise. Ces calices, ces crucifix de bois d'un travail si brut m'inspiraient plus de vénération que la somptueuse élégance des ornemens actuels; n'en conclue pas que je blâme l'emploi des richesses et des arts à la décoration de nos autels. Celui qui nous prodigue les trésors de sa munificence et de sa bonté mérite assurément le premier tribut de nos richesses. N'est-ce pas aussi sanctifier l'usage de ses dons? Et cette pompe auguste est bien nécessaire à notre foi mourante.

Le pape Hilaire II jeta les fondemens de cette bibliothèque en 465 au palais de Latran; Clément V la transféra à Avignon, d'où Martin V la fit revenir dans le local où elle est maintenant. Nicolas V rechercha un grand nombre de manuscrits dont il accrut cette collection. A la prise de Constantinople, Calixte II

acquit beaucoup de livres de la bibliothèque impériale. Enfin, Sixte-Quint l'augmenta singulièrement. Déjà vers le milieu du huitième siècle, le pape Zacharie avait rassemblé une multitude de manuscrits grecs et latins, tandis qu'au quatorzième siècle seulement, notre roi Charles le Sage porta la bibliothèque royale à 900 volumes. Ainsi les lettres comme les arts ont trouvé leur première protection près du trône pontifical.

Sur les murs de la seconde salle on a retracé la tenue de huit conciles généraux, et les plus célèbres bibliothèques du monde. Nous remarquâmes aussi dans cette salle une quantité de vases étrusques, beaucoup d'inscriptions, et les vues de plusieurs monumens érigés par ce Sixte-Quint dont l'activité et la fermeté couronnèrent les étonnantes entreprises, mais ne purent le soustraire à la haine du peuple qui manifesta à sa mort la même joie que nos légers Français aux obsèques de Louis XIV. Ce pape laissa vingt millions au château Saint-Ange.

La chambre des papyrus, toute décorée de marbre égyptien, intéresse particulièrement les savans; quant à moi, je parcourus avec un

sentiment de tristesse les mauvaises peintures qui retracent l'histoire de Pie VI et de Pie VII, pendant le long martyre dont nous fûmes les auteurs ou les instrumens [1]. De magnifiques candelabres en porcelaine de Sèvres, présent de Napoléon à Pie VII, offrent le contraste pénible d'un témoignage de respect et de reconnaissance, à côté des souvenirs de l'outrage.

La voûte de la salle des papyrus est peinte par Raphaël Meugs. Les figures de Moïse et de

[1] Si un petit nombre de Français participa aux outrages dont Napoléon abreuva Pie VII, ce saint pontife reçut de la nation les preuves les plus touchantes de vénération et d'amour. Le récit du voyage du pieux martyr dans une assez grande partie de la France fait répandre des larmes. Partout, sur le passage du saint Père, la population se jetait à genoux en implorant sa bénédiction; à Limoges, l'évêque et son clergé vinrent à sa rencontre; le prélat s'écria : *tu es Petrus et super hanc petram*, etc; toutes les cloches de la ville sonnèrent et le cri *vive le saint Père* retentit de toutes parts. Deux dames très-riches de Cahors prirent les habits de villageoises, pour le servir en qualité de filles d'auberge. A Toulouse, à Carcassonne, mêmes hommages : le préfet de cette ville (le baron Trouvé), prosterné aux pieds de Pie VII, dépose son épée en le priant de la bénir. L'évêque de Montpellier, suffoqué par ses larmes, ne peut se faire entendre; mais, ayant suivi le pape jusqu'à Lunel, il obtint la permission de dire la messe et enleva les assistans par un discours sublime dont le texte était encore : *tu es Petrus*, etc. A Nîmes, les protestans électrisés s'écrièrent : *voilà le plus grand homme du siècle*. A Beaucaire, il est porté sous un dais par des prêtres et conduit ainsi à Tarascon, escorté d'un peuple immense, au bruit des cloches des deux villes. A Aix, il ne resta que des vieillards et des enfans qui ne purent suivre le vénérable pontife.

saint Pierre, et l'histoire écrivant sur le dos du temps révèlent un artiste doué de génie.

Si tu désires en savoir davantage sur cette bibliothèque, tu feuilleteras à mon retour l'itinéraire de Rome par Vasi; ces nomenclatures dessèchent un journal. La galerie des inscriptions est sûrement bien curieuse; mais pour avoir appris que les inscriptions païennes couvrent le mur de droite et les chrétiennes le mur de gauche, je n'en suis guère plus instruite.

L'un des objets les plus beaux du musée de Pie VII est la statue colossale du Nil, sous la figure d'un vieillard couché, entouré de petits enfans, du lotos et d'autres attributs qui désignent la fertilité de ce fleuve. Le char antique ou *la bigue* est aussi un monument précieux. La fameuse fresque, connue sous le nom de la *noce Aldobrandine*, indique assez la cérémonie d'un mariage chez les Grecs. Ce morceau excita le plus vif intérêt lors de sa découverte près de l'arc de Gallien, parce qu'il manifesta la perfection de la peinture chez les Grecs; toutefois, les anciens atteignirent mieux l'idéal de la sculpture; la raison en est simple; toutes leurs pensées tendaient à obtenir le

repos, le bonheur de la vie terrestre; les chrétiens, au contraire, inférieurs dans cet art, sont supérieurs dans celui de la peinture qui exprime mieux les mouvemens de l'ame; ils envisagent la vie comme un combat et ne connaissent que l'activité et la progression.

Je te dirai aussi un mot de la galerie géographique où sont réunis les plans de toutes les provinces et îles qui appartiennent à l'Italie. C'est là qu'on a placé les belles tapisseries faites à Arras sous le pontificat de Léon X, d'après les cartons de Raphaël. Elles coûtèrent plus d'un million, somme bien considérable à cette époque ; l'évangile et les actes des apôtres en ont fourni le sujet. Les fameuses loges furent décorées également par l'ordre de Léon X, sous la direction et les dessins du même peintre; le travail des arabesques et celui des animaux et des fruits est des plus gracieux. Sur les voûtes, de petits tableaux composent une des plus aimables histoires de l'ancien testament; le premier chapitre en est sublime : c'est le prélude de l'*oratorio* d'Haydn; Raphaël a représenté le Père éternel débrouillant le chaos; jamais l'image de Dieu ne m'a paru plus puissante, son action plus visible.

LETTRE VINGT-DEUXIÈME.

ROME, 16 MARS 1823.

Ne sois pas si sévère, mon ami. Pourquoi avoir enivré ma première jeunesse de courage et d'exaltation, et devenir si exigeant quand on m'a faite ce que je suis ? Ne t'inquiète pas d'ailleurs de mon avenir ; je n'ai plus que de la bienveillance ; le désir d'agir est détruit ; mes facultés appauvries m'indiquent assez la direction que je dois suivre.

Je reprends le chapitre du Vatican ; et nous voilà aux *stanze* de Raphaël. Cet admirable ouvrage n'étonne pas au premier coup-d'œil comme on l'imaginerait. L'éclat, la variété des couleurs en sont ternis ; des soldats allemands

campèrent au milieu de ces délicieuses fresques, lors de la prise de Rome [1] en 1527 par le comte de Nassau, lieutenant de Charles-Quint; ils ont altéré ces chefs-d'œuvre. Les murs chargés de peintures papillotent trop à l'œil, mais bientôt on s'habitue à considérer ces pages une à une; on est absorbé en face de cette bataille qui décida de la conversion de Constantin et de la paix de l'Eglise; ici les anges frappent Héliodore; ils ne touchent pas la terre; la figure imposante et guerrière de Jules II est représentée dans le

[1] Quand Rome fut saccagée par Genseric, il y eut quatorze jours d'affreux pillage, pendant lesquels on vit les dames romaines mendiant du pain à la porte des Goths; quand Alaric vint porter la désolation au sein de la cité des Césars, d'atroces horreurs furent commises et d'impitoyables vainqueurs forcèrent les femmes des patriciens de faire auprès d'eux l'office d'esclaves, et de leur servir le vin de Falerne dans ces vases antiques, précieux ornemens de leurs palais. Ces grandes calamités, ces abus des droits de la victoire font frémir sans doute; mais ils se conçoivent quand on songe que c'étaient des peuples barbares, des Visigoths, des Huns qui s'en rendaient coupables. Ce qui ne saurait se concevoir, c'est qu'à une époque de renaissance, dans un siècle de réforme et de rénovation, on ait vu l'armée impériale commettre à Rome, en 1527, plus de brigandages, exercer plus d'atrocités au nom de Charles-Quint qu'il n'en fut jamais fait au nom des Attila, des Alaric et des Genseric. Il n'y a pas de termes assez forts pour donner quelque idée du cupide vandalisme, des ignobles brutalités et des sacriléges auxquels se livra cette troupe effrénée. Hélas! il faut le dire; un prince françois, transfuge et traître, partageait le commandement d'une telle armée; et cette armée était recrutée, pour les deux tiers, par des Allemands luthériens qui croyaient sans doute étouffer dans le sang et les larmes, ce catholicisme tout récemment abjuré par eux.

personnage du grand-prêtre Onias. On croirait voir sur l'autre paroi l'incendie de Troye, si la vénérable figure de Léon IV, donnant sa bénédiction au peuple désolé, n'éloignait les souvenirs païens. Sur ce lambris, saint Léon arrête Attila; le ravageur de l'Europe demeure consterné à la vue des apôtres saint Pierre et saint Paul qui lui apparaissent dans les airs. Au lieu de faire ainsi intervenir une cause surnaturelle pour arrêter le roi des Huns, n'eût-il pas valu mieux rester tout simplement fidèle à l'histoire, qui attribue le changement subit opéré dans cette ame formidable à l'auguste aspect, à la dignité sainte et douce des traits du pontife, à ses paroles pleines de puissance et de conciliation?

Si Raphaël est historien éloquent dans les fresques d'Héliodore et d'Attila, s'il se montre poëte dramatique dans l'incendie de Rome, il est profond philosophe dans l'*école d'Athènes;* le génie de cet artiste s'y est même révélé d'une manière plus étonnante encore; car le travail paisible et intime de l'esprit n'est-il pas plus difficile à saisir que le mouvement des passions? Le sublime de l'intelligence imprimé [1] aux

[1] Dans le même cadre, on voit Platon, Aristote, Augustin,

diverses têtes des philosophes; Aristote, Socrate, Pythagore, Diogène, etc., est bien conforme à leur caractère historique : je me trompe; Plutarque ne nous dit-il pas que ces prétendus sages étaient avilis par les plus dégradantes passions? La religion chrétienne, qui maintient la vertu ou qui la régénère, peut seule répandre sur le visage de l'homme tant de sérénité.

Depuis que j'ai considéré attentivement les chefs-d'œuvre de Michel-Ange et de Canova, je me demande ce que nous avons à envier aux sculpteurs grecs; ce n'est pas, je crois, leur génie, mais bien cet amour du beau qui passionnait leur ame et agrandissait leurs facultés. La vie des héros et des dieux, la connaissance de leur culte, l'origine de leurs fêtes étaient si familières chez les Grecs qu'ils s'en formaient de vives images et pénétraient ensuite leurs œuvres de cette vérité dont nous sommes encore émerveillés. Chez nous autres modernes, les esprits ne sont pas assez empreints de notre histoire; nous y sommes presqu'étrangers; nous

Tribonius, Grégoire IX et ses décrétales, etc. Saint Pierre délivré de sa prison par un ange est une allusion à l'emprisonnement de Léon X à Ravenne. Ce tableau est surtout célèbre par l'assemblage étonnant des trois lumières, celle du flambeau, celle de la lune et la lumière si pure qui émane de l'ange.

mendions nos modèles à ce paganisme, pour nous si vide d'intérêt et si stérile de sentiment. Comment nous obstiner à refaire ces types si bornés que nous ne pouvons ni surpasser ni même égaler ? Le christianisme et sa poétique histoire ne sont-ils pas assez féconds? Nos célestes croyances, nos pénibles devoirs n'ont-ils pas développé les plus fortes affections du cœur, les plus touchans combats, les plus héroïques sacrifices? Jamais l'idolâtrie n'aurait créé ni le Corrége, ce peintre de l'innocence et des grâces, ni Raphaël et ses vierges ravissantes de beauté et de pudeur. Le Dominiquin aurait-il compris l'alliance sublime de l'humilité et de la grandeur d'ame, de la résignation et du courage? Mais revenons aux anciens; ils atteignirent la perfection du fini; ils connurent le beau idéal que leur religion pouvait concevoir. A quelques exceptions près, c'est la beauté extérieure, le caractère de la force, de la puissance sur les autres; mais cet empire plus noble, plus héroïque de l'homme sur lui-même, sur ses passions, sur ses douleurs, voilà ce qui fut donné aux seuls artistes éclairés par les lumières et par la morale du christianisme. Les païens ont excellé à peindre plutôt les douleurs physiques que les peines morales; le chrétien s'exerce sur

des objets bien plus dramatiques, tels que la lutte de la vertu avec les passions.

Apollon est un dieu, mais un dieu créé; ce front est plein de majesté; cette bouche respire une indignation calme; mais tout cela est mêlé d'orgueil et par conséquent dépourvu d'amour; le dieu triomphe trop de sa victoire, de sa supériorité sur les autres. Combien plus noble est l'expression d'une ame fière de sa victoire sur elle-même, fière de son innocence! Cette fierté-là n'est pas offensive : elle rayonne de douceur et de paix. Il y a du mensonge et du non-être dans les divinités païennes; ou, si l'on veut, ces divinités ne sont que l'expression d'une vérité incomplète. Voyez le buste du Christ de Michel-Ange; ce visage où reluit toute la beauté, toute la dignité humaine unies à un céleste caractère de suavité et d'amour, qui tempère l'éclat de la majesté divine! C'est vraiment le Dieu-Homme.

Le Laocoon, exécuté par trois sculpteurs de l'île de Rhodes, est de tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité celui qui captive davantage; cette figure exprime la vérité, la beauté d'un sentiment connu de tout le genre humain; l'amour

paternel anime ce regard déchirant; la douleur morale surpasse encore la douleur physique; un cri d'angoisse est prêt à s'échapper de ses lèvres; le courage, la tendresse le retiennent; ce fils enlacé par le serpent concentre toute la sollicitude de son malheureux père, il oublie que lui-même est en proie à une cruelle morsure. Cette œuvre est sublime et pathétique au suprême degré; mais je ne sais si l'artiste chrétien n'aurait pas adouci l'impression navrante de ce tragique spectacle, par un mélange d'espérance et de résignation religieuse; l'ame serait également attendrie, mais elle souffrirait moins et serait plus satisfaite; car l'absence d'espoir fait toujours mal; du reste voilà où pouvait parvenir la perfection du paganisme. C'est, je crois M.me de Staël qui l'a remarqué : il y a rarement de la mélancolie dans les têtes des sculpteurs païens; celle d'Alexandre, une tête de Niobé et l'amour grec ont ce caractère.

A propos de statues, je veux parler ici de l'atelier de Thorwaldsen, le plus célèbre sculpteur contemporain après Canova. J'ai vu de lui la statue colossale de Copernic, un pasteur se reposant, Jésus-Christ, saint Pierre et saint Paul, destinés à orner le fronton d'une église en

Danemarck, ainsi que plusieurs bas-reliefs savamment conçus. . . . .

Il faut enfin sortir du Vatican; et puisque j'ai encore un peu de loisir, allons au mont Cœlius visiter l'église bâtie sur l'emplacement même de la maison du grand saint Grégoire, de ce pontife qui fut le génie sauveur de Rome [1], à l'époque où *cette reine des nations, veuve désolée, siégeait dans sa solitude et payait tribut aux barbares* [2]. Oh! mon ami, le souvenir de

[1] Dès l'âge de trente-quatre ans, il était premier magistrat de Rome; mais bientôt, n'aspirant qu'à s'occuper uniquement de la contemplation des choses célestes, il se retira dans un des monastères qu'il avait fondés. Pélage étant mort en 590, les vœux du clergé, du sénat et du peuple, se portèrent sur le saint religieux. Grégoire se cache dans les forêts et les cavernes; Rome toute entière se prosterne dans les églises où elle invoque avec larmes le retour de celui qu'elle a choisi pour son pasteur. Alors, rendu aux vœux publics, il exprime dans ses lettres les plaintes les plus touchantes : « je suis tellement accablé de tris- » tesse, dit-il, que je ne puis parler; mon esprit est environné » d'épaisses ténèbres; je ne saurais retenir mes larmes toutes les » fois que je pense à quel port heureux on vient de m'arra- » cher. » Ce pape fit tous ses efforts pour empêcher les Romains de se soustraire à la domination de l'empire grec; mais une si admirable conduite ne put adoucir la rage de Léon l'isaurien; on sait que des tentatives d'assassinat du furieux iconoclaste, résultèrent la fidélité des Romains et les secours du Lombard. Qui ne sait les événemens de ce glorieux pontificat : l'arianisme détruit en Espagne; l'Afrique délivrée des cruautés des donatistes et conquise à la foi? Si Grégoire se vit forcé de reconnaître l'usurpateur Phocas, il chercha, comme son imitateur Pie VII, à lui suggérer des sentimens favorables au repos de l'empire; et jamais le langage servile de l'adulation ne souilla ses lèvres.

[2] Jérémie. c. 1. v. 1.

saint Grégoire doit être cher à tout catholique, et surtout à la France qu'il mettait déjà de son temps au-dessus de tous les royaumes. L'église dédiée à ce pape est bâtie sur l'emplacement de la maison paternelle du saint. Près de là se trouvent plusieurs chapelles isolées; l'une renferme la table de marbre sur laquelle il distribuait à manger aux pauvres; une autre est sous l'invocation de saint André. Grégoire y récitait ses homélies.

Deux magnifiques fresques du Guide et du Dominiquin représentent le martyre de saint André. La rivalité de ces deux artistes nous a valu deux chefs-d'œuvre. A son apparition, le tableau du Guide eut bien plus de succès; le Poussin fut le seul qui donna la préférence à celui du Dominiquin; pour moi, je suis de l'avis du Poussin, surtout à cause d'un épisode plein de grâce et de naïveté : c'est un joli enfant qui, effrayé à la vue du supplice du saint, se cache dans le sein de sa mère. Je n'ai pas la prétention de bien discerner les beautés de la peinture, l'ordonnance et la pureté de la composition, la vivacité du coloris, l'entente des couleurs, l'intelligence du clair obscur, tout cela m'est peu familier; mais cette école

italienne est si poétique ! . . . . C'est, pour ainsi dire la pensée et le sentiment revêtus d'une forme humaine.

Le palais Farnèse, orné de colonnes de différens ordres, ouvrage de Bramante, de Michel-Ange et de Jacques della Porta, fut commencé par Paul III encore cardinal, et achevé par son neveu. La cour est entourée d'un double portique et l'entrée est décorée de douze colonnes de granit égyptien. Les pierres de travertin dont cet édifice est composé, furent prises au colisée qui déjà tombait en ruines. On a beaucoup reproché à plusieurs papes le mépris des antiquités; mais il faudrait aussi rendre justice aux soins qu'ils prirent de leur conservation; il était, ce me semble, bien plus étrange de voir les Romains démolir les temples et les monumens de leur histoire pour bâtir à moins de frais leurs habitations. Quand l'égoïsme, le goût du luxe et la cupidité prévalent sur les souvenirs de la gloire nationale, on marche à grands pas vers la décadence de l'esprit et des mœurs d'une nation.

Je suis allé aussi à la Farnesine, joli cassin qui appartenait au riche Augustin Chigi, négociant

distingué qui, voulant léguer à la postérité un monument du génie de Raphaël, fit revêtir l'intérieur de cet édifice des peintures du divin artiste. La fable de Psyché est représentée dans tous ses détails; les amours et les grâces sont variés d'une manière inimitable; la beauté de la Galathée et d'une seconde nymphe, peut-être plus gracieuse encore, enchante les regards; mais combien est pâle et de courte durée l'impression de ces célèbres ouvrages, quand on n'y rencontre pas un caractère de vie et de beau moral! Nous reconnûmes aussi à sa touche énergique une tête de Michel-Ange tracée au charbon; l'amitié de ces deux grands hommes honore l'humanité si souvent dégradée, ensanglantée même par la jalousie des rivaux.

Tu ne devinerais pas le nom de notre voisin d'appartement; c'est Jérôme Bonaparte, qui a un train assez modeste, composé seulement de vingt-cinq personnes. L'autre jour, l'abbé B. . . . . venant nous voir, entra chez M.me Bonaparte; et, s'excusant de sa méprise, il me nomma : la princesse de Wurtemberg se sera peut-être rappelé une époque bien différente où elle se plaisait à caresser ma jolie sœur Pauline.

LETTRE VINGT-TROISIÈME.

ROME, 18 mars 1823.

ENFIN, mon Amédée, j'ai vu le capitole, ce lieu magnifique, qui accable de ses imposans souvenirs. Mais ce n'est plus l'ancien, le célèbre capitole dont le nom seul proclamait la puissance des Romains et l'esclavage des rois [1]. Saint Jérôme disait déjà de son temps : « les lambris » du capitole sont aujourd'hui tout couverts » de poussière; tous les temples de Rome sont

[1] Il faut pourtant distinguer l'entrée triomphante de Vespasien à Rome; la ville était toute parée de guirlandes de fleurs; la simplicité, la modestie et l'affabilité de ce prince charmait les Romains; et ce même prince fut insensible à l'héroïque dévouement de la tendre et courageuse Eponine! Qui nous dira les délices ineffables de cette belle ame, dans la sombre caverne où elle s'était ensevelie avec son époux infortuné?

» remplis de toiles d'araignées ; et, à voir le » peuple romain passer auprès des ruines de » ses autels et courir en foule aux tombeaux » des martyrs, on dirait que cette grande » ville change de place. » Des fragmens de murs et des voûtes antiques, voilà ce qui en reste. L'orgueilleux prêtre de Jupiter a disparu; l'humble cordelier occupe sa place; les sacrifices des triomphateurs ont cessé; le guerrier enivré de gloire ne vient plus rendre grâces aux dieux; mais le ministre du Dieu de paix, qui s'est anéanti pour nous sauver, offre la victime de propitiation et implore la miséricorde pour le repentir.

A l'église de Sainte-Marie d'*ara-cœli*, on conserve le corps de sainte Hélène dans une baignoire de porphyre. Cette sainte relique put à peine détourner un moment mes regards. Les acclamations qui accompagnaient les Paul-Émile, les Scipion ne frappaient plus mes oreilles; et les gémissemens des captifs traînés aux chars de leurs fiers vainqueurs ne brisaient plus mon ame. Sur ce bel escalier, foulé jadis par un peuple ivre de joie et d'orgueil, le chant triste et pénétrant du *miserere* a ému mon cœur, m'a causé une sensation indicible. Bientôt je

retombais dans mes rêveries. Les idées de gloire, de grandeur, de puissance et plus encore les vicissitudes du temps et des empires s'identifient tellement au capitole que le néant des grandeurs y est pour ainsi dire visible. Au terme d'une vie glorieuse et semée de constans malheurs, le Tasse est appelé au capitole pour y recevoir la couronne des lauréats : il vient; et c'est sur son lit de mort que cette couronne est déposée.

Les palais du sénateur [1], des conservateurs et du musée environnent trois côtés de la place. De belles antiquités, des tableaux précieux remplissent les bâtimens; ainsi une partie de la puissance de l'Italie est encore là; les intérêts des particuliers sont réglés là même où l'ambition des conquérans sacrifiait ceux du monde. On voit sur cette place la seule statue équestre conservée de l'ancienne Rome, celle de Marc-Aurèle; le cheval est bien plus beau que celui d'Henri IV sur le pont-neuf à Paris; il marche,

[1] Dans Rome ancienne, il y avait trois cents sénateurs; Rome moderne n'en a qu'un. Ce fut sous Célestin III que la puissance sénatoriale fut rétablie et bientôt concentrée dans un seul magistrat, à qui l'on donna pour demeure le palais du sénat au capitole. Le premier qui fut revêtu de cette dignité se nommait *Benoit Carissimo*.

il respire ; mon beau-père le trouve pourtant moins bien dessiné. La prison, contiguë au palais du sénateur, est aussi sur le capitole. Quel rapprochement ! le crime, la honte, la misère sur ce théâtre de tant de gloire !

Des deux côtés du grand escalier, se trouvent les figures colossales de Castor et Pollux tenant leurs chevaux par la bride. Cet ouvrage manque de proportion ; près de là gisent les sanglans trophées de Marius, que César releva audacieusement pendant la nuit. Je passerai sous silence la foule d'antiquités, de bas-reliefs, d'inscriptions qui encombrent l'intérieur, les cours et les escaliers de ce palais ; mais la table iliaque où sont représentés sur marbre plusieurs traits de l'Iliade, la statue colossale de Pyrrhus au pied de l'escalier, doivent être citées. La chambre appelée *canoppe* possède toutes les statues égyptiennes qu'Adrien réunit dans la villa de Tivoli. Un gladiateur ou plutôt le soldat mourant exprime si bien l'alliance de l'amour, de la gloire et du courage, qu'il est difficile de l'attribuer à un vil esclave.

On y montre le Faune, et cet Antinoüs qui rappelle l'extravagante et barbare superstition

du méprisable Adrien. Te souvient-il, mon cher enfant, qu'Antinoüs se proposa en holocauste aux dieux qui exigeaient une victime pour sauver la vie de l'empereur? Le lâche et cruel consentement de ce prince fut suivi d'un désespoir insensé. Adrien lui éleva un temple et en fit un Dieu. Je n'oublierai pas encore un charmant vase en mosaïque, où des colombes viennent se désaltérer. La finesse des pierres et la vivacité des couleurs imitent toute la fraîcheur de la peinture. Quatre enfans, dont l'un joue avec un cigne et un autre avec une tourterelle, sont les plus beaux que l'antiquité nous ait transmis.

La salle des empereurs et celle des philosophes forment une biographie en pierre; et leur religion aussi est là en pierre. Je me plaisais à mettre en parallèle les actions de ces hommes célèbres avec les traits de leurs visages. En général, les bustes de Caracalla, que Montesquieu qualifie de destructeur des hommes, surprennent par leur beauté; mais peut-être n'en doit-on rien conclure; car l'enfance de ce monstre fit présager le règne d'un second Titus; sa douceur était extrême; il versait des larmes à la vue des supplices; et plus tard il voulut poignarder

son père, tua son frère Géta dans les bras même de sa mère et fit périr le vertueux jurisconsulte Papinien, parce qu'il refusait de faire l'apologie de son crime. Il n'est pas si facile, lui dit le généreux magistrat, d'excuser un fratricide que de le commettre. La figure d'Héliogabale, le Sardanapale romain, attirait aussi l'admiration; et Commode, cruel sybarite dont la table et la couche étaient jonchées de lis et de roses, était aussi distingué par sa belle figure.

Au palais des conservateurs, orné de plusieurs fresques du chevalier d'Arpino, le combat des Romains et des Sabins m'a paru d'une vérité sublime; ces chevaux hennissent; ceux-ci mordent la poussière : je me demandais en regardant ces tableaux si les batailles pouvaient jamais être agréables à l'œil; on y voit trop le matériel de l'action. La mort, la fureur, les hommes foulés aux pieds, et le courage, le dévouement, qui ennoblissent ces terribles combats, ne dominent pas assez la pensée; plus l'image d'une bataille est fidèle, et plus elle fait mal. — Je citerai encore dans la cour un superbe groupe, un lion déchirant un cheval, une statue de Rome triomphante, ayant deux rois prisonniers

à ses côtés et d'énormes fragmens d'une statue de Domitien.

La salle peinte par le chevalier d'Arpino est ornée des statues de Léon X, d'Urbain VIII, et de Sixte-Quint [1], l'un des plus grands souverains qui aient paru, si, comme le dit avec tant de profondeur M. de Bonald, la *justice est la bonté des rois*. L'équité présida à tous ses jugemens; les exécutions qui eurent lieu sous son règne n'égalent pas les meurtres commis en un mois sous son prédécesseur; le sang de l'assassin n'est-il pas moins précieux que celui de la victime [2]? On reprocha la même sévérité à ce fameux Brancaleone, qui fut choisi par les Romains pour exercer l'autorité dictatoriale en 1253. Il exerça dans son administration cette justice rigoureuse tant reprochée à Sixte-Quint.

[1] Ouvrages de l'Algarde, de la Porte et du Bernin.

[2] On pourrait m'appeler féroce, sanguinaire, disait Sixte-Quint, mais j'ai lu dans l'Ecriture que le meilleur sacrifice qu'on puisse faire à Dieu est de foudroyer les scélérats et les perturbateurs du repos public. L'activité de ce pape dans l'administration temporelle de ses états ne nuisit jamais à ses sollicitudes infatigables pour les intérêts de l'Eglise; les sages réformes et les efforts par lesquels il s'opposa au triomphe de l'hérésie en France attestent son zèle. Henri IV aima et regretta ce grand pontife; l'estime et la confiance que saint Pie V lui témoigna et l'amitié de saint Charles et de saint Philippe de Néri, sont de glorieux témoignages de sa piété.

Ces deux hommes furent nécessaires à leur époque pour réprimer les guerres privées, les brigandages, les vengeances personnelles qui faisaient de Rome un théâtre de crimes.

La même salle possède les statues des plus fameux généraux italiens : les Rospigliosi, les Aldobrandini, les Farnèse et les Colonnes. Ces derniers furent tour à tour ennemis et serviteurs des papes, partisans ou antagonistes de la France.

J'ai oublié d'indiquer le tombeau de Mammée, mère d'Alexandre Sévère. Cette vertueuse et spirituelle princesse était chrétienne ; aussi s'efforça-t-elle d'inculquer à son fils l'admirable maxime : *ne fais pas à autrui, ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît.* On reconnaît dans le caractère d'Alexandre Sévère les traces de cette éducation.

Comme le Vatican et tous les palais de Rome, le Capitole a aussi *sa galerie* à laquelle appartient la plus belle composition du Guerchin, admirable de coloris, et par la sage ordonnance des figures : c'est le *martyre de sainte Pétronille.* Le tableau se divise en deux actes : à la partie

supérieure, la sainte, éblouissante de beauté et d'éclat, reçoit la couronne des mains du Sauveur; au bas elle est sans vie, la tête séparée du corps. La célèbre *Magdeleine* du Guide est trop froide; on cherche en vain une religieuse douleur sur ce visage; j'y vois le repos, la paix d'une conscience pure, et non la touchante et profonde expression du repentir. Le Guide est toujours pur, toujours correct, toujours noble; mais le Guerchin et plus encore le Dominiquin ont une autre éloquence. Le *mariage de sainte Catherine* par le Corrége est à côté d'une vierge avec l'enfant Jésus, de l'Albane; il y a un monde entre ces deux peintres; le premier a toutes les grâces de la candeur et de la modestie; le second toutes les séductions profanes qui amollissent, mais ne touchent pas; qui amusent, mais n'élèvent pas l'ame au-dessus des régions terrestres. L'Albane est un peintre païen en ce genre; ses *quatre saisons* (au palais Borghèse) sont des chefs-d'œuvre. L'Albane vivait dans la plus douce aisance; sa femme et ses enfans lui offraient à toute heure les types heureux de la beauté et des grâces. Personne ne lui contestait ses succès; il avait des rivaux, il n'avait point d'envieux; est-il étonnant qu'on l'ait appelé *l'Anacréon de la peinture;* que toutes ses compositions aient

une teinte du paganisme, ce culte du plaisir? Si le Dominiquin, en butte aux persécutions et à l'infortune, a excellé dans les tableaux chrétiens, c'est que le christianisme est le culte de la douleur.

Sans m'en douter, me voilà hors du Capitole; j'en suis aise; tu ne l'es pas moins que moi; j'ai tant de lieux à parcourir avec toi, mon cher Amédée! Ma pauvre poitrine s'en effraie; comme la paresse de M.me de Grignan, elle demande merci; mais le cœur est le maître et se rit de ses souffrances.

Nous sommes malencontreux dans notre voisinage d'hôtel; hier, jetant au hasard les yeux à ma fenêtre, j'aperçus un homme marchant précipitamment et s'arrêtant près de tous les animaux qu'il rencontrait; son geste était plein de feu et j'entendais le son de sa voix à une grande distance. Cette singularité m'étonna; tout à coup paraissent des carabiniers; ils entourent l'infortuné qui se défend en boxeur: ce spectacle me fit mal, je m'indignais à tort de cette rigueur nécessaire; cet homme était devenu fou furieux; il habitait notre hôtel avec ses maîtres qui sont anglais.

Nous voici à l'entrée du printemps. Cet ensemble enchanteur d'harmonie, touche vivement l'ame et nous ramène vers celui qui a tant aimé l'homme et lui prodigue ses bienfaits sans mesure. Je n'en regrette qu'un ; c'est celui de partager avec vous toutes mes jouissances.

Adieu, ou plutôt à demain, si je le puis.

LETTRE VINGT-QUATRIEME.

ROME, 19 mars 1823.

Je suis, mon cher Amédée, de ces plantes auxquelles il faut la bénigne influence de la chaleur et de la lumière. Un climat brumeux et glacial ne me sied guère; il est probable que ma frêle organisation morale et physique a besoin de ces stimulans dont les autres n'ont que faire. J'éprouve ici un bien-être que je n'ai guère connu depuis longues années; est-ce l'effet de ce doux climat? ou bien n'est-ce pas plutôt le résultat vivifiant de mon séjour dans cette ville aux grands souvenirs, dans cette cité sainte qui procure, suivant le prophète, abondance et paix à ceux qui la chérissent [1].

[1] Ps. CXXI.

Le musée du Vatican ne renferme pas un nombre considérable de tableaux; mais tous sont des chefs-d'œuvre, comme qui dirait le Cid, Athalie, Mérope. . . . . *La Magdeleine* du Guerchin [1] est plus touchante que celle du Guide. *Sainte Catherine* par Garofalo est une composition charmante et pleine de suavité. Un pinceau très-énergique caractérise le *crucifiement de saint Pierre* du Guide; l'attitude et les draperies de la *sainte Hélène* de Paul Véronèse sont d'une beauté achevée. J'aime aussi cet autre tableau d'André Sacchi : saint Grégoire célèbre la messe en présence d'une foule de fidèles; l'enfant Jésus apparaît dans l'hostie; on admire l'expression de ces physionomies si variées. La *communion de saint Jérôme*, du Dominiquin, a-t-elle été assez appréciée? Sujet, exécution sublime; c'est la foi vivante; jamais on n'a manifesté le sentiment ineffable d'humilité, d'anéantissement et d'amour avec tant de vérité et de profondeur. Sur ce corps macéré par l'âge et la pénitence, sur ce visage décharné reluit une sainteté incomparable;

[1] Les vertus de ce peintre égalèrent son génie; ses mœurs pures, le noble usage qu'il fit de sa fortune répandent sur sa vie un éclat aussi doux que ses talens; en vain les rois de France et d'Angleterre essayèrent de l'attirer à leurs cours, il voulut consacrer à sa patrie sa gloire et ses ouvrages.

enfin c'est *cette ame ardente à laquelle il fallait Rome ou le désert*[1]. Le caractère ardent, l'austérité du saint, si bien rendus dans ses lettres, se retracent ici avec toute leur énergie. Je voudrais parler aussi de cette *vierge* de Foligno, si aimable, si belle; de cet ange dont le regard est la vie. Rien de gracieux comme le divin Enfant qui semble jouer avec le manteau de la Vierge et tâcher de s'en envelopper. On a loué la *transfiguration!* Oserais-je joindre mes éloges à ceux de tant de justes appréciateurs? Pourrais-je en donner une idée à ceux qui ne l'ont pas vue; et ne t'impatienterais-je pas, si tu me voyois décrire faiblement l'enthousiasme qu'il excite? Il faut relire saint Luc et remercier Raphaël d'avoir su se pénétrer du récit si sublime et si naïf de l'évangile.

La mort vient mêler une pensée triste et solennelle à ce tableau; on sait qu'il fut exposé aux obsèques de ce grand artiste que le pontife et le peuple romain honorèrent de leurs larmes.

La galerie du cardinal Fesch est une des plus riches de Rome; entre un grand nombre de tableaux de prix, elle renferme *les quatre*

[1] Châteaubriand.

docteurs latins : saint Grégoire, saint Ambroise, saint Jérôme et saint Augustin disputant sur la sainte Vierge ; c'est l'œuvre du Titien. Là sont aussi les plus jolis Albane que j'aie vus, *les trois Maries au tombeau*, puis la *fuite en Egypte*, (où saint Joseph regarde l'enfant Jésus endormi) de petits anges tressant une couronne de fleurs ; vraies idylles ! C'est l'école flamande qui concourt pour une belle part à enrichir cette galerie, école qui fut, après Raphaël, un véritable atelier de peinture d'église ; et qui, malgré un peu trop de penchans à matérialiser les choses divines, se conserva digne de sa mission jusqu'à l'époque où Teniers et ses disciples descendirent à peindre la vie de taverne et de grand chemin. La Flandre est là représentée par ses Vandewelt, ses Gérard Dow, ses Rembrandt, ses Vandyck, ses Rubens.

Vandyck et Rubens ! Deux noms que j'aime à rapprocher, deux talens qui diffèrent beaucoup entre eux, deux destinées bien diverses ; Rubens, opulent, magnifique, homme de luxe, qui quittait son atelier pour aller remplir des missions diplomatiques, Rubens peint toujours une nature fraîche, riche, abondante ; Vandyck, enclin à la mélancolie, ami et premier peintre d'un

roi malheureux qui mourut sur l'échafaud, Vandyck a porté dans ses tableaux la teinte des tristesses de son ame ; ses figures sont d'une élégance grave et sévère. Du reste, en voulant caractériser le talent de Rubens, je ne dois pas m'exprimer d'une manière trop absolue. Quand ce grand peintre s'attache à décrire la souffrance, il le fait avec une déchirante énergie; c'est à Anvers et dans d'autres villes de Flandre, qu'il faut voir ces *descentes de croix*, ces flagellations si dignes de tous nos hommages.

Mais je ne puis taire encore une *cène* de Léonard de Vinci; la tête de saint Jean est d'une ineffable pureté; ne pouvant la surpasser, Vinci n'acheva pas celle de Jésus-Christ.

Un païen pouvait-il comprendre les affreux déchiremens d'un cœur coupable? Qu'est-ce après tout, mon ami, que l'offense faite à une divinité passionnée elle-même, et de la part d'un être faible, entraîné par un aveugle destin? Cette lumière de la foi, cette connaissance de la dignité de notre ame, de sa noble origine, de sa fin dernière, l'amour de son Dieu, le prix auquel il l'a rachetée révèlent à l'ame chrétienne l'énormité de certaines fautes et la plon-

gent dans une indicible amertume. Voyez la *Madeleine* de Vandyck. Ce tableau est en même temps l'attrait et l'effroi des cœurs tendres. Que d'éloquence dans ces yeux éteints par les larmes! Qu'ils révèlent avec une touchante vérité les remords de cette femme devenue coupable pour avoir trop aimé! A la vue de ce beau front tout chargé de tristesse, on est ému de pitié; on s'approche; on voudrait offrir des consolations à la pénitente sublime; mais son regard vous dit qu'elle les attend de plus haut. Nos compagnons avaient déjà parcouru toutes les salles, et je demeurais encore immobile devant cette ravissante figure.

Nous espérions voir le cardinal [1]; il se plaît dit-on, à montrer sa galerie aux Français; mais son valet de chambre le remplaça et nous entretint de l'héroïque dévouement que lui, valet de chambre, avait témoigné à son maître lorsque le cardinal courut, à Lyon, des dangers dont il frissonnait encore.

[1] Le cardinal Fesch occupe le palais Falconieri; il y possède une galerie de tableaux fort considérable, on peut en voir à peu près mille sur trois mille; on dit que le pape l'a engagé à ne pas laisser voir les autres et pour cause. Cette galerie remplit trois appartemens de vingt-quatre chambres chacun. Les princes Lucien et Louis avaient aussi beaucoup de tableaux qu'ils ont vendus.

Je suis forcée, cher Amédée, de fermer ma lettre que je voudrais alonger encore si j'en avais le loisir. M. de L.... te cherche des médailles; voilà qui est bien solide et durable. Quant à moi, je t'adresse des feuilles de sibylle que le moindre vent peut disperser. Si tel doit être leur sort, je désire du moins qu'auparavant tu y lises tous les sentimens qui m'animent pour mes enfans adoptifs. Puissent-ils, ces chers enfans, aimer toujours à entendre la vérité de ma bouche! Ils ne la trouveront pas mêlée de fiel et d'absynthe. Je n'aurai qu'à consulter mon cœur pour la leur offrir bonne, douce et affectueuse.

Vos lettres ne m'arrivent point; elles sont probablement dans le portefeuille de l'ablégat. Gabriël et Adolphe partent-ils? Que Dieu les protége! Pauvres sœurs! vous souffrez; mais avec tant d'ame, vous dites comme Clotilde de Surville :

« Mourir plutost que trahyr son devoir;
» N'ay doubte, ami, que soit tienne devise.
» Rien qu'à ce prix n'auray trefve ou repos.... »

LETTRE VINGT-CINQUIÈME.

ROME, 20 mars 1823.

Tu te plains de mon silence; tu m'accuses d'oubli, et pourtant je suis toujours en esprit au milieu de vous; hier à minuit mes paupières n'étaient pas encore closes. Mon ame, toute entière à ses souvenirs, à ses sentimens, veillait encore.

Nous sommes allés à *Sainte-Agnès hors de murs*, basilique qui porte un caractère vénérable d'antiquité chrétienne. Constantin l'a fondée pour honorer la sépulture de la sainte martyre si illustre par son rang, sa fortune et sa beauté. On descend quarante-cinq marches d'un très-beau marbre. Un grand nombre d'inscriptions

funéraires en couvrent les parois. J'aime cette situation souterraine, bien favorable au recueillement [1]. C'est dans cette église qu'on voit le buste de Notre-Seigneur, par Michel-Ange; céleste visage, où le caractère majestueux de la Divinité est uni à celui de l'humanité dans sa plus ravissante douceur. Je croyais Michel-Ange toujours fier et terrible; j'ai été désabusée en voyant cette admirable tête.

A *Sainte-Constance*, les vignes et les enfans peints sur les voûtes et la nef circulaire ont fait présumer que ce fût un temple de Bacchus. Constantin le dédia à la sépulture de sa sœur Constance; aujourd'hui il est abandonné à la curiosité des voyageurs; le sarcophage de porphyre où fut placé le corps de la sainte est au Vatican. Tout près de là, se rencontrent les vestiges de l'hippodrome où huit mille hommes furent égorgés par les ordres de Sylla, le Robespierre, le Danton des Romains. Un accent d'in-

[1] L'église est soutenue par de magnifiques colonnes cannelées de marbre violet et de granit; quelques-unes sont d'un marbre plus rare encore et nommé *porto santo*. Un tabernacle, orné d'un baldaquin et de colonnes de porphyre, le plus fin qui existe, renferme la statue de sainte Agnès, formée d'un torse antique d'albâtre oriental. Je remarquai encore dans cette église une chaire en marbre et de beaux candelabres déterrés des catacombes.

dignation ou de pitié provoquait une sentence irrévocable; un horrible salaire récompensait les délateurs [1].

Nous continuons nos recherches à travers les champs et les jardins potagers; et nous voilà en face des ruines vraiment pittoresques du temple de *Minerva medica*. Des touffes brillantes de genets, des ronces, de jolis arbustes, une délicate verdure présentent un ensemble charmant. C'est toute la coquetterie de la nature qui, plus heureuse que celle de la femme,

« Sait réparer des ans l'irréparable outrage. »

Ces voûtes élevées à la déesse de la santé, semblent suspendues par enchantement. Il ne reste d'entier que neuf fenêtres et sept niches.

Ce beau climat favorise mes excursions; je désirais aller à Saint-Pierre *in montorio*, couvent situé sur un des monticules de Rome; l'église a été bâtie par le roi d'Espagne, Ferdinand IV,

[1] Sylla s'attachait l'armée en lui distribuant des biens de ses ennemis; on se souvient du mot d'Orenius qui, voyant son nom sur la liste fatale, s'écria : « ah! malheureux! c'est » ma maison d'Albe qui me proscrit »; et il fut assassiné. On vit Sylla accorder à des histrions les revenus d'une ville ou d'une province.

en l'honneur du prince des apôtres sur l'emplacement où saint Pierre fut crucifié. Je ne sais plus quel Père a dit : « les apôtres saint Pierre » et saint Paul ont terminé dans Rome leur » vie par le martyre ; Dieu voulut que la plus » haute sainteté reposât là où avait régné la » plus extrême superstition, et que les princes » de l'Eglise établissent leur demeure, là où » les princes du siècle avaient élevé leurs » palais [1]. » En nous quittant, le bon religieux qui nous avait servi de guide, nous dit : *buon carnaval per voi ; per noi buona quaresima, buona penitenza ;* c'était, je crois le lundi gras ; l'expression du sarcasme n'accompagnait pas ces mots si simples, mais c'était un sourire de paix et de douceur dont je fus touchée. Voilà bien, me disais-je, la singulière inconséquence, l'étrange injustice des gens du monde : les sacrifices, les privations doivent être le partage des religieux ; et nous, environnés de piéges et de périls, tous les agrémens de la vie semblent nous appartenir de droit.

[1] On a cru long-temps que saint Pierre avait été martyrisé au Vatican ; mais une savante dissertation du père Jean de Capistrano, provincial des frères-mineurs, a prouvé que le saint apôtre fut mis en croix au Janicule.

(*Note de l'Éditeur*).

La situation de Saint-Pierre *in montorio* est vraiment imposante; le Tibre parcourt un paysage couvert de ces ruines majestueuses, épitaphes gigantesques des siècles passés; au milieu de ces débris affaissés, écroulés, de tous ces monumens, de ces forteresses, s'élèvent comme des colosses l'église Saint-Pierre, le château Saint-Ange environné de bastions modernes, couronnés de créneaux gothiques, et le panthéon. Dans le lointain on aperçoit Frascati et ses longs et admirables aqueducs, puis les montagnes à l'horizon.

L'église est bâtie sur le mont Janicule qui tire son nom de Janus, roi du Latium, patriarche plutôt que roi; le pouvoir d'ouvrir les portes du ciel fut attribué à ce prince révéré des Romains, comme le protecteur de la paix; par cette raison, il est représenté tenant des clefs, ingénieuse similitude de la fable avec nos saintes croyances! Les cendres du bon roi Numa furent aussi déposées au Janicule. Là eut lieu ce funeste combat où un plébéien, ayant reconnu son frère après l'avoir tué, se perça de son épée. On vit plus tard un cavalier réclamer la récompense d'un fratricide, tant les Romains devinrent vils et atroces sous leurs infâmes

empereurs. Ancus Martius renferma le Janicule dans Rome.

Un des plus beaux ornemens du Janicule est la fontaine pauline que Paul V érigea. L'abondance de ses eaux qui jaillissent par torrens est du plus bel effet; six colonnes ioniques de granit rouge décorent la façade, ouvrage de *Fontana* et de *Maderne*. Sur le penchant de la colline, non loin de cette fontaine, sont les jardins où se rassemble la célèbre académie des arcades. J'ai visité, avec ce charme attaché au nom de Titus, les thermes de cet excellent empereur, fleur parfumée au milieu d'une fange ensanglantée. Titus, élevé à la cour de Néron et livré aux courtisanes et aux histrions, fit craindre le règne d'un tyran; il laissa toutefois pressentir, au milieu de ses déréglemens, l'amour de la vertu, puisqu'il choisit Britannicus pour ami. Monté sur le trône, Titus céda aux voeux de son peuple et renvoya Bérénice en Asie; donnée touchante et simple, trop simple peut-être pour fournir la matière d'une tragédie en cinq actes. Mais il y avait dans ce sujet amour et sacrifice; c'était assez pour l'ame tendre, pour le génie flexible et mélodieux de Racine.

Titus, comme Henri IV, poussa la clémence jusqu'à cet excès qui séduit les grands cœurs[1]; et, comme le Béarnais, il fut agité de pressentimens qui lui annoncèrent sa mort.

Sous le pontificat de Léon X, on commença à déterrer les thermes de Titus[2]; mais la plus grande partie de ces ruines a été découverte dans les derniers temps par les Français; on y travaille encore. L'étage supérieur est presque entièrement démoli; en circulant à travers de grandes salles et de longs corridors, on rencontre des restes de peintures et d'arabesques d'un dessin très-pur, et d'un coloris plein de vivacité[3]. Le défaut d'air et de jour conserve les couleurs intactes; ainsi la vertu garde toute sa pureté lorsqu'elle ne respire pas la contagion du monde.

Ce magnifique édifice des thermes achevé par Titus, l'amour du genre humain, avait été commencé par Néron qui en fut l'exécration et dont le nom sera toujours :

« Aux plus cruels tyrans la plus cruelle injure. »

[1] Domitien, son frère, ayant conspiré contre lui, il l'associa à l'empire et le déclara son successeur.

[2] Ce fut à cette époque qu'on y découvrit le *Laocoon*.

[3] Les Arabes et les Maures employèrent les premiers ces

Les thermes n'étaient pas seulement des bains; c'était encore des gymnases et de vastes enceintes destinés à l'étude et aux exercices de la philosophie; aussi on les avait entourés de jardins et de portiques. Domitien, Trajan et Adrien agrandirent ces thermes; ceux de Dioclétien furent bien plus considérables. Les vastes bâtimens, connus sous le nom des *sept salles*, furent construits pour servir de réservoir; les travaux suspendus bientôt, furent repris en 1776. On découvrit alors une ancienne chapelle sous l'invocation de sainte Félicité, de cette esclave héroïque qui passa des douleurs de l'enfantement à l'amphithéâtre de Carthage, pour livrer son corps débile à la fureur des bêtes et des gladiateurs. Près des mêmes thermes, on retrouve l'emplacement de la maison de Mécène, de celles de Virgile, d'Horace et de Properce.

Je vais, sans autre transition, te parler de *Sainte-Croix de Jérusalem*, basilique élevée, en 330, sur les ruines de l'ancien palais de la famille Sessorienne. Sainte Hélène, désirant conserver à Rome trois morceaux considérables de la vraie croix, fonda cette église et les y

sortes d'ornemens, à défaut de représentations humaines et d'animaux qui leur étaient défendues par leur religion.

déposa avec l'écriteau attaché par les ordres de Pilate sur la croix du Sauveur. La terre de la chapelle souterraine [1] a été rapportée de Jérusalem. Dans une belle urne de basalte antique, sont renfermés les restes de saint Césaire et de saint Athanase martyrs; d'assez jolies peintures couvrent les voûtes. Il faut pourtant mentionner en passant les ruines du temple de Vénus et de Cupidon et celles du *sessorium*, grand édifice païen dont, en vérité, j'ignore l'ancienne destination; d'ailleurs, ces débris se trouvent enclavés dans les murs d'un couvent d'hommes où je ne pouvais entrer. Quant à l'amphithéâtre *Castrense*, très-voisin de Sainte-Croix de Jérusalem, il était consacré aux fêtes militaires et aux combats des soldats contre les animaux féroces; peut-être fut-ce dans ce lieu que l'empereur Commode abattit cent têtes de lions. Digne passe-temps pour le maître du monde!

Au quartier *Transtevere*, les souvenirs antiques de la république surgissent tout vivans. Les habitans se disent les seuls descendans des anciens Romains; leurs mœurs, leurs costumes et peut-être plus encore un certain

[1] Les femmes n'y peuvent pénétrer qu'une fois l'année, le 20 mars, jour de la dédicace de cette basilique.

caractère propre à leur physionomie semblent assez justifier cette prétention. Le *Transtevere* contenait jadis les thermes de Septime-Sévère et d'Aurélien, le temple de la fortune bâti par Servius-Tullius, les jardins d'Auguste. . . . . . Ce quartier était habité par une foule d'artisans et de Juifs; aujourd'hui ces derniers sont renfermés dans la sombre et infecte enceinte appelée le *Ghetto;* quand on franchit la lourde arcade qui sépare le *Ghetto* de la population romaine, la vue de ces êtres hâves et déguenillés, ces échoppes d'une si dégoûtante malpropreté, inspirent plus d'un genre de tristesse. Un proverbe appela de tout temps Rome le paradis des Juifs [1].

Mais allons à *Sainte-Cécile*, église aux belles proportions, aux vingt-quatre colonnes, et décorée d'un riche pavé en mosaïque. La statue de la sainte, charmant ouvrage de *Maderne*, la représente dans une attitude ravissante de modestie; elle est enveloppée d'une élégante draperie; son visage même est caché; mais on

[1] Les samedis de carême, on fait, dans je ne sais quelle église, un sermon auquel les Juifs sont obligés d'assister sous peine de payer double, triple ou quadruple impôt, selon le nombre de fois qu'ils y manquent; voilà la seule rigueur exercée à leur égard.

devine qu'il doit être céleste [1]. Cette statue est sous le maître-autel.

Ah ! combien la foi est aimante ici ! ces souvenirs attachés à presque tous les monumens les animent d'un intarissable intérêt : à chaque pas ils attestent les faits les plus frappans de l'établissement de la religion et de sa durée ; de même que les merveilles de la nature racontent la puissance du Créateur, et démontrent éloquemment l'existence du Très-Haut. Adieu, cher Alfred ; voilà, je crois, bien des détails ; dans ma prochaine lettre à Ernest ou à Amédée je parlerai des ruines qui avoisinent le Tibre.

[1] La chambre où la sainte reçut le martyre se trouve dans l'intérieur de l'édifice ; on y conserve aussi les tuyaux du bain dans lequel elle fut étouffée.

LETTRE VINGT-SIXIÈME.

ROME, 21 mars 1823.

Voici les premiers jours du printemps; il semble que, dans une contrée où l'hiver se fait à peine sentir, le retour de la belle saison doit avoir bien moins de charmes; toutefois, mon cher Ernest, à ce moment du réveil de l'année, il y a ici dans l'air, dans les eaux, sur la terre, je ne sais quoi de chaud, de pénétrant, de lumineux, qui anime et vivifie tout ce qui existe; et puis, quel spectacle que la nature, sortant jeune et belle du sein de cette vieille terre, et soudain projetant ses merveilleuses et riantes splendeurs sur des murs dévastés, sur des tombeaux, sur des débris où chaque printemps trouve toujours quelques pierres de moins!

Parmi ces ruines, je n'omettrai pas le *Ponte rotto*, anciennement le pont sénatorial, qui fut commencé par le censeur Fulvius et achevé par Scipion l'Africain; il s'écroula depuis, et Grégoire XIII le fit rebâtir; mais les inondations du Tibre en 1598 en renversèrent trois arches; le temps continue à le délabrer. Les ravages du Tibre sont célèbres; Horace peint ce fleuve tantôt paisible et coulant toujours doucement le long de ses rives, tantôt gonflé par un épouvantable débordement de rivières, entraînant les arbres, les troupeaux, les maisons, jusques aux rochers, avec un bruit qui menace d'engloutir la capitale de l'empire et ses plus respectables monumens. Tout près de ces débris est la maison de Nicolas Rienzi. Ce fils d'un cabaretier avait puisé dans l'étude des anciens, un amour passionné pour les institutions républicaines : dans son enthousiasme, il voulut rendre à Rome, sa patrie, l'éclat dont elle avait brillé au temps des Camille et des Scipion. Le peuple prêta l'oreille aux discours de cet homme éloquent qui était l'ami de Pétrarque, et le nomma tribun par acclamation. Le pape siégeait alors à Avignon; et Rome, qui était en proie aux abus et au désordre le plus anarchique, obtint d'abord d'heureux effets de son

nouveau gouvernement; mais bientôt le tribun avec lequel les puissances traitaient d'égal à égal, fut ébloui de sa fortune; il affecta un luxe tout aristocratique, des prétentions toutes féodales. Il se plaisait à organiser des cérémonies et des représentations où il devait se montrer en costume d'apparat. Le peuple ne tarda pas à discerner le comédien sous les habits du libérateur. Dès-lors Rienzi vit sa faveur décroître; les vicissitudes se partagèrent sa vie jusqu'à ce qu'enfin, fuyant le courroux du peuple, il mourut sous le poignard d'un artisan.

Nous visitâmes ensuite Sainte-Marie *in cosmédin* [1]; en dépit de son surnom, cette église est loin d'être belle; mais elle est toute empreinte des temps primitifs où la foi était si pure, si ardente; et de plus, elle garde le souvenir de saint Augustin qui enseigna la rhétorique dans la partie inférieure du temple. Notre guide nous fit remarquer sous le portique une figure en marbre dont la bouche est ouverte; on l'appelle vulgairement *bocca della verita*, parce que l'usage du peuple était d'y placer la main pour

[1] Le pape saint Denys consacra cette église cinquante ans avant Constantin. Restaurée par saint Etienne, elle fut si magnifiquement ornée par saint Adrien, en 728, qu'elle prit le nom de *cosmedin* qui en grec signifie *ornement*.

prêter un serment; les parjures ne pouvaient l'en retirer, ajoute la superstition. Nous allâmes ensuite voir le joli temple de Vesta, d'un style si pur, un de ceux qui furent construits par Numa et rebâtis par Domitien. L'aspect en est des plus rustiques. Dix-neuf colonnes cannelées de marbre de Paros s'élèvent sur plusieurs marches autour de ce petit édifice et forment un portique circulaire; Pison se sauva dans ce temple afin de se soustraire à la rage des soldats; il trouva de la pitié dans un esclave : mais deux assassins, détachés par Othon, ayant violé cet asile, l'en arrachèrent et le massacrèrent à la porte; nulle tête, dit énergiquement Tacite, ne fixa si long-temps les regards insatiables d'Othon. L'église a consacré ce temple, sous l'invocation de *Sainte-Marie du soleil*. Les alentours sont devenus le paisible domaine des bœufs; ces superbes animaux, à la marche imposante et grave, avec leur robe d'un gris tendre et leurs cornes gigantesques, devaient bien peu convenir à l'attelage des consuls, qui n'étaient pas des *monarques indolens*.

Cette lettre, mon ami, me paraît un peu stérile; mon cœur est triste et aride; je ne suis pas disposée à continuer tous ces détails, mieux

vaudrait un itinéraire pur et simple. Mon beau-pére, Léon et Jules ont eu le bonheur d'être admis dans le cabinet du souverain pontife ; ils sont revenus pénétrés, attendris. Je m'empare de la note que vient de rédiger mon beau-père ; je te l'adresse textuellement.

« M. le marquis de Sommery avait sollicité une audience ; le lendemain dimanche, Pie VII nous reçut dans son cabinet, vers midi, au palais quirinal. Le saint Père était en soutane blanche et calotte blanche, assis dans un fauteuil ; nous nous mîmes à genoux ; il nous donna sa bénédiction ; nous voulions baiser sa mule ; il nous présenta sa main droite ; je lui demandai le secours de ses prières qu'il nous promit ; je lui dis ensuite que ma belle-fille était bien malade ; *je la recommanderai à san Pietro*, dit-il. Je le priai de bénir un petit faisceau de chapelets. *Ah!* dit-il, *vous en avez une provision !* Il les bénit en faisant plusieurs croix dessus et disant, *avec toutes les indulgences.* Il nous demanda comment se portait notre ambassadeur ; et, après nous avoir dit encore quelques mots avec une bonté extrême, il nous souhaita un heureux voyage. Monseigneur Riario nous reconduisit jusqu'au bout de la grande

antichambre. Je n'ai pas trop examiné le cabinet du saint Père ; les meubles m'ont paru fort simples ; il était près d'une table qui paraît lui servir de secrétaire et sur laquelle étaient papier, plumes et encre, plusieurs livres, un chapelet, etc. Ses mules sont écarlates avec des croix brodées en paillettes d'or. Nous avons traversé plusieurs grands salons bien meublés ; la salle du trône pour les jours de réception publique est tendue en tapisserie des Gobelins ; le plafond est richement orné de dorures et de fresques représentant de petits amours et des sujets de la fable. Ces peintures ont été faites pendant que Rome était sous la domination française. Napoléon voulait arranger pour lui le palais quirinal. »

Me voilà mieux, à ce qu'il me semble, depuis que j'ai été recommandée à saint Pierre. Adieu, mon ami, pourquoi ne m'écrit-on pas ?

23 mars.

Le duc de Laval, chez qui nous avons dîné hier, mon Ernest, m'a proposé l'occasion d'un

courrier d'ambassade ; je la saisis au vol pour répondre à tes charmantes lettres. Celle du 15 et celle du 27 Février arrivées en même temps m'ont absorbée toute entière ; et tes enfans ont tellement pris possession de mon cœur, de mon intelligence, de toutes mes facultés, que rien ne pouvait me distraire.

Je reviens à toi, mon ami, à toi dont la confiante amitié répand sur ma vie tant de douceur. Pourquoi faut-il que la vivacité de nos ames et, en toi, je ne sais quelle mobilité de caractère viennent parfois troubler un si doux sentiment ? Pourquoi ?... Ne serait-ce pas l'effet d'un sage et mystérieux dessein de la providence qui se sert de l'infirmité humaine pour nous attirer davantage vers le seul être immuable ? Car, hélas ! si le charme d'une mutuelle affection nous offrait un abri sûr, une consolation toujours efficace, un repos toujours certain, nous oublierions peut-être la source d'où découle de si ravissantes délices. Fixé près de ceux que l'on aime, songerait-on à recourir à la seule plénitude de beauté et de bonté, de perfection et d'amour ? Cette pensée, en nous faisant admirer l'infinie sagesse de Dieu, doit aussi adoucir bien des froissemens

pénibles aux ames trop aimantes et diminuer l'exigence dans les relations du cœur ; elle doit accroître notre indulgence pour une foule de légères injustices, de petites inconstances dont la plus tendre amitié n'est pas toujours exempte.

Au surplus, mon cher Ernest, ce n'est pas pour l'heure présente que j'écris ceci. Rien ne porte atteinte à notre belle et bonne amitié : mais c'est dans la saison favorable qu'il faut songer à l'hiver.

Aujourd'hui, je suis bien faible et bien accablée ; tu ne peux comprendre le chagrin que m'a causé ton silence, après m'avoir écrit qu'Alfred était malade ; tu ignores donc, mon Ernest, que Dieu m'a donné un cœur de mère ; qu'il m'a douée de toutes les affections, de toutes les sollicitudes, de toutes les douleurs maternelles. Tes enfans sont miens, aucune puissance ne saurait les ravir à ma tendresse, ni affaiblir mon intérêt tout vivant d'amour ; épargne-moi, je t'en prie.

Le 13 de ce mois, j'ai eu le bonheur de voir le saint père en consistoire public ; cette assemblée s'est tenue vers onze heures du matin,

dans la grande pièce qui précède la chapelle pauline au palais quirinal. La garde noble, la garde suisse et cinquante grenadiers choisis de la garde nationale faisaient le service; et néanmoins, il ne régna aucun ordre dans la foule qui se pressait pour assister à cette pompeuse cérémonie. Une multitude prodigieuse se heurtait, se frappait avec violence, méprisant les efforts inutiles des soldats pour rétablir l'ordre; les bancs étaient en grande partie occupés par les femmes de chambre anglaises, tandis que la princesse Gagarin et d'autres grandes dames ne pouvaient trouver à s'asseoir. La chaleur m'étouffait; déjà fort souffrante, je me serais évanouie sans les aimables soins de la marquise de Massimo.

Je n'aperçus pas le vénérable pontife entrer dans la salle, tant la cohue était grande, et le bruit assourdissant. Tout à coup il parut sur son trône: je pus voir de près le père universel, le vicaire de Dieu, le serviteur qu'il a choisi d'entre son peuple pour être l'instrument de ses grâces, qu'il a sacré de son huile sainte, qu'il a soutenu de sa main dans les jours mauvais; qu'il a ramené enfin au milieu de son peuple orphelin.

Je pus contempler ce front auguste et doux que le malheur n'a pu courber, abaisser, que les iniquités des hommes n'ont pu flétrir. Le pape, la tiare en tête, portait une chape de velours cramoisi brodée en or. Il était assis sous un dais dans un fauteuil qui forme une espèce de trône au fond de la salle; à côté de ce trône on apercevait deux escabeaux de bois, et en arrière deux grands éventails de plumes de paon blanc.

Il s'agissait de conférer le chapeau à douze nouveaux prélats; les cardinaux étaient assis sur des banquettes, et portaient des rochets sous leurs manteaux. Ils sont venus tour à tour à *l'obédience*, c'est-à-dire baiser la main du pape. Le saint père députa ensuite quelques membres du sacré collége pour aller chercher les candidats. Durant cet intervalle, un avocat consistorial prit la parole devant le pape, pour la canonisation d'un saint que Pie VII ajourna. Les récipiendaires arrivés, long discours, longue réponse du pape. Les nouveaux élus ont rendu hommage devant le trône pontifical, en se mettant à genoux aux pieds du saint père qui les a relevés en les embrassant. Ils ont alors donné le baiser de paix à tous les anciens

cardinaux. Puis ils se sont prosternés de nouveau pour recevoir la barrette rouge que le pape délivrait en leur rappelant que c'était en mémoire du sang que Jésus-Christ avait versé pour les hommes ; et qu'ils devaient être prêts à répandre le leur pour la foi. Les cardinaux ont juré ; et l'on s'est rendu à la chapelle pauline, pour chanter le *Te Deum ;* mais la violence de mes douleurs m'obligea de rentrer chez moi.

L'après-midi, j'eus pourtant le courage de retourner en voiture à Saint-Pierre, où les cardinaux étaient venus faire leurs stations. Ils s'agenouillèrent d'abord devant la chapelle du Saint-Sacrement où ils dirent une courte prière ; ils en firent autant à la chapelle de la sainte Vierge, puis à la confession de Saint-Pierre.

Le cardinal Gonsalvi a été très-malade ; il avait fait son testament en faveur de la propagande et de l'hospice de Saint-Michel, action plus méritoire aux yeux de Dieu que ses habiles négociations. Comme on l'engageait à ne pas signer une foule de papiers de peu d'importance, Gonsalvi répondit *qu'il voulait mourir la plume à la main.* Vespasien avait dit : *un empereur doit mourir debout.*

Hélas ! mon Ernest, toutes les grandeurs, les dignités, les réputations n'ont d'éclat qu'en perspective; semblables à ces corps réduits en cendre à Herculanum, elles se dissipent quand on veut les toucher; mobiles illusions, formes fantastiques; lorsqu'on croit les atteindre, on saisit le vide et le néant.

LETTRE VINGT-SEPTIÈME.

ROME, 24 mars 1823.

Toujours des basiliques, des colonnes, des ruines, des tableaux, des statues; je crains qu'à la fin tu n'en sois un peu excédé. Celui qui est en face de toutes ces merveilles, de tous ces saints débris ne se lasse pas de les contempler; mais les voir sans cesse sur un froid papier n'a pas, à beaucoup près, le même attrait; toutefois, il faut bien que je poursuive ma tâche. Prends ton parti comme je prends le mien.

L'église de Saint-Augustin est un monument français dû à la piété du célèbre cardinal d'Estouteville que Charles VII et Louis XI employèrent dans leurs négociations. Ce savant prélat

réforma l'université de Paris, et consacra ses nombreux bénéfices à la restauration des églises et au soulagement des pauvres.

Cette église renferme le corps de sainte Monique, conservé dans une urne de vert antique. La vénération et l'amour avec lesquels saint Augustin parle de cette femme vertueuse, de cette mère dévouée, inspirent pour ses reliques un respect tendre et profond. On admire ici trois bons tableaux du Guerchin; et de plus, *sainte Hélène*, par Daniel de Volterre; la grandeur, la hardiesse du dessin et la vigueur du pinceau de Raphaël dans son tableau du *prophète Isaïe* rappellent Michel-Ange [1].

La vieille église de Saint-Nicolas *in carcere*, assemblage hétérogène d'ordres et de colonnes de marbres variés, fut bâtie au neuvième siècle sur les ruines de trois temples, l'un dédié à l'Espérance, l'autre à Junon *mutata*, et le troisième à la *piété*. Ce dernier est célèbre par le trait ingénieux d'amour filial, connu sous le nom de la *charité romaine*. Quelques détails sur d'autres antiquités te plairont davantage.

[1] L'infidélité de Bramante qui montra à Raphaël les fresques de la chapelle sixtine, contribua peut-être à donner à ce peintre l'énergie qu'on remarque dans ce tableau.

L'arc de Janus *quadrifront*, composé d'énormes quartiers de travertin dont les ornemens sont lourds et d'assez mauvais goût, était jadis un des portiques destinés à mettre le peuple à l'abri de la pluie, lorsqu'il s'assemblait pour changer son argent et traiter de ses affaires. N'était-ce pas la bourse de cette époque ? J'aime dans un monument une destination générale; celui-ci est surmonté d'un mur de brique, élevé au moyen âge, par les Frangipani qui s'y fortifièrent pendant les guerres civiles.

Non loin de là, se voient les fameux cloaques dont le nom peu harmonieux rappelle néanmoins l'un des plus utiles et des plus solides ouvrages de Tarquin l'ancien. Théodoric les restaura lorsqu'il vint à Rome; ils sont de la plus belle conservation [1]. L'incurie des censeurs obligea la république d'employer six mille écus d'or à en faire opérer le curement. Cette partie de la ville est solitaire.

La singulière origine de l'île de Saint-Barthélemi atteste la haine du peuple pour Tarquin.

[1] Il y a trois grandes merveilles à Rome, disait Denys d'Halicarnasse : « les aqueducs, les chemins publics et les cloaques; » la hauteur de ces souterrains voûtés permet à un chariot » chargé de foin d'y passer. »

Plus forte que l'intérêt, cette haine porta les pauvres plébéiens à jeter dans le Tibre l'immense amas de blé que ce mauvais prince avait réuni et destiné au peuple. Ces javelles, s'entassant les unes sur les autres, devinrent une petite île qui avait alors la forme d'une barque. Au moyen de deux ponts, elle communique au quartier *Transtevere* et au mont Aventin. L'an 141, la peste ravageant Rome, le sénat envoya des députés au fameux temple d'Esculape à Epidaure; ils rapportèrent un serpent, symbole du dieu de la médecine; mais cet animal disparut au moment du débarquement; les Romains n'en érigèrent pas moins un temple au dieu de la santé et firent sculpter le reptile déserteur. Un hôpital pour les malades fut bâti à côté de cet édifice. Chaque personne guérie inscrivait sur les parois du temple son nom, sa maladie, sa convalescence. Horace mentionne aussi un usage des Romains assez digne de remarque; ils consacraient, au dieu *libérateur*, des tableaux où étaient représentées les aventures périlleuses auxquelles ils avaient échappé. Cette similitude avec les *ex-voto* de nos églises paraît un témoignage incontestable de cette confiance de tous les temps, de tous les hommes, en un pouvoir surnaturel et invisible dont on attend

secours et remède; elle atteste cette puissance de la divinité qui se plaît à manifester sa miséricorde dans les lieux consacrés à son culte; ces priviléges accordés par les païens mêmes à certains temples n'ont-ils pas un rapport également frappant avec les indulgences attachées à divers pélerinages [1].

Le pont de *quatro capi*, qui sépare l'île de la cité, fait songer aux trois cents généreux Fabiens tués dans la guerre qu'ils entreprirent seuls contre les Véiens. Nous traversâmes ensuite le pont Saint-Barthélemi, construit sous la république par Cestius, réparé par Valens et Gratien. Ce quartier est triste et pauvre; les maisons noires, sans quais, rongées par les eaux bourbeuses du Tibre, présentent un coup-d'œil hideux. Je ne vois jamais ce fleuve sans rêver à toutes les victimes que la fureur ou la justice des peuples y précipita.

Malgré le mauvais goût de la fontaine de Trévi, l'ensemble de ce monument très-pittoresque cause une véritable surprise dans le lieu où il est placé. Imagine des rochers groupés,

[1] Tacite rapporte aussi qu'il n'y avait pas d'autorité qui pût arracher les malfaiteurs des temples; voilà nos droits d'asiles.

couverts de reptiles, d'animaux aquatiques et de plantes marines qui végètent entre les fissures des rochers. L'*Océan*, statue colossale, d'un caractère majestueux, est debout sur une conque marine; des tritons pleins de vie conduisent le char; l'eau sort en bouillonnant et tombe en nappes argentées. Clément XII commença cet ouvrage et Clément XIII l'acheva. Deux niches contiennent les statues de *la salubrité* et de *l'abondance;* quatre autres statues de travertin ornent l'entablement, allégories de la richesse et de la fertilité des campagnes. L'eau de cette fontaine est nommée *acqua vergine*, *l'eau vierge*, à cause de la jeune fille qui en indiqua la source à des soldats altérés. On verrait volontiers détruire nombre d'édifices mesquins, dont la durée est éphémère, pour en élever un seul de cette espèce.

N'est-ce pas en face de cette fontaine que Corinne choisit sa demeure? Pauvre Corinne! tu n'excitas l'intérêt qu'au moment où tu cessas de briller et où la douleur avait détruit tes charmes. Quelle leçon dans ce résultat! La femme qui sort de la vie intérieure est comme la colombe échappée de l'arche; elle ne sait plus où poser le pied dans cet espace inondé et

sans rivage. Après avoir revu la grotte de la nymphe Egérie, nous visitâmes le temple des *Camènes*, de forme carrée, maintenant église dédiée à saint Urbain, et située sur une colline vis-à-vis d'un petit bois que Numa consacra jadis aux muses. Le portique est décoré de quatre colonnes cannelées d'ordre corinthien, en marbre blanc. Les frises en sont gâtées; un escalier fort obscur éveilla ma curiosité; j'allumai un flambeau à la lampe qui brûlait au fond du sanctuaire, et nous parcourûmes un souterrain peu considérable. Le bon ermite, instruit de notre arrivée par la disparition de son cierge, nous rejoignit dans la petite chambre qui, nous dit-il, servit de retraite à saint Urbain, à l'époque de la persécution.

Nous dirigeâmes une de nos promenades instructives vers le temple du *dieu ridicule*, médiocre et petit bâtiment, nommé ainsi à cause de la terreur panique dont les Romains supposèrent Annibal atteint, lorsqu'après cette fameuse victoire de Cannes, où périrent six mille chevaliers et soixante mille soldats romains, il s'avança vers Naples, au lieu de marcher sur Rome [1].

[1] Deux causes purent contribuer à l'indécision de ce grand homme : une tempête horrible qu'il regarda comme un arrêt

Non, le génie audacieux et pénétrant du fier Carthaginois; non, le courage inébranlable du grand Annibal ne fut point frappé d'une terreur panique; la providence qui destinait Rome à être l'instrument de sa vengeance sur les nations, comme elle l'a choisie depuis pour être celui de ses miséricordes, voulut la sauver alors.

A peu de distance, surgissent encore les ruines du petit temple de *la fortune muliebre*, élevé en souvenir de la touchante victoire remportée par Véturie sur son implacable fils. Tandis que je suis au milieu de ces campagnes si variées, si poétiques, je veux, mon cher Amédée, te nommer encore quelques monumens;

« Il ne m'en reste plus que quatre ou cinq petits. »

A deux milles de la basilique de *Saint-Paul hors des murs*, nous rencontrâmes *Saint-Paul aux trois fontaines*. Vers la partie centrale de ce temple, on montre trois sources qui jaillirent, dit une légende, des trois places où bondit en tombant la tête du saint apôtre, de celui dont le plus éloquent des pères de l'Église a dit :

de la volonté des dieux, et la sécurité des Romains qui faisaient sortir de Rome des recrues pour l'armée d'Espagne. L'emplacement sur lequel Annibal était campé fut vendu aux enchères.

« Mettez dans la balance, d'un côté le cœur de
» saint Paul, et de l'autre le monde entier;
» c'est le premier qui l'emportera. »

De là nous vînmes à Sainte-Marie *scala cœli*, cette *échelle* du ciel. Sous le sol de cette église, reposent les corps de plus de dix mille martyrs; et près de là, s'élève l'ancien couvent des Bernardins, qui eut pour abbé un disciple de saint Bernard. Ce disciple, devenu pape sous le nom d'Eugène III, continua à prendre les conseils de son maître pour le gouvernement de l'Eglise, comme il les avait pris pour la direction de son humble abbaye; « Je suis importun, lui écri-
» vait Bernard; mais j'ai bien de quoi m'excuser.
» L'apostolat d'Eugène me justifie; on dit que
» ce n'est pas vous qui êtes pape, mais moi;
» tous ceux qui ont des affaires viennent en
» foule à moi de toutes parts. »

Dis à ton oncle Balthazar qu'on a fait cette année (1823), pour la première fois à Rome, une levée d'hommes pour recruter l'armée, en suivant le mode de la conscription.

LETTRE VINGT-HUITIÈME.

ROME, 27 mars 1823.

Nous avons passé, mon cher Alfred, une matinée charmante aux thermes de Caracalla : le soleil était radieux ; le feuillage naissait verdoyant ; partout, sur les portiques en ruines, sur les arcades, sur les voûtes à demi écroulées croissaient et pullulaient la mousse et mille petites plantes. L'air s'embaumait du parfum des violettes que nous foulions aux pieds. Du sein des arbustes qui se font jour à travers les crevasses des murs démantelés, le rossignol et la fauvette essayaient leurs premiers chants.

Cette solitude, telle que le temps l'a faite, est, à mon avis, plus aimable mille fois que

n'étaient les thermes avec leurs bassins de marbre, leurs porphyres, leurs mosaïques, leurs fils d'eau. Tandis que le bon Pazy cueillait des corbeilles de violettes, Adèle et moi nous nous reposions sur ce tapis si frais, à l'ombre des arcades que le lierre recouvre et protége de ses spirales sans fin. Sous ces voûtes sombres, à la place de ces statues et de toutes ces richesses de l'empire romain, le laboureur vient renfermer ses instrumens aratoires. Les seize mille siéges ont disparu; mais il y a des siéges de gazon.

Nous dînâmes, l'autre jour, chez le duc de Laval; un aide-de-camp du prince de Prusse, et le baron de Rayneval, envoyé de la confédération germanique s'y trouvaient; on y parla beaucoup des arts, l'architecture devint l'objet spécial de la conversation, et il est remarquable que, sur cette terre classique où l'antiquité étale ses chefs-d'œuvre, ce fut le style gothique qui fixa l'attention générale; je vis avec plaisir qu'on partageait mes timides opinions à cet égard.

Les manières chevaleresques, les sentimens élevés de notre ambassadeur contrastent avec les usages ignobles de ce pays; il a cette fierté

gracieuse et bienveillante qui sied au premier baron chrétien.

Si l'on reçoit une visite d'un grand seigneur, ou si on lui en fait une, ses gens viennent le lendemain vous demander *per la famiglia la buona mancia* (gratification d'usage). Quel faste de mauvais goût que celui des grands seigneurs romains, qui placent des domestiques d'emprunt derrière leurs voitures, revêtus de livrées qui ne vont nullement à leur taille ! Opulence et misère !

Peut-être mon séjour ici m'a-t-il rendu la France plus chère encore comme pays et comme peuple :

« Plus j'ai vu l'étranger, plus j'aime ma patrie. »

Le caractère, les mœurs, l'esprit, les coutumes sont si nobles en France ! Pie VII manifeste en toute occasion sa tendresse pour la fille aînée de l'Eglise, et se plaît à rappeler les preuves de dévouement et de vénération qu'il a reçues parmi nous.

J'ai eu d'ailleurs le bonheur d'entendre souvent les personnes les plus distinguées parler très-

honorablement de la France et des Français. L'autre jour les princesses Gagarin, Wolkonski et Kinski, la comtesse Nariskin s'exprimèrent, en ma présence, de la manière la plus flatteuse sur notre caractère national, sur nos augustes et malheureux Bourbons, sur la noble et sage conduite de leur gouvernement; je trouvai ces dames charmantes. Puisse cette chère France, rendue enfin à ses hautes destinées, les accomplir glorieusement! Puisse le trésor des vengeances célestes ne plus se rouvrir sur elle[1]!!!

Comment se fait-il que je n'aie rien dit encore de Saint-Jean de Latran, la plus ancienne basilique du monde, mais tellement agrandie et réparée qu'elle ne conserve presqu'aucune trace de son premier caractère? Ma seule excuse serait d'avoir ajourné ces détails afin d'en donner de plus étendus. Située à l'extrémité de Rome et

[1] Quel pays en effet que cette France, qu'un prince jaloux de sa gloire appelait *le plus beau royaume de l'univers après celui du Ciel!* Quelle dynastie que celle des Bourbons, à qui n'a manqué aucun genre d'illustration, pas même celle du malheur!

Grégoire IX comparait la France, du temps de saint Louis, à la tribu de Juda, qui ne dévia jamais du culte du vrai Dieu, et soutint toujours avec honneur la cause du Seigneur. A la fin du seizième siècle, on vit Constantinople demander des Français pour la secourir. A Rome, ils furent appelés par Grégoire II, par Grégoire III, par Etienne IV.

au-devant de cette ville, elle est précédée d'une belle place sur laquelle est élevé le fameux obélisque de granit rouge, érigé d'abord à Thèbes, 1300 ans avant Jésus-Christ, par le fils de ce Sésostris, si noblement loué par Bossuet.

Sauvé de la fureur de Cambyse, lorsque ce prince cruel ravagea l'Egypte, l'obélisque fut transporté par Constantin sur le Nil à Alexandrie, conduit à je ne sais quelle époque, au grand cirque de Rome, renversé par les Goths et resta enfoui pendant des siècles; il fut enfin relevé par Sixte-Quint qui le fit dresser sur la place de Saint-Jean de Latran. Les vicissitudes de ce monument sont dignes de remarque; et je n'ai pu me refuser à t'en faire la singulière énumération, sans préjudice aux erreurs de mon ignorance. Mais entrons à Saint-Jean de Latran dont la façade est une des plus belles de Rome. Six conciles généraux et dix-sept synodes provinciaux se sont tenus dans cette église. Ces assemblées imposantes, où se discutaient les articles les plus essentiels à la foi et aux mœurs, me causaient une impression solennelle de respect et de reconnaissance. Alexandre III, ce grand pape que Voltaire lui-même a nommé le bienfaiteur du genre humain,

y proclama en 1179 l'abolition de l'esclavage [1]. Environ trois siècles plus tard, Léon X employa son intervention en faveur des Indiens, lors de la conquête du nouveau monde [2]. Ainsi, dans tous les âges, le pouvoir des papes fut bienfaisant, soit qu'il réprimât l'ambition des Fréderic, des Henri, soit qu'il protégeât les faibles et les opprimés, soit enfin qu'il vengeât les peuples ou soutînt les rois [3]. Les belles pages de M. de Maistre, relatives aux bienfaits des papes, se reproduisirent en ce moment à ma mémoire avec un vif sentiment de gratitude.

C'est dans cette église que la pragmatique sanction fut abolie, et que le concordat entre Léon X et François I.er fut décrété. Constantin fonda la basilique de Saint-Jean; le pape

[1] Quels sont les philosophes qui ont parlé contre l'esclavage avec le plus de force et d'éloquence? Saint Grégoire de Nysse et saint Jean Chrysostôme.

[2] Le pape, consulté à cet égard, déclara que non-seulement la religion, mais la nature même réprouvait l'esclavage; et il n'omit rien pour engager le roi d'Espagne à réprimer l'avarice et à dompter la férocité de ceux qui allaient s'établir dans ces régions. W. Roscot.

[3] Clément VI et Innocent VI employèrent leurs puissances pour apaiser les querelles entre Philippe de Valois et Edouard III; plus tard, Nicolas III s'efforça aussi de réconcilier Charles VII et le roi d'Angleterre. Calixte III resta seul fidèle à Richard II, captif du duc d'Autriche; et contraignit ce dernier, par ses anathèmes, à rendre la liberté au *Cœur-de-Lion*.

Sylvestre la consacra. J'en aime la grande nef ornée de statues des douze apôtres qui sont généralement d'un beau style. J'ai distingué celles de Saint-Thomas et Saint-Barthélemi, du sculpteur le Gros; serait-ce parce que le sculpteur est Français? Au centre de l'église est le tombeau en bronze de Martin V. On sait que l'élection de ce pape mit fin au schisme d'Occident. Le tombeau de l'intrépide Boniface VIII est presque ignoré; mais une fresque représente ce pontife entre deux cardinaux publiant le premier jubilé de l'année sainte en 1300.

Au milieu de l'église, la chapelle Corsini paraît un bijou élégant, d'une magnificence de très-bon goût [1]. Le sacristain recommanda à notre vénération la table où, dit-on, Notre-Seigneur célébra la cène, et où il institua l'Eucharistie. Les pensées attendrissantes, les vives affections excitées par la vue de ce meuble, relique sacrée, sur lequel s'opéra le miracle le plus sublime de l'amour d'un Dieu pour les hommes, ne peuvent se rendre. Mais la lecture des chapitres XIII et

[1] Elle est toute revêtue de marbres précieux et ornée de quatre statues (les quatre vertus cardinales). On admire aussi celle de l'innocence et de la pénitence, sculptées par Pincellotti, qui décorent le mausolée de Clément XII, de la famille Corsini.

XIV de saint Jean, tant admirés de l'évêque de Meaux, qui retracent les paroles et les actions du Sauveur à ce mémorable instant, valent mieux que toutes mes réflexions [1].

Nous parcourûmes ensuite le cloître, où je considérai la pierre sur laquelle les soldats tirèrent au sort la robe de Jésus-Christ, et le puits de la Samaritaine, en marbre blanc.

Sous l'un des portiques de Saint-Jean est la statue de Philippe II, ennemi astucieux et opiniâtre de notre bon Henri. Sous un autre, on voit celle de Henri IV lui-même, bienfaiteur du chapitre, auquel il donna l'abbaye de Clérac en Guyenne. Les chanoines reconnaissans décernèrent au roi de France le titre de I.er chanoine de Saint-Jean de Latran. Son ambassadeur se rend en cérémonie à cette basilique le jour de l'anniversaire de la naissance de Henri IV, (13 décembre); il assiste à une grand'messe,

[1] Plus de vingt papes sont enterrés dans cette basilique. L'église Saint-Pierre est considérée comme siége du pape, en qualité de pasteur de l'Eglise universelle, tandis que Saint-Jean de Latran est son siége comme évêque de Rome. Saint-Jean de Latran est une des églises de Rome qui ont la *porte sainte;* on nomme ainsi la porte murée, ouverte seulement à l'époque du jubilé.

dépose une offrande, et réunit ensuite à un dîner splendide tous les chanoines ses confrères.

Vous avez ici devant vous un horizon admirable. Au-delà de cette grande plaine, toute couverte, toute semée de tombeaux, de débris, d'aqueducs, se déploie dans le lointain un demi-cercle de montagnes blanchies à leur cime, et enveloppées partout d'un nuage de vapeurs bleuâtres, dont les contours arrondis répandent sur ce tableau une suave et merveilleuse harmonie.

Entre les sept collines, le mont Aventin était ma plus vieille connaissance; là, le pauvre Evandre, ce roi pastoral, reçut sous son toit hospitalier et le fils d'Alcmène et le fils d'Anchise. Là furent

« Ce fort, ces toits épais et ce palais de chaume,
» La capitale alors de cet humble royaume,
» Mais où doit Rome un jour, mettant le monde aux fers,
» De sa toute-puissance étonner l'univers. »

Où est la tombe du bon roi Latius, celle d'Avantinus? Où est le temple élevé à Hercule, vainqueur de Cacus, où est celui que fonda le vainqueur de Véies? Ne me viendra-t-il pas un honnête antiquaire pour me signaler ces tombes,

ces temples ? Ils sont encore là ; j'en suis certaine. Qu'on me les montre.

Quant au temple de Diane, je sais bien que sur ses ruines s'élève l'église de Sainte-Sabine bâtie par Constantin.

Le duc de Laval, toujours aimable, vient de m'envoyer une petite orange qu'il a cueillie sur un arbre du jardin du couvent de Sainte-Sabine ; « voici, m'écrit-il, le fruit d'un arbre » planté depuis six siècles par un saint [1] ; il » y a de quoi intéresser votre pieuse et brillante » exaltation ! » C'est peut-être au lieu même où fleurit cet oranger que les Gracques venaient trouver leurs conspirateurs ; c'est peut-être là que leur sang a coulé ensuite. N'est-ce pas saint Jérôme qui dit quelque part dans ses lettres, que sainte Marcelle avait sa demeure sur le mont Aventin ; que c'est de là, dans sa vieillesse, qu'elle vit fondre sur Rome consternée les barbares soldats d'Alaric ; qu'intrépide et résignée, elle supporta les plus cruels traitemens pour soustraire Principie, sa fille adoptive, à la férocité des vainqueurs.

[1] Suivant une tradition fort vraisemblable, ce fut saint Dominique lui-même qui planta cet oranger.

Mon Alfred, ma désolante activité affaiblit souvent le bienfait du climat; hier, nous allâmes voir l'ancienne basilique de *Paul-Emile*, aujourd'hui *Saint-Adrien*, puis les ruines de la *Curia Hostilia* [1] que Tullus fit bâtir pour les soldats Albains.

Afin d'engraisser les lamproies, l'atroce barbarie de certains empereurs romains, faisait jeter des esclaves dans le *vivarium*. Ces ruines sont près de la belle église de Saint-Jean et Saint-Paul.

Nous voyons assez souvent la comtesse d'Estherazzi, amie de mon oncle, le vicomte de B. . . . elle demeure au palais Braschi bâti par un neveu de Pie VI. L'escalier en marbre blanc est magnifique.

Puisque je me trouve à la place de Pasquin sur laquelle ce palais est situé en grande partie, il faut bien t'expliquer comment une statue mutilée de Ménélas, soutenant le corps de Patrocle ou d'un soldat d'Alexandre, a pris le

[1] Il y a trois curies à Rome; c'étaient les lieux où le sénat se réunissait pour traiter des affaires de la république, ils servaient quelquefois de temple.

nom burlesque de Pasquin. Un tailleur très-satirique imagina de faire parler cette statue, en affichant sur sa base des bons mots ou des railleries piquantes ; cet usage ayant pris faveur, ce genre de railleries fut nommé *pasquinades*.

Avant de terminer ma lettre, déjà bien longue, je te dirai un mot des confréries de la miséricorde ; pieuse association, composée particulièrement de la noblesse romaine qui se dévoue à porter des secours aux malades, assiste les agonisans et accompagne les morts à leur dernière demeure. En voyant cette longue file d'hommes vêtus de longues robes blanches, noires ou grises, la tête couverte d'un sac percé de deux ouvertures, d'où s'échappent souvent des regards curieux et distraits, on est porté à croire que tous les confrères ne sont pas également pénétrés des devoirs attachés à leur grave ministère. Les chants qu'ils font entendre sont aussi lugubres que leur costume. Au milieu de ce triste cortége, le défunt est porté, vêtu de ses habits ordinaires et presque toujours couronné de fleurs. Tu comprends combien ces ornemens ajoutent à l'horreur naturelle qu'inspirent déjà la lividité et la décomposition du cadavre.

Les confrères se réunissent tous les vendredis à *Caravita*, chapelle fondée par un religieux de ce nom ; on éteint les lumières ; on entonne d'une voix sépulcrale le *miserere ;* et alors commence l'exercice de la discipline qui se prolonge pendant toute la récitation du psaume.

Je viens de recevoir ta lettre, mon enfant. Combien je suis touchée de la mort de M.me de V. . . . ! Rien ne me semble plus désirable que cette existence pure, sans éclat et sans orage. Heureuse la femme à qui le ciel épargne la redoutable épreuve des dons brillans, trop souvent compliqués par des positions pénibles où luttent ensemble le malheur et les succès, les souffrances du cœur et les piéges de la vanité ! Heureuse mille fois quand le dernier acte de cette paisible carrière développe des moyens et des qualités que le poison de la louange ne vient point à altérer, à corrompre, et qui n'ont pu être exploités au profit du monde !

LETTRE VINGT-NEUVIÈME.

ROME, 3 avril 1823.

SANS doute, mon Amédée, tu es avide de détails sur *la grande semaine;* et moi je crains de te faire perdre des illusions. La journée de Pâques a seule répondu à mon attente et effacé mes pénibles impressions. La multitude d'étrangers dissidens, qu'une froide curiosité attire à nos saints mystères, trouble singulièrement la majesté et la pompe des cérémonies. La foule est considérable. L'entrée de la chapelle sixtine est presque inaccessible; les hommes se coudoyent; les femmes appuyées sur les balcons des tribunes s'entretiennent à voix haute. Forcée d'arriver tard à cause de ma santé, j'hésitai à me lancer au milieu de ce désordre que les

Suisses réprimaient par des coups de hallebarde. Grâce à la bienveillance de la comtesse Nariskin, je pus m'asseoir. Pendant la semaine sainte, on établit dans la chapelle sixtine deux estrades ; l'une est destinée aux princesses étrangères et l'autre aux dames romaines ; le milieu sert de passage pour parvenir à l'endroit occupé par les cardinaux et par les chanteurs.

Enfin commence le fameux *miserere*. Un silence solennel le précède ; bientôt un riche ensemble de voix graves, pures, éclatantes, remplit les voûtes, les combles et retentit au dehors jusque dans les nuages. C'est une harmonie suppliante, un cri mélodieux de miséricorde, un appel délicieux au céleste pardon. Il semblait que les anges émus avaient uni leurs voix à ce concert du repentir humain.

Au sortir de la chapelle, la population qui se presse et s'agite, la foule des femmes en deuil, le bel escalier avec ses deux rangs de hautes colonnes, les milliers de flambeaux qui étincèlent et multiplient leurs lumières sous les portiques, tout cet appareil composait un ensemble d'accessoires fort bien assortis à cette grave et touchante solennité.

Le jeudi saint, le prince de S. . . . me proposa de me conduire à la cérémonie. Sa bouillante vivacité faillit me faire regretter d'avoir accepté son bras; car je crois toujours être en France où les incidens les plus puérils peuvent avoir des suites très-graves. Il s'agissait d'arriver à la grande salle où se fait le *lavement des pieds*. Les gardes, placés aux portes pour maintenir l'ordre, étaient repoussés et culbutés; il s'en est suivi une lutte épouvantable entre les soldats et les curieux. Des coups de poing et de crosse de fusil, des injures et les cris des femmes formaient un affreux vacarme. Pour éviter toute altercation, je m'échappe, je traverse heureusement un rempart de baïonnettes et une foule immense qui vous porte tantôt en avant, tantôt en arrière; mais les obstacles se multiplient; mes forces s'épuisent; et cependant il faut atteindre le but, afin de se soustraire aux coups ou aux chûtes. Je me hâtai de franchir environ quarante marches et je parvins à la salle ducale qui est entourée de gradins. Le défaut d'air, l'excès de mouvement manquèrent alors de me faire évanouir. J'allais être foulée aux pieds; j'étais assise sur un des degrés, lorsque la compassion d'une petite italienne l'engagea à m'offrir un flacon

de vinaigre; elle répéta plusieurs fois *la poverina!* d'un ton si doux que j'en fus toute reconnaissante.

On se plaignait généralement de la grossièreté de plusieurs Anglais. On y opposait la politesse des Français. Une dame qui avait ainsi charmé mon sentiment patriotique s'approche de moi avec bonté pour savoir si j'étais remise. Sa manière de s'exprimer, sa vénération pour le saint père et son respect pour les cérémonies de l'Eglise catholique, malgré la différence de sa religion, m'intéressèrent vivement. Je fus surprise et charmée de retrouver en elle M.me Pictet, belle-sœur du savant et aimable Genevois, chez qui nous passâmes en Suisse des momens si agréables.

Le cardinal *della Somaglia*, doyen du sacré collége, beau vieillard de quatre-vingt-trois ans, remplaçait le pape. Il lava les pieds à treize prêtres de diverses nations, vêtus d'un bonnet, d'un camail blanc et d'une soutane blanche. On donne à ces pauvres prêtres le linge, un couvert d'argent et trente piastres.

Cette pieuse commémoration du lavement des

pieds des apôtres de Jésus-Christ est suivie du dîner servi à ces indigens du sacerdoce. Vient ensuite celui des cardinaux qui attire une grande affluence. J'étais très-fatiguée; je me souciais peu de tenter un nouvel assaut; je rentrai exténuée et je me couchai, afin de pouvoir aller le lendemain à Saint-Pierre où nous entendîmes une partie de l'office; puis nous montâmes à la chapelle sixtine. La foule avait disparu et l'on put voir bien à l'aise les Suisses dans leur antique costume du quinzième siècle, avec cuirasses et halle-bardes. Tout ce que j'en ai remarqué, c'est que l'ensemble de l'habillement est composé de bandes alternatives de drap jaune, rouge et bleu. Chaque garde porte un grand rabat de dentelle. Les officiers ont le pourpoint noir, la rhingrave rouge et portent une petite canne. Il y avait encore dans cet uniforme d'autres belles choses; mais en voilà bien assez pour moi et pour toi aussi. Rien n'est plus riche, plus somptueux que l'uniforme écarlate de la garde-noble.

En vérité, je doute qu'il y ait dans aucune capitale une troupe plus brillante que cette garde, qui est composée d'hommes choisis dans la noblesse du pays. Tu penses bien, mon ami,

que tous ces beaux détails d'uniforme militaire ne sont pas miens ; c'est le résultat des observations de mon beau-père ; je me les approprie et vous les transmets à vous, messieurs, qui sans doute y comprenez quelque chose. Ceci soit dit une bonne fois pour toutes les remarques de pareille nature.

Le lendemain j'entendis la psalmodie lamentable de la *passion*, belle surtout par le chant imitatif des cris du peuple juif.

A Saint-Pierre, le cardinal Castiglione [1] exerçait les fonctions de pénitencier *maggiore*. Son fauteuil posé sur une estrade est environné d'un nombre considérable de curieux. Personne toutefois ne se présentait. Enfin un bon paysan se prosterna aux pieds du cardinal, sans songer aux conjectures des nombreux spectateurs; il fit sa confession; nul n'imita son exemple. Le cardinal distribuait de petits coups de sa baguette dorée à une foule de personnes qui mettaient un genou à terre en passant devant lui. Nous finîmes par faire de même.

Agenouillée sur un banc solitaire, je restai

[1] Devenu pape sous le nom de Pie VIII.

absorbée pendant les ténèbres et le *miserere*. Le bruit de la foule, pareil à celui du flux et reflux de la mer, me retraçait les vaines agitations des hommes. Le magnifique spectacle de la croix illuminée [1], qui paraît au déclin du jour, me tira de ma rêverie. Cette croix a soixante-quinze pieds de haut; elle est échelonnée de six cents lampions. Le reste de l'église est dans l'ombre, vive et belle image de la puissance de la croix dont la céleste lumière dissipa les ténèbres du paganisme. Je m'unis à la prière des cardinaux. Je croyais contempler l'église catholique toute entière dans la personne de ces vieillards, nos premiers pasteurs, prosternés aux pieds du signe du salut. Je demandai alors pardon à Dieu des scandales qui profanaient la plus noble basilique du monde. J'invoquais, j'implorais celui qui seul peut nous guider au milieu des abîmes dont nous sommes environnés. Le coup-d'œil de ce vaste édifice était remarquable; ces jets de lumière contrastant avec les parties obscures; les groupes pittoresques attireraient l'attention dans tout autre lieu; j'allais d'un bout à l'autre de cette basilique, appuyée sur le bras du prince de S. . .; la foule nécessitait cette précaution, mais je sortis bientôt ne

[1] C'est à Michel-Ange qu'on doit cette grande et heureuse idée.

voulant pas me confondre avec ces promeneurs tumultueux. Pie VII, informé de ce scandale, avait donné l'ordre de briser la croix; mais le cardinal Gonsalvi l'ayant soustraite pendant quelques années, on en a rétabli l'usage depuis la vieillesse du saint Père.

A la vue des pélerins avec leurs bourdons, leurs coquilles, leur costume simple et antique, à la vue de cette foi, je me crus transportée au moyen âge, époque religieuse et chevaleresque où de grandes passions, en produisant parfois de grands crimes, faisaient naître aussi de sublimes repentirs. Plus tard le besoin de recueillement me conduisit au *Gesu*; un des pères de la compagnie y fit un discours évangélique sur la Passion. Cette réunion de pieux fidèles, le silence respectueux, l'église faiblement éclairée satisfirent plus mon cœur que le brillant concours de la chapelle sixtine. Le jour de Pâques, j'y entendis un excellent sermon.

J'ai eu, mon Amédée, la prétention d'assister à *la predica;* je comprends à merveille l'orateur; et j'en conclus, avec l'auteur de *l'Imitation*, que tout est facile quand on aime et que l'amour développe l'intelligence.

LETTRE TRENTIÈME.

ROME, 4 avril 1823.

MIDI sonne. La foule est immense ; une multitude de voitures remplit la place *Monte-Cavallo ;* un concours prodigieux d'hommes, de femmes, d'enfans, de nations et de religions diverses s'y trouvent rassemblés ; une expression de joie et d'espérance se lit sur tous les visages. Qu'attend ce peuple ? Va-t-on lui prodiguer l'or, les honneurs, les plaisirs ? Non : la bénédiction d'un vieillard est l'objet de tous ses vœux. Pouvoir de la foi, sublime témoignage de respect et d'amour, grandeur et majesté de l'Eglise romaine ! Le père commun va paraître ; il vient bénir tous ses enfans justes et pécheurs, fidèles ou félons, défenseurs ou persécuteurs de son

trône, la charité n'excepte rien; elle efface tous les titres de condamnation; elle réunit dans un même centre les cœurs les plus divisés. Aucun spectacle, mon enfant, aucun ne me paraît plus auguste, plus touchant aux yeux de la foi, ni même aux regards de l'intelligence et de la sensibilité. Au moment où le saint Père, tout rayonnant de douceur et de tendresse, est élevé sur le balcon de son palais [1], les troupes inclinent leurs drapeaux; la cavalerie baisse la pointe du sabre; l'infanterie met un genou en terre et présente les armes; la multitude se prosterne. Alors les fanfares, les canons et les cloches retentissent dans les airs. Cette admirable unité faite pour attendrir les ames les plus froides me causa une impression si vive que mon visage fut inondé de larmes; et pourtant j'ai vu des Anglais danser dans leurs voitures au son de cette musique qui célébrait *une si sainte pompe*; j'étais prosternée dans ma calèche. La figure vénérable du confesseur de la foi disparaît; les tambours battent aux champs; les troupes défilent; la foule s'écoule; les voitures

[1] Sur le balcon on avait établi une loge en velours cramoisi, galonnée d'or; et l'on avait tendu une grande toile pour la garantir du soleil. Cette toile était maintenue avec des cordes attachées aux murs des écuries du pape, qui sont en face du palais, à l'autre bout de la place.

se précipitent dans les rues adjacentes; les toits, les fenêtres se dégarnissent; mais j'emportais dans mon ame un sentiment ineffable. Ce spectacle est, dit-on, beaucoup plus beau sur la place de Saint-Pierre. Cette fois, la santé du pape l'a empêché de s'y transporter. Quant à moi, je ne regrette point ces accessoires tout matériels; mon cœur n'aurait pu ressentir une plus vive émotion.

Cette journée est bien remplie, mon Alfred; et pourtant ce n'est pas tout; il nous reste de quoi admirer encore. L'illumination de la coupole et de la façade de Saint-Pierre est une chose incomparable : une musique délicieuse charmait notre attente; d'abord une pâle lueur éclaire les corniches et descend verticalement le long de chaque ligne des coupoles; puis tout à coup, au son de la cloche, et sans que l'on sache comment, toutes ces lignes sont coupées à angles droits par des flambeaux plus brillans; alors la magnifique façade, la colonnade, tout l'édifice et la croix de la coupole paraissent rayonnans de la plus vive lumière. C'est une sorte de féerie, d'illusion fantastique; et toutefois je donnerais peut-être la préférence au feu d'artifice du château Saint-Ange. En face de ce monument

pittoresque dont nous étions séparés seulement par le Tibre, notre position était des plus favorables. Le bruit et l'odeur de la poudre nous enivraient; tantôt le fort illuminé de la manière la plus magique remplit l'horizon d'une ravissante clarté, les créneaux sont décorés d'une ceinture étincelante de feu; tantôt des flammes d'un rouge volcanique s'élèvent et retombent en pluie ardente; le ciel resplendit; la nature paraît s'écrouler au milieu des coups de canon qui se succèdent et se multiplient avec une effrayante rapidité; puis des cascades, des torrens de feu descendent en lave brûlante; c'est l'image d'une éruption du Vésuve. Enfin s'élance une gerbe éblouissante et magnifique. Pendant ce terrible et sublime fracas, une frêle barque dirigée par deux pêcheurs sillonnait lentement le fleuve dont le cours paisible reflétait l'embrasement de l'air; ainsi l'humble médiocrité coule des jours sans orage, tandis que la foudre éclate sur les puissans de la terre; telles sont encore ces ames pures, innocentes et inaccessibles aux passions qui les environnent.

J'ai peint avec bien peu de vérité et de couleur cet ensemble insaisissable de beauté; mais trop sentir, trop admirer met une sorte de confusion

dans les idées. Une jeune Anglaise se livrait près de moi à des transports et des cris d'enthousiasme. A cet âge, c'est de la joie, de l'enchantement qu'on éprouve; l'ame fournit peu de prise aux rêveries mélancoliques.

J'avais assisté, le samedi saint, à une ordination à Saint-Jean de Latran. Cet apostolat, ce pouvoir conféré à de faibles créatures dans le premier temple de la chrétienté, ne s'étaient jamais présentés à moi d'une manière si redoutable [1]. L'imposition des mains m'a pénétrée

[1] Je ne puis m'empêcher de citer un des plus éloquens morceaux de M. de Maistre, qui rend sous des traits si sublimes les prodiges du sacerdoce. « Ce merveilleux ascendant qui arrêtait Théodose à la porte du temple, Attila devant celle de » Rome et Louis XIV devant la table sainte; qui va dans les » palais arracher l'or à l'opulent insensible ou distrait, pour » le verser dans le sein de l'indigence; qui affronte tout, qui » surmonte tout, dès qu'il s'agit de consoler une ame, d'en » éclairer ou d'en sauver une autre; qui s'insinue doucement » dans les consciences pour y saisir des secrets funestes, pour » en arracher les racines du vice; organe et gardienne infatigable des unions saintes, ennemie non moins active de » toute licence, douce sans faiblesse, effrayante avec amour, » supplément inappréciable de la raison, de la probité, de » l'honneur, de toutes les forces humaines au moment où elles » se déclarent impuissantes; source précieuse et intarissable » de réconciliations, de réparations, de restitutions, de repentirs » efficaces, de tout ce que Dieu aime le plus après l'innocence; » debout à côté du berceau de l'homme qu'elle bénit; debout » encore à côté de son lit de mort, et lui disant au milieu des » exhortations les plus pathétiques et des plus tendres adieux.... » *Partez*.... Cette puissance surnaturelle ne se trouve pas » hors de l'unité. »

d'une religieuse frayeur lorsque j'envisageai ce grand nombre d'ames confiées à la sollicitude pastorale. Je pensais à ces paroles d'Isaïe qui expriment si bien le caractère du prêtre : « l'es-
» prit du Seigneur repose sur moi ; le Seigneur
» m'a donné l'onction divine ; il m'a envoyé
» pour prêcher son évangile aux pauvres, pour
» relever le courage de ceux qui sont abattus,
» pour annoncer aux aveugles la lumière, aux
» captifs la liberté, pour tarir les larmes de
» ceux qui pleurent. » Quel moment que celui où, prosternés, ces jeunes lévites demandent à Dieu de devenir froids comme le marbre, par rapport aux séductions du monde et aux affections les plus douces, les plus entraînantes du cœur humain ! La mère d'un de ces anges terrestres, me jugeant digne de la comprendre, me communiqua les divers sentimens de son ame, mélange de bonheur et d'angoisse. . . .
Le même jour, au baptistère de Constantin eut lieu le baptême d'un juif et de deux mahométans ; j'y assistai avec une émotion analogue à celle que j'éprouvai à Saint-Jean de Latran. Ce monument, le plus ancien de l'Eglise, est de forme ronde. Un beau vase de porphyre, orné de bronze doré, et les statues de saint Sylvestre et de Constantin sont placés dans le

centre. Une balustrade environne la *sainte fontaine* dans laquelle descendirent les catéchumènes. Des guirlandes de fleurs et un essaim de femmes élégamment parées, dans l'espace circulaire des huit colonnes qui soutiennent la coupole, offraient un coup-d'œil inattendu. L'intérieur est décoré de peintures fort soignées; ce sont entre autres, l'apparition de la croix à Constantin et la bataille où il triompha de Maxence. On aime à voir dans Constantin la première puissance vaincue par la croix [1], le premier protecteur des chrétiens. Ce prince élevé à l'école du malheur, persécuté dans ses affections domestiques, privé de sa liberté et enfin parvenu au rang des Césars, ne partagea ni le luxe ni l'orgueil de ses prédécesseurs.

Le lundi de Pâques, on m'engagea, cher Alfred, à voir une course de chevaux dans une vaste plaine, proche du pont Nomentano, (de Nomentum, patrie des Sabines enlevées par les Romains.) Ce terrain, le sol poétique du Latium, occupé jadis par les jardins de Martial, d'Ovide, de Sénèque etc., est couvert

[1] « Ce prince qui avait ce je ne sais quoi de merveilleux » que le Ciel imprime aux hommes destinés à changer la face » du monde. » CHATEAUBRIAND.

de bruyères. J'y allai sans plaisir, sans intérêt, regrettant à mon retour trois mortelles heures si mal employées; mais je fus bien dédommagée en apercevant les gardes du pape; c'était bien le saint Père. Le beau temps l'avait déterminé à sortir. Notre joie, notre attitude respectueuse fixèrent les regards du souverain pontife. Nous étions seuls à genoux; ceux qui nous précédaient ou qui nous suivaient étaient Anglais, peut-être Turcs. Un sourire de bienveillance embellit le vénérable visage du père des fidèles et il nous donna sa bénédiction d'une manière spéciale. La voiture pontificale, de couleur rouge lacque, est attelée de quatre chevaux noirs à tous crins, conduits par un cocher et un postillon; le pape était escorté par dix gardes nobles; deux précédaient la voiture, à deux cents pas l'un de l'autre, huit la suivaient; un officier était à la portière droite.

Je ne m'habitue guère à parler italien, le sachant trop peu pour penser mes paroles en même temps que je dois parler ma pensée. Lorsqu'il faut traduire avant de s'exprimer, on s'impatiente de ce retard. Je lis Goldoni qui facilite beaucoup l'usage de la conversation; mais

cet auteur des meilleures comédies italiennes ne m'attache pas; il se tient à la surface du cœur humain et ne descend jamais dans ses profondeurs. Tu le sais, d'ailleurs; j'aime peu ce genre. La comédie n'est aliment que pour l'esprit; il n'y a rien là pour l'ame; elle présente l'homme sans dignité morale; saisit avec finesse ses ridicules, ses travers, attaque les petites passions; enfin elle n'envisage que le côté prosaïque de la vie et jamais ce côté poétique si fécond en objets d'admiration et de sensibilité. Que lui importent la moralité des actions, les vertus nobles et généreuses! C'est au succès, c'est à l'habileté qu'elle rend hommage. J'aime trop l'idéal pour me plaire à l'ironie qui déprime et ridiculise.

Adieu, mon enfant; j'avais besoin de ta lettre; je doutais; et le doute du cœur est plus cruel encore que celui de l'intelligence.

LETTRE TRENTE-UNIÈME.

ROME, 6 avril 1823.

UNE belle journée de printemps, et de printemps d'Italie, prête à notre course à Tivoli un agrément inimaginable. La lumière dans ce climat est toute diaphane; elle revêt la nature d'une magie inconnue dans le nord.

On parcourt en sortant de Rome d'immenses et arides plaines, autrefois florissantes et peuplées; on n'y rencontre plus un seul village. A huit milles environ, nous nous arrêtâmes près de la *Solfatare* et du canal bleu, dont les eaux exhalent une forte odeur de soufre. C'est près de là que Zénobie, après avoir fait le plus

glorieux ornement de la cour d'Aurélien [1], finit ses jours dans une retraite. . . . Ton courage, Zénobie, ta beauté, ton esprit n'ont plus de charme pour moi, s'il est vrai qu'une lâcheté servit à racheter ta vie, aux dépens de Longin, ton dévoué sujet.

Plus loin, nous vîmes les petites agglomérations d'herbes et de bitume décorées du nom pompeux *d'Iles flottantes*. On traverse ensuite le pont *Lugano* construit par Plautius, auprès duquel on admire le tombeau de ce personnage, qui ressemble beaucoup à celui de *Cecilia Metella*. De pauvres paysans habitent ces ruines; un mausolée grandiose sert d'asile à la misère et probablement aussi à l'ignorance presqu'inséparable de cette classe de la société. Brillante imposture des choses humaines! A Rome, le peuple conserve dans ses traits un certain caractère de noblesse; et sans doute il se rencontre encore là des ames vraiment romaines.

A quatre milles environ de Rome, on franchit l'Anio, aujourd'hui *Teverone*, sur le pont

[1] Elle y parut le diadème sur la tête, les mains liées par une chaîne d'or, suivie d'un grand nombre d'esclaves qui soutenaient sa robe au milieu d'une foule de captifs sarrasins, goths, vandales.

Mamollo[1]. Là son cours est paisible; son murmure est doux; plus tard il s'élancera avec fureur : telle est souvent l'existence de l'homme. Après avoir parcouru une forêt de vieux oliviers aux formes singulières, aux feuillages ternes, nous arrivâmes à Tivoli, le *Tibur*[2] d'Horace et de Catulle. Je voulus m'y trouver dès la veille pour ménager mes forces. Nous descendîmes à l'hôtel de la *Regina*.

La ville est située sur une montagne. Nous visitâmes le lendemain, à l'heure où la nature est si belle et si parée de sa fraîcheur, les sites pittoresques de ces alentours. Nous chevauchions sur des ânes. Notre mauvaise étoile nous fit prendre pour guide un insupportable pédagogue,

Tout hérissé de grec, tout bouffi de latin.

Il m'excédait de citations, vain bruit à mon

[1] Construit par Mammée, mère d'Alexandre Sévère.

[2] Tibur fut bâti par les Grecs, 46 ans avant la fondation de Rome. Ce fut une des cinq villes choisies pour forger les armes et le bouclier d'Énée. « Pour moi, dit Horace, je suis » enchanté des bocages de Tibur et de ces vergers couverts » d'arbres fruitiers, entrecoupés de mille ruisseaux, distribués » avec art. J'aime à entendre tantôt le rapide Anio rouler ses » eaux avec bruit du haut des montagnes, tantôt se précipiter » à travers des rochers. Rien n'est comparable à ce délicieux » séjour. »

oreille. J'aurais préféré mille fois rêver solitairement en présence de beautés si ravissantes. Il fallut cheminer péniblement dans des rues escarpées et tortueuses, avant de nous trouver sur le pont de bois, d'où l'on mesure la hauteur et le volume de la cascade tombant dans un gouffre profond. Mais combien cette chûte d'eau est plus imposante dans l'étroit vallon où nous parvînmes en suivant un sentier pratiqué, le long de la montagne, par les ordres du général Miollis! Ce sentier nous conduit à la grotte *de la Sirène*. Là les eaux se précipitent avec un fracas étourdissant; elles s'engloutissent, se perdent et ressortent à travers des amas de rochers en se brisant et faisant jaillir mille étincelles aux rayons diaprés du soleil. De l'antre appelé la *grotte de Neptune*, le fleuve s'élance en bouillonnant avec un bruit semblable au roulement du tonnerre. Une délicate verdure revêt les rochers; l'obscurité de la caverne, le mugissement de la cascade plongent l'ame dans une sorte d'extase. Lorsque nous eûmes considéré sous tous les aspects ce lieu enchanteur, le guide nous fit prendre un petit chemin escarpé, rafraîchi toutefois par le feuillage de l'arbre de Judée à fleurs roses, de l'églantier, du chèvrefeuille, du grenadier, du romarin et d'autres

frêles et souples arbrisseaux. On atteint le temple de la *sibylle tiburtine* contigu à celui de Vesta, mais moins beau, moins majestueux que ce dernier qui est encore presque entier et de la plus élégante architecture. Le temple de Vesta est suspendu sur la pointe du rocher au-dessus de la grande cascade; un portique circulaire composé de dix colonnes d'ordre corinthien l'environne. Pour le voir de plus près on se résigne volontiers à recevoir une rosée un peu fraîche que la cascade répand à une grande distance.

En tournant le vallon, on trouve sur son chemin, à l'endroit où demeurait Quintus-Varus, une petite chapelle à la *Madone*. J'y entrai. Un homme y était agenouillé; je me rappelai confusément la touchante prière que M. de Châteaubriand fit au même lieu. Cet homme aussi m'était inconnu; toutefois, unis par un même sentiment, au pied d'un même autel, nous confondions nos espérances et peut-être nos douleurs. Ah! si le tribut des arts et du génie est agréable à Dieu, la prière d'un cœur pur, une larme de repentir lui sont sans doute plus agréables encore. Après cet instant de repos religieux, nous prîmes un

sentier au milieu d'un bois d'oliviers magnifiques qui ont douze à quinze pieds de circonférence. Auguste et Mécène venaient sous ces ombrages entendre les vers d'Horace et de Tibulle; ils trouvaient au sein de la nature et des muses un refuge contre leur importune splendeur. J'aperçus les cascatelles, couronnées des ruines de l'antique palais de Mécène; ces nappes d'eau coulent en ruisseaux d'argent à travers un feuillage du vert le plus tendre. Ainsi les hommes passent et leurs travaux s'évanouissent dans la poussière des siècles; mais la nature qui retrouve à chaque printemps sa jeunesse et sa beauté, ressemble à son auteur; elle prodigue comme lui ses trésors sans s'épuiser jamais.

Nous passâmes le joli ruisseau de l'*Ignoria* sur un pont antique de la plus belle conservation. Placés alors sur le versant de la montagne, nous jouissions d'une vue délicieuse. Notre guide avec lequel je m'étais brouillée, en choisissant capricieusement ma route, nous rejoignit et nous fit remarquer le *temple de la Toux* presque semblable à celui de *Minerve-Medica* [1].

[1] « Descendez, disait Horace, de ces hautes tours, de cette » plate-forme qui s'élève jusqu'aux nues; et cessez d'admi- » rer le fracas, l'opulence et le vain éclat de la superbe » Rome. »

A l'ancien palais de Mécène [1], de maussades mécaniques, remplaçant de magnifiques constructions, me parurent une bruyante et triste parodie, aux lieux où se rassemblaient les hommes d'état, les orateurs, les poëtes du siècle, sous le patronage de celui qui a laissé son glorieux nom à tous les protecteurs futurs du génie et des arts. Quand la dégradation n'est que l'effet des siècles, elle conserve au moins un grand caractère; et peut-être y a-t-il des édifices qu'on voudrait ne pas voir restaurer; car la main du temps ne leur nuit pas.

Notre cicerone nous mena ensuite à la villa d'Est, somptueusement bâtie par le cardinal Hippolyte d'Est, autre Mécène. Il partageait, dit Tiraboschi, sa grande fortune en trois parts: la première était destinée aux dépenses de sa cour, dont le luxe égalait celui des souverains; la seconde au soulagement des pauvres, et la troisième était consacrée à entretenir des savans

[1] Plus grand encore dans l'administration que dans la carrière des armes, Mécène eut la gloire d'inspirer ces mesures pacifiques qui rendirent le nom d'Auguste aussi cher que celui d'Octave avait été odieux. Ce dernier signant la condamnation de plusieurs citoyens, Mécène écrivit sur des tablettes, ces mots : *Leve-toi enfin, bourreau*, et les envoya au tyran sanguinaire. Quel trésor qu'un pareil ami!

et des artistes. C'est à cette noble munificence que l'Arioste dut peut-être sa gloire.

Charmante *villa!* beaux bâtimens, terrasses étagées, charmilles épaisses, cyprès, fontaines, cascades; on court, on se fatigue, mais on est reçu par des groupes d'arbres, hôtes aimables qui vous accueillent avec de la fraîcheur et de l'ombre. Cet horizon est borné par les montagnes de la Sabine. Le Tibre serpente solitaire au milieu de ces campagnes romaines, dont le sol ne produit que des souvenirs. On y cherche en vain les richesses agricoles et l'habitation rustique du nourricier de la patrie. Je me couchai à sept heures du soir; car j'étais d'une lassitude excessive.

Le lendemain avant notre départ de Tivoli, j'allai à la cathédrale bâtie sur les ruines d'un temple d'Hercule, où Symphorose, mère de sept nouveaux Machabées, souffrit le martyre avec le même héroïsme. Comment ai-je oublié de parler de la *villa Adriana?* C'est là qu'Adrien avait fait imiter tout ce qu'Athènes renfermait de beaux monumens; c'est de là que viennent les plus belles choses qu'on admire encore à Rome. Cette *villa* est d'une étendue immense;

les proportions de tout ce qu'on y avait créé sont d'une grandeur imposante ; et cet ensemble donne bien l'idée de la puissance des maîtres du monde. Mes regards erraient avec enchantement sur des murs, des arcades voilées d'une quantité de lichens, lianes et clématites, autrefois resplendissantes de stuc, d'or, et de marbres précieux dont j'ai rapporté quelques fragmens. Oh! que j'aime ces ombrages, ces points de vue pittoresques, ces voûtes tapissées de lierre et de feuilles d'acanthe, ces buis non taillés et tant d'autres arbres d'une si riche végétation! Les cyprès, les figuiers, les chênes verts, les oliviers et les pins me font oublier l'assemblage de magnifiques édifices construits par l'empereur Adrien. Je ne vois plus le lycée, le pécile, le prytanée, l'hippodrome, le temple des stoïciens, le théâtre, le canope, le cirque, les thermes, la bibliothèque même; je fais mieux, je suis sous le charme d'un paysage unique sur la terre; je respire un air vivifiant qui me ranime. Les lieux sauvages pénètrent le cœur d'un calme bien doux. L'art saurait-il nous donner ces jouissances dont la nature est si prodigue? La nature est plus consolante encore pour les malheureux qu'elle n'est riante aux favoris de la fortune; elle apaise l'orage

des passions et rafraîchit l'ame accablée. L'art ramène souvent à de flétrissans souvenirs, à des vérités affligeantes; le cœur vide et souffrant demande quelque chose de plus : c'est Dieu !

Les salles des gardes prétoriennes, étonnamment conservées, servent d'asile pendant les courts mois d'hiver à de pauvres bergers, paisibles successeurs de ces formidables cohortes qui imposaient des maîtres à l'univers. De tels monumens, véritables antithèses, révèlent éloquemment le néant de la puissance.

Frascati a une autre physionomie et d'autres souvenirs; c'est la patrie de Caton le censeur, et la retraite du plus grand orateur de Rome. Hélas! elles sont bien applicables à l'auteur des *Offices* (des devoirs), des traités de l'amitié et de la vieillesse [1], à ce philosophe dont la morale est si pure et si noble, ces paroles de l'apôtre : « Les hommes qui ont tenu la vérité captive » sont inexcusables, parce que, connaissant » Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu. » Attristée par ces pensées, je visitai l'ancienne

[1] Les écrits de Cicéron étaient si opposés au paganisme que Dioclétien les fit brûler avec la Bible.

enceinte de Tusculum et les débris magnifiques du théâtre et des bains de la *villa Cicerone* [1]. On est fâché que des enfantillages, des espiégleries d'écoliers, des marionnettes, tels que le Parnasse, les muses, Pégase et le dieu Pan, se présentent là pour détourner les regards de ces belles fontaines, de ces épais bocages. C'est là que j'ai vu la Judith belle et fière du *cavaliere* Arpino, et des fresques du Dominiquin. Je fus charmée de mon guide; et j'oubliai le maussade et insolent vieillard de Tivoli. L'étymologie du nom de *Frascati* est assez intéressante. Lorsque Henri VI vint recevoir la couronne de la main du pape Célestin III, le pontife réclama la restitution de cette ville qui, livrée à la vengeance des Romains, fut entièrement détruite. Les malheureux habitans se composèrent des abris en feuillages dans un des faubourgs, et le nom de *Frascati* fut substitué à celui de Tusculum.

[1] L'éloge le plus flatteur, que reçut cet illustre romain, fut le mot d'Apollonius, un des plus grands orateurs de la Grèce. Frappé de l'air de tristesse que montrait Cicéron en l'écoutant : *Je vous admire, sans doute*, dit-il, *mais je plains le sort de la Grèce; il ne lui restait plus que la gloire de l'éloquence; vous allez la lui ravir et la transporter à Rome.* Ce juste et généreux hommage, mêlé d'un regret patriotique, vaut bien le mot d'Eschyle sur Démosthènes : *que serait-ce si vous l'aviez entendu vous-même?*

LETTRE TRENTE-DEUXIÈME.

ROME, 12 avril 1823.

Une fièvre assez violente, mon cher Alfred, m'a prise lorsque j'écrivais à Amédée et m'a duré pendant quatre jours. La sagesse divine se manifeste dans tous les événemens de notre vie. Ma jeunesse s'écoule au milieu des souffrances et presqu'en face de la mort. Sans cet épuisement, sans ces graves et religieuses pensées, je me serais trop passionnée à la vue du grand, du sublime, oubliant peut-être celui de qui ils émanent. Avant-hier, j'ai recommencé mes courses en voiture; nous dirigeâmes nos pas vers l'église de Saint-Pancrace, où le pape Innocent III couronna Jacques d'Aragon et où l'anti-pape Nicolas V reçut l'empereur Louis de Bavière.

De là, nous allâmes à la *villa Pamfili* [1], que son air pur a fait appeler *bel respiro*. Le sol de ses jardins est plus élevé que celui de Rome; et les chemins irréguliers, et les pins en parasols, hauts de cent pieds, sont d'une incomparable beauté. Ces arbres élancés me semblent tout à fait l'emblême du malheur sublime. Tout est dévasté sous leurs branches; mais ils s'élèvent à une prodigieuse hauteur; tout est sombre, grave autour d'eux, les oiseaux même n'y chantent plus; la verdure n'y croît pas. Je préfère bien le lac, les jardins de cette *villa* à ceux de la *villa Albani*, si recommandable d'ailleurs par le rare assemblage de statues et d'antiquités que le cardinal Albano y a classées avec tant d'ordre et de bon goût.

Il est à remarquer que toutes ces familles élevées à la papauté prirent sous leur patronage les arts et les sciences. Les richesses qu'elles ont acquises ont servi à la splendeur de la ville éternelle, par des monumens, musées, bibliothèques, d'une magnificence prodigieuse. Winkelman, tu le sais, puisa dans cette *villa* l'érudition qui fait de son *Histoire de l'Art*

[1] On voit dans cette *villa*, la statue de Claudius en habit de femme.

un des meilleurs ouvrages que puisse consulter tout amateur de l'antiquité. On voit à la *villa Albani* une très-belle Pallas et une fresque de Raphaël Mengs, dont le coloris harmonieux et plein de grâce et de fraîcheur lui mérita le nom du *Corrége*, du *Raphaël* de l'Allemagne.

Le duc de Laval m'a promis de me mener à la *villa Ludovisi*. La princesse Buon-Compagni à qui elle appartient, n'en permet pas facilement l'entrée; chose fort simple, à la vérité, mais qu'on s'avise de trouver extraordinaire à Rome où les galeries et les jardins particuliers semblent être la propriété du public.

Nous sommes allés hier à la magnifique galerie du palais *Colonne*. Le plafond représente le combat de Lépante, où Marc Antoine Colonne tient une place glorieuse. A son retour à Rome, ce brillant vainqueur monta l'escalier du capitole suivi du sénat, des magistrats et d'un peuple immense. Il déposa à Sainte-Marie *d'ara-cœli* les bannières enlevées aux Turcs. N'oublions pas cette *Vittoria Colonna*, marquise de Pescaire, qui honora son sexe par les qualités du cœur les plus aimables et par des poésies fort renommées. Cette femme célèbre avait un époux digne

d'elle, qu'elle perdit et qu'elle ne cessa de pleurer [1]. Elle inspira à Michel-Ange un sentiment vif, profond, respectueux qui peut-être exerça une grande influence sur les destinées de ce puissant génie [2]. Dans son enthousiasme, il s'écriait : *Le regard de cette femme est le rayon de lumière qui conduit jusqu'à Dieu.* Digne éloge de Vittoria, seul éloge qu'une femme doive ambitionner ! Il faut lire les lettres où Michel-Ange, attendri et mélancolique, exprime à son amie tout ce qui se passe dans son âme expansive et tendre ; il faut voir avec quelle pieuse sollicitude le grand homme, faisant trève à sa gloire et à ses nobles travaux, s'occupe du salut de Vittoria et s'inquiète du penchant qu'il croit remarquer en elle pour les doctrines de la réforme.

Dans cette galerie, *sainte Emérence, lapidée par son père*, est un bel ouvrage du Guerchin.

[1] Le marquis de Pescaire commandait les troupes de Charles-Quint. Les princes italiens lui offrirent la couronne de Naples pour l'attirer dans leur parti. Vittoria, craignant que l'ambition n'ébranlât la fidélité de son mari, lui écrivait : « *Qu'ai-je à faire d'une couronne? Pourrait-elle me tenir lieu de ta gloire et de ta vertu?* »

[2] Le groupe de *Jésus-Christ mort sur les genoux de la sainte Vierge*, placé dans la chapelle de la Pitié, à Saint-Pierre, avait été fait par Michel-Ange, pour la marquise de Pescaire.

Le *saint Sébastien* du Guide joint à la pureté du dessin ordinaire à cet artiste, le ton de couleur le plus vigoureux et un caractère sublime de beauté et de douleur. Nous pûmes admirer aussi un beau portrait de Paul Véronèse; plusieurs autres du Tintoret, de charmans paysages du Poussin; de Breughel, et des batailles étincelantes de feu, de Bourguignon. Je m'arrêtai surtout devant le portrait délicieux de la trop fameuse Béatrix Cenci, dont la tragique histoire fait frémir. Convaincue d'avoir assassiné son père, qui était, du reste un monstre infâme, elle fut décapitée avec son frère et sa belle-mère, sous le règne de Clément VIII. La beauté de cette jeune femme excita une grande sensation parmi la foule des spectateurs. Cette figure charmante, ces traits si délicats, associés à la pensée du parricide, sont une anomalie qui provoque une inexprimable tristesse. . . . .

. . . .

Les vastes jardins du palais Colonne, au pied du Quirinal, renferment quelques beaux fragmens d'un temple du soleil et des débris des thermes de Constantin. Le palais Colonne, que Martin V commença, fut terminé et embelli par plusieurs cardinaux de la même maison. Au nombre des antiques, on remarque Néron sous la figure de

Méduse. Néron en effet pouvait dire comme Méduse :

« Je porte l'épouvante et la mort en tous lieux. »

C'est une princesse Sciara Colonne, qui devint duchesse de Cérifalco, et sur qui M.[me] de Genlis a composé une nouvelle, dans laquelle elle a un peu dénaturé les faits. Il est vrai que son mari eut la barbarie de la faire enfermer à cause de sa laideur ; jamais il ne la cacha dans un souterrain et ne la fit passer pour morte. Sa famille, ayant eu connaissance de cet acte odieux, obtint un ordre de la cour pour la mettre en liberté. Elle se retira à Rome dans un couvent fondé par la maison Barberini où elle mourut.

Le prince de *la Paix* habita pendant quelque temps le palais Barberini. Cet homme, si coupable envers sa patrie et son prince, vil favori d'une reine dégradée, occupe aujourd'hui une petite villa sur le mont Cœlius ; il vit isolé et généralement méprisé.

Ce palais immense doit la magnificence de ses peintures au règne d'Urbain VIII ; de la maison Barberini, de ces Barberini fiers et puissans, qui firent la guerre à plusieurs princes

de l'Italie et surtout troublèrent la ville de Rome par leurs guerres avec les Farnèse. Urbain VIII mit au nombre des saints, Ignace et Thérèse, ces génies sublimes, héros brûlans de charité et dont les œuvres n'inspirent qu'amour et confiance. Par un singulier rapprochement, ce fut le même pape qui condamna les erreurs de Jansénius.

L'intérieur de ces vastes et beaux palais romains est en général fort négligé ; les ameublemens en sont mal tenus et surannés. On dirait ces édifices inhabités, attendant qu'un riche propriétaire vienne les réparer et les orner avec le goût et l'élégance convenable à de pareils monumens. Le palais *Madama* est aujourd'hui l'hôtel de la police. O Catherine de Médicis ! princesse fatale à la France, savais-tu que ce palais où s'écoula ta jeunesse fut élevé sur l'emplacement des thermes de Néron ? Et n'as-tu pas frémi quelquefois en songeant que la postérité unirait un jour ton nom à celui de ce prince exécré ?

Disons un mot sur les pieuses coutumes établies ici pendant le carême. Des retraites, des instructions journalières, préparent les fidèles à la fête

de Pâques. Différentes églises sont destinées aux différens états de la société ; à Caravita, chapelle où se réunissent les dames nobles, le prédicateur était un évêque. Je fus singulièrement touchée d'un sermon sur l'amour de Dieu, riche de pensées neuves et élevées. Un attrait particulier m'appelait ordinairement à la *chiesa del Gesu* ; tout le monde court y entendre le père Zechinelli. Ce qui prouve combien ce prédicateur a d'onction et de pathétique, c'est qu'à peine descendu de la chaire il est toujours sollicité, appelé au confessional par de nombreux pénitens que son éloquence a pénétrés et attendris. Il a une physionomie empreinte d'austérité et de douceur qui ajoute encore au charme de ses paroles.

La dévotion des quarante heures est très-suivie. Point de jours, point d'églises où le Saint-Sacrement ne reçoive tour à tour un tribut de réparation. La piété affectueuse s'alimente au pied de ces autels où la majesté de Jésus-Christ est environnée de parfums, et de fleurs répandues jusques sur les parvis du temple. Le jour est intercepté, et des milliers de lumières éblouissent les regards. Ces institutions sont bien dignes de la capitale du monde

catholique. Ici, plus encore que partout ailleurs, se manifeste l'amour, sublime et touchant caractère de notre divine religion; amour dans les souvenirs, dans les objets, dans les lieux, amour dans la douleur comme dans l'espérance; admiration tendre, respect affectueux pour les héros que l'Eglise a couronnés; pour les protecteurs qu'elle a signalés à notre faiblesse. Elle révère même la poussière des lieux qu'ils ont habités; convertit en églises ceux que leurs vertus et leurs miracles ont illustrés. O mon Dieu, me dis-je souvent, au milieu de toutes ces merveilles d'amour: que je vous bénis de m'avoir conduite dans le centre visible, à la source inépuisable des richesses de votre miséricorde! Tous les genres de secours et de bienfaits propres à toucher, à enflammer le cœur, semblent réunis comme un sublime témoignage en faveur de cette sainte Eglise romaine.

La religion semble ici plus ingénieuse encore à secourir ses enfans dans les voies du salut: *Dieu aime plus les portes de Sion que toutes les tentes de Jacob.*

Il n'y a de remarquable dans les sépulcres

du jeudi-saint, qu'une grande profusion de cierges. Je n'en dirai pas autant des magasins de Pizikaroni [1]. Cette fête gastronomique me déplaît; je n'aime pas tant de réjouissance à une pareille fin. Je préfère bien la musique plaintive et sauvage des *Pifferari*. Ces musiciens ambulans, coiffés d'un bonnet pointu et revêtus de peaux de moutons, unique vêtement des montagnards, sur lequel se drape un manteau bleu, composent un orchestre qui vient célébrer, avec une ferveur naïve et touchante, les fêtes de la reine du ciel. Un matin des premiers jours de décembre, je fus réveillée par une symphonie rustique pleine de gravité et de mélancolie. Des musettes et une manière de hautbois; voilà tous leurs instrumens. Regardez la physionomie expressive, les yeux pieusement animés de ces hommes simples; et vous ne serez plus tenté de

[1] La fin du carême semble être un second carnaval. Le soir les rues sont pleines de gens qui se promènent pour voir les *Notre-Dame des jambons*. Tous les charcutiers, et il y en a beaucoup à Rome, garnissent les plafonds et tous les murs de leurs boutiques de jambons, de saucissons, de cervelas. Ils arrangent tout cela avec beaucoup d'art, mettent de la verdure entre chaque pièce et beaucoup de découpures de papier blanc et de papier doré; et toujours au fond de leur boutique une belle image de la sainte Vierge, entourée de jambons et de lampions. Il n'y a pas un de ces jambons, ni une de ces saucisses qui ne soient garnis d'un ou de plusieurs lampions. Ces illuminations sont agréables; on s'arrête en foule pour les admirer.

rire de leurs touchantes pratiques. La mendicité n'est pas ici moins répandue qu'en France; les pauvres ont un genre d'importunité très-fatigant. A l'église, par exemple, une femme affublée d'un chapeau et d'un voile noir, semble indiquer un voisinage à l'abri de la misère. Il en est autrement; la demi-dame vous raconte d'un accent lamentable l'histoire de ses malheurs; elle a l'air de réciter des prières; et elle vous demande la *carita*. L'autre jour, une d'elles fixa adroitement mon attention par ces paroles : *come V. S. m'ascoltera, cioè Iddio l'ascoltera : comme vous m'écouterez, Dieu vous écoutera.* Quelques-uns sont assez traitables; *patienza!* s'écrient-ils gaiement, quand on leur refuse.

Dans toutes les villes d'Italie, les assassinats, les coups de couteau et de stylet sont encore bien fréquens; nous avons rencontré pendant cette seule semaine plusieurs civières où gisaient des victimes de pareilles fureurs. Les enfans eux-mêmes, me disait le prince de S. . . ., se menacent du couteau. On est obligé d'éloigner de leur vue ces instrumens de malheur. Un maréchal-des-logis voulant mettre la paix entre deux hommes qui se battaient, reçut un coup de couteau dans l'estomac. Je ne sais trop, du

reste, pourquoi c'est toujours l'Italie qu'on accuse exclusivement de ces actions cruelles. Hélas! nos journaux français ne nous révèlent-ils pas chaque matin quelque nouvel assassinat, quelque suicide, quelqu'empoisonnement. . .

. . . .

Que mon cher Amédée conserve avec moi son aimable franchise; il est doux de plonger son regard dans un cœur transparent comme une eau limpide; et moi je mérite par excellence le titre de bonne tante, si, pour en être digne, il suffit de beaucoup aimer.

LETTRE TRENTE-TROISIÈME.

ROME, 15 avril 1823.

Nous montâmes hier, mon cher Amédée, à la tour du Capitole d'où M. Prévost a pris le panorama de cette ville. Je contemplais encore une fois la cité éternelle. Le palmier du jardin des religieux de Saint-Jean et Saint-Paul apparaît comme un étendard de triomphe pacifique qui surmonte tous ces trophées érigés à la gloire et à la valeur; mémorial éloquent des vicissitudes de la fortune, puisqu'ils se sont élevés la plupart sur les débris d'autres monumens. Voilà, me disais-je, le théâtre où le courage et l'éloquence enfantèrent tant de prodiges. Ces ruines dispersées çà et là, sont les titres à demi effacés de la grandeur et de la

puissance de nos facultés. Nos aïeux les ont admirées; nos neveux les verront après nous.

Après être restés long-temps appuyés sur la balustrade de la plate-forme, rêvant aux événemens dont ce Capitole fut témoin, nous allâmes visiter la jolie *villa Madama*. Cette villa tire son nom de la célèbre et malheureuse Marguerite d'Autriche, fille de Charles-Quint. Unie d'abord au duc Alexandre de Médicis, elle fut délivrée de cet odieux tyran, par un lâche assassinat. Devenue femme d'Octave Farnèse, elle vit son beau-père, autre tyran, poignardé par les chefs de la noblesse de Plaisance. Ainsi Marguerite couverte deux fois du sang de ses proches, fut bientôt dépouillée des états de son époux, et sacrifiée à la politique ambitieuse de son père. Quand, à une époque désastreuse, elle fut nommée gouvernante des Pays-Bas, de nouvelles amertumes abreuvèrent son ame; la gloire d'Alexandre Farnèse, son fils, l'habile antagoniste d'Henri IV, put seule répandre quelque douceur sur la fin de ses tristes jours. En face d'une destinée si cruelle, les peines ordinaires de la vie devraient paraître bien légères! . . .

Le printemps est déjà dans toute sa beauté.

A ton âge, cher enfant, le printemps ne fait que varier les plaisirs. La glace, la neige et les frimats, tout plaît; on n'y voit pas la froide image de la vieillesse, ou de cette mort du cœur plus désolante encore. Permis à toi d'admirer le printemps et ses riantes espérances; déjà je préfère l'automne, avec ses souvenirs.

Je ne t'ai pas parlé de la propagande, sublime institution de la religion catholique, c'est-à-dire *universelle*, inspirée par celui qui a dit à ses apôtres : *Allez et prêchez par tout l'univers.* L'orgueil, principe de haine et de division, éleva la tour de Babel et fit naître la confusion des langues. La charité, source de paix et d'union, fonda la propagande, pour répandre par l'étude des langues la vérité et la vertu dans une admirable unité. On aime ici à se rappeler le témoignage que le pape Paul I.er rendait à la France qu'il nommait au huitième siècle le second fondement, le second chef de la chrétienté, en ce qu'elle faisait triompher l'Eglise et lui soumettait les régions lointaines. Ce fut le savant et zélé Grégoire XV qui institua la propagande; Urbain VIII, son successeur, l'affermit, et fut le premier pape qui envoya

des prédicateurs dans différentes parties, du monde. Ces deux pontifes, ainsi que les cardinaux Cornaro, Capponi, Ubaldini, Justiniani etc., assignèrent des revenus à cet établissement.

A la propagande fut prononcé l'éloge de Bossuet, en présence du sacré collége; touchant et légitime hommage décerné à l'immortel auteur des *Variations*, à celui dont les savantes conférences et les soins paternels ramenèrent un si grand nombre de brebis égarées au sein de l'Eglise! Le souvenir même de l'assemblée de 1682 n'a pu empêcher de lui rendre une solennelle et éclatante justice. Bossuet me semble hélas! bien méconnu, même de ses admirateurs; on lui refuse de la sensibilité; et cependant on sait qu'il s'évanouit en apprenant la mort de Turenne. Qu'on aime à voir le grand panégyriste de Condé et d'Henriette d'Orléans, après avoir, de ses mâles et pathétiques accens, attendri, épouvanté un roi glorieux et une cour fastueuse, avoir fait retentir devant ces puissans de la terre les mots terribles d'éternité, de mort, de néant, reprendre le chemin de sa ville épiscopale, revenir au milieu de son troupeau et enseigner aux enfans les doux et salutaires préceptes de la doctrine évangélique!

A ma dernière soirée à l'ambassade, le duc de Laval me présenta au cardinal Somaglia, vieillard de quatre-vingt-trois ans, qui ne paraît pas en avoir plus de soixante. Sa belle figure est pleine de douceur; ses manières sont tout à la fois nobles et polies. Il m'a conté plusieurs particularités de sa captivité à Fénestrelle. Son Eminence m'a fait l'éloge de la France et de la piété éclairée des gens religieux. M. Artaud, premier secrétaire d'ambassade, homme fort distingué, me raconta, avec beaucoup de finesse et de malice, une rixe qui avait eu lieu le lundi de Pâques, jour de la course aux chevaux, entre des Anglais et des gens de l'ambassade. Huit jeunes dandys prétendaient faire reculer la voiture de l'ambassadeur: la bénignité du cocher allait céder à la menace des coups de bâton, lorsque M. Artaud arrive et lui défend de se déranger. Il s'en suivit des propos et des gestes assez vifs de part et d'autre. Nombre d'étrangers entourèrent le secrétaire de légation en lui proposant de châtier l'insolence des Anglais qui trouvèrent plus prudent de se retirer.

Voici le *Campo scellerato*. Colysée, Capitole, prison mamertine, roche tarpéienne, *Campo scellerato;* partout la cruauté des Romains est

burinée sur la pierre, dans le plaisir, dans la gloire, dans la justice vengeresse des crimes. C'est un cachet universel de férocité. Au *Campo scellerato*, l'on enterrait vivantes les vestales coupables. Dans cette religion profane, où les salutaires doctrines de l'expiation n'étaient pas connues, la loi était inflexible et barbare. Le christianisme, malgré la sévérité de ses préceptes, est bien moins rigoureux; il livre le pécheur au repentir; il ne le tue pas. Pourrait-on citer un seul exemple d'une religieuse condamnée à la peine capitale pour avoir violé ses vœux! Eh! quelle mort que la mort infligée à la vestale coupable! Pourtant, s'il fallait comparer les moyens de justification, convenons que la vestale qui n'était pas soutenue par la foi évangélique, par les exemples du Sauveur des hommes et de ses saints, par le culte rendu à la vierge des vierges, par les douceurs d'une règle toute sainte et toute compatissante, était bien plus exposée à tous les dangers de la séduction. Où était sa foi, son espérance? Où était l'esprit de charité si ingénieux en fait de sacrifices? Il n'y avait pour la vestale que des honneurs mondains et un privilége, privilége sublime à la vérité. Ce dont la femme a besoin, ce n'est ni de la gloire, ni des honneurs, ni même des privi-

léges ; c'est de dévonement et d'affection. La vie d'une vierge chrétienne est une vie d'immolation, de consécration à toutes les espèces d'indigence. Mais l'amour d'un Dieu ne vient-il pas tous les jours lui apporter les chastes joies d'une union céleste ? Les hommages mêmes des peuples idolâtres ne semblent-ils pas venger ces êtres angéliques des superbes dédains ou de la pitié insultante de nos modernes philosophes ?

Adieu, mon enfant ; ma plume court avec une merveilleuse présomption. Notre départ est bien près ; je tâcherai de finir mon journal après-demain.

Ta dernière lettre que je reçois à l'instant réveille en moi de doux et amers souvenirs. Oh ! qu'ils sont loin déjà ces jours riants, où mes enfans chéris croissaient sous mes yeux, où ma tendre sollicitude suivait et hâtait leurs progrès, où j'applaudissais avec tant d'émotion au développement gradué de leur esprit, aux vertus qui germaient dans leur cœur ! Dans quelque position que l'on soit, de tels momens sont bien regrettables. Tous ces souvenirs d'un bonheur passé, comme dit l'ingénieux auteur

du *Voyage autour de ma chambre*, sont *les rides de l'ame*. Ils se pressent autour de nous comme des farfadets, fantômes moqueurs qui viennent insulter aux tristesses de l'heure présente.

LETTRE TRENTE-QUATRIÈME.

ROME, 17 avril 1823.

ENCORE deux jours nous quittons Rome, mon Alfred; me voici placée entre les regrets et l'espérance. Te le dirai-je? ce sont les regrets qui dans ce moment me préoccupent le plus. Les objets de mes espérances sont bien loin encore; et d'ailleurs la joie a toujours moins d'accès dans mon ame que les sentimens tristes et pénibles: *di memoria nudrirsi più che di speme*. Puis il y a tant de puissance dans ces magiques souvenirs de Rome! *Rome*, s'écriait Cicéron, *c'est à ta lumière qu'il faut vivre!* Cette parole, qui n'était alors que l'élan d'une admiration patriotique, est maintenant l'expression d'une vérité profonde. Oui, c'est à la lumière de Rome,

mais de Rome catholique qu'il faut vivre et mourir.

Je désirais visiter le château de Saint-Ange, ce gigantesque tombeau d'Adrien, jadis orné de sept cent statues d'hommes et d'animaux qui servirent de projectiles à Bélisaire, lorsque les Goths l'assiégèrent dans cette forteresse nouvelle. A l'époque des troubles du moyen âge, il devint l'asile de plusieurs papes. Aujourd'hui, c'est un château fort où le saint Père fait tenir garnison. Cagliostro y fut détenu et de là transféré à Civita-Vecchia qui vit mourir cet insigne fourbe dont les intrigues suscitèrent à notre infortunée reine, Marie-Antoinette, le déplorable procès du collier, source de ses premières humiliations et de ses premières amertumes. Cet édifice rappelle encore la fin du célèbre Crescentius [1]. Les prisonniers y sont assez bien logés, et ont d'immenses corridors pour la

[1] Elu consul vers 985, lorsque Rome était en proie à tous les désordres de l'anarchie, il y maintint la paix durant quelques années; mais, sujet audacieux, il chassa le pape Grégoire V et fit proclamer un grec sous le nom de Jean XVI. Bientôt Grégoire implore le secours d'Othon III. Cet empereur, ayant contraint le rebelle à se retirer au château Saint-Ange et à capituler avec promesse de la vie, fit périr Crescentius. Odieux parjure qui dans les desseins de la Providence vengea le chef de l'Eglise.

promenade. Les forçats et les criminels sont au rez-de-chaussée; la grande salle est peinte par del Vega.

Le pont Saint-Ange, autrefois pont Elius, qu'Adrien fit bâtir pour arriver à son fameux tombeau, embellit singulièrement ce quartier. Les statues de saint Pierre et de saint Paul et celles de dix anges supportant les instrumens de la passion, ouvrage médiocre du Bernin, produisent toutefois un bel effet, à quelque distance.

Au jubilé de 1470, le flux et reflux des pèlerins fut si considérable que près de cent personnes soulevées par-dessus les parapets de ce même pont, périrent dans le Tibre [1].

Nous allâmes voir l'église de la *navicella*, en face de laquelle est placée sur un piédestal une jolie nacelle en marbre blanc; monument de la reconnaissance de Léon X, échappé à un naufrage [2]. Il avait été banni de Florence avec

[1] Il est pourtant certain que, dès le quatorzième siècle, des mesures de sûreté et de police étaient prises pour prévenir de tels malheurs; puisque Dante, *Inferno*, *canto XVIII*, retrace l'ordre dans lequel les pèlerins devaient traverser le pont:

Come i roman per l'esercito molto, etc.

[2] A propos de ce pape, j'aime à remarquer ici que le pro-

ses deux cousins, Julien la Rovere, et Jules de Médicis. Ces trois futurs papes, pour se consoler de leur exil, s'associèrent huit autres jeunes cavaliers dont l'un était alternativement chef de la bande voyageuse. Jean ayant acquis l'amitié de son cousin Julien, celui-ci le fit cardinal, lorsqu'il fut élevé lui-même sur la chaire de Saint-Pierre.

Tout près de cette église sont les ruines de l'arc de Dolabella, ce gendre de Cicéron, dont le caractère mobile et ingrat causa au grand orateur de si vifs chagrins. A quelques pas est situé Saint-Etienne, église de forme sphérique, soutenue de colonnes cannelées d'ordre dorique et corinthien, jadis temple de Faune, de Bacchus, ou de l'empereur Claude. Les murs

testant Roscoé, auteur d'une très-bonne histoire du pontificat de Léon X, le justifie des imputations que Paul Jove a dirigées contre ses mœurs. Roscoé réfute ces calomnies avec une grande puissance de logique et rend hommage à la pureté de conduite du pape. Au sujet de la publication des indulgences, Roscoé démontre que Léon X ne fut point engagé à prendre ce moyen par suite de ses profusions; et il taxe de fausseté le reproche qu'on lui adresse d'avoir accordé à sa sœur Magdeleine une portion du produit des indulgences. Il dit encore que la publication des indulgences n'avait en elle-même rien d'extraordinaire ni d'odieux. Les abus qui en résultèrent ne sont donc point applicables au souverain pontife. Cette judicieuse impartialité fait honneur au caractère de l'écrivain protestant.

entièrement chargés de fresques retracent les divers supplices des martyrs, images qui révoltent la nature et brisent le cœur.

Nous sommes retournés au mont palatin voir le coucher du soleil, dans le jardin Farnèse qui fait aussi partie des ruines du palais des Césars.

Une Française doit-elle ignorer que la découverte de ces décombres eut lieu sous le patronage du cardinal de Polignac, l'un des hommes qui ont le plus honoré la diplomatie et les lettres dans le siècle dernier [1]?

Le mont palatin, c'est la colline des grandeurs déchues; là, les ruines sont encore colossales; elles montrent avec orgueil leur abaissement; elles étalent complaisamment des souvenirs de puissance formidable ou criminelle.

[1] Ses conjectures le déterminèrent à faire des fouilles qui rendirent au jour les restes de la maison de Marius, située entre *Frascati* et *Grotta Ferrata*, ainsi que d'autres fragmens. Cet homme illustre eût désiré être le maître de Rome, pendant quinze jours, pour détourner le cours du Tibre, depuis *Ponte Molle* jusqu'à *Monte Testacio*, afin de retirer les statues, les trophées et tous les trésors jetés dans le fleuve durant les guerres civiles et les invasions des barbares. Malgré son âge avancé, il fit niveler le terrain et prit tous les renseignemens relatifs à ce projet.

Après tout, chacune de ces montagnes de Rome semble avoir son caractère particulier. Si le Palatin est tout consulaire, tout patricien, l'Aventin, d'origine pastorale et plébéïenne, est peuplé d'émeutes et de séditions; c'est le mont des Gracques et de Rienzi. Au Janicule, on retourne vers la fable; il semble que les dieux s'y soient cachés. La poésie s'est établie au mont esquilin, sous les auspices de Virgile, d'Horace et de Properce. La colline chrétienne, c'est le mont cœlius, mont solitaire, paisible, qu'illustre le souvenir de saint Grégoire. On a sous les yeux le temple de Romulus, le Forum, la voie sacrée, les trois arcades du temple de la Paix, le Colysée et le Capitole. Saint-Pierre surmonte tous les monumens de Rome païenne; ainsi Rome chrétienne, pleine de miséricorde et d'amour, s'élève sur la Rome des anciens, superbe et cruelle dominatrice. Les grandes ombres du soleil couchant qui jette à l'horizon son manteau de pourpre complètaient cette admirable scène.

Tibère naquit sur le Palatin. Antoine et Lucius Verus y furent élevés. Valerius, dont la maison était d'abord élevée sur le haut du Palatin, la fit raser par respect pour le peuple

et la rebâtit au bas de cette montagne. Il reçut à cette occasion le nom de Publicola, c'est-à-dire *honorant le peuple* : il n'en périt pas moins victime de ce peuple farouche dont il avait défendu les droits. A quoi servent les concessions ? Voici la maison de Cicéron; c'est là qu'au retour de l'exil il fut ramené triomphant.

Un des plus beaux édifices qui ornaient jadis le Palatin, était le temple d'Apollon, construit par Auguste. Rien n'égalait la splendeur de ce monument; les ouvrages des plus célèbres maîtres contribuaient à son embellissement. Le portique était composé de colonnes de marbre d'Afrique. Sur la place qui entourait le temple, on admirait les cinquante statues des filles de Danaüs et les statues équestres des fils d'Egysthe. Horace, Juvénal et Perse mentionnent aussi une bibliothèque où les poëtes venaient réciter et déposer leurs œuvres.

Je veux mentionner la jolie église de Sainte-Anastasie, bâtie en l'an 300, sur l'emplacement de *l'Ara maxima*, parce qu'elle a été réédifiée en 1510 par un Français (le cardinal de Vitry). C'est à peu de distance qu'eut lieu l'enlèvement des Sabines. Curtius se précipita au lieu même

où l'on voit Sainte-Marie libératrice, érigée en actions de grâces de la délivrance d'un énorme dragon qui, dit-on, ravageait la ville.

Si le grand nombre des églises de Rome te surprend, rappelle-toi que César, après trois entrées triomphales, consacra aux dieux de l'Italie, dans les divers quartiers de la ville, trois cents temples magnifiques.

Ce ne fut pas sans quelque peine que nous pûmes entrer à *Saint-Clément*, l'une des églises primitives de Rome; édifice singulier par son sanctuaire élevé, ses siéges de marbre, ses mosaïques à fond d'or et ses ambons de forme antique. Cette église est maintenant fermée, ainsi que plusieurs autres. Cela se conçoit, dans une ville qui en possède, m'a-t-on dit, trois cent quatre-vingts. Mais pourquoi partout ailleurs les églises ne sont-elles pas ouvertes du matin au soir? Est-il une heure de la journée où notre pauvre humanité n'ait pas une faute à expier, un sacrifice à offrir, un danger à détourner, une larme secrète à répandre? Je voudrais que sur le fronton de toutes les églises on gravât ces paroles que l'auteur du salut a laissé tomber de son cœur : *Venez, venez à*

moi, vous tous qui êtes fatigués et angoissés; je vous soulagerai. C'est ce besoin de la prière incessante, du recours continuel à Dieu, qui a multiplié au milieu des champs, le long des chemins, les calvaires, les chapelles, les simples croix d'un bois grossier, qui donne une voix à l'airain pour sonner l'angelus et le faire retentir d'une colline à l'autre. Oh! que j'aime à Rome ces prières du soir que le peuple vient murmurer harmonieusement au coin des rues, devant l'image d'une madone!

. . . .

T'ai-je parlé de la comtesse d'Apponi, de son aimable physionomie, de la bienveillance de son caractère et du charme de ses vertus? Adèle a vu avec un extrême plaisir la princesse Kinski, beauté jadis célèbre, qui l'entretint beaucoup de son frère et du haut mérite de cet officier distingué.

Avant notre départ, nous fîmes la visite des sept basiliques, pieuse coutume à laquelle sont attachées des indulgences.

Adieu. Ces deux jours seront encore bien remplis. Hélas! je ne daterai plus de Rome; peut-être n'y reviendrai-je. . . . ; je ne tracerai

pas ce mot tour à tour ravissant et déchirant; car le cœur a ses superstitions. J'emporte encore les regrets d'avoir mal vu et surtout de n'avoir pas assez vu cette cité d'un intarissable intérêt. N'étais-je plus susceptible de m'éprendre au prestige de tant de grandeurs tombées? Non, non; Rome n'a pas été pour moi le livre scellé de l'apocalypse; je ne me suis pas lassée de cette lecture instructive; j'ai goûté, j'ai aimé cette vie poétique qui se déploie dans le passé; et je rentre avec tristesse dans le cercle étroit et prosaïque du présent. Pourquoi la débilité de tout mon être s'est-elle opposée à la plénitude de mes jouissances? . .

Je reçois enfin vos lettres. Cette guerre d'Espagne m'occupe. Je plains les ames chevaleresques qui ne sont pas appelées à cette *croisade* d'honneur et de dévouement. Le brave Gabriel est, j'en suis sûre, très-heureux; mais ma pauvre sœur. . . . hélas!

LETTRE TRENTE-CINQUIÈME.

LORETTE, 22 avril.

MON bien-aimé père me permettra de donner ici un libre cours à mes sentimens. Ne doit-il pas les partager, celui qui a développé dans mon cœur les affections religieuses, et surtout une tendre confiance en la mère de Dieu?

Je reviens de la *santa casa* d'où je m'arrachai avec peine. Je m'y suis prosternée aux pieds de la statue de la sainte Vierge [1], qui est séparée du petit sanctuaire par une grille; je me suis unie avec ferveur aux prières récitées en commun. Le chanoine qui les prononçait à

[1] Elle est en cèdre et très-noircie; jadis elle était chargée de diamans.

haute voix, monté sur une estrade, au pied de la statue de la sainte Vierge, a dit un *Ave Maria* à l'intention de notre famille; il était déjà nuit. Cette réunion de vieillards, de femmes, d'enfans venus de divers points de l'Europe, confondirent alors leurs vœux pour une inconnue. Quelle céleste application du précepte de la charité universelle! Est-il bien vrai que j'aie passé une journée presque entière dans cette maison d'artisan, *où l'ange d'allégresse descendit, les ailes éployées, et chantant au nom de l'Eternel, le doux Ave Maria* [1]; dans cet asile ignoré alors de tout le monde et où s'opérait pourtant le salut de tout le monde; dans cette étroite enceinte qui a contenu pendant tant d'années celui que l'univers ne pouvait contenir, dans ces murs où, sous l'œil de Marie et de Joseph, Jésus, qui leur était *soumis en toutes choses, croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes?*

Reconnaissance, amitié, affections les plus intimes du cœur, vous m'inspirez tour à tour

[1] E quell' amor che primo discese,
Cantando : *Ave Maria gratiâ plena*
Dinanzi a lei le sue ale distese.

Il Paradiso. Canto xxxii

des vœux et des gémissemens. J'appelle la protection de Marie sur l'Eglise, sur la France, sur la famille royale, sur mes parens, sur mes amis, sur ces guides vénérables, sur ces vertueuses institutrices qui m'ont éclairée et conduite dans la voie de la vérité et de la vie. Que de saints personnages, que d'ames élevées et généreuses vinrent honorer ce réduit sacré, premier sanctuaire de la rédemption! Nommons seulement Descartes, Juste-Lipse, Montaigne, saint Louis [1], sainte Hélène, sainte Eustochie, saint Jérôme, et cette descendante des Gracques et des Scipions, cette Paule qui, fuyant les splendeurs de Rome, s'en alla, humble pélerine, visiter, habiter tour à tour les lieux que le Sauveur des nations avait visités et habités!

La basilique où est renfermée la *santa casa* est située sur une place assez grande, entourée de deux côtés par des bâtimens réguliers, bordés de doubles arcades. La partie gauche seule est finie. Des pénitenciers de toutes nations y résident [2].

[1] Les saints visitèrent la *santa casa*, lorsqu'elle était encore à Nazareth.

[2] Sur cette même place, on voit une belle fontaine et une statue en bronze de Sixte-Quint, par Calcagni. La façade de l'église est surmontée d'une statue de la sainte Vierge et

Toute mon attention se porta sur la *santa casa*. Placée au milieu de l'église, ce petit bâtiment en briques est revêtu à présent de marbre, chargé de bas-reliefs, de colonnes corinthiennes et des statues des prophètes et des sibylles, (car en Italie, on ne rejette pas le *teste David cum Sibylla* [1]). Sansovino, Bandinelli, la Porta, Monteluppo, Jean de Bologne en sont les sculpteurs. *Ezéchiel* et *Amos* m'ont paru d'une grande énergie; mais *Jérémie* surtout est bien le prophète sublime des lamentations [2].

C'est un homme simple et pieux que ce pénitencier des Français, qui ne trouble pas les consciences et se borne à ranimer la piété. Je désirai m'exciter à une plus vive contrition dans ce pélerinage où des ames ferventes et des pécheurs repentans reçurent des grâces signalées. Je passai le reste de la soirée à l'église, priant

décorée de portes de bronze, avec des bas-reliefs très-estimés, ouvrages des fils de Jérôme Lombardo, Bernardini et Tiburce Verzelli.

[1] Lactance rapporte que les païens brûlèrent les livres des Sibylles, parce qu'ils prédisaient la naissance de Jésus-Christ.

[2] Le dedans a vingt-quatre pieds de long, sur trois de large et treize de haut. La *santa casa* est bâtie d'une espèce de pierre rougeâtre et taillée en forme de brique; il y brûle toujours une multitude de lampes de cuivre doré et argenté. Autrefois elles étaient toutes d'or et d'argent.

dans ces chapelles ornées de belles copies en mosaïque de différens tableaux, entre autres d'une *Nativité* d'Annibal Carrache, d'une *Annonciation* de Barrochio et d'une *Vierge enfant, arrosant des fleurs*, d'Angelica Kaufmann. Je reviens vous écrire; et je vais me coucher, après avoir demandé au meilleur des pères de joindre sa bénédiction à celles de ce saint lieu.

23 avril.

Le pénitencier nous a montré le trésor, bien diminué aujourd'hui et qui possède encore des témoignages de la piété de nos rois. La *santa casa* possède une lampe d'argent offerte par Mme la duchesse de Berry [1], dernier don de nos princes qui avaient prodigieusement enrichi ce trésor. Aujourd'hui encore, mille écus sont consacrés annuellement à secourir les pélerins, nos compatriotes. En mémoire de ces bienfaits, chaque samedi se célèbre une grand'messe pour la maison de France; et chaque jour il s'en dit

[1] Probablement à la naissance de Mgr. le duc de Bordeaux.

une basse à la même intention. Tous les chanoines doivent assister à la messe du samedi. En vérité, il est délicieux de trouver dans le sein de la religion ces souvenirs patriotiques, et de pouvoir confondre deux sentimens aussi purs.

Revenue à l'auberge, le chant des litanies de la Vierge m'attira à la fenêtre; je vis la pieuse foule, le bourdon en main, accélérant leur marche avec une ardeur presque attendrissante. Je les suivis bientôt; et, comme je priais au dehors de la *santa casa*, sur ce marbre creusé par les genoux des pélerins, un pauvre vieillard s'approche de moi et m'offre de faire *la passata*, pour m'obtenir le soulagement et le repos du cœur. Je fus émue de ces paroles si simples, et lui donnai quelque argent. J'aime ces murs noircis à l'intérieur, dénués d'ornemens. On a conservé la seule fenêtre de cette petite habitation, ainsi que la cheminée et l'armoire pratiquée dans la muraille. Nous vîmes aussi l'écuelle de bois qui, suivant une tradition, était à l'usage de la Vierge; elle est aujourd'hui revêtue d'or, et j'en suis fâchée. En général, la mémoire des lieux exerce sur notre ame un empire tout puissant. Si la vue d'un meuble, d'une pierre,

d'une fleur, nous fait palpiter et tressaillir, quelle émotion le chrétien ne doit-il pas éprouver dans ce lieu sanctifié par la présence du divin Enfant, de son angélique mère et du plus saint des hommes? Je laisse à d'autres le soin de réunir le concours de témoignages qui ont établi cette douce croyance [1]. Pour moi, la persuasion est passée de mon cœur dans mon esprit.

BOLOGNE, 26 avril.

J'AI gardé ma lettre, mon bon père; elle ne m'aurait guère devancée; et vous serez aise de nous savoir déjà ici. Le bonheur de communier à la *santa casa* me remplit d'une émotion indicible, sorte de ravissement céleste qui fait couler les larmes sans oppresser le cœur. Combien j'ai prié pour vous et pour ma mère chérie! Combien j'ai demandé avec tendresse et confiance la prolongation de vos précieux jours!

[1] Malte-Brun dit que, avant la réformation, il venait chaque année à Lorette plus de 200,000 pèlerins.

Lorette m'a fait oublier notre présentation au pape qui n'eut lieu que la veille de notre départ de Rome.

La santé débile du saint Père ne lui ayant pas permis, jusqu'à présent, de descendre dans ses jardins où il reçoit les femmes, je serais partie inconsolable d'un aussi grand mécompte. L'abbé de Sambucy avait sollicité avec zèle une audience, et le duc de Laval mit une grâce charmante à hâter le succès de notre demande. Sa recommandation est agréable au saint Père dont il est fort aimé. Le lendemain, nous fûmes introduites dans la salle que le pape doit traverser pour sortir en voiture. Dès qu'il nous aperçut, il fit arrêter et ouvrir sa *portantine*, (chaise à porteur); nous nous prosternâmes. Son médecin, qui est Français et qui ne le quitte jamais, vanta l'attachement de notre famille au saint-siége. Pie VII lui répondit en souriant; je ne pus comprendre le sens de ses paroles; car j'étais tremblante à ses pieds. Cependant je demandai sa bénédiction pour moi et pour tous les miens. *Si; tutti, tutti*, s'écria-t-il, avec l'accent d'une bienveillance paternelle, et il redoubla ses bénédictions. On apporta une multitude de livres, chapelets, bagues, colliers, etc. *Riconosco bene*

i Francesi a questa grandissima devozione, dit-il. Je voulais baiser sa mule; mais il me présenta la main. Je ne puis, mon père, vous exprimer quelle respectueuse émotion j'éprouvai. C'était une foi, une vénération, un attendrissement, un amour pour l'Eglise dont je contemplais alors le chef auguste! Mon Dieu! que nos frères séparés sont à plaindre!

On ne visite pas les chambres de saint Ignace et de saint Stanislas Kotska, à la maison professe et au noviciat des jésuites, sans une permission expresse. Pour l'obtenir, notre original M. de la Martellière imagina de me gratifier de cinquante ans; me vieillir à ce point était par trop bizarre. Le père Rosaven fit une autre requête moins préjudiciable à la vérité et à ma coquetterie, si coquetterie il y a. Il nous conduisit à la chambre vénérée du fondateur de son ordre, où le général dit la messe tous les jours. Dans l'humble demeure d'un des plus grands saints et des plus grands hommes, je méditai sur cette vie si pleine qui ravit le cœur et semble attendrir la raison elle-même.

Loyola, dans ses *constitutions* que d'Alembert lui-même appelait le chef-d'œuvre de l'esprit

humain, a montré une connaissance plus profonde de l'homme et de la société que les Solon, les Lycurgue, les Confucius ; et, comme si le souvenir de ce grand et sage législateur n'avait suffi pour remplir ces lieux, je me représentai tout à coup les illustres amis du saint, Borromée, Néri, ses angéliques disciples, Louis et Stanislas, quelques-uns de ses glorieux successeurs, Borgia, etc. etc.

Le père Rosaven nous montra ensuite la statue de saint Ignace en cire ; la tête a été modelée d'après le masque pris sur sa figure même après son décès. Il est revêtu des habits sacerdotaux et porte la chaussure qui servait à ses travaux apostoliques. Dans la même chambre, on montre le parasol sous lequel saint François-Xaxier fut présenté à un roi des Indes.

Mon cœur se serrait à la pensée de quitter Rome, ce centre de l'Eglise, cette patrie universelle où le christianisme resplendit d'un si vif éclat et prodigue ses bienfaits avec tant de surabondance. C'est à Rome que l'on retrouve ces ordres religieux qu'un philosophisme imprudent a fait disparaître du sol français, ces ordres dont un célèbre protestant a fait un

judicieux éloge [1]. Ce protestant était le grand Leibnitz, l'ami de Bossuet, qui, à force de génie et de vertu, avait l'ame toute catholique. Je ne sais quelle affection filiale brise l'ame lorsqu'on s'éloigne de cette cité où nos pères dans la foi ont laissé de beaux et nobles souvenirs. *Seigneur, c'est ici qu'il convient de vous louer; c'est ici qu'il faut vous offrir des vœux; vous y exaucerez les prières de tous les hommes. La terre viendra vous y adorer* [2].

Il serait bien temps de mettre fin à cette lettre. Il me coûte toutefois de ne pas vous dire un mot de la cellule de saint Stanislas, décorée

[1] « J'ai toujours singulièrement approuvé les ordres reli-» gieux, les pieuses associations et toutes les institutions » louables en ce genre qui sont une sorte de milice céleste, » pourvu qu'éloignant la corruption et les abus on les dirige » selon les règles de leur fondateur, et que le souverain les » applique aux besoins de l'Eglise universelle. Que peut-il en » effet y avoir de plus excellent que de porter la lumière et » la vérité aux nations éloignées, à travers les feux et les » glaives, de n'être occupé que du salut des ames, de s'in-» terdire tous les plaisirs et jusqu'aux douceurs de la société » pour vaquer à la contemplation des vérités surnaturelles et » aux méditations divines; de se dévouer à l'éducation de la » jeunesse pour lui donner le goût de la science et de la vertu; » d'aller porter du secours aux malheureux, à des hommes » perdus et désespérés, aux prisonniers, à ceux qui sont con-» damnés, aux malades, à ceux qui sont dénués de tout ou » dans les fers? » Je m'arrête, la citation est un peu longue, mais précieuse.

[2] Psaume 64. v. 1 et 2.

aujourd'hui d'une admirable statue en marbre, due au ciseau de Legros, sculpteur français. C'était chose difficile que d'assortir avec convenance le noir et le blanc dans l'ensemble de cette composition; et c'est pourtant ce qu'a exécuté fort habilement le statuaire. Si jamais on a réussi à représenter l'innocence dans sa candeur la plus suave et le bonheur de l'innocence, à cette heure redoutable de la mort, c'est bien ici.

Je termine, toute épouvantée de vos gronderies paternelles, à la vue de ces pages écrites cependant à plusieurs reprises. Songez que, depuis près de deux ans, votre sagesse inquiète m'a imposé la privation d'une correspondance plus étendue.

Adieu; j'aime ma bonne mère, de ce cœur qui sait si bien aimer. Ai-je besoin de répéter au comte de St. M. . . . , que j'ai particulièrement songé à lui à Lorette?

LETTRE TRENTE-SIXIÈME.

LORETTE, le 27 avril.

Je suis à Lorette, ma chère Cisca. Je veux t'écrire de ce lieu, où se pressent tant de souvenirs religieux et touchans. Puisque Marie est la consolatrice des affligés, elle doit être aussi la patronne des amitiés vertueuses qui naissent quelquefois, et se fortifient toujours au sein de l'affliction. Mon jeune cœur, tu le sais bien, s'est ouvert à ce tendre sentiment pour toi, à l'époque où le tien fut frappé à la fois de tant de pertes cruelles. C'est une plante immortelle que l'amitié fécondée ainsi par les pleurs! Le ciel la bénit, la protége et lui donne l'accroissement. C'est avec une tendre confiance que j'ai demandé à Marie de sanctionner la nôtre;

de la rendre indissoluble, que je lui ai consacré ton cœur et le mien, et l'ai remerciée avec attendrissement des bénédictions abondantes que son amour nous a prodiguées. J'ai écrit de longs détails à mon père. Je te dirai seulement que Lorette, environnée de collines d'une culture très-variée, est de l'aspect le plus riant. La ville, toute propre, toute soignée, ne consiste qu'en une longue rue occupée par des marchands de chapelets.

De Rome à Foligno, nous suivîmes la route dont je t'ai parlé longuement l'année dernière. Partant, je reprendrai mon journal à Foligno. Au sortir de cette jolie vallée, on s'engage à travers d'effrayans précipices, au pied de hautes montagnes couvertes de neiges. Après *Col fiorito*, sommet de ces lieux sauvages et désolés, le terrain s'adoucit; on aperçoit quelques maisons. Bientôt nous franchissons, entre des rochers escarpés, l'étroit passage de Serraval, où l'on voit les débris d'un château bâti par les Goths. Quatre lieues plus loin, on quitte cette *Sibérie* pour trouver un véritable printemps, l'air le plus suave, les arbres verts de toute espèce. Cette transition est une chose bien aimable. Nous passons ensuite le torrent *del Ponte della Trava*,

et les ruines de *Bel Forte*, auprès desquelles nous rencontrâmes quelques pélerins. On arrive à Tolentino, d'une moderne célébrité. La campagne devient belle; elle est ravissante à Macerata, jolie ville assise sur une hauteur qui domine un paysage gracieusement ondulé.

Nous nous y arrêtâmes, le jour où l'on célébrait par des fêtes la promotion du cardinal Palotta. Le lendemain, en quittant Macerata, une vallée pittoresque s'ouvrit devant nous, jusqu'à Recanatti et Lorette. La fertilité et la beauté des sites vont toujours croissant.

Ancône est heureusement située sur la pente d'un coteau qui descend jusqu'à la mer. On a la vue du lazaret, de la citadelle et d'une partie de la ville. L'arc de triomphe de Trajan, en marbre blanc, est beau et bien conservé; celui de Clément XII ne fait pas une trop grande disparate avec ce chef-d'œuvre monumental. Une nouvelle rue percée par Pie VII, le long du quai, est magnifique. La cathédrale, bâtie sur un ancien temple de Vénus, est décorée de belles colonnes antiques. Pie II, le souverain le plus éclairé, le plus habile et le plus généreux de son temps, s'était fait le chef d'une croisade au

quinzième siècle, pour arrêter l'invasion des Turcs en Europe. Il mourut à Ancône, au moment où il allait se mettre en mer [1]. Au de-là d'Ancône, on chemine sur une route admirable, le long de laquelle se pressent les riantes collines qui sont là comme pour rendre hommage à l'Adriatique, cette belle épouse du doge, dont la robe diaphane se déploie en longs flots d'azur.

On traverse Sinigaglia, dont le nom indique l'origine gauloise, puis Pésaro, où siégea au quatorzième siècle la cour toute poétique, toute littéraire du duc de la Rovère; puis enfin la *Catholica* où se réfugièrent les évêques qui ne participèrent point aux erreurs d'Arius, lors du concile de Rimini.

[1] Il disait aux cardinaux assemblés en consistoire : « On a » peu de crédit quand on dit aux autres *allez* : peut-être le » mot *venez* aura-t-il plus d'effet sur eux; je veux le tenter. » Lorsque les rois verront leur père, le pontife romain, le » vicaire de Jésus-Christ, vieux et malade, partant pour la » guerre sacrée, ils rougiront de rester chez eux; ils pren- » dront les armes. Une flotte redoutable de Venise dominera » la mer; le duc de Bourgogne entraînera l'Occident avec » lui. . . . . . » Il écrivait une autre fois au doge de Venise, sourd à ses prières : « Venez donc entreprendre la guerre » des vieillards. »

Nous extrayons cette note d'un tableau historique de l'Italie, par M. le chevalier Artaud, ouvrage dans lequel l'auteur nous semble avoir réuni avec une grande habileté les événemens si divers, si multipliés dont se compose cette histoire au moyen âge.

Il était onze heures et demie du soir, lorsque nous arrivâmes dans cette dernière ville. Le passage de la duchesse de Chablais [1], qui nous eût privés de chevaux, nous détermina à cette marche forcée.

Aujourd'hui notre matinée a été consacrée à parcourir Rimini. L'antique cathédrale, élevée par la munificence de Sigismond Pandolphe Malatesta, pour servir de sépulture à sa famille, occupe la place du temple de Castor et de Pollux. Cette maison si féconde en grands capitaines et qui, après avoir eu la prééminence sur tous les princes d'Italie, donna ensuite des protecteurs illustres aux sciences et aux arts, fut long-temps souveraine de Rimini et d'une partie de la Romagne. Je ne sais si, parmi tous ces mausolées, se trouve celui de Charles Malatesta, général habile et le plus vertueux parmi les princes de son siècle, qui mourut en 1429. Celui d'Isotte, princesse courageuse, spirituelle et lettrée, ne me fit pas oublier les amours mélancoliques et déchirantes de Francesca di Rimini et de Paolo Malatesta. Quelques accens de la poésie la plus tendre et la plus délicate,

[1] Sœur du roi de Sardaigne.

ont rendu impérissables les noms de Francesca et de Paolo. Pellico, auteur célèbre de notre époque [1], en a tiré le sujet d'une tragédie pleine de gracieux et naïfs sentimens; tout le drame sort du cœur; c'est du cœur de ces amans que s'élève la lutte la plus terrible, que découlent ces flots d'amour et de remords qui remuent si profondément l'ame. Le père, protecteur, confident, intermédiaire et défenseur de sa malheureuse fille, sait unir la pitié paternelle à toute la fermeté du devoir. L'infortunée implore l'appui de l'auteur de ses jours dont la seule pensée réveille sa vertu. Cet époux si noble et si digne de son attachement excite une profonde estime empreinte d'une ardente compassion. Me permettrai-je une critique? L'intérêt ne devrait-il pas être plus concentré? Egalement malheureux, tous les personnages manifestent des sentimens, des qualités propres à subjuguer le lecteur. On est bouleversé, on

[1] Depuis que l'auteur des *Lettres* a écrit ceci, Pellico s'est acquis une nouvelle et bien plus grande célébrité encore par ses malheurs, par la pieuse résignation avec laquelle il les a supportés, par le livre où il les raconte avec une douceur si candide, si religieuse, par un autre livre enfin, où les devoirs de l'homme sont rendus faciles et aimables, grâce à une délicieuse simplicité de langage et sous l'influence du sentiment dans lequel se résume toute la morale évangélique.

(*Note de l'Éditeur.*)

souffre avec tous; on désire le triomphe de la vertu; mais, trop identifié à l'amour de Francesca, ce triomphe ne peut complètement le satisfaire. Si Pellico ne se fût pas écarté de la vérité historique, les combats de Francesca, épouse d'un monstre, eussent attiré sur elle tout l'intérêt et eussent rendu sa situation plus touchante. On s'étonne que le devoir allié à l'estime et à la reconnaissance, n'éloigne pas une image trop séduisante; comment la conduite noble et délicate de son époux ne transforme-t-elle pas le remords en repentir?

Les monumens antiques les plus remarquables de Rimini sont l'arc de triomphe et le pont de Tibère. Le pont en marbre est composé de cinq arches chargées de sculptures et d'inscriptions.

Mais un souvenir vivant de puissance et de gloire fixa davantage ma pensée; ce fut la pierre du haut de laquelle César harangua, dit-on, ses soldats lorsqu'il franchit le Rubicon. Il est impossible de ne pas être ému à l'idée du conquérant, s'écriant en face de l'abîme qui allait s'ouvrir devant lui: « Malheur à moi si je » m'arrête; malheur à la république si je traverse » ce ruisseau. « Déplorable frénésie! Il prévoit

les maux que son ambition causera à la patrie ; mais il immole la patrie à son ambition !

Sur les rives de ce même Rubicon, où César traînait des légions à sa suite, on vit plus tard un conquérant d'une autre espèce, un conquérant pacifique, ralliant sous la puissance de sa parole des populations entières. Les églises ne suffisant plus à la multitude de ses auditeurs, Antoine de Padoue s'en allait au milieu des vastes campagnes ; et du haut d'un tertre il catéchisait trente mille personnes ; puis rentrait dans sa retraite de Rimini pour se préparer à une nouvelle mission. Quels hommes que ces solitaires ! Qui leur a donc enseigné le grand art de l'éloquence ? Qu'auraient pensé Démosthènes et Cicéron, s'ils avaient pu être témoins des effets prodigieux de cette prédication évangélique ?

Le fouet du postillon fait tomber ma plume et commande le départ.

BOLOGNE, 29 avril.

Dans les voyages, comme dans le cours de la vie qui elle-même est un long voyage, des intervalles d'indifférence, je veux dire, des choses dénuées d'intérêt, semblent nous être ménagées par la sagesse de Dieu, pour reposer nos facultés que des paysages gracieux ou sublimes ont trop souvent excitées.

La route de Sinigaglia à Rimini n'a rien de bien curieux ; d'ailleurs nous la connaissions déjà.

De Rimini, nous allâmes à Césène, patrie du vénérable Pie VII. — Sol fertile, varié et bien cultivé. Notre intention était d'arriver ici dès hier ; mais il était neuf heures du soir que nous étions à peine à Forli. De violentes douleurs me brisaient la tête : nous savions que les chemins n'étaient pas sûrs ; nous venions de rencontrer la calèche de deux jeunes fashionables qu'accompagnait une escorte. Tout cela

ne déconcertait pas notre intrépidité; mais à la porte de Forli, les soldats du poste, à qui nous fîmes voir nos passe-ports, se récrièrent sur les dangers que nous courions en allant plus loin à pareille heure. *Poverina donna!* répétaient-ils, *il paese e pieno di birbanti; fermate quì*. Puis ils nous expliquèrent le mieux qu'ils purent comme quoi, peu de jours auparavant, sept bandits avaient assailli une voiture; et, avec l'argument sans réplique du pistolet, avaient forcé les voyageurs à se coucher à plat par terre, pour les dévaliser plus à l'aise. Il fallut donc céder; et je m'en trouvai bien; l'*albergo* était excellent et la ville bien bâtie.

Une page du Dante a marqué Faenza d'une horrible célébrité. Là, Manfredi livra la ville aux Français; un autre assassina l'un de ses parens au milieu d'un repas [1]. Cette ville a donné le jour au mathématicien Toricelli, inventeur du baromètre.

[1] Les Manfredi possédèrent la souveraineté de Faenza durant l'espace de deux siècles. L'exécrable meurtre commis par Françoise Bentivoglio, sur son époux Galeotto Manfredi, éteignit cette puissante maison. Le seul héritier de cet infortuné, âgé de trois ans, fut victime de la perfidie de César Borgia, à qui il fut livré avec promesse de la vie par les habitans de Faenza. Après une défense opiniâtre, contraints à capituler, ils confièrent la tutelle de cet enfant à la république de Florence, afin de le soustraire à la cruauté de l'infâme Françoise et à celle de son père, seigneur de Bologne.

De Faenza on arrive à Imola qui eut pour évêque le martyr Pie VII. C'est dans cette cité que saint Cassien, condamné à périr, fut livré par les juges à la fureur de ses propres écoliers. Les féroces enfans firent mourir leur maître en perçant son corps de toutes parts avec leurs stylets à écrire.

Imola eut aussi son héroïne. Catherine Sforce, veuve du comte Jérôme Riario, avait été faite prisonnière, avec ses enfans, par les assassins de son mari. Ceux-ci la menacent de mort, si elle ne rend pas la citadelle; elle propose et obtient d'y entrer pour déterminer le gouverneur. Cette valeureuse femme arbore l'étendard des Riario et foudroie la cité, menaçant les meurtriers de son mari des plus terribles supplices, s'ils osent attenter à la vie de ses enfans. Sa tendresse maternelle est mise à la plus cruelle épreuve : elle aperçoit les gibets destinés à leur exécution. Une perspective aussi affreuse ne l'ébranle point; mais les révoltés reculent devant une pareille atrocité; et bientôt des secours délivrent l'héroïne [1].

[1] L'histoire d'Italie est pleine de traits qui honorent les femmes. A Césène, c'est une héroïne de fidélité, de soumission conjugale : François Ordelaffo, seigneur de cette ville (1357), en confie la défense à sa femme Martia. Après une résis-

Nous voici à Bologne où je mets ma lettre à la poste et où nous avons revu avec bien du plaisir le prince et la princesse de S. . . .

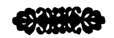
La lettre de recommandation que ma tante de M. . . . m'avait donnée pour la comtesse Albani, son amie, est restée dans mon portefeuille. La veuve de Charles-Edouard cessa d'éveiller mes sympathies chevaleresques, lorsque j'appris qu'au lieu de se faire la consolatrice d'un prince digne du plus tendre enthousiasme, elle s'éloigna de son noble époux et vint habiter Rome. J'allais dire anathème à la femme qui a brisé la double auréole du malheur et de la gloire ; elle dont le cœur n'a pu être rassasié ni

tance inouïe, le père Vanni, envoyé par le légat, lui offre les conditions les plus honorables et lui démontre l'inutilité de ses efforts. « En me donnant à mon seigneur, lui répondit » Martia, vous me commandiez avant toutes choses de lui » obéir; c'est ce que je ferai jusqu'à la mort. Il m'a défendu » de disposer de cette forteresse sans nouveaux ordres de lui; » j'obéis et je ne juge pas. » Cependant la forteresse est bientôt minée par les troupes du saint-siége; et Martia persiste à s'ensevelir sous ses ruines. La tour s'étant écroulée, Martia paraît à la tête des plus vaillans guerriers; mais elle est enveloppée par des ennemis, désarmée et faite prisonnière. A Pise, une femme de la famille Sismondi sauva la ville de la fureur des Sarrasins, qui y pénétrèrent pendant la nuit. Elle se précipite, malgré le péril, vers le palais des consuls et les avertit de l'invasion. En 1172, lorsque Fréderic Barberousse faisait assiéger Ancône par Christian, son ambassadeur, la veuve Stamura s'élança au milieu des traits ennemis et mit le feu aux machines des Allemands.

par d'héroïques infortunes, ni par le constant amour d'un poëte *qui la préféra vingt-six ans à toutes les choses de la terre*[1]. Telle est donc l'instabilité, la misère du cœur humain! Dieu seul peut le fixer et lui suffire.

Adieu, chère Cisca; je suis heureuse de penser à notre réunion prochaine. Doux moment que celui où je me retrouverai près de toi! Quand pourrai-je encore me réfugier dans ton cœur, ce cœur si tendre et si noble? Oh! que j'y serais bien à l'abri de ces petites passions qui heurtent et froissent sans cesse l'existence!

[1] Paroles de l'épitaphe d'Alfieri.



LETTRE TRENTE-SEPTIÈME.

GÊNES, le 2 mai.

Se peut-il, ma chère Césarine, que, durant ce long voyage, je ne t'aie pas encore écrit une seule ligne ? Oh ! malgré ce silence de ma plume, nos cœurs n'ont cessé de s'entendre; notre amitié n'a pas été muette : fondée sur les bases solides de l'estime et de la confiance, sanctionnée par dix ans de relations les plus douces, elle saura, j'espère, braver l'inconstance des liaisons vulgaires.

Nous sommes arrivés ici le 30, à onze heures. L'aspect grandiose de Gênes est digne des souvenirs que son nom fait revivre; il y a encore là une pensée d'orgueil et de puissance. Cette

cité reine, assise en amphithéâtre sur les bords de la mer de Ligurie, adossée aux Apennins, se développe admirablement. Le port en demi-cercle, les longues terrasses sur le rivage de la mer; les rochers noirs et escarpés, couronnés de forts, de *villa* ou de *cassines* éblouissantes de blancheur, suspendues dans les airs et surmontées de clochers élégans, présentent un tableau d'une magnificence incomparable. Et je n'ai pas nommé le vieux et le nouveau môle, le phare bâti par Louis XII, ces belles fortifications, ces villages épars sur les montagnes au milieu des teintes variées du myrte, de l'olivier, du cyprès, du chêne vert, et de l'oranger. Dans l'intérieur de la ville, les édifices imposans, les portiques majestueux, les palais de marbre de la *strada nuova*, semblent, comme le dit M.me de Staël, être habités par des rois; j'aimerais autant qu'elle eût dit, par une autre nature d'hommes affranchis de tous les tracas mercantiles. Là, se retrouvent l'air, le soleil, qui paraissent bannis de ce labyrinthe de rues, bordées de maisons à neuf ou dix étages, où sont entassés magasins, boutiques et tout ce matériel de la vie, tandis qu'au milieu de ces rues *nuova* et *nuovissima*, on se promène à travers une succession de palais brillans

d'une profusion de marbres, de colonnes. Lorsqu'on en parcourt les appartemens, c'est un luxe de dorures, de mosaïques, de fresques, de tableaux, dignes des dieux de l'Olympe [1]. Je classe les églises de Gênes, immédiatement après celles de Rome; il est vrai que je n'ai pas encore vu Venise. La cathédrale est bâtie sur le lieu même où saint Laurent, qui en est le patron, logea à son retour d'Espagne. Elle est d'architecture gothique et toute revêtue de marbre blanc et noir. Nous remarquâmes à la somptueuse chapelle de Lercazio deux tombeaux de la famille Senazéga, si puissante au quinzième siècle, aujourd'hui obscure et indigente.

A l'église de l'*Annonciata*, d'ordre ionique en marbre blanc incrusté de rouge, on admire la belle *cène* de Procaccino. Un souvenir français me charma dans cette église. C'est l'inscription mutilée du tombeau du duc de Boufflers qui délivra Gênes assiégée par les impériaux et le roi de Sardaigne en 1747, et qui, depuis, en

[1] On aura une idée de la somptuosité des palais de Gênes, en jetant les yeux sur le bel ouvrage de M. Gautier, intitulé : *Les plus beaux édifices de Gênes*. In-folio.

(Note de l'Editeur).

devint gouverneur [1]. Saint-Ambroise, édifice d'une noble architecture, est en croix latine à trois nefs, toutes incrustées de différens marbres, avec sept coupoles. Le plus bel ornement de ce temple est la *Circoncision* de Rubens. Le *saint Ignace guérissant un possédé* m'a frappée surtout par la ressemblance avec sa statue que j'avais vue à Rome. J'admirais l'expression et le coloris de ce tableau. Une *Assomption* du Guide rayonne de pureté et de douceur; la Vierge, vêtue de blanc, s'élève sur des nuages, entourée d'anges ravissans d'ingénuité et d'innocence. Il y a une grande vigueur de pinceau dans ce tableau composé de vingt-six figures. On est émerveillé là, comme dans toutes les églises des jésuites, du recueillement et de l'affluence du peuple. Le doux et gracieux coup-d'œil que m'offrirent les femmes voilées du blanc *mezzaro*, me fit croire que j'assistais à une première communion.

Santo-Cyro, la plus ancienne église de Gênes,

[1] Les Génois déployèrent en cette circonstance un courage héroïque. Le peuple chassa les Autrichiens saisis d'une terreur panique; ceux-ci, refoulés dans des rues étroites et tortueuses, accablés par les pierres qu'on leur jetait des toits et des fenêtres, se laissèrent repousser hors de la cité. C'est alors que le duc de Boufflers fut envoyé par la France, à qui Gênes avait demandé du secours.

long-temps cathédrale, est aujourd'hui le temple le plus élégant de la ville. Restaurée à neuf et supportée par des colonnes *cararre*, accouplées deux à deux, elle a un fort beau fronton. Cette enceinte vit élire le premier doge, Simon Boccanera, en 1339, par une assemblée de séditieux. Avant cette époque, la première dignité de la république était celle d'*abbé du peuple*. En 1344, Simon se démet du dogat et se retire à Pise. Douze ans après on le rappelle au pouvoir; il rend la paix à l'état et meurt empoisonné en 1363.

A Saint-Etienne, église gothique, je fus ravie du tableau représentant le Saint lapidé, composition de Raphaël et de Jules Romain. Le regard du premier martyr, levé vers le ciel qui s'entr'ouvre, est animé d'une charité ardente. Il se voit immoler avec une résignation qui semble déjà participer du bonheur céleste.

J'ai fait toutes ces courses en chaise à porteurs, la circulation des voitures étant impossible, à cause du peu de largeur des rues. J'allai ainsi à la *villa Negri*, située sur une ancienne forteresse. Des jardins de cette *villa*, qui sont très-riches en plantes exotiques, on jouit d'un horizon magnifique.

L'antiquité de Gênes est incontestable; alliée aux Romains, détruite par Magon, frère d'Annibal, bientôt devenue ville municipale des Romains, cette cité tomba ensuite sous la domination des Ostrogoths. Bélisaire la reprit; les Sarrasins et les Lombards la dévastèrent. Charlemagne l'enleva à ces derniers et lui rendit son ancienne liberté.

Le port de Gênes a compté jadis quatre-vingt galères et plus de cent vaisseaux de transport. Les bannis et les nobles en avaient autant; et la république envoyait un nombre considérable de flottes à ses alliés; et un grand nombre de vaisseaux marchands étaient en course le long des côtes d'Espagne et de Barbarie. Aujourd'hui, il y a mille vaisseaux marchands dans le port qui est très-grand et mal abrité; nous avons vu entrer le premier bâtiment qui soit arrivé de l'Inde. Le commerce est beaucoup plus considérable ici qu'à Marseille.

Cette ville soutint au quatorzième siècle un siége comparable à celui de Troie; toutes les puissances de l'Italie, comme tous les rois de la Grèce, y prirent part; ou plutôt c'étaient les factions qui tourmentaient depuis long-temps

ce beau pays. On pourrait dire que ce fut un grand duel entre les Guelfes et les Gibelins.

En 1169, l'histoire de Gênes offre une page admirable. Deux familles rivales avaient, depuis longues années, divisé la ville en deux factions. L'archevêque, voulant les réconcilier, revêt ses habits pontificaux, marche vers la place publique à la tête de son clergé qui porte en main des torches allumées. Avant le lever du soleil, le peuple avait été convoqué au son de la cloche; la croix, symbole de supplication et de miséricorde, brille partout. Alors le pieux vieillard conjure les chefs de parti, au nom de Dieu et de la patrie, de se pardonner leurs griefs. A cette puissante exhortation se joignent les prières des parens, les acclamations du peuple, et les sommations des hérauts. Un seul chef, Roland d'Avogado était présent; il déchire ses vêtemens; invoque la mémoire des morts qu'il avait juré de venger; mais les instances du prélat, du clergé et des consuls triomphent de sa résistance; la foule se porte en masse à la demeure d'Ingode Valla, de Foligne, de Castro; on les entraîne, et tous font le serment de se réconcilier et se donnent le baiser de paix. Le vénérable archevêque, pénétré d'une sainte joie, entonne

avec tout le peuple le *te Deum* d'actions de grâces [1].

La magnifique cour du palais Durazzo, environnée d'une galerie de vingt-quatre colonnes de marbre blanc, ainsi que l'escalier surmonté d'une voûte ornée de fleurons, se distingue au milieu d'une foule de somptueux édifices. Ce palais et ceux de Balbi, Brignole et Doria renferment beaucoup de Tintoret, des Titien, des Vandyck et des Paul Veronèse. Je citerai encore presque au hasard ce chef-d'œuvre, *la Vierge avec l'enfant Jésus et le petit saint Jean*, dans l'attitude d'une fervente prière, du Guerchin; *Notre-Seigneur, chassant les vendeurs du temple, saint Sébastien* et une *apparition de Jésus-Christ à la Magdeleine*, par le Dominiquin. Je m'arrêtais surtout, en face d'un tableau de Jordaens, *Olinde et Sophronie*, le plus sublime et le plus pathétique épisode d'un poëme chrétien. Religion sainte, voilà les

[1] A Florence, à Bologne, à Modène, à Padoue, à Brescia, on vit les mêmes scènes de réconciliation au nom de celui qui nous a dit : « Soyez pleins de miséricorde, comme votre » père est plein de miséricorde. » Le cardinal Latino fut l'ange de paix envoyé par Nicolas III dans la Romagne, la Marche, la Toscane et la Lombardie. Les Adimari, les Donati, les Tazinghi, les Pazzi, les Gieremei, les Lamberlazzi, firent le serment d'union et de pardon entre les mains du pieux légat.

chastes sentimens dont vous embrasez l'ame! Voilà comme vous ennoblissez et épurez l'amour! Un *saint François* de Cappucino est vraiment angélique. Cet inventaire est chose bien aride. Puis-je omettre pourtant une composition des plus profondes? Vandyck a choisi le passage de l'évangile où les pharisiens adressent ces paroles au Seigneur : « *Faut-il payer le tribut* » *à César?* » L'hypocrisie de cette secte orgueilleuse est marquée sur les visages d'un sceau ineffaçable.

Quand même Pellegro-Piola ne serait pas un peintre d'un haut mérite, cette *sainte famille* devrait exciter un douloureux intérêt. Piola avait à peine terminé son œuvre qu'il tomba à vingt-trois ans sous le poignard d'un rival jaloux. Il est effrayant de penser combien d'artistes italiens ont été victimes de funestes catastrophes. Le Borgone, qui donnait de si grandes espérances, fut empoisonné par Lazzaro; le Barabbino, un des meilleurs élèves du Castello, fut contraint par la jalousie du même Lazzaro à s'enfuir et à quitter son art pour embrasser le commerce. Comme de raison, le pauvre peintre se ruina et mourut en prison. On vit Francazini, malgré son beau talent, tomber dans

l'indigence; le désespoir le porta à s'engager dans une bande de brigands; arrêté, il allait subir le châtiment de ses crimes, lorsqu'un crime plus déplorable encore vint le soustraire à l'échafaud : un ami lui avait procuré du poison. Tous ces peintres infortunés étaient génois; mais Aniella-Rosa, artiste distinguée qui fut poignardée par son époux dans un accès de jalousie, était de Naples; Schedone qui périt victime de sa passion pour le jeu, Pellegrino qui fut assassiné, et Cavedone qui s'en alla mourir de faim dans une étable, étaient de Modène.

Te reverrai-je bientôt! me serait-il donné de me retrouver dans ce château de S. . . . , auquel j'aime à appliquer le mot de notre La Bruyère : « Il y a des lieux qui touchent » et où l'on aimerait à vivre. » L'union de nos familles date de loin, elle date de la Massoure, lorsque, frères d'armes, nos pères combattaient sous la bannière du saint roi. Tandis que le noble sire de W. . . . avait les yeux crevés, parce qu'il refusait de trahir son Dieu, un de mes ancêtres périssait glorieusement avec Robert d'Artois. Nos caractères depuis tant de siècles ne se sont guère modifiés. Quelle folie, diras-tu, de remonter ainsi les âges! C'est une folie de sentiment; il faut me la pardonner.

LETTRE TRENTE-HUITIÈME.

GÊNES, le 3 mai 1823.

Je t'adresse, mon Ernest, la continuation de mes détails sur Gênes; il a fallu voir ce palais Serra, qui a coûté un million au noble Spinosa. Avec un million que d'heureux on aurait pu faire! hélas! ou plutôt, que de maux on aurait pu soulager [1]!

A l'église de Carignan, j'ai retrouvé une œuvre du Michel-Ange de la France, le *saint Sébastien* du Puget; le corps affaissé, sa tête

[1] Un des salons est orné de seize colonnes rudentées d'ordre dorique et d'arabesques en or, sur un fond de lapis lazuli; les portes sont placées entre de belles colonnes et des glaces magnifiques. Le marbre de la cheminée est des plus rares; le plafond est peint par Calet, lyonnais.

inclinée indiquent l'abattement physique, tandis que la physionomie est d'une énergique et sublime résignation. Le casque et l'armure du saint sont à ses pieds.

Le nom de Carignan me fait souvenir de l'origine puérile du pont très-pittoresque qui unit les deux collines de Carignan et de Sarzano. Saoli, pour venger sa femme d'une impertinence de la comtesse Fieschi, le fit jeter au-dessus de la maison de cette dernière, en sorte qu'il conduisait droit à l'église.

Une allée d'arbres conduit à l'*albergo dei poveri*, placé entre deux coteaux boisés. A voir cet asile de l'indigence, on le prendrait pour l'habitation d'un grand seigneur : la cour est ornée de colonnes doriques; sur un escalier de marbre, construction vraiment royale, règnent les statues des soixante-quinze bienfaiteurs de l'établissement. Ce palais, car il mérite d'être appelé ainsi, présente quatre ordres d'architecture, des pavillons aux angles et deux corps-de-logis latéraux; l'attique est couverte de peintures de Carlone; dans la chapelle on admire un bas-relief de Michel-Ange, *la Vierge pressant dans ses bras le corps du Christ expiré;* et

une *assomption* du Puget, d'une grande beauté. Cet artiste, d'un génie et d'un goût si parfaits, naquit à Marseille.

Les pauvres de l'hospice travaillent à des filatures de laines et de toiles. Mais, si mes observations et les détails que j'ai recueillis ne m'abusent, la pompe et l'ostentation surpassent l'intelligence et la sollicitude des administrateurs de l'établissement. L'orgueil génois y est plus courtisé que la charité.

Une foule de peuple se dirigeait vers un autre hôpital où l'on célébrait la fête de sainte Catherine Fieschi, que cette maison honore comme sa fondatrice. Le corps de la sainte, couvert de riches vêtemens, était exposé aux regards des fidèles, à travers une châsse de cristal; quatre anges en marbre sont placés aux angles.

Le souterrain de Saint-Matthieu renferme les sépultures des Doria. A l'époque de la révolution de 1798, le tombeau de l'illustre André Doria fut dévasté par la populace. Sur la façade de l'église, une nouvelle épitaphe, qui retrace les belles actions de ce grand homme, a été

substituée à l'ancienne. Les Génois, par ces témoignages de reconnaissance envers leur noble compatriote, ont voulu venger sa mémoire des affronts qu'elle subit aux jours de l'anarchie. André Doria descendait de quatre amiraux déjà célèbres; il servit d'abord le roi de France, puis, hélas! l'Espagne et l'empereur. Il délivra la république, opprimée par vingt-huit familles, et termina une glorieuse carrière au sein de sa patrie dont il fut le restaurateur et le père, sans vouloir accepter jamais le suprême pouvoir [1].

On ne peut séjourner à Gênes sans penser aux rivalités des quatre plus illustres maisons de cette république, (Fieschi, Grimaldi, Doria et Spinola). Je l'avoue, mon ami; je me suis surprise à maudire la chute fatale de cette planche qui ensevelit au fond de la mer le chef d'une conspiration si romanesque. On partage la douleur, l'effroi, le désespoir des vingt-trois conjurés durant cette nuit désastreuse. A quoi tiennent les plus habiles projets et les plans les mieux conçus? Dieu renverse également les

[1] Doria mit fin aux troubles que les Adorne et les Fregose causaient depuis près de deux siècles à la république, pour s'assurer la dignité de doge, si chère à leur ambition.

espérances insensées, comme les hommes les plus hardis.

Après des controverses auxquelles, du reste, je n'entends rien, il paraît démontré que c'est Gênes qui doit se glorifier d'avoir donné le jour à Christophe Colomb. . . . Voilà encore le génie luttant contre le malheur; la patience et le courage aux prises avec les dégoûts, les amertumes de toute nature. Colomb, homme prodigieux, héroïque bienfaiteur des deux mondes, que j'aimerais ta patrie, si elle ne t'avait méconnu et dédaigné! Enfin, pourtant tu fus apprécié; une main s'étendit vers toi pour te relever de ton abattement; et cette main, c'était celle d'une femme. Isabelle, la reine gracieuse, l'enthousiaste Castillane, comprit le héros génois; elle donna des larmes à ses malheurs et des encouragemens à son génie. Ecoutons le Tasse :

« Du sein de la Ligurie s'élevera un mortel
» qui osera le premier affronter le courroux de
» ces mers inconnues. Ni les vents déchaînés,
» ni l'onde en furie, ni la crainte des dangers
» qui l'attendent sous de nouveaux cieux, ni
» mille objets enfin de terreur et d'alarmes

» ne pourront étonner son ame intrépide, ni
» enchaîner son audace.

» Ce sera toi, généreux Colomb, qui vers
» un pôle nouveau, dirigeras tes voiles fortunées.
» A peine la Renommée, dont les yeux sans
» nombre sont ouverts sur tous les climats,
» pourra suivre ton vol; à peine mille voix
» pourront chanter une partie de tes aventures.
» Qu'elle célèbre Alcide et Bacchus; qu'elle vante
» leurs fabuleux exploits; il suffit pour ta gloire
» qu'elle effleure les tiens; un seul de tes travaux
» mérite d'occuper les veilles de l'historien et
» du poëte [1]. »

[1] Un uom della Liguria avrà ardimento
All' incognito corso esporsi in prima:
Nè 'l minaccévol frémito del vento,
Nè l'inospito mar, nè 'l dubbio clima,
Nè s' altro di periglio, o di spavento,
Più grave e formidabile or si stima,
Faran, che 'l generoso, entro ai divieti
D'Abila angusti, l'alta mente accheti.

Tu spiegherai, Colombo, a un novo polo
Lontane sì le fortunate antenne,
Ch' appena seguirà con gli occhi il volo
La fama, ch' ha mille occhi, e mille penne.
Canti ella Alcide e Bacco; e di te solo
Basti a' posteri tuoi, ch' alquanto accenne:
Chè quel poco darà lunga memoria
Di poema degnissima, e d'istoria.

Gerusalemme liberata CANTO. XV.

Dans l'espace d'un siècle, Gênes se livra à différens maîtres : à l'empereur Henri VII, à Robert, roi de Naples, à l'archevêque de Milan, Jean Visconti, puis à un doge [1]. Charles VI [2], Philippe de Valois et Louis XII l'ont tour à tour soumise à la France [3].

On trouve dans une lettre de saint Bernard aux Génois un passage qui respire la plus tendre charité. L'illustre cénobite revient sur l'accueil qu'il en avait reçu. « Que ces jours furent solen- » nels pour moi; mais qu'ils durèrent peu!

[1] En 1396, le doge Antonio Adorne remit Gênes entre les mains des sires de Sassenage et de Wignacourt. Louis XI avait dit : *si les Génois se donnent à moi, je les donne au diable.* Alphonse le magnanime les appelait les Turcs de l'Europe. Ils le furent en vérité, lorsqu'ils fournirent à Amurath, moyennant soixante mille pièces d'or, des vaisseaux pour passer en Europe.

[2] On sait que les Génois demandèrent à Charles VI, en 1399, pour gouverneur, ce Boucicaut, illustre par ses brillantes et aventureuses expéditions. L'administration de ce grand homme fut des plus éclairées; ce fut sous sa protection que la banque de Saint-Georges, cette grande ressource de l'état, fut établie. Si, par une rigidité presque cruelle, mais nécessaire, il fournit un prétexte au soulèvement des Génois, l'anarchie qui ne tarda pas à régner dans la ville justifia bientôt l'austère administration de Boucicaut. En moins de vingt ans, Gênes subit douze gouvernemens divers. Boucicaut fonda, sous le titre de *la dame blanche a l'ecu vert*, un ordre de chevalerie : le serment des chevaliers était de défendre *les droits de toutes gentilsfemmes à leur pouvoir, qui les en requerraient.*

[3] Cette ville a donné plusieurs papes à l'Eglise : on m'a nommé Innocent IV, Urbain VII, Innocent VIII et Jules II.

» Peuple fidèle, nation glorieuse, ville célèbre, » je ne vous oublierai jamais. Le matin, le » soir, à toutes les heures..... presqu'en » un seul jour j'ai semé et moissonné; et je » suis revenu transporté de joie, les mains pleines » des richesses de la paix. » Tu n'es pas surpris, cher Ernest, de mon penchant pour cet homme extraordinaire, phénomène du douzième siècle, qui, de sa profonde solitude, sans autre puissance, sans autre autorité que celle du génie et de la vertu, conseillait les papes et les rois, dirigeait en quelque sorte toute l'Europe. La lecture de ses lettres a charmé mon isolement : il peint l'amitié en traits de flamme [1]; partout il s'exprime avec une chaleur vivifiante, avec une clarté qui répand du jour sur les questions les plus métaphysiques.

J'ai retrouvé ici Mme de La Tour du Pin, que je n'avais point vue depuis le dernier malheur qu'elle a éprouvé. Privée déjà par une mort violente de son fils, noble et cher espoir

[1] Il écrivait à notre grand abbé Suger : « Quoiqu'il arrive, » j'ai toujours aimé, j'aimerai toujours. Je le dis hardiment : » il me serait impossible de perdre pour jamais un tel ami; » il ne périt pas pour moi; il ne fait que partir devant moi. » Nos ames demeurent collées ensemble d'une manière à ne » pouvoir se déprendre; et les liens qui nous unissent ne » sauraient se rompre. »

d'une famille illustre, et de sa seconde fille, ange de grâces et d'innocence, fallait-il qu'elle perdît encore cette aimable et spirituelle Charlotte, dont la tendre amitié s'alarmait tant sur mon sort, sans prévoir que bientôt ce serait à moi à la pleurer ? La pauvre mère eut le courage d'essuyer mes larmes, redoutant l'effet que pourrait avoir sur ma santé notre douloureuse entrevue. L'affliction de l'ambassadeur est encore dans toute sa force.

Le sénat et plusieurs administrations occupent l'ancienne résidence des doges. On voit dans la salle du petit conseil quelques tableaux d'un intérêt historique, entre autres : *Christophe Colomb, découvrant l'Amérique.* Sur la voûte, Solimène a peint le massacre de la famille Justiniani, par ordre de Soliman. A ce triste souvenir s'en rattache un autre qui est honorable pour les Justiniani. Cent membres de cette famille voulurent faire partie d'une expédition contre l'empereur Manuel, en 1171, et tous y périrent. Un cloître conservait un seul rejeton de la noble race. Relevé de ses vœux, il perpétua ce nom si célèbre dans les fastes des républiques de Gênes et de Venise.

Lorsque Constantinople fut prise par Mahomet II, en 1453, et que le magnanime Constantin XIV se fit égorger avec quarante mille chrétiens, Justiniani y fit des prodiges de valeur. Dans la salle du grand conseil, les statues des vertus et des sciences remplacent celles des doges et des bienfaiteurs de la patrie. Un tableau représente le doge Boccanera, rendant la couronne de Chypre à Jacques de Lusignan qu'il avait retenu dix ans captif. Le sujet de la voûte exécuté par Franceschini est le *triomphe de Gênes*.

A propos de fresques, je ne dois pas oublier une femme célèbre, Sofonisba Angussola, qui mourut à Gênes en 1620 avec la réputation d'un des meilleurs peintres. Vandyck disait avoir plus appris de cette femme aveugle que des maîtres les plus clairvoyans; ses trois sœurs furent ses élèves.

Adieu, cher Ernest; bientôt je rentrerai dans ma solitude; j'y reprendrai cette vie calme et occupée, toute conforme à mes goûts. On va chercher au loin des souvenirs, des émotions; mais c'est au foyer domestique qu'il faut rapporter ce butin qui devient alors doublement précieux, s'il nous est donné de le distribuer dans les doux entretiens de l'amitié.

Sterne a bien raison : c'est chez soi qu'il faut vivre quand on veut trouver des êtres qui prennent part à votre bonheur ou à vos peines. Il est en effet des fardeaux que seul on ne pourrait soulever, comme il est des jouissances qu'il serait cruel de ne pas faire partager à nos proches. Du reste, le même Sterne devient, ce me semble, un peu paradoxal, lorsque, divisant les voyageurs en bizarres catégories, il finit par déclarer que les seuls motifs qui nous portent à courir le monde sont les maladies du corps, les infirmités de l'esprit, ou la nécessité. Puisque l'homme est organisé pour vivre sous toutes les latitudes, puisque son esprit, avide d'apprendre, son cœur, avide d'aimer, s'élancent sans cesse vers l'inconnu et l'infini, pourquoi lui interdire la faculté de visiter cette terre dont Dieu l'a fait maître ? Charles-Quint a dit que celui qui savait quatre langues vivait quatre fois; ne pourrait-on pas dire que celui qui a voyagé avec fruit, a vécu doublement.

LETTRE TRENTE-NEUVIÈME.

TURIN, 7 mai 1823.

Je ne suis guère capable, mon cher Amédée, de poursuivre tous mes détails. L'état de souffrance de mon beau-père et d'Adèle, depuis notre arrivée, me fait éprouver tout à la fois le chagrin de les voir malades, la contrariété d'une prolongation de séjour et une vive inquiétude sur le reste du voyage. Je suis touchée des soins aimables de la sémillante comtesse de R. . . .; mais sa bruyante agitation aggrave ma tristesse.

Turin, d'une beauté régulière, est dépourvu de physionomie. Façonnée aux impressions rêveuses et solennelles de Rome, ce centre de tant de gloire passée, la nouveauté prosaïque de Turin me paraît froide et insipide.

Les arcades protectrices contre les ardeurs du soleil et les insultes de la pluie rendent les rues très-commodes, (celles du Pô et du Mont-Cenis sont admirables); mais les boutiques interrompent la quiétude habituelle. On est foulé, coudoyé d'une manière insupportable. Turin, comme toutes les villes d'Italie, a subi plusieurs révolutions : Attila la ravagea; elle fut préservée d'un second pillage par le zèle de son saint évêque, Maxime, et subjuguée par les Lombards. Théodelinde [1], une de leurs reines, convertit au christianisme Agilulphe, son second mari. C'est à cette grande princesse que saint Grégoire, pape, dédia ses livres des dialogues? Je me plais à citer, mon cher Amédée, les peuples qui furent redevables de la lumière de l'évangile à la piété des femmes, tels que les Français, les Anglais, les Ibériens, une portion des habitans du Nord. Les Bulgares, entre autres, furent convertis par une sœur de l'empereur Théophile qui était captive de leur roi, et par les missionnaires que l'impératrice Théodora lui envoya. N'est-ce pas Hélène qui donna Constantin au christia-

[1] Fille de Griboald, duc de Bavière, elle épousa d'abord Autharis, troisième roi des Lombards, puis Agilulphe, qu'elle avait connu et aimé, lorsqu'avant d'être duc de Turin, il fut envoyé en ambassade par ce même Autharis à la cour de Bavière. Devenue veuve elle lui offrit sa main et sa couronne.

nisme; et, parmi les païens, un de leurs meilleurs princes fut formé par une femme, et une femme chrétienne. Notre religion, essentiellement amour et douceur, pouvait-elle se propager par un moyen plus en harmonie avec ses préceptes et ses consolations?

Avec le triomphe d'Harcourt, pourquoi ne pas rappeler ici la défaite de Marsin et de la Feuillade? S'il est doux de signaler les succès, il est utile peut-être de ne pas oublier les revers.

La ville est entourée d'une chaîne de fraîches collines d'où ressortent les plus jolies maisons de campagne. De belles prairies d'une verdure ravissante arrosées par l'Eridan, *ce roi des fleuves*, s'étendent comme un tapis délicieux. Les églises, avec toutes leurs peintures et tous leurs marbres, m'ont fait peu de plaisir; ce n'est plus cette pureté de goût qui enchante les regards. La *Consolata*, beau nom d'église! est un temple dédié à la sainte Vierge; aussi nulle part je n'ai vu un plus grand nombre d'ex-voto; l'intérieur, les corridors et le portail en sont remplis. Un des derniers est relatif à la révolution de 1820.

Au fond de la cathédrale, une chapelle dite du *Saint-Suaire*, a fixé mon attention. L'ensemble de ce monument est d'une tristesse lugubre, fort analogue à sa destination; le revêtement des murs de cette rotonde et ses trente colonnes sont en marbre noir; leurs bases en bronze doré ainsi que les chapiteaux; le tout surmonté d'une coupole formée d'exagones à jour. Sur un autel majestueux, aussi en marbre noir, repose la châsse en argent qui contient le saint suaire; elle est enrichie de ciselures en or et en diamans. Nous venons de voir passer l'archevêque de Turin; il était précédé par un ecclésiastique à cheval qui, vêtu d'un rochet, portait une grande croix. C'est un droit qu'ont les archevêques de cette ville.

Je n'ai remarqué dans le palais du roi de Sardaigne, autrefois palais ducal, qu'un magnifique escalier, au pied duquel est placée la statue équestre de Victor Amédée I.er, duc de Savoie. Le maintien du prince est noble; le coursier ne me paraît pas beau. Oui, sans doute, ce palais est peu somptueux; mais songeons qu'il a été habité par Clotilde de France, par cette reine angélique, qui, livrée aux angoisses les plus déchirantes, tandis qu'à Paris la terreur

planait sur tous ses proches, se réfugiait dans le secret de son oratoire, pleurant et priant, implorant encore un rayon de bénédiction divine sur cette France délaissée, sur ce roi, sur ce juste, douce victime de propitiation pour des iniquités dont il n'était point coupable !

La galerie des tableaux contient plusieurs charmans paysages de l'école flamande, des Rembrandt, des Vandyck, et l'expressive et admirable *hydropique* de Gérard Dow. Non loin de là, sur une place qui n'a rien de bien remarquable, on voit le *castello*, édifice assez imposant, bien qu'on ait assorti à ses deux tours gothiques une noble et élégante façade de style moderne, dont Javara est l'architecte. Le beau palais de Carignan doit être cité, malgré les défauts saillans qu'on lui reproche. Deux princes de cette maison de Carignan furent tour à tour funestes au repos et à la gloire de la France. La haine qu'inspirait Richelieu détermina Thomas, époux de Marie de Bourbon, à prendre le commandement des Espagnols, lors de la guerre de 1635. Il voulut enlever la régence de ses états à sa belle-sœur Christine, veuve de Victor Amédée, et lui ravir la tutelle de ses enfans; mais, grâce à la valeur française, le coupable

projet du prince n'eut pas tout le succès qu'il en espérait. Réconcilié avec Christine et Louis XIII, il fut nommé généralissime de ces armées qui gagnèrent tant de batailles sous les ordres de Turenne et de Praslin.

On connaît assez la brillante histoire du prince Eugène de Savoie, petit-fils de Thomas. Déplorable refus de Louis XIV qui priva la France d'un des plus illustres capitaines et versa tant de splendeur sur l'aigle impériale !

Mon séjour à Turin allait me faire oublier la route de Gênes jusqu'ici ; au fait, j'ai bien peu de choses à t'en dire. De Gênes à Ronco, le chemin serpente sur une galerie percée dans le roc, tantôt ombragé de hautes futaies, tantôt bordé d'agréables prairies ; on traverse une gorge sombre au milieu de rochers et de précipices. Tortone mérite une mention ; c'est là que fut exilée la belle et coupable Judith, femme de Louis le Débonnaire, aux malheurs de qui cette méchante impératrice a tant contribué. Et de nos jours, Tortone a vu de bien près cette guerre de géans où la France s'est encore une fois acquis tant de gloire. J'ai remarqué à Novi des maisons peintes, des rues

vivantes et une tour guerrière, reste du vieux château. Entre Novi et Asti, nous parcourûmes une plaine aride, brûlée, stérile, au milieu de laquelle s'élève tristement la ville d'Alexandrie. A voir les rues désertes, où sont assis çà et là quelques vieillards, où règne un long et morne silence, à cette ardeur dévorante du soleil qui frappait de langueur tous les êtres vivans, il m'a semblé un moment que je me trouvais dans cette Jérusalem désolée dont parle Jérémie et qu'a décrite si admirablement l'auteur de l'*Itinéraire*.

Entrée dans la ligue des républiques italiennes, organisées par Alexandre III, cette ville soutint, à l'époque où elle n'avait pour toutes fortifications qu'un fossé et un parapet, le siége le plus opiniâtre contre les armées formidables de Fréderic Barberousse.

Nous arrivâmes de bonne heure à Asti. C'était la fête de la ville; le mouvement et la gaieté y régnaient; je comparais cet éclat passager à celui que la parure et la lumière répandent sur le visage de certaines femmes, fort insignifiantes quand elles sont dépouillées de ces brillantes impostures. Croirait-on que c'est là

cette même ville qui arrêta, en 1200, les troupes victorieuses de Charles d'Anjou, et qui offrit dix mille hommes à Fréderic II pour son expédition de la Terre-Sainte? Charles VIII renouvela ici le beau trait de Scipion [1].

La chaleur est accablante; je suis plus malade, mais je ne m'en plains pas. La souffrance est un sourire du ciel, un préservatif contre l'entraînement des goûts et la vivacité du caractère.

LYON, 14 mai 1823.

Mes voeux sont exaucés, cher enfant. Je suis rassurée; mon beau-père est très-bien. Le cœur me bat à l'idée de vous embrasser tous le 20 ou le 21; mes regrets d'avoir quitté Rome seront moins vifs quand je me retrouverai à

[1] Attendri par les larmes d'une jeune fille que la honteuse cupidité de ses parens avait amenée devant lui, le roi fit venir le jeune homme qu'elle affectionnait et, après avoir exprimé au père toute son indignation, paya la dot et arrêta les articles du mariage. Un historien religieux attribue à cette belle action la réforme qui parut dans les mœurs du bon prince, la piété et la justice qui depuis cette époque réglèrent sa conduite.

Paris, au sein d'une partie de ma famille; quand je reverrai ce cousin tout fraternel et sa femme toute parfaite. Je te félicite bien de savoir apprécier les entretiens si gais, si instructifs de ce bon et cher oncle.

Je désirais vivement connaître les filles du comte de Maistre; le bon père Rosaven m'avait remis une lettre pour leur mère; mais elle était malade; et l'inquiétude de ses enfans dut abréger ma visite. Je les ai quittées, triste et fort préoccupée de leur douleur. Quelques années plus tôt j'aurais trouvé dans cette demeure l'homme célèbre dont les écrits ont répandu dans mon esprit des lumières inconnues jusqu'alors; j'aurais vu et entendu cet illustre membre d'un triumvirat que la Providence a suscité dans nos derniers temps pour la défense de la vérité.

Je dois avouer qu'à la première lecture des ouvrages de cet écrivain éloquemment original, j'éprouvai d'abord un sentiment un peu pénible. Il me semblait attaquer avec une précision tranchante et un dédain amer quelques-unes de mes affections nationales les plus chères. Je ne m'accoutume point à entendre parler aussi légèrement de Louis XIV et de Bossuet; mais la vérité,

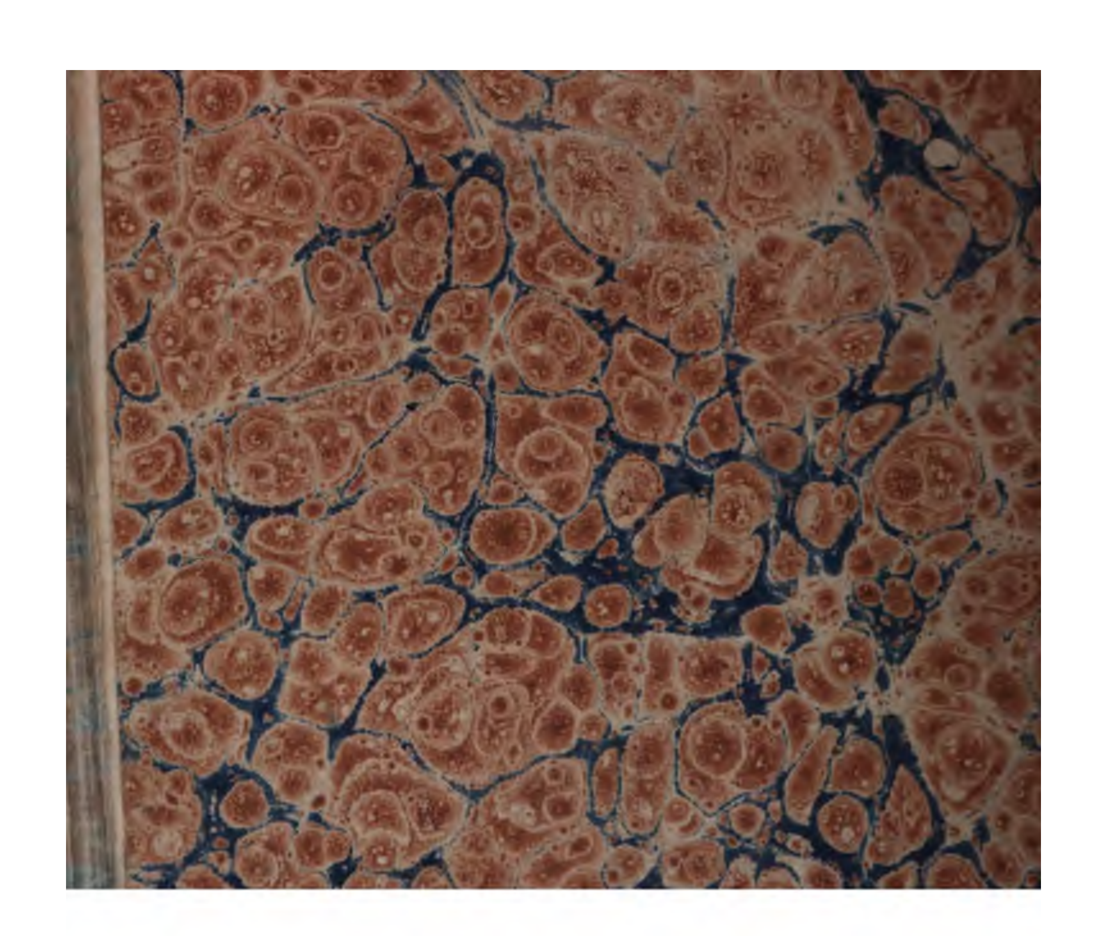
quelque dure qu'elle soit, a un grand empire sur l'esprit toujours avide de la connaître. Il est difficile de résister à cette nerveuse et sévère logique qui parle en reine dans les livres du *Pape* et de *l'Eglise gallicane*. Quant aux *Soirées de Saint-Pétersbourg*, pouvais-je ne pas goûter les admirables chapitres de la *prière* et de la *souffrance*, où l'auteur développe avec tant d'habileté la belle doctrine de l'abnégation et du sacrifice? Malade chrétienne, j'étais dans la position la plus favorable pour ce genre de méditations.

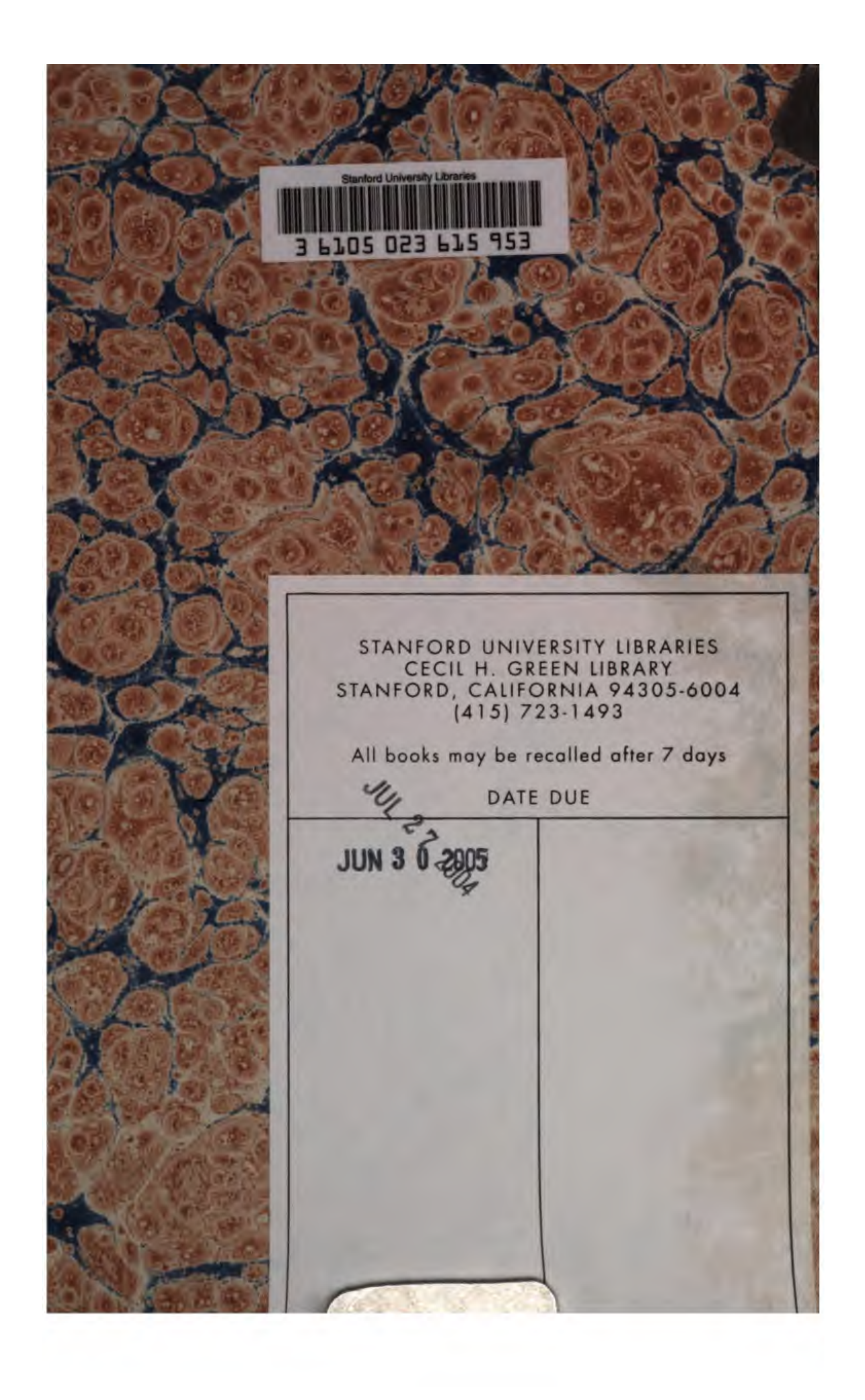
Voilà, mon enfant, qui ne va guère à ton âge et à ton choix d'études. Que veux-tu? Je te dirai comme M.me de Sévigné : « Vous savez » que je suis un peu entêtée de mes lectures; » ceux à qui je parle ont intérêt que je lise » de bons livres. » Tu serais trop heureux de n'avoir pas quelquefois un petit ennui à subir; il faut bien que mes enfans achètent par quelques sacrifices cette tendre et solide affection que je leur ai vouée.

Puissé-je n'avoir plus à voyager désormais que pour aller m'asseoir au foyer de l'amitié! Puisse ma vie, si Dieu la prolonge, s'écouler

paisiblement au sein de la patrie, auprès de tout ce qui m'est cher, dans la pratique simple, habituelle et uniforme des devoirs qui me sont imposés ! Mais qui de nous est maître de son avenir ? Qui de nous oserait dire aujourd'hui en quels lieux il sera demain ? Laissons faire la Providence.

FIN DU TOME PREMIER.




Stanford University Libraries
3 6105 023 615 953
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493
All books may be recalled after 7 days
DATE DUE
JUL 27 2004
JUN 30 2005

